

Thésée ou Lois de minos . C.

Catilina — — — — — — C

hecube ——————— C

L'original ——————— C

Les Preventions ——— C

Le Romantique ——— D

Falkland ——————— D

Clinde et Sophronie — C

# THÉSÉE,

# LES LOIS DE MINOS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

# THÉSÉE,

OU

# LES LOIS DE MINOS,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

# OUVRAGES DE L'AUTEUR.

Le Défiant, comédie en cinq actes, en vers. Paris, *Michaud.*

Les Malheurs de l'Amour, ou les Mémoires d'une Femme, roman in-12. Paris, *Le Normant.*

Poésies diverses et Pièces de théatre, 1 vol. in-12. Paris, *Eymery.*

Célestine, ou l'Héroïne de roman, 2 vol. in-12. Paris, *Ambroise Dupont.*

Catilina, tragédie en cinq actes, imitée de Ben Johnson. Paris, *Vente.*

Hécube, tragédie en cinq actes, en vers. Paris, *Vente.*

L'Original, comédie en cinq actes, en vers. Paris, *Vente.*

Les Préventions, comédie en trois actes, en prose. Paris, *Firmin Didot frères.*

Le Romantique, drame en cinq actes, en vers. Paris, *Firmin Didot frères.*

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12, près la rue des Lombards et la place du Châtelet.

# THÉSÉE,

OU

# LES LOIS DE MINOS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

Par P. J-B. DALBAN.

PARIS.

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL, N° 182;

ROUSSEAU, RUE RICHELIEU, N° 103.

M DCCC XXXIV.



# PRÉFACE.

Voila une pièce faite pour mesdemoiselles Clairon et Gaussin, une pièce faite pour être déclamée, et pour donner, par l'expression de la voix et du geste, la plus grande extension aux sentimens de l'âme : car je ne reconnais point de tragédie sans déclamation ; et la tragédie parlée et chevrotante, ainsi qu'on la joue de nos jours, n'a rien d'héroïque, de pathétique, ni de terrible ; elle est seulement à la portée d'une nation qui a perdu le sentiment du beau. Si la déclamation fut autrefois un art bien reconnu, ayant ses principes et ses règles ; si elle a été pendant deux siècles un des plus nobles plaisirs de l'esprit, ceux qui

voient un perfectionnement dans la dégénération de l'art dramatique m'accorderont au moins que nous avons perdu une des plus grandes jouissances de la vie pour un peuple éclairé et sensible. Comment y remédiera-t-on? Je ne sais; mais la chute de l'art dramatique est un fait qu'il est facile de constater.

Il n'est pas à présumer qu'une révolution favorable à l'art dramatique s'opère d'abord à Paris, point central des persécutions dirigées contre cet art, et où un principe de corruption agit sans cesse sur les esprits. Dans la province, plus éloignée et résistant plus à l'action des faux systèmes, il y a plus de goût, de sens, de véritables lumières, et il est probable qu'il en sortira quelque jour un cri général de réprobation contre les innovations tentées dans la capitale, qui y ramènera le goût égaré.

En attendant, il faut gémir d'une démo-

ralisation qu'on a peine à comprendre, et souffrir des scandales inouïs jusqu'ici dans l'histoire des peuples policés. On sait combien la carrière des lettres est naturellement paisible, ennemie des intrigues et des cabales, et ce qu'il y faut de temps et de persévérance pour parvenir à la perfection, qui est le but de ses travaux. Ces principes bien reconnus, à peine un homme de talent s'annonce-t-il par quelque production laborieuse, fruit d'une économie juste et précieuse des moyens intellectuels, on sonne le bourdon de la cathédrale pour étouffer sa voix; il a fait un pas dans la carrière, on tire le canon d'alarme : aussitôt la meute de la barbare coalition contre la prospérité nationale, journalistes, public acheté, auteurs vendus, sont à ses trousses pour proclamer l'existence de quelque nouveau génie, à qui on donnerait à peine le sens commun. Il est même à remarquer que ces tristes phénomènes apparaissent

toujours à quelque époque désastreuse, avec quelque événement malheureux, desquels ils sont destinés à détourner l'attention publique, et dont ils sont à la fois le travestissement et l'image.

Ne levons pas le voile qui couvre de si honteux mystères : je ne souillerai pas ma plume à rappeler les ouvrages à qui l'on a accordé de grands succès, et dont la postérité ne saura pas les noms; mais j'avouerai qu'il faut bien de l'audace et toute l'effronterie qui se peint dans l'ivresse inconsidérée d'un front aventureux tout étonné de lui-même, pour se mettre à la tête d'un parti qui a juré la ruine des lettres, et attirer sur soi les représailles d'une juste indignation. A-t-on bien réfléchi jusqu'où la dignité nationale ainsi méconnue peut se trouver offensée? jusqu'à quel point le talent qu'on outrage est une propriété inviolable à laquelle il n'est pas permis d'attenter? Vaincu, battu sur

tous les points ; n'ayant plus, de tant de triomphes, que la détresse qui suit la défaite, en quelle langue veut-on se faire dire qu'on est importun, et qu'attend-on pour se taire ?

C'est pour favoriser de pareilles inepties qu'on répète qu'on est las de spectacles, qu'on n'en veut plus; et une population oisive, et souple à l'impression du mal, se presse tous les jours à la porte des théâtres secondaires où elle va prendre l'exemple des mauvaises mœurs; et une classe opulente et non moins nombreuse demande en vain, dans de nobles divertissemens, l'occupation de ses loisirs et l'emploi du temps qui lui pèse et la dévore. Sait-on bien ce que, dans une ville immense, l'oisiveté, l'ennui, le découragement, enfantent tous les jours de crimes et de désordres ? J'ai vu des pères de famille désolés rentrer chez eux pour demander une prompte réforme dans les spectacles, la suppression des sentines de

corruption où l'on tient école de tous les vices, et l'ouverture multipliée, sans nombre, illimitée, de grands théâtres où s'empresse la foule des citoyens à l'ÉCOLE DES MOEURS, DU PATRIOTISME ET DES GRANDES VERTUS. D'un autre côté, j'ai vu des familles entières abandonner une ville où il n'y a plus rien de grand, de pur, d'élevé dans les habitudes, et où de nobles enseignemens ne s'offrent plus à l'émulation des nations rivales.

Voilà ce que j'ai dû dire. C'est au moraliste à peindre l'altération, la dépravation des mœurs; c'est au législateur à en rechercher les causes et à les punir.

# THÉSÉE,

OU

# LES LOIS DE MINOS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

# PERSONNAGES.

THÉSÉE.

ARIANE.

ÆGÉE, roi d'Athènes.

MÉDÉE, femme d'Ægée.

HELLÉNIE, princesse du sang royal.

TAURUS, ambassadeur crétois.

PLEXIPE, confident de Thésée.

PHOENOR, confident de Taurus.

UNE ATHÉNIENNE.

LE GRAND-PRÊTRE.

TROUPE DE JEUNES ATHÉNIENS.

CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENNES.

La scène est à Athènes.

# THÉSÉE.



## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

ARIANE, THÉSÉE.

ARIANE.

Répondez aux douleurs de la triste Ariane.
Lorsqu'à suivre vos pas le destin me condamne,
Athènes, où mes pleurs cherchaient un autre accueil,
Offre-t-elle à mes yeux un plus funeste écueil
Que Naxe et cette mer en naufrages fertile
Où vos mains de la Crète ont ravagé l'asile?
Seul auteur des tourmens que je souffre en ces lieux,
Écoutez ma prière, elle est juste.

THÉSÉE.

Ah! grands Dieux!
Ariane!

ARIANE.

Infidèle!

THÉSÉE.

Enfin, moins étonnée,
Laissez à d'autres soins mon âme abandonnée.

A peine du Pirée ai-je revu les bords,
Quel spectacle s'offrait à mes premiers transports !
L'esclavage, la mort; et l'affreux Minotaure
Dans ses murs attristés semble rugir encore.
Taurus avec orgueil réclame ces enfans
Qu'en tribut à Minos on offre tous les ans,
Et sous un joug de fer Athènes déchirée
Cède encore aux tyrans dont je l'ai délivrée.
Sous le poids de ses maux ce peuple gémissant
Sans espoir de salut baisse un front innocent,
Et dans son infortune il méconnaît encore
Votre sang qu'il réprouve et son roi qu'il ignore.
Voilà dans quel moment revoyant mes états,
Sous un nom inconnu je cache ici mes pas,
Et comment, respirant la haine et la vengeance,
Je ne puis de vos feux écouter l'imprudence.

ARIANE.

Et vous me refusez ?

THÉSÉE.

La patrie avant vous.
Elle a mes premiers soins, dont ses vœux sont jaloux.

ARIANE.

La patrie ! Ah cruel ! quelle injure nouvelle !
Tu la voyais en moi quand tu m'étais fidèle.
Eh ! comment de ces lieux revoyais-tu les bords
Sans les soins dont pour toi j'épuisai les efforts,
Et si, dans les détours du triste Labyrinthe,
Ma main de ta prison n'eût pénétré l'enceinte.

Vois ce que m'ont coûté, pour suivre ici tes pas,
Un père abandonné, l'exil de mes états ;
N'attendais-tu , cruel, pour me perdre à ta vue
Que de me voir ici solitaire, inconnue,
Et du sort qui m'est dû rejetant la moitié
Aux autels de la mort implorer la pitié ?
N'attends pas que jamais mon âme se soumette,
Quand je te fus si chère , à vivre ta sujette.
Maîtresse de ton sort, j'ai disposé de toi ;
Et j'en dispose encore à l'heure où tu me voi :
En fixant mes destins règle ta destinée,
Et cède à la pitié que ma foi t'a donnée.
Résous-toi de changer.

THÉSÉE.

O Ciel! dans quel moment?
Lorsque du temps lui seul j'attends ce changement ;
Lorsqu'il me faut encor des ombres du mystère
Couvrir dans ce séjour mon retour salutaire,
Et, de ce peuple entier bienfaiteur ignoré,
Trembler en le servant de m'en voir pénétré !
A peine ai-je revu le ciel de ma patrie
Que de mes ennemis j'affronte la furie;
Et des lâches brigands me préparant le sort,
Comme eux sans me connaître on m'envoie à la mort.
Mais enfin de mon roi la faveur singulière
Me tire des cachots où languit ma misère ;
Vous-même, dans sa cour plus heureuse aujourd'hui,
Vous trouvez dans la reine un généreux appui.

Attendez que du Ciel la faveur plus propice
Me laisse de mon sort publier l'injustice,
Et que je puisse enfin, plus libre en vous aimant,
Dans un roi couronné découvrir votre amant.

ARIANE.

C'est ton dernier avis ?

THÉSÉE.

Le seul que me permette
Le soin de me défendre et de sauver ma tête.

ARIANE.

Adieu ! mais à l'abri de tes lâches refus,
Crains ma vengeance encor : je ne t'en dis pas plus.

## SCÈNE II.

### THÉSÉE, PLEXIPE.

THÉSÉE.

Qu'elle me laisse, viens ; du chagrin qui l'altère,
Ami, c'est avec toi que la plainte m'est chère.
Hélas ! j'en conviendrai : que je plains ses douleurs !
Et que c'est à regret que je cause ses pleurs !
A ses soins généreux, dans un long esclavage,
J'ai dû ma liberté sur un autre rivage.
Du Labyrinthe obscur où j'attendais la mort,
Au toit de mes tyrans arrivé sans effort,
J'ai renversé Minos du trône où l'on l'adore
Et noyé dans son sang le sombre Minotaure.

Il ne demande plus, de sang monstre affamé,
Ce tribut de nos fils si long-temps réclamé,
Et j'ai détruit enfin dans sa lugubre enceinte
Ces autels qu'à la mort avait dressés la crainte.
A peine dans ces lieux, je les vois abattus
Sous les oracles faux dont les dieux ne sont plus,
Et ne cache qu'à peine, au bras qui les enchaîne,
La chute de son maître et le soin qui m'amène.
Toi, parmi ces enfans, tribut infortuné,
Et comme moi jadis à leur suite entraîné,
Renvoyé par mes soins sur cette triste rive
Pour tromper du tyran la prudence attentive,
Tu sais par quels détours nourrissant son erreur
J'ai dérobé mes pas moi-même à sa fureur.
Apprends-moi les efforts de ce fatal génie
Pour prolonger encor sa puissance impunie,
Et les nouveaux destins de ce sang précieux
Que jusque sur le trône ont poursuivi les Dieux.

PLEXIPE.

Hellénie?

THÉSÉE.

Elle-même. Il faut que j'en convienne;
Oui, connais les liens de ma nouvelle chaîne.
Maître des mouvemens dont je fus enchanté,
Mon cœur dans son penchant ne peut être arrêté,
Et des mortels obscurs partageant la constance,
Se soumettre au devoir de la reconnaissance.
D'un désir plus puissant noblement inspiré,
Sans sentir le besoin dont je suis dévoré

De servir en héros la beauté qu'on opprime,
Je n'ai pu voir ici cette tendre victime.
Et comment, sans frémir qu'on la livre au trépas,
Voir d'un si tendre objet les innocens appas,
Tant de vertus brillant d'une tendre jeunesse,
Et d'un sang généreux l'inutile noblesse?
Mais c'est trop de mes feux te peindre le transport,
Et trop tarder, ami, de m'apprendre son sort.
Que devient-elle enfin?

PLEXIPE.

Princesse magnanime,
Du sang dont elle sort malheureuse victime,
L'éclat de ses grandeurs ne peut la soutenir,
Et d'un rang trop illustre on cherche à la punir.
Sur les marches du trône où le Ciel la fit naître,
Avec des malheureux vous l'allez voir paraître;
Elle est avec ces Grecs dont le peuple incertain
Vient des lois du hasard attendre son destin.
Déjà de ce grand jour la pompe est disposée,
Et pour le choix fatal cette urne est exposée.
C'est dans ce lieu bientôt qu'aborderont les flots
Des enfans destinés aux autels de Minos:
Le front ceint du bandeau d'une vierge encor tendre,
Dans leurs rangs, avec eux, vous la verrez descendre.

THÉSÉE.

Avant qu'un sort fatal la conduise en ces lieux,
Va, fais que le hasard la présente à mes yeux.

Du sang dont elle sort je connais l'infortune,
Des maux qu'elle ressent la douleur m'est commune;
Comme elle, en butte aux traits, aux piéges de la mort,
Sous un nom emprunté je cache ici mon sort.
Va, tant que je pourrai retarder son supplice,
Ne crains pas que jamais son horreur s'accomplisse.
On vient, laisse-moi seul.

## SCÈNE III.

MÉDÉE, TAURUS, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Ami de votre roi,
Qui de le conseiller suivez l'utile emploi,
De la ville sujette, et du peuple insulaire
Qui soumet à ses lois Athènes tributaire,
Je puis vous exposer les communs intérêts
A s'unir des liens d'une durable paix.
De nos états conquis cette paix veut pour gage
Ce tribut qu'à la force a payé l'esclavage;
Cette offrande, ce prix du sang de nos enfans,
De notre liberté sont les seuls fondemens.
Loin de vous opposer à la loi souveraine
Dont l'utile rigueur s'accomplit dans Athène,
C'est à vous près du roi de lui prêter l'appui
Dont votre autorité se vante près de lui.
Si vous n'usurpez pas les droits de la couronne,
Sans titre je vous vois ramper au pied du trône,

Et vous affectez trop dans votre autorité
Un pouvoir si superbe et si peu mérité.

THÉSÉE.

On condamne en ces lieux mon obscure puissance,
Et mon crédit vous blesse autant que ma naissance;
Je le crois. Cependant jugez-en tout le poids,
Et voyez si ma gloire excède enfin mes droits:
Quel en est donc le prix? J'épargne à vos oreilles
D'un long récit de maux d'incroyables merveilles.
Inconnu, fugitif, j'arrive en vos états
Pour y trouver la mort qui s'attache à mes pas.
Enfin mon souverain, moins frappé de mes crimes,
Des cachots sous mes pas referme les abîmes.
J'ai quelque droit peut-être à jouir près de lui
Des faveurs dont mon bras s'est ménagé l'appui,
Moi qui, de ses sujets lui reportant les larmes,
Chaque jour sur sa gloire éveille ses alarmes.
Je lui peins les soupirs d'un peuple gémissant,
Son espoir dans les pleurs qu'il verse en frémissant,
Par quels moyens un roi jaloux de sa puissance
Sait conserver sa gloire à force de constance,
Et vous en parlerais, si votre cœur troublé
A son exemple encor pouvait être ébranlé.

MÉDÉE.

Voici, dans ses périls, son conseil salutaire,
Le mien, et c'est à lui qu'il importe de plaire.

THÉSÉE.

Lui! de Minos ici le digne ambassadeur,

De mon roi le conseil?

MÉDÉE.

Et le vôtre, seigneur.
Respectez dans son choix les désirs du monarque.

THÉSÉE.

Je me rendrai peut-être à l'effroi qu'il vous marque.
Je veux voir à quel point, en ces lieux tout-puissant,
Taurus impose ailleurs ce faste menaçant;
Et si ce peuple, enfin, qui veut nous rendre esclave,
Peut être encore à craindre ou souffre qu'on le brave.
Avant d'en éprouver l'embarras incertain,
Je ne saurais me rendre à ce lâche dessein,
Et voir Athène esclave acheter, par faiblesse,
Du sang de ses enfans le repos qu'on lui laisse.
Je sors et vais, du roi méritant l'amitié,
D'un sceptre trop pesant partager la moitié;
Et, sans m'embarrasser dans une autre querelle,
Le venger en héros moins qu'en sujet fidèle.

## SCÈNE IV.

### MÉDÉE, TAURUS.

TAURUS.

Insolent!

MÉDÉE.

Vous voyez: son imprudent éclat
S'appuie auprès du roi du zèle de l'état.

Dépêchez-vous ; portez ce coup prompt et fidèle
Dont Minos a frappé cette ville rebelle.
Noyons, pour l'accabler, au sang de ses enfans
De vos rois et des miens les longs ressentimens.
Ce jour va décider des libertés d'Athènes,
Et c'est le dernier sang qui coule de ses veines.

TAURUS.

Oui, je vous l'ai promis ; attaquons de concert
La ville abandonnée au calme qui la perd :
Vous, dans le palais même où son prince réside ;
Moi, partout hors des murs qui lui servent d'égide.
Du maître que je sers j'ai l'ordre rigoureux
De miner sourdement un pouvoir dangereux,
Et d'attacher aux droits qui font naître mes plaintes
De vos ressentimens l'espérance et les craintes.
Vos malheurs désormais ne seront plus cités,
Qu'à des cœurs plus aigris ils ne soient répétés.
De tant d'efforts unis la victoire est facile,
Et le trône est à vous.

MÉDÉE.

Je ne veux qu'un asile.
Vous connaissez mon sort, quels troubles orageux
M'ont fait de ce refuge un change avantageux.
De mes premiers amours l'excès me coûte un frère ;
De Pélie et des Dieux évitant la colère,
J'arrive dans Corinthe, où le sort odieux
Du spectre de ses rois fatigue encor mes yeux.
Mes enfans immolés, je cherche près d'Ægée
La fortune et l'époux dont je suis protégée ;

Mais en vain, dans ces lieux, j'ai cru trouver l'appui
Qu'au prix de tant d'efforts mes soins ont poursuivi;
Mes ennemis, tout prêts à troubler ma retraite,
Ne me laisseront pas où reposer ma tête.
D'un sang trop orgueilleux prévenons le pouvoir;
Commençons par Pallante à tromper leur espoir.
Que sa fille, du sort éprouvant l'injustice,
Soit un de ces enfans qu'on destine au supplice.
Des rejetons d'Ægée écartant les débris,
Je n'ai plus après elle à craindre que son fils;
Et déjà sur son sort ma prudence avisée
Partout où je le crains a prévenu Thésée;
Peu même encor s'en faut que mes vœux satisfaits
N'aient, dans cet étranger, cru découvrir ses traits.
Mais, enfin, j'ai trop craint son imprudente audace,
Et c'est d'un favori l'ordinaire menace.
Contre un peuple opprimé tout sert nos vœux secrets,
Et, dans son abandon, unit nos intérêts.
Dans l'espoir d'appuyer votre heureuse conquête
Des secours qu'en ces lieux votre pouvoir m'apprête,
Puis-je m'ouvrir à vous?

TAURUS.

Vos désirs sont les miens;
Parlez.

MÉDÉE.

A la faveur du trône où je parviens,
De tant d'hymens détruits épouse inconsolable,
Ce n'est pas près d'Ægée un charme inépuisable

Qui soutient de mon cœur le tendre empressement;
J'ai d'un autre avenir conçu l'attachement.
D'un héros tel que vous la superbe tendresse
Peut flatter d'un grand cœur l'ambitieuse ivresse;
Voudriez-vous régner, et, sous un faible roi,
Vous emparer d'un trône incliné devant moi?
Je vous offre ma main.

TAURUS.

Sur la foi d'une offense,
Moi! renverser un roi dont j'obtiens l'alliance!

MÉDÉE.

Ægée accablé d'ans n'aura point à vieillir;
De Pélie et d'Éson prête à le recueillir
La tombe va cacher ses honteuses faiblesses;
Et Médée à la Parque arrache ses promesses.
Je ne veux point forcer vos timides aveux
A souscrire aux dangers d'un arrêt rigoureux.
Il est de ces aveux qu'on ne doit point entendre
Et sur qui votre cœur est trop sûr de se rendre.
Vous attendez : j'agis; vous m'aimez : je le crois.
Adieu! Quant au tribut que demandent vos rois
Pour accabler ce peuple auteur de mes alarmes,
On peut de mes conseils s'en fier à mes charmes.
D'Ægée, entre mes mains, je tiens les volontés;
Il n'est point de tyrans que mon art n'ait domptés.

## SCÈNE V.

### TAURUS, PHOENOR.

TAURUS.

Ministre des rigueurs qu'à ce peuple on prépare,
Phœnor, accomplit-on leur cruauté barbare ?

PHOENOR.

Tout s'arrange ; on se hâte, et ce peuple expirant
N'attend plus que la mort de moment en moment.
On presse avec effroi la lugubre assemblée
Où des jours de ses fils la fortune est réglée.
En ordre rassemblés, ils marchent vers ces lieux.
Le bras, le glaive nu des soldats, autour d'eux
Repoussant et les cris et les larmes des mères,
Des mutins, sur leurs pas, étouffent les prières.
Mais un fléau plus grand, plus terrible pour eux :
On semble avec plaisir perdre ces malheureux ;
Un inflexible arrêt sans retour les condamne ;
Au conseil de leur roi leur voix n'a plus d'organe.

TAURUS.

Oh ! d'un peuple égaré funeste empressement !
Je vois, je plains comme eux leur triste abaissement.
Tout livre à la fureur d'une haine rivale
D'un peuple malheureux l'inconstance fatale.
Une cour avilie, un maître sans pouvoir,
De briguer nos mépris font leur premier devoir.
Dirai-je que la reine ?....

PHOENOR.

Eh bien ?

TAURUS.

En ta présence
Je voudrais dérober sa coupable imprudence :
Elle m'offre sa main. Sa main, teinte de sang,
De son troisième époux vient de m'offrir le rang.
Je m'indigne en secret de voir tant de bassesse,
Et rougis d'un pouvoir conquis sur la faiblesse.
Mais il faut obéir au devoir souverain
D'assujettir Athène et lui donner un frein ;
Rien ne la peut sauver des mépris qu'elle brave,
Et, déjà suppliante, elle doit être esclave.
Mais loin d'un nœud pour moi plus cruel que la mort,
D'une jeune mortelle éclaircis-moi le sort :
Tout en elle révèle une naissance illustre,
Et des pleurs qu'elle verse emprunte un nouveau lustre.
A l'offre de tes soins a-t-elle répondu ?
En reçois-je le fruit que j'avais attendu ?

PHOENOR.

Tout vous l'annonce au moins. A la fin, moins rebelle,
Elle cherche à vous voir. Dans sa douleur nouvelle,
Ici, dans votre absence, elle vient d'accourir.
Ses vêtemens, ses traits, tout semble découvrir
Des femmes de la Crète et l'âme et le langage.
Dans le nouvel espoir où sa douleur l'engage,
Avec les jeunes Grecs que le sort va choisir
Sur la nouvelle flotte elle cherche à partir ;

Tout la flatte qu'au deuil d'une cour étrangère
Vous ne condamnez pas sa douleur solitaire ;
Souvent d'un œil funeste elle en sonde les bords,
Et nous fait redouter ses dangereux transports.

TAURUS.

Viens : c'est un désespoir que mon cœur leur envie.
Puissé-je la sauver et lui devoir la vie !

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

HELLÉNIE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Au pied de ces autels des destins en courroux
Quand les cœurs des humains se sont fermés pour vous;
Au milieu des fureurs de la loi vengeresse
Qui des malheurs d'Athène épouvante la Grèce,
Puis-je vous consoler de vos tristes douleurs ?
Puis-je connaître aussi le sujet de vos pleurs ?

HELLÉNIE.

Hélas ! toute la terre en connaît les alarmes
Partout où le malheur a des droits à ses larmes ;
J'apporte à ces autels le tribut ordonné
Du sang que leur fureur a déjà condamné,
Et que la mort dévoue à l'urne funéraire
Des vierges de ces bords oracle sanguinaire.
Depuis que de Thésée on pleure ici la mort,
Nul espoir d'échapper aux horreurs de son sort;
Il nous laisse la mort pour unique espérance,
Et rien ne peut sans lui calmer notre souffrance.

Ce héros, justement pour sa gloire admiré,
Quitta depuis neuf ans ce séjour déchiré;
Dans le dernier tribut embarqué vers la Crète,
Il suivit le départ de la flotte sujette.
De nos frères absens le trépas l'a frappé,
Et de le voir jamais tout espoir est trompé.

THÉSÉE.

Du moins, dans la douleur d'une perte aussi chère,
Un espoir vous console et peut vous rendre un frère.
Au pied du trône assise et née au même rang
Où vos rois ont puisé la source de leur sang,
En retrouvant en vous sa dernière espérance
Dans la perte d'un fils plus dure en votre absence,
Ægée à vos malheurs présente un sûr appui;
Il soutiendra le trône et sa fille avec lui.

HELLÉNIE.

Que puisse ma faiblesse être ainsi protégée!
Dans mes troubles cruels je ne crains point Ægée.
La reine, de son art lui versant les poisons,
Entretient dans son cœur de dangereux soupçons;
Dans les soins où pour lui ma tendresse est instruite,
Lui fait prendre en horreur sa famille proscrite,
Et lui peint de ses fils les mortels ennemis
Prêts à renaître un jour de nos tristes débris.

THÉSÉE.

Et par son injustice enfin indisposée,
Ainsi, je le vois trop, vous haïssez Thésée?

HELLÉNIE.

Non, ce héros aimable, et qui serait mon roi,
N'inspire point la haine à mon cœur sans effroi :
Que, loin d'une pitié fermée à nos prières,
D'un œil bien différent il verrait nos misères!
Du sang dans sa tendresse il entendrait le cri;
Grand, généreux, puissant, de ses frères chéri,
Il eût plaint les malheurs de sa triste patrie,
Et moi-même à la tombe à qui je dois la vie
Je pourrais dérober le reste de mes jours,
Heureuse à ses bienfaits d'en devoir le secours.

THÉSÉE.

Vous qui par vos regrets l'osez au moins défendre,
Qu'il en serait touché s'il pouvait vous entendre !
Et qu'il lui doit tarder de pouvoir en parler
A votre cœur ouvert pour les lui dévoiler.

HELLÉNIE.

Ah ! qu'il ne sache pas à quel point ma tendresse
De son sort rigoureux partagea la détresse!
Qu'il ignore à jamais quels regrets l'ont suivi,
S'il ne m'est pas permis d'en pleurer avec lui !

THÉSÉE.

Vous pourrez le revoir.

HELLÉNIE.

Lorsque la mort m'appelle ?

THÉSÉE.

Avant que de subir votre absence éternelle.

HELLÉNIE.

Et comment se fera ce prodige étonnant?

THÉSÉE.

Laissez-en accomplir le fortuné moment.
Allez attendre encore, au nombre des victimes,
De la bonté du roi les bienfaits légitimes.

## SCÈNE II.

### TAURUS, THÉSÉE.

TAURUS.

Eh bien! on va presser l'oracle solennel
Du tribut que la Grèce invoque à cet autel.
De ses plus chers enfans les cohortes en armes
Y viennent apporter leurs vœux et leurs alarmes.
Ici l'on va verser ce sang réparateur,
De nos peuples rivaux heureux médiateur,
A ces mêmes autels où vos fils vont se rendre.

THÉSÉE.

Et vous vous obstinez encore à le répandre?

TAURUS.

Et qui peut le soustraire encore à mon pouvoir?

THÉSÉE.

Je ne dis plus qu'un mot, peut-être le devoir.

Sous le frein réprimé de sa chaîne indiscrète,
Athènes, trop long-temps rivale de la Crète,
Du sang d'un de vos rois a trop payé le prix :
Il est temps de borner vos superbes mépris ;
Il est temps qu'à l'abri d'une longue injustice,
De vos feux intestins la haine s'assoupisse.
La nature n'a pas, dans ses emportemens,
L'implacable rigueur de vos ressentimens ;
Et ne craignez-vous pas qu'enfin débarrassée
Du joug humiliant où vous l'avez forcée,
Athènes, dans son sein, ne soulève un vengeur,
Et ne l'oppose même à l'injuste oppresseur ?

TAURUS.

Vous, peut-être? à ce prix revoyant ces rivages
Je vous vis toujours prêt à plaindre ses outrages ;
Sans doute, de ses fers vous venez l'affranchir ?

THÉSÉE.

Moi! que pourrais-je? hélas! je voudrais vous fléchir.
Vous venez de ce peuple achever la conquête :
Sans doute à vos rigueurs il faut qu'il se soumette.
Je ne tenterai point le succès surprenant
D'un triomphe sur vous qui vous semble imprudent.
A vos fers enchaîné traînez ce peuple esclave ;
A l'effroi des vaincus soumettez qui vous brave.
Puissent le Labyrinthe et son monstre étonné
Ne point fermer d'effroi leur temple abandonné!
Et moi-même, en effet, puissé-je mieux comprendre
Le succès des efforts où l'on vous voit prétendre!

TAURUS.

Et vous mettant d'avance au nombre des vaincus,
Ainsi contre mes soins vous ne disputez plus ?

THÉSÉE.

Eh ! qui ne céderait à la nouvelle crainte
Du Minotaure aidé du sombre Labyrinthe !

TAURUS.

Dites à la terreur qu'inspirent ses héros.

THÉSÉE.

Ajoutez même encore à celle de Minos.

## SCÈNE III.

### TAURUS, MÉDÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Oui, l'on vous vient livrer ces nouvelles victimes,
De la paix entre nous gages trop légitimes :
Pour vous la conserver j'ai fait ce que j'ai pu ;
Son cours, grâce à mes soins, n'est point interrompu,
Et le roi vient lui-même à cette fête auguste
Sceller de sa présence une union si juste.

THÉSÉE.

Et parmi les horreurs de ce jour plein d'effroi,
La fille de Pallante et la nièce du roi,
Hellénie, au tribut qu'on offre à la vengeance
Vient-elle d'un sang pur confondre l'innocence ?

MÉDÉE.

Il est vrai : de tous temps contraire à mes desseins,
Mêlant ses droits rivaux à mes titres certains,
Hellénie est d'un sang qui, trop voisin du trône,
Menace en s'échappant les droits de la couronne.
Il est temps d'étouffer dans nos communs regrets
Un pouvoir trop contraire à ses vrais intérêts.

THÉSÉE.

Oh! d'un pouvoir cruel rigueur illégitime!
Ainsi votre imprudence à vos yeux est son crime?
On sait trop de quels vœux, de quels nouveaux projets,
Votre ombrageux pouvoir rêve les intérêts ;
Et n'est-il pas encor dans le monde un Thésée
Qui laisse à vos soupçons une carrière aisée?
Ah! ce zèle fatal, il en faut convenir,
Contre elle, sans raison, prêt à vous prévenir,
N'aspire, sous l'abri du pouvoir qu'il domine,
Retranchant de nos rois la dernière racine,
Qu'à renverser le trône et qu'à perdre avec lui
Son prince abandonné, sans guide et sans appui.
Qui mieux que vous, du trône écartant les alarmes,
Lui dût prêter l'appui de sa famille en larmes?

MÉDÉE.

Ainsi, d'un autre espoir nous déguisant les vœux,
Vous déplorez le sort de ses fils malheureux?

THÉSÉE.

Oui, du sort d'Hellénie on peut vous faire un crime :
J'ose me plaindre à vous du malheur qui l'opprime ;

Je dirai plus, je l'aime, et ne vous cache pas
Qu'autant que je la plains j'adore ses appas.

MÉDÉE.

Ah! d'un autre intérêt nous cachant la faiblesse,
Pour un objet plus cher je sais votre tendresse;
Et si j'osais sur vous hasarder un soupçon,
Vous trembleriez peut-être en apprenant son nom.

THÉSÉE.

Quoi! même dans mes vœux redoutez-vous Thésée?

MÉDÉE.

A qui vous connaît mieux la crainte est plus aisée.

THÉSÉE.

Et qu'avez-vous encore à craindre d'un héros
Banni, persécuté, l'ôtage de Minos?
Pour vous en assurer le sceptre et l'héritage,
N'avez-vous pas partout surveillé son passage?
Vos gardes, vos témoins, ne l'assiégent-ils pas?
N'êtes-vous pas enfin sûre de son trépas?
Voici le roi.

## SCÈNE IV.

TAURUS, MÉDÉE, ÆGÉE, HELLÉNIE, THÉSÉE
LE GRAND-PRÊTRE, CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENS.

ÆGÉE.

Des dieux accomplissant l'oracle,
Oui, j'accorde à leurs vœux le barbare spectacle

De nos fils gémissans arrachés de mes bras.
Que n'ai-je pu mourant les soustraire au trépas?
Que n'a pu ma douleur plaintive et suppliante
De ce deuil déchirant vous dérober l'attente?
Mais enfin leur respect parle plus haut que moi
Dans mon cœur paternel à l'oreille d'un roi.
Appelez donc, nommez celles de ces victimes
Qui vont porter la peine et le poids de nos crimes;
Et vous, de cet état héros libérateur,
Présidez de nos lois la sévère rigueur,
Des jugemens du sort surveillez la justice,
Et qu'au devoir lui seul la faiblesse obéisse.

THÉSÉE.

O roi! de cet état arbitre souverain,
Père de vos sujets, il vous faut être humain:
C'est le premier devoir avant que d'être juste;
N'abusez point ici de votre empire auguste
En consacrant des lois dont la sévérité,
Contraire à vos devoirs, en blesse l'équité.

HELLÉNIE, à *Ægée.*

Proscrite par la loi moins que par votre haine,
Je livre à ses rigueurs votre race et la mienne.
Peut-être votre sang, dont j'aimais à sortir,
Contre un malheur commun devait me garantir;
Mais de tous les revers de qui je suis sujette,
Le moindre est le péril qui menace ma tête.
Du poids de votre haine accablée en naissant,
Le destin me condamne en nous désunissant:

En vain dans ses chagrins ma douleur vous implore,
Et s'oppose aux rigueurs d'un crime que j'ignore ;
Mon crime est un de ceux qu'on ne pardonne pas,
Et ma peine est au moins l'exil ou le trépas.
Eh bien ! à vos regards doublement criminelle,
En haine à ma famille, à ce peuple rebelle
Quand j'évite le coup sur lui prêt à tomber,
Sous la proscription mon front doit se courber ;
De vos crimes communs je dois remplir l'abîme,
Votre voix me réclame, et je m'offre en victime.

LE GRAND-PRÊTRE.

De l'urne des destins, vous, Grecs, approchez-vous.
Leur voix, qui vous condamne, est égale pour tous.
Hellénie, avancez.

(De jeunes Athéniens s'approchent de l'urne, et tirent au sort en passant de l'autre côté de l'autel.)

THÉSÉE, au moment où Hellénie monte à l'autel.

Non, je prends sa défense,
Et des Grecs dans sa cause embrasse l'innocence :
Je les affranchis tous. Hellénie, arrêtez !
Vous, ministre de mort, cessez vos cruautés ;
Il est temps de ses fers que le peuple respire :
Il n'est plus de tribut, d'esclavage ou d'empire ;
Ce culte est inutile, et leur sceptre est brisé.

MÉDÉE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

TAURUS.

A ce point méprisé !...

Qu'avez-vous prétendu ?

THÉSÉE.

Je le ferai connaître.
Peuple, séparez-vous.

TAURUS.

Vous qui parlez en maître,
En avez-vous le droit ?

THÉSÉE.

Plus tard vous le saurez.

TAURUS.

En présence du roi ?

THÉSÉE.

Mes droits sont plus sacrés.
Au roi, si vous voulez, vous pouvez vous en plaindre ;
Mais c'est moi, sous son nom, qu'ici vous devez craindre.

TAURUS.

Un sujet près du roi peut ainsi s'ignorer ?

THÉSÉE.

Un sujet tel que moi croit ainsi l'honorer.

ÆGÉE, à Thésée.

Ah ! seigneur, ménagez un allié fidèle,
Et devant ses bienfaits déployez moins de zèle.

THÉSÉE.

Ce sont ses droits d'abord qu'il faut interroger.
Lui qui parle de droits... il les faut abroger :
Mieux que vous, mieux que lui, j'en ai l'expérience,
Et je viens d'assez loin en juger l'arrogance.

TAURUS.

A ces outrages vains je ne répondrai pas.
Eh quoi donc ! est-ce un piége ou des assassinats
Que le tribut sacré qu'il faut que je réclame ?
Est-ce mon maître ou moi dont la voix le proclame ?
A des droits plus certains on prétend recourir ?
On ose refuser ce qu'il peut conquérir ?
Eh bien donc ! j'y consens, attendez sa réponse ;
C'est la guerre en son nom qu'ici je vous annonce.

THÉSÉE.

La paix ! et de ma main ton roi la tient déjà !
Ne prends donc pas pour lui plus de soin qu'il n'en a.

## SCÈNE V.

MÉDÉE, ÆGÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Me direz-vous, seigneur, où tendait l'imprudence
De l'étrange conseil qui me force au silence ?
Le roi privé du sceptre, et muet devant vous,
Un ministre outragé, ce peuple à vos genoux :

Voilà par quels éclats votre haine secrète
Signale dans ces lieux sa présence indiscrète ;
Aux plus hardis complots vous allez recourir,
Sans voir par quels ressorts vous en pourrez sortir ;
Vous exposez le trône, et sa chute imminente
Est un nouvel attrait dont l'obstacle vous tente.
Que le soin de sa gloire ait pu vous embraser...
Mais à braver Minos vous faut-il exposer ?

THÉSÉE.

Et faut-il donc, madame, avec lui vous entendre ?
Est-ce à ses vœux sanglans l'hommage qu'il faut rendre ?
Étrange aveuglement que je ne conçois pas !
Et des devoirs des rois digne et rare embarras !
Quoi ! lorsqu'à tout ce peuple énervé, sans courage,
Je viens rendre les droits que ce despote outrage ;
Quand de sa liberté l'ouvrage est mon espoir,
C'est vous de l'affranchir qui bravez le devoir ?
On livre à l'ennemi, tyran de cet empire,
Un peuple malheureux contre qui tout conspire ;
Que dis-je ? à l'ennemi qui ne l'exige pas,
Et qu'eût glacé la crainte ou l'aspect du trépas.
Ah ! c'est assez de sang, d'horreurs et de supplices !
Laissez-m'en arrêter les cruelles prémices ;
Et voyez dans quel rang, pour mieux s'en prendre à vous,
Un aveugle destin s'en va porter ses coups.
D'assez près alliée aux malheurs d'Hellénie,
Plus près dans votre cœur frappe la tyrannie.
Que mon roi, moins pressé de s'en faire un appui,
Me laisse de plus près mesurer l'ennemi ;

Et s'il vous faut du monstre ordonner la défaite,
Laissez-m'en à vos pieds faire tomber la tête.

MÉDÉE.

Voilà par quels discours vous allez insulter
La foi d'un ennemi prêt à se révolter!
Voilà par quels exploits votre jalouse rage
S'arme contre une paix qui n'est pas votre ouvrage!
Et vous, témoin muet de son emportement,
Qui souffrez devant vous cet outrage insolent,
Seigneur, vous l'entendez; roi faible et sans puissance,
Flattez bien d'un sujet l'altière obéissance,
De tous vos ennemis déchaînez le courroux
Si long-temps réprimé par mes efforts jaloux.
Désormais, quelque affront dont leur coupable audace
De mes efforts pour vous conjure la menace,
D'un désastre certain loin de vous plaindre à moi,
N'accusez de vos maux que ce vulgaire effroi,
Et privé du pouvoir que votre âge abandonne,
D'une oisive pitié cherchez qui vous pardonne.

## SCÈNE VI.

### ÆGÉE, THÉSÉE.

ÆGÉE.

De ses emportemens vous voyez les éclats.
Soutenez ma faiblesse et ne me quittez pas.
A ce peuple opprimé vous rendez la victoire;
Hélas! pour mon bonheur j'ai besoin de vous croire.

THÉSÉE.

Et ses désirs volaient au devant du danger!
Dans vos états captifs soutenant l'étranger,
Elle traite avec lui d'une paix qui nous blesse;
Mon père, quelle est donc cette indigne faiblesse
Qui trouve sur le trône un dangereux appui,
Et pour perdre mon roi s'élève près de lui?

ÆGÉE.

Hélas! de mes chagrins vous voyez l'amertume,
Et de quels contre-temps la douleur me consume.

THÉSÉE.

De vos ennuis profonds, hélas! que je vous plains,
Et que votre infortune ajoute à mes chagrins!

ÆGÉE.

A qui voit bien les coups dont mon courage saigne,
Sans doute mon malheur mérite qu'on me plaigne.
Plongé dans la douleur d'un triste isolement,
D'un reste de pouvoir défendu faiblement,
Chaque jour, de mon règne emportant une marque,
Un sombre despotisme efface le monarque.
Des fléaux dont le Ciel accable mes sujets
Borné dans ma détresse à de tristes regrets,
La paix, dont en mes vœux j'implore en vain les charmes,
N'est pas pour eux le fruit de mes stériles larmes.
Et le reste des miens, ces généreux appuis,
Les seuls qu'en sa pitié le Ciel m'avait permis,

Ces fils qu'autour du trône, au défaut de ma race,
Pour soutenir ma gloire avait marqués leur place,
Je ne les connais plus. Autour de moi brisés,
Ces rejetons naissans languissent divisés.
La peur de leur tendresse, une pitié barbare,
De tout ce que j'aimais à jamais me sépare.

THÉSÉE.

Et privé de leurs soins, n'eûtes-vous point de fils
Dont l'amour puisse un jour réparer vos débris?

ÆGÉE.

Quelle amère douleur votre voix me rappelle!

THÉSÉE.

Eh bien!

ÆGÉE.

Que de mon cœur la blessure est cruelle!
Oui, j'eus un fils, hélas! que la faveur des dieux
Pour un destin funeste accordait à mes vœux.
Avec sa triste fin, apprenez la naissance
De ce fils que leur haine a proscrit dès l'enfance.
Dans Trézène autrefois, des tendresses d'Éthra,
De mes feux dans son sein ce fruit se déclara.
Forcé de m'éloigner de ce nouvel asile,
J'y laissai de mes vœux une marque fragile,
En qui je pusse un jour reconnaître mon fils,
Si jamais mes désirs pouvaient être remplis.
Je vois encor la pierre où ma douleur trompée
De ses jeunes exploits déroba cette épée,

Et ces signes certains, gages de mon amour,
Que lui seul devait rendre à la clarté du jour.
Il naquit; en valeur croissant avec son âge,
En cent lieux différens déploya son courage:
Les monstres, les brigands, terrassés à sa voix,
N'étaient de sa valeur que les moindres exploits.
Enfin, dans le torrent de son ardeur bouillante,
Athènes vit l'essor de sa course vaillante.
Il reconnut son père, et l'étant à son tour,
Deux fois entre mes bras crut recevoir le jour.
Hélas! trompeur espoir d'une paix assurée!
De Minos sur nos bords la guerre déclarée
Ne lui put de ses fils voir dévorer l'affront.
Cherchant dans sa vengeance un châtiment plus prompt,
La Crète sur ses bords déroba son naufrage;
Il partit dans l'espoir d'en effacer l'outrage.
Neuf ans sur cette terre ont effacé ses pas,
M'ont dérobé sa gloire ou caché son trépas.

THÉSÉE.

O père malheureux! vos larmes obstinées,
Hélas! n'ont pu d'un fils percer les destinées?

ÆGÉE.

Hélas! voilà mon sort.

THÉSÉE.

Et conduit en ces lieux,
Si ce fils aujourd'hui se montrait à vos yeux,
En serait-il connu?

ÆGÉE.

Dans ma douleur trompée,
Je vous l'ai dit, seigneur, une invincible épée
Pour garant de ses traits s'offrirait entre nous.

THÉSÉE, portant la main à son épée comme pour l'écarter.

Ah ! sans doute sa main s'en armera pour vous ;
Oui, bientôt en ces lieux vous le verrez paraître,
Sans voile, sans détours, et se montrer en maître.

ÆGÉE.

Trop tard pour appuyer le faix de mes douleurs.

THÉSÉE.

Assez tôt pour tarir la source de vos pleurs.
Jusque-là par vos soins conservez-lui le trône;
Vivez, régnez vous-même en roi que rien n'étonne;
Repoussez par le sceptre et le règne des lois
Un pouvoir trop jaloux d'étendre ici ses droits.
Plus de sang, de tribut levé sur cet empire ;
Avec la liberté que ce peuple respire ;
Et que l'humanité, digne objet de nos vœux,
Annonce ici ses pas et marque un règne heureux.
Et puis-je à mes avis joindre une autre prière?
Hellénie à vos pieds traîne un destin vulgaire;
Mais de vos ennemis ce sang si redouté
N'est pas le plus à craindre et le plus respecté.
Désarmé par l'attrait de ses vertus paisibles,
Renoncez aux rigueurs de vos lois inflexibles.

ÆGÉE.

Ah! que de mes bontés les bienfaits répandus
Ne soient pas en effet plus long-temps attendus !

THÉSÉE.

Oui, d'un si grand bienfait touché comme vous-même,
Je veux vous entourer de tout ce qui vous aime,
Et de vos tendres soins plus que vous inspiré,
Vous rendre encor le fils que vous avez pleuré.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

THÉSÉE, ARIANE.

ARIANE.

Quel que soit en ces lieux le dessein qui te guide,
Oui, que Thésée enfin de mon destin décide.
Va, tu me fuis en vain ; c'est assez résister.
Lâche, c'en est donc fait ! et tu me veux quitter !
En faveur d'une foi si saintement suivie,
Ta barbare amitié court sauver Hellénie.
Démens, si tu le peux, ta lâche trahison !

THÉSÉE.

Moi, de la démentir où serait la raison ?
Oui, je l'aime, il est vrai : dans ma pitié sincère,
Ma tendresse est au moins égale à sa misère ;
Au malheur qui la suit je me veux attacher.
Mais enfin quel sujet de me rien reprocher ?
Je veux croire à l'amour dont votre âme est remplie.
En m'attachant à vous quand je vous ai servie,

Trompant de l'avenir l'espoir déconcerté,
Vous avais-je engagé jusqu'à ma liberté,
Pour suivre aveuglément, sous l'espoir de vous plaire,
D'un amour suborneur l'inconstance ordinaire?

ARIANE.

Ainsi, je le vois bien, mon amour fut trompé.
Quel abus cependant d'un empire usurpé!
Que n'avez-vous pas dû, Thésée, à ma tendresse?

THÉSÉE.

Oui, de ma liberté vous fûtes la maîtresse;
De vos bienfaits pour moi ses dons me sont témoins.

ARIANE.

La liberté! voilà tout le fruit de mes soins?
En brisant tes liens, ingrat, qu'il te souvienne
De quels nœuds plus puissans j'ai dû rompre la chaîne;
Comment à ta prière, et trompant tous les yeux,
On m'a vue à ta suite affronter d'autres cieux.
Songe quels tristes fruits d'un si grand sacrifice
De ma première faute ont suivi l'artifice.
Ah! pour tant de tourmens vainement supplié,
L'amour que j'eus pour toi, le Ciel l'a bien payé!
C'est peu, pour m'en punir, de la perte d'un père
A qui j'ai de la vie abrégé la lumière,
Dans ma patrie en deuil appelant l'étranger,
J'ai déchaîné la main qui la dut égorger;
Et moi, qu'elle appelait à porter la couronne,
Ja la'i vue en tombant me dérober le trône.

Je perds et ma patrie, et mon trône, et mes dieux,
Et de mes soins pour toi tu doutes en ces lieux.
A cette honte amère étais-je destinée?
Et n'y viens-je en effet que voir ton hyménée
Avec l'esclave indigne arrachée à la mort,
Et qu'à tes vœux encor disputera le sort?

THÉSÉE.

Quel que soit en ces lieux le destin qui m'amène,
Du sort qui m'y suivra mettez-vous moins en peine;
Et quant aux traitemens que vous me reprochez,
Aux caprices du sort les avais-je arrachés?
En portant dans vos murs la discorde et la guerre,
De votre île ébranlée en ravageant la terre,
Qu'ai-je fait, après tout, dans vos murs divisés,
Que renvoyer les traits contre nous épuisés?
Athène à tous les maux ouvrant ses champs fertiles,
Dans la contagion la douleur de nos villes,
Vengeant d'un de vos rois les mânes soulevés;
Et jusque dans nos bras nos enfans enlevés,
Ceux même de nos rois, pour vos monstres sauvages,
Des torrens de leur sang inondant vos rivages;
Tant de morts, de débris, dans nos champs entassés,
De nos torts envers vous nous excusent assez.
De vos ressentimens exhalez la furie,
Étouffez la raison, le remords qui vous crie;
Pour moi, de la patrie embrassant le danger,
Je ne vois que l'état, mon honneur à venger;
Hellénie à mes pieds qui me demande grâce
Pour le sang innocent, le pur sang de ma race.

ARIANE.

Vante-moi bien, cruel, ta triste dureté,
Et fais gloire à mes yeux de tant de fermeté.
Il s'agit bien ici des dangers d'Hellénie
Ni des soins prodigués aux maux de ta patrie.
Qui prend à tes secours plus d'intérêt que moi?
Et pour leur résister viens-je me joindre à toi?
Après l'indignité de tant de sacrifices
Dont ton ingratitude a payé les services,
Il ne s'agit enfin que de trancher des droits
Qu'il faut de ta justice obtenir une fois.

THÉSÉE.

Eh bien! puisque sur moi vous avez tant d'empire,
Que ne m'expliquez-vous ce que vous voulez dire?
Que faut-il?

ARIANE.

Tu me veux contraindre à l'avouer :
C'est une épreuve encor dont tu peux me louer.
Vous ne m'entendez plus, je le vois; mais, Thésée,
L'amour n'est pas éteint dans mon âme embrasée;
D'un transport aussi vif je sens les mêmes feux;
Je puis à vos froideurs interpréter ses vœux;
Pour tout le prix enfin de mes larmes jalouses,
C'est que je sois aimée.... ingrat! que tu m'épouses.
Quand je n'ai plus ici de père ni d'aïeux
Pour témoins des sermens dont j'atteste les dieux,
Que Taurus, de ma foi consacrant les tendresses,
Reçoive ici pour moi l'offre de tes promesses;

Qu'à ce trône où tes vœux daignaient me présenter,
Pour régner avec toi je puisse enfin monter

THÉSÉE.

Ah! qu'exige de moi votre pitié barbare?
Au péril qui me suit, moi, que je me déclare,
Quand du secret encor tout me fait une loi!
Quand de Taurus ici le rigoureux emploi
Redouble autour de nous les piéges qu'on nous dresse,
Et n'offre que la mort pour prix de ma tendresse!

ARIANE.

Non, je n'en veux pas tant que tu crains d'en ouïr,
Et je n'ai pas le droit peut-être d'en jouir.
Seule, et de tant d'orgueil reine dépossédée,
Du trône et des grandeurs j'ose écarter l'idée.
Au plus obscur autel de ce ciel rigoureux,
Le plus humble serment, c'est tout ce que je veux;
Et pour sceller l'aveu qui m'engage ta vie,
Un vil sang de rebut.... et la mort d'Hellénie.

THÉSÉE.

Formez, pour m'en parler, des souhaits plus humains.
Je n'immolerai pas à vos prétextes vains,
Non plus qu'aux démêlés de ma triste famille,
Le dernier rejeton qu'elle adopte pour fille:
Sa naissance la met trop au-dessus de vous;
Cherchez une autre place où m'adresser vos coups.

ARIANE.

Haine, vengeance, amour, me sont de faibles armes.
Tu crains de m'écouter, tu rougis de mes larmes;

C'est ton dernier avis ?

THÉSÉE.

Le dernier.

ARIANE.

Vois mes pleurs ;
Tu peux t'en repentir.

THÉSÉE.

Je crains d'autres rigueurs.
Adieu, madame.

ARIANE.

Adieu ! va, ta perte est jurée ;
Si ta retraite est sue, elle est mal assurée.

## SCÈNE II.

ARIANE, TAURUS.

TAURUS.

Vous m'avez vu, madame, amené devant vous,
Mettre un trône, un empire, un sceptre à vos genoux.
Souverain d'un état, vengeur de ses outrages,
Qui souvent de ces bords recueillit les naufrages,
Mon maître, en tous les temps l'appui des malheureux,
Vous couvre du pardon de ses dons généreux ;
Il vous ouvre ses ports, ses tentes, ses retraites,
Ses vaisseaux vous offrant de faciles conquêtes.
Passez-y souveraine et maîtresse des droits
Qu'exercent vos vertus à nous donner des lois :

C'est l'offre dont mes vœux vous avaient prévenue.
A mes désirs enfin vous êtes-vous rendue ?

ARIANE.

Oui, seigneur, je m'y rends, et ne veux obtenir
Qu'un service de plus pour vous appartenir.

TAURUS.

Lequel ?

ARIANE.

Eh bien ! seigneur, c'est de plaindre mes larmes,
De m'écouter, enfin de venger les alarmes
Du cœur au désespoir le plus abandonné
Que jamais au malheur le Ciel ait condamné.
Que n'ai-je pas souffert ! et de quelle injustice,
Hélas ! puis-je du sort accuser le caprice !
Vous saurez mes malheurs, et, loin de cette cour,
L'infortune du sang où j'ai puisé le jour ;
Vous me plaindrez.

TAURUS.

Eh bien ! que faut-il ?

ARIANE.

De Thésée,
Pour prix d'une tendresse à mon âme imposée,
A la reine, en ces lieux, apprendre le retour :
Il est ici.

TAURUS.

Thésée ?

ARIANE.

En ce même séjour ;

Oui, Thésée, un ingrat, ce perfide, ce traître !
Et n'imaginez pas qu'en ce moment, peut-être,
Je joue ici le rôle indigne, injurieux,
D'une amante jalouse et vile à tous les yeux.
Après les torts nouveaux dont l'ingrat est victime,
Qu'ai-je besoin encor de lui trouver un crime?
Je devais à la reine expliquer ce secret :
Je le dois à vous-même, et le même intérêt,
Pour vouloir éclaircir le dessein qui le guide,
Vous attachait assez à la mort d'un pe rfide.
Plus tard j'en dirai plus.

## SCÈNE III.

TAURUS, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Leurs efforts seraient vains
Pour suspendre un moment le cours de vos desseins.
Je n'abandonne pas votre amitié puissante
Au succès passager de leur voix triomphante.
Vous avez mon amour, et c'est le moindre prix
Des efforts généreux pour me plaire entrepris.
Un trône vous attend, une gloire élevée.
Que n'a point fait pour vous ma constance éprouvée !
J'ai déjà prévenu l'étranger près du roi,
Et l'ai fait accuser de lui manquer de foi.
Il va venir bientôt lui demander sa grâce,
Et vous verrez punir son insolente audace ;

D'un mot, sur un soupçon, je le fais condamner.

TAURUS.

Lui ! vous croyez le roi prêt à l'abandonner ?
C'est Thésée.

MÉDÉE.

Ah ! Thésée !... horrible certitude !
Et voilà donc le fruit de tant d'inquiétude,
D'efforts, de soins perdus à prévenir ses pas !
Quand je l'assassinais si loin de ses états,
Au milieu de son peuple il paraît, il respire.
Repos, gloire, avenir, sceptre, famille, empire,
Un jour m'enlève tout, un jour a tout détruit !
Ah ! quand par mes soupçons mon cœur était instruit,
Que n'en croyais-je, hélas ! cet orgueilleux silence
Où d'un tyran caché respirait l'insolence ?
N'importe, si le Ciel a voulu l'épargner,
Du juge que je crains je saurai l'éloigner.
Otons à l'accusé son appui tutélaire :
Le prince est reconnu si le roi voit son père.

## SCÈNE IV.

### MÉDÉE, ÆGÉE, TAURUS.

ÆGÉE.

D'un bruit qui se répand je me viens informer,
Il regarde un héros que je n'ose nommer;

Ce prince à la révolte ose servir de guide,
On vient de l'accuser.

MÉDÉE.

Oui, j'accuse un perfide,
Un traître prévenu de vous manquer de foi,
Indigne désormais des regards de son roi.

ÆGÉE.

Ah! toujours contre lui je vous vis prévenue,
De vos soupçons outrés le poursuivre à ma vue;
Et dans l'appui si craint qu'il me faut redouter,
Je ne vois que l'ami que vous voulez m'ôter.
Pourquoi lui refuser le droit de se défendre?
Il le faut écouter.

MÉDÉE.

Vous ne pouvez l'entendre;
Donnez-nous seulement l'ordre de le punir.

TAURUS.

Après ce qu'il a fait, vouloir le soutenir?

ÆGÉE.

Mais un hôte?

MÉDÉE.

Un transfuge.

ÆGÉE.

Un héros?

TAURUS.

Un rebelle.

ÆGÉE.

Allez donc l'éloigner.

MÉDÉE.

Il vient.

ÆGÉE.

Je le rappelle.

## SCÈNE V.

MÉDÉE, THÉSÉE, ÆGÉE, TAURUS.

THÉSÉE.

Pour me justifier mandé près de mon roi,
Je me viens expliquer d'un bruit qui court de moi.
Instruit des attentats dont l'envie est capable,
Ne pourrai-je savoir de quoi je suis coupable?
Quoi! prince, quoi! si tôt changé par leurs avis,
Passer à mon égard de l'estime au mépris?
Je conçois que la haine ait pu flétrir ma vie;
Mais vous!... de quels forfaits s'est-elle enfin noircie?

ÆGÉE.

Dans nos divisions un zèle trop outré
S'oppose aux intérêts où vous êtes entré;

On vous accuse enfin... Prince, que vous dirai-je ?
La haine a comprimé l'ardeur qui vous protége :
C'est à vous d'y répondre.

MÉDÉE.

A moi de l'appuyer.
Je vois les contre-temps qu'il me faut essuyer,
Les hardis désaveux dont sa bouche me flatte,
Et jusqu'à vos refus qu'il faut que je combatte;
Mais dût à vos regards la triste vérité
Me retirer l'appui que je vous ai prêté,
Je ne balance pas, et je connais l'audace
Que prépare un perfide au coup qui le menace ;
Je sais par quels détours il se veut excuser.

THÉSÉE.

Et de quoi ?

MÉDÉE.

De ce dont on vient vous accuser :
De former d'un complot la trame criminelle
A couvrir cet état d'une honte éternelle,
Et d'un règne trop long d'oser s'en prendre au roi,
(A Ægée.)
D'en vouloir à vos jours qu'il attaquait sans moi.

THÉSÉE.

Moi, madame ? un monarque... et m'en prendre à l'empire ?
Contre sa sûreté l'on saura qui conspire.
Est-ce moi sous ses lois qui, loin de me ranger,
Dans cet état conquis appelle l'étranger ?

Qui de sa liberté, quand tout combat pour elle,
Trafique avec le prix d'une indigne tutelle,
Et pouvant l'affranchir du joug de ses tyrans,
A des dieux ennemis immole ses enfans?
Vous qui de ces tourmens leur léguez le supplice,
Vous seule de ces maux vous êtes la complice.
La reine a seule ici commis la trahison,
Et pour le roi peut-être a versé le poison.

ÆGÉE.

Traître! vous oublier jusqu'à lui faire offense?

THÉSÉE.

Non; mais d'un peuple juste à prendre la défense.
Et quel pouvoir enfin, quel ordre rigoureux
Peut exiger des flots de ce sang malheureux,
Quand ces lois ne sont plus, et, s'il faut vous le dire,
Lorsque Minos lui-même a perdu son empire?

MÉDÉE.

Vous qui nous en parlez, et qui donc êtes-vous?
De ces bords étrangers venez-vous parmi nous?

THÉSÉE.

Qu'importe qui je sois que l'erreur persécute,
Si je puis sûrement vous annoncer sa chute.

TAURUS, à Ægée.

C'est me braver, seigneur, par d'étranges refus.

ÆGÉE.

Qu'on l'arrête!

THESÉE.

Arrêté par l'ordre de Taurus,
A cet inique arrêt je ferai résistance.

TAURUS.

J'ose engager pour lui, seigneur, mon assistance.

THÉSÉE.

Et moi, je la refuse. Athéniens, à moi !
Et défendez mes jours en sauvant votre roi.

ÆGÉE.

Imprudent, votre épée ?

THÉSÉE.

Eh bien! voici mes armes,
Et je vais par ce don terminer vos alarmes.

ÆGÉE.

Objet cher et terrible à mon œil étonné !
D'où tenez-vous ce fer, et qui vous l'a donné ?
Mon fils !... je revois donc ce prix de ma tendresse !
Il suffit, sortez tous ; avec lui qu'on me laisse.

## SCÈNE VI.

THÉSÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

O glaive entre mes mains autrefois révéré !
O glorieux dépôt entre mes mains rentré !

Vous, d'un présent si cher heureux dépositaire,
Qui rendez à mes vœux son appui tutélaire,
De qui le tenez-vous?

THÉSÉE.

De qui, seigneur? Hélas!
D'Éthra, qui confia sa défense à mon bras;
De Trézène, la terre à mon cœur toujours chère!

ÆGÉE.

Ah! mon fils, c'est donc toi?

THÉSÉE.

J'ai retrouvé mon père!
Vous revoyez Thésée.

ÆGÉE.

En quel temps!

THÉSÉE.

En quels lieux!

ÆGÉE.

Courbé par la douleur.

THÉSÉE.

Poursuivi par les dieux;
Seul, proscrit.

ÆGÉE.

Mais toujours présent à ma tendresse!

THÉSÉE.

Et toujours cher au fils que le Ciel vous adresse.

ÆGÉE.

Et pourtant si long-temps de mes bras exilé !

THÉSÉE.

Enfin par la douleur dans vos bras rappelé.

ÆGÉE.

Oui, je la sens, mon fils, s'effacer à ta vue ;
Mais toi, de tes chagrins quelle fut l'étendue ?
Hélas ! dans ma douleur, j'en puis juger par moi,
Aux maux dont mes vieux ans ont partagé l'effroi ;
Plongé dans l'abandon, seul et dans la tristesse,
Pleurant de l'étranger l'insolente allégresse,
Livré pour tout conseil aux avis dangereux
D'une femme perfide et cruelle en ses vœux,
Je vois de mes états le libre et fier hommage
Sous des maîtres nouveaux tombé dans l'esclavage,
Et du sang dont ma main aspire à se venger
Je paie en gémissant tribut à l'étranger.
Plus d'espoir, de salut que dans l'obéissance
Au morne et froid dédain d'une indigne puissance :
Espoir dans ses rigueurs plus cruel que la mort !

THÉSÉE.

Plus à plaindre que vous dans mon malheureux sort,
J'ai de mes tendres soins privé votre vieillesse.
Qu'un si long repentir accable ma faiblesse !

Errant de mers en mers, jeté sur tant de bords,
Qui toujours du rivage écartaient mes efforts,
Comme un effet cruel du malheur qui m'accable
Je regarde des dieux la haine impitoyable.
Combien Médée encor, contraire à mes desseins,
A d'obstacles nombreux hérissé mes destins!
Tantôt à mon exil défendant ces rivages,
Tantôt à mon retour fermant tous les passages.
Que j'ai gémi long-temps de ses tristes refus!
Qu'elle est à craindre, hélas! A l'aide de Taurus,
N'est-ce pas elle encor qui demande ma tête
Au roi dont la faiblesse à les servir s'apprête?
Prévenez à la fin vos cruels ennemis;
Ouvrez, il en est temps, vos bras à votre fils.

ÆGÉE.

J'ai tardé trop long-temps de me montrer ton père,
Mais sans en oublier le sacré caractère.

THÉSÉE.

Je vous cachais un fils.

ÆGÉE.

Trop mal pour ton dessein.
Je te vois, je t'embrasse, et te retrouve enfin.
O mon fils! que ce jour aura pour moi de charmes!
Thésée, entre mes bras je vois couler tes larmes;
Mais double, en l'assurant, le prix de mon bonheur:
On me peut disputer cet espoir suborneur;
On en veut à tes jours, contre toi l'on conspire,
Et mon repos n'est pas moins près de se détruire.

A sortir d'embarras comment puis-je t'aider?
Quel obstacle employer?

THÉSÉE.

Paraître leur céder,
Et ne point opposer de vaine résistance
A vaincre de Taurus l'inutile constance;
Ordonner le tribut, et de l'événement,
Tranquille sur le reste, attendre le moment.

ÆGÉE.

Mais accabler ce peuple, épuiser la patrie
Du sang de mes sujets à qui je dois la vie;
Envoyer à la mort de nouveaux malheureux!

THÉSÉE.

Non, ne le craignez pas, la mort n'est pas pour eux.

ÆGÉE.

Elle suit de mes lois l'aveugle obéissance.

THÉSÉE.

Mon retour l'a fléchie.

ÆGÉE.

Appui de l'innocence,
Tu rends à mes vieux ans l'espoir que j'ai perdu!
Deux fois, en te voyant, le bonheur m'est rendu.
Mais la Crète, Minos, le triste Labyrinthe?...

THÉSÉE.

A mon cœur désormais n'inspirent plus de crainte.

ÆGÉE.

Explique-toi.

THÉSÉE.

Venez, et craignez de troubler
Un secret que ma voix tarde à vous révéler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

THÉSÉE, HELLÉNIE.

HELLÉNIE.

Du milieu de ces Grecs dont la reconnaissance
De leurs fils innocens vous doit la délivrance,
Seigneur, puis-je à vos pieds, dans ces heureux momens,
M'expliquer du tribut de leurs remercîmens?
Hélas! sans le bienfait d'une pitié si prompte,
De quel autre tribut nous subissions la honte!
De mes fers délivrée, arrachée au trépas,
Pour vos soins généreux que ne vous dois-je pas!
Qu'un bienfait si puissant, cette faveur divine,
Des plus grands rois en vous annonce l'origine;
Et, s'il nous faut encor croire ce qu'on prétend,
Nous a bien des héros dévoilé le plus grand!

THÉSÉE.

Contenez ce retour de bonté généreuse;
Je remplis d'un devoir la règle rigoureuse:

Mais qu'en vous délivrant, ce que j'ai fait pour vous
De l'amour qu'on vous doit reste encore au-dessous!
Qu'il redouble l'excès de ma reconnaissance
Pour les remercîmens qui sont ma récompense!
Et combien de mes soins le bienfait généreux,
S'il peut vous satisfaire, a surpassé mes vœux!

HELLÉNIE.

Ah! seigneur, à quel prix vous me rendez heureuse!
Faut-il que les bienfaits d'une main généreuse
Ne soient dus qu'à l'effet d'un amoureux effort,
Dont je condamnerais jusqu'au moindre transport!

THÉSÉE.

Ah! pour briser vos fers, pour rompre votre chaîne,
Sans le tendre penchant qui malgré moi m'entraîne,
Ignorez-vous quel sort a joint vos jours aux miens,
Et me fait un devoir de rompre vos liens?
Pour condamner les soins à mon âme imposée,
Ignorez-vous enfin que vous voyez Thésée?

HELLÉNIE.

Thésée! il est donc vrai! vous ne démentez pas
Un bruit que la victoire a semé sur vos pas.
Quoi! vous êtes Thésée? après tant d'infortune,
Échappé des écueils d'une course importune,
Qu'avec étonnement, seigneur, je vous revois,
Triomphant sur ces bords, fameux par tant d'exploits!
Mais parmi les dangers dont un peuple infidèle
Entoure encore ici votre gloire nouvelle,

Dans le cours des revers sur vos pas présentés,
Et dont mes jours encor ne sont pas exemptés,
Quel bonheur que du sang d'une race inhumaine
Vous n'ayez pas pour moi sucé l'injuste haine,
Et qu'en vous revoyant moins barbare que lui,
En vous dans mes malheurs je retrouve un appui !

THÉSÉE.

Ah ! je n'ai fait pour vous que ce que j'ai dû faire :
Sans cet ardent amour, devenu nécessaire,
Je n'approuvai jamais la rigoureuse loi
Qui vous tint dans un rang trop au-dessous de moi.
Mais malgré mon amour, mes feux, ma préférence,
Réduit à me cacher aux lieux de ma naissance,
Que puis-je pour l'objet des plus tendres amours,
Obligé pour moi-même à défendre mes jours ?
Je vous conserverai ma constance éprouvée,
Ou je mourrai du moins sans vous avoir sauvée.
Avec les compagnons que vous donne le sort,
Allez encore attendre ou la vie ou la mort.

## SCÈNE II.

TAURUS, THÉSÉE.

TAURUS.

Sur un bruit imposteur qu'il faut que je méprise,
D'un ennemi, seigneur, vous voyez la surprise.
Que vient-on m'annoncer ? je ne le croirai pas :
Vous, seigneur, déguisé dans vos propres états,

N'aborder qu'en tremblant le trône héréditaire,
D'où même vous exclut un soupçon téméraire?
Qu'en faut-il augurer? Allez-vous démentir
Un bruit trop empressé peut-être à vous trahir?
Ou moi-même faut-il que je vous félicite
Du sort aventuré de votre réussite?

THÉSÉE.

Moi! qu'en ces lieux, seigneur, je vous vienne imposer,
Couvert d'un nom suspect qu'il faudrait déguiser?
Moi! de mes ennemis prêts à remplir ma place,
Qu'en mon palais désert j'affronte la menace?
Que vous-même, établi dans mes propres états,
Je vous ose braver? vous ne le croyez pas.

TAURUS.

De vos efforts du moins je connais l'impuissance,
Et je puis pardonner à votre obéissance.
Souscrivez au tribut imposé par vos lois,
Et de votre intérêt écoutez mieux la voix.

THÉSÉE.

Quoi! satisfaire encor à ce tribut servile?
Je croyais désormais le carnage inutile.

TAURUS.

Il le faut.

THÉSÉE.

Vous l'aurez. On va vous contenter.
Mais vous, sur mes refus craignez de l'emporter.

## SCÈNE III.

### TAURUS, MÉDÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Enfin, seigneur, rompant le voile qui vous cache,
A cette obscure nuit l'amitié vous arrache;
Et vous ne reprenez le nom qui vous est dû
Que pour nous montrer mieux votre haute vertu.
Vous souffrez ce tribut où tombe en sacrifice
Une race pour vous trop pleine d'injustice.
J'applaudis au parti qu'on vous vit dédaigner,
Et me range du coup qui vous fera régner.

THÉSÉE.

Vous ne me comptez plus au nombre des victimes
Sur qui devaient tomber vos rigueurs légitimes?
Avec quelle injustice, en vos sombres détours,
Avide de mon sang, vous poursuiviez mes jours;
Et que je plains l'objet d'un odieux supplice
Que la haine confond dans la même injustice!

MÉDÉE.

Voilà les ennemis qu'il vous faut immoler!

THÉSÉE.

Nous verrons qui de nous le sort doit signaler.

## SCÈNE IV.

### TAURUS, HELLÉNIE, MÉDÉE, THÉSÉE,

CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENS ET DE JEUNES ATHÉNIENNES.

HELLÉNIE.

Tant de fois refusée et tant de fois offerte,
La vengeance éloignée est trop long-temps soufferte.
Rois qui nous punissez, et quel droit avez-vous
De différer la mort qu'on fait peser sur nous,
D'ouvrir, de refermer, de rouvrir nos blessures?
A vos lentes fureurs faut-il donc des tortures?
On condamne Hellénie, et le sang de ses rois,
Aux échafauds s'avance au mépris de ses droits:
Et quelle loi barbare, avec tant d'injustices,
Peut à son gré proscrire et créer des supplices?
De cet inique arrêt j'ose ici murmurer,
Et je demande à vivre avant que d'expirer.

TAURUS.

Souffrir pour ses sujets une mort même injuste,
Fut toujours pour des rois un privilége auguste.
Dans des malheurs communs, leur sang plus précieux
Est un bienfait au peuple accepté par les dieux.
C'est à vous d'accomplir cette tâche éternelle;
C'est un droit qu'on vous laisse, où le rang vous appelle.

THÉSÉE.

Quel droit! il est affreux. C'est le droit de mourir,
Même avant de régner, qu'on lui viendrait offrir.

Et voilà donc comment votre haine apaisée
Veille ici sur vos rois en attendant Thésée ?
La mort en veut au trône, on la frappe plus bas :
C'est aux miens qu'avant moi vous donniez le trépas.

MÉDÉE.

Qu'est-il besoin, seigneur, qu'à vos yeux je rappelle
De Pallante et de vous l'injurieuse querelle ?
On ne vous a vengé que de vos ennemis.

THÉSÉE.

Aussi plus près de moi les avez-vous choisis,
Même avant mon retour, crainte de ma clémence.

MÉDÉE.

Elle ne germe pas dans une telle offense.

THÉSÉE.

Elle y germait pour moi. Poursuivons, il est temps,
Ce qu'il nous faut souffrir d'indignes traitemens.

TAURUS.

On a voulu flétrir ce tribut légitime
Qu'aux expiations a consacré le crime.
L'honneur a fait tomber ces refus insensés.
Peuples, approchez-vous; Hellénie, avancez ;
S'immoler aux besoins de l'état et du trône,
Est l'exemple sacré que ce peuple vous donne.

THÉSÉE.

S'immoler pour son peuple est le devoir des rois,
Un privilége auguste, et le plus beau des droits ;

Des torts de mes sujets je prends sur moi l'offense,
Je m'immole pour eux et je prends sa défense.
Hellénie est d'un sang et montre des vertus
Trop au-dessus du sort pour en être abattus.
De ces Grecs quelques-uns marcheront à ma suite :
Laissez-moi seulement le soin de leur conduite ;
Je ne veux que choisir avec qui partager
De mes nouveaux devoirs la gloire ou le danger.
Après cela, seigneur, commandez qu'on vous suive ;
De la Crète deux fois s'il faut tenter la rive,
Voyons par quel chemin on y peut parvenir,
Et si la route est sûre à qui veut y courir.

HELLÉNIE.

O mon libérateur! ô maître de l'empire!
Nécessaire à ce peuple, au roi qu'on veut séduire,
Quand vous privez d'un père et ce peuple et l'état,
C'est à nous de mourir, ou ce peuple est ingrat.

THÉSÉE.

Non, le Ciel m'accompagne et mon bras vous protége.
Je vous l'ai dit : ici, la terreur n'est qu'un piége;
L'oppresseur qui l'inspire en est seul ébranlé,
Et son pouvoir s'assied sur un trône écroulé.

## SCÈNE V.

### TAURUS, MÉDÉE.

TAURUS.

Quelle audace! il m'attaque et brave ma puissance;
Au-devant de la mort je le vois qui s'avance,

Prêt à prendre les fers qu'il vient d'abandonner,
Ce courage tranquille a lieu de m'étonner.

MÉDÉE.

N'en approuvez pas moins l'heureuse indifférence,
La source de sa perte et de votre vengeance;
Et hâtez le départ du vaisseau désiré
Par qui d'un ennemi vous serez délivré.

TAURUS.

A ce départ fatal je ne saurais détruire
Le noir pressentiment qu'un tel dessein m'inspire.

MÉDÉE.

Sachez d'une faiblesse éviter le témoin,
Et domptez ces terreurs dont votre cœur est loin.
Les maîtres de la flotte en vos mains dirigée,
Nous viendrons aisément bientôt à bout d'Ægée.
Allez, et que bientôt la voile de la mort,
Telle qu'un noir drapeau, la montre sur ce bord
Au vaisseau de nos fils tombés dans l'esclavage,
Que la voile de deuil flotte sur ce rivage.
A ce signal, lui seul, je vous réponds de moi,
Je vous défais d'Ægée et vous rentrez en roi.

## SCÈNE VI.

### ARIANE, TAURUS.

ARIANE.

Oui, je me viens, seigneur, applaudir avec joie
Des soins qu'à me servir votre zèle déploie.

S'il est un ennemi que je doive accuser,
Avec plus de constance on vous le voit pousser.
Je veux contre Thésée armer la main d'un père;
Je le vois plus hardi rire de ma colère.
Grâce à vous, près de lui je l'en vois mieux assis;
Le roi dans un rebelle a reconnu son fils.
Qui mieux que vous pourtant déclaré pour sa perte,
Devait à la vengeance avoir son âme ouverte?
Qui plus que vous enfin, si plein d'amour pour moi,
Devait mieux le punir d'un manquement de foi?

TAURUS.

Moi! j'ignorais avoir à servir votre haine,
Et devoir vous venger de son âme incertaine.
Quoi! madame, Thésée a trahi vos transports?
Ou peut-être, tout prêt à réparer ses torts,
Il vous aime encore.

ARIANE.

Oui, prince, il m'aime, il m'adore;
Un mot peut à mes pieds le ramener encore;
Et malgré cet amour prêt à l'abandonner,
Peut-être en un moment je lui peux pardonner.
Après cela, seigneur, servez bien sa tendresse;
Secondez d'un amant l'injurieuse adresse,
Quand aux torts d'un rival je veux bien ajouter,
Et viens vous rendre un cœur qui veut vous écouter.

TAURUS.

Moi, suivre en vous aimant d'autre ardeur que la mienne!
Mon amour n'aura plus de loi que votre haine.

Mais je vais l'éloigner : ce prince malheureux,
Moins que vous ne croyez satisfait dans ses vœux,
Va d'un départ fatal subir l'arrêt suprême.
Accompagnez sa fuite, et vengez-vous vous-même.
Je vous offre mes soins, et je n'ai point changé;
Je vous promets, ainsi que j'y suis engagé,
Sur les vaisseaux crétois partis de ce rivage,
Des bords athéniens un facile passage :
Venez-y librement vaincre vos ennemis,
Et recevoir de moi le sceptre et des amis.

ARIANE.

Ainsi, de vos secours et de votre vengeance
Ma tendresse, seigneur, serait la récompense?

TAURUS.

J'osais à mes bienfaits en attacher le prix,
Et ma haine peut-être eût suivi vos mépris.

ARIANE.

Je vois, seigneur, je vois que je me suis méprise,
Et que je tiendrais mal la foi que j'ai promise.

TAURUS.

Par ce refus cruel répondre à mon transport,
De la Crète à jamais c'est vous fermer le port.

ARIANE.

Que m'importe, seigneur, la Crète et ses rivages?
Allez! à mon retour fermez tous les passages;

M'en plaindre est tout l'espoir que je m'en suis promis,
Et je n'attends de vous de secours ni d'amis.
Pour me tirer d'ici, moi, que je suive un traître !
Accompagner l'ingrat qui m'a pu méconnaître,
Que mes soins les plus doux ne pouvaient apaiser,
Et dont vous-même enfin n'avez pu disposer !
Moi, m'immoler au traître armé contre ma vie,
Et qui m'immole encore à l'amour d'Hellénie !
Ah ! pour lui pardonner, mon cœur a trop souffert,
Trop dévoré l'horreur du rang qui m'est offert,
Trop pleuré, trop gémi de perdre ce que j'aime,
Et de voir ma rivale où j'ai régné moi-même.

TAURUS.

Ah ! de tant de regrets le pénible retour
Marque plus de dépit que de preuves d'amour,
Et dans l'espoir si sûr de venger ses défaites,
Un cœur mal consolé des pertes qu'il a faites.
Mais à tant de rigueurs sans vous laisser fléchir,
Forcez de ses refus un ingrat à rougir ;
Suivez votre rivale, et tant qu'elle respire,
Vendez-lui cher l'honneur, le plaisir de vous nuire.

ARIANE.

Qui? moi! que je m'abaisse à lui rien disputer,
Et lui ravir le don d'un cœur qu'on veut m'ôter!
Voilà pour m'égarer le conseil qu'on me donne,
Et cet amour si prompt qui déjà m'abandonne!
Partez, et suivez-la vous-même : sur ses pas,
Qu'elle puisse à sa suite entraîner deux ingrats.

Mais, avant de tenter ce passage funeste,
Sachez où vous allez et quel espoir vous reste :
La Crète ne voit plus l'enceinte de ses tours
Nourrir de monstre armé dans ses sombres détours ;
Son roi, déjà déchu du rang qui vous enivre,
A la perte des siens Minos n'a pu survivre;
Ses gardes, confondus dans la foule des morts,
De Thésée ont payé les généreux efforts.
Fuyant le ciel, le jour et l'œil qui me condamne,
J'évite vos regards, et je suis Ariane.

## SCÈNE VII.

THÉSÉE, TAURUS, TROUPE DE JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Eh bien ! faut-il vous suivre où nous devons aller?

TAURUS.

Oui, bientôt sur vos pas vous me verrez voler.

THÉSÉE.

Je croyais à présent la retraite inutile,
Et que pour vous cacher il n'était plus d'asile.
Des dangers cependant prenez-vous le chemin ?

TAURUS.

Quels dangers ? où sont-ils ? vous m'effrayez en vain.

THÉSÉE.

La mer peut à vos pas offrir plus d'un naufrage.

TAURUS.

Il faut à la braver montrer votre courage.

THÉSÉE.

On peut vous empêcher peut-être d'y monter.

TAURUS.

A bord de mes vaisseaux venez donc m'insulter.

THÉSÉE.

Pour vous y prévenir la victoire est aisée.

TAURUS.

Ici comme partout je brave encor Thésée.

## SCÈNE VIII.

THÉSÉE, JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Ses cruautés pour vous ne peuvent se fléchir :
Vous que ma voix appelle à vous en affranchir,
Compagnons de périls, vengeurs de vos alarmes,
Sous un voile de paix, amis, cachez vos armes ;
Que vos traits, dérobés à l'œil de l'ennemi,
N'éclatent que la nuit, sur l'abîme endormi.
Alors à découvert tombant avec l'orage
Sur ses vaisseaux déserts menacés du naufrage,
De vos indignes fers vous vengerez l'orgueil
Aux yeux de ce tyran brisé sur un écueil.
De la terre aux vaisseaux, de la flotte au rivage,
Que tout de son trépas lui présente l'image.

La mer est le tombeau qui le doit engloutir
Entre la Crète et vous, lassés de le souffrir.
La patrie en vos mains remet le sort d'Athènes :
Venez, pour la revoir il faut briser vos chaînes.

## SCÈNE IX.

ÆGÉE, HELLÉNIE, THÉSÉE, JEUNES ATHÉNIENS, PEUPLE.

ÆGÉE.

O mon fils! du départ je t'apporte les vœux.

HELLÉNIE.

Seigneur, ne puis-je aussi recevoir vos adieux?

ÆGÉE.

De ta fuite avec toi, viens, que je m'attendrisse!
Vois les pleurs que me coûte un triste sacrifice.
De mes débiles ans ô l'unique trésor!
Quand tu me fuis, hélas! te reverrai-je encor?
Trop tard pour mes vieux ans rappelé sur ton trône,
Reverras-tu toi-même un ciel que j'abandonne?
Vois ce peuple, avec moi sur tes pas accouru,
Te bénir d'un ôtage à sa gloire obtenu.
Au moment du départ, au rivage il t'arrête :
Aux mêmes dieux pour lui deux fois offrir ta tête!
Deux fois pour son salut fléchiras-tu le sort?
Avec ton dévoûment faut-il pleurer ta mort?

THÉSÉE.

Des changemens du sort, non, je n'ai rien à craindre;
Des dieux devant vos pleurs le courroux va s'éteindre.
Un monstre plus cruel veille ici près de vous:
Conjurez sa colère et détournez ses coups.
Je confie à vos soins le salut d'Hellénie;
Conservez-vous pour elle et veillez sur sa vie.

ÆGÉE.

Je ne puis t'arrêter... Reçois, du moins, mon fils,
Un don dont la présence a trompé mes ennuis.
Au lieu des noirs replis dont la voile attristée
Ramenait de nos fils la flotte dévastée,
Que la voile de pourpre, annonçant ton retour,
A mes regards joyeux puisse paraître un jour!
Au rivage long-temps j'attendrai sa présence,
Le comble de ma joie et de mon espérance.
Viens, abandonne aux vents ce dernier souvenir,
Des lieux où mes regards te verront revenir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

ARIANE.

Et voilà pour quel prix, revoyant ces rivages,
Le cruel m'arrachait à des bords moins sauvages!
Sans craindre que des mers l'abîme ose s'armer,
Ni que de feux pour lui le ciel s'ose allumer,
Ariane, au rocher déplorant ton injure,
Vois l'ingrat pour adieux rire de son parjure.
O crime! ô perfidie! horrible trahison!
L'amour, de l'univers m'a fait une prison.
Où fuir? où le chercher? où trouver sur les ondes
Les plaisirs arrachés à mes douleurs profondes?
Où va-t-il? car enfin un peuple à réprimer
N'est pas le vain honneur qui le vient d'enflammer,
Et déjà de ses feux l'injuste tyrannie
Au malheur d'Ariane a su joindre Hellénie.
Comme elle pour une autre instruite à l'épargner,
Elle a vu de ses bras l'inconstant s'éloigner.
Eh bien donc! loin d'ici quelle beauté jalouse
Au nom de son amante unit le nom d'épouse?

Ah! trop tôt dans mes vœux prompte à s'exécuter,
La fortune s'obstine à le persécuter ;
Et perdant le secret que je cherche à connaître
J'ai perdu le plaisir de me venger d'un traître ;
Mais long-temps sans espoir, je ne l'attendrai pas.
Par l'horreur attachée aux forfaits des ingrats,
Dieux, d'un parjure amant vous vengerez les crimes !
Et la mer va sur lui renverser ses abîmes.

## SCÈNE II.

### ARIANE, PHOENOR.

PHOENOR.

Madame, ah! prenez part au succès de nos vœux !
Plus que nous n'espérions le terme en est heureux.
A peine notre flotte a quitté le rivage,
Avec nos ennemis une lutte s'engage :
Sans attendre des Grecs les revers trop lointains,
La victoire à la mer livre les plus mutins.
La flotte à pleine voile annonçant la victoire,
Aux vents libérateurs livre la voile noire,
Ce signal de détresse et de deuil des vaincus.
Félicitez-vous-en, votre ennemi n'est plus ;
Thésée est mort, madame; avant de vous l'apprendre,
La reine dans ces lieux vous presse de l'attendre.

## SCÈNE III.

### ARIANE.

Il n'est plus !... Voilà donc le comble de mes vœux !
Sa mort de mes soupirs est le prix généreux.

Mer terrible et barbare, ô rends-moi ma victime!
Emporte avec tes dons le remords qui m'opprime.
Mais que dis-je?... moi-même, ah! pour le regretter
L'ai-je donc vu souvent me plaindre et m'écouter?
N'ai-je pas vu cent fois ses volages alarmes
Vanter son inconstance et rire de mes larmes?
Suis-je, après ses mépris, tombée enfin si bas
Que de plaindre toujours qui ne me plaignait pas?
Malheureuse! ah! bannis l'erreur qui t'a charmée!
Que t'importe un amant si tu n'es plus aimée?

## SCÈNE IV.

MÉDÉE, une coupe à la main, qu'elle pose en entrant;
ARIANE.

MÉDÉE.

Eh bien! sans murmurer d'un changement si prompt,
Tranquille, d'un ingrat vous supportez l'affront!
Et s'il en faut, madame, écouter la nouvelle,
A vos plus chers désirs Thésée est infidèle?
Mais à vos vœux secrets, sans doute intéressés,
Les dieux d'un ennemi vous ont vengée assez;
Et vous savez sa mort?

ARIANE.

Oui, s'il faut vous en croire,
Sans jouir comme vous d'une telle victoire.

MÉDÉE.

Et vous lui pardonnez sa honteuse noirceur?

ARIANE.

Il ne m'a point trahie, il était mon vainqueur.
J'ai porté librement des fers que je regrette ;
Il a brisé sans honte une chaîne indiscrète.
Respectez ses vertus.

MÉDÉE.

Vous en parlez beaucoup
Pour n'être pas sensible aux affronts d'un tel coup.
Que d'un œil différent je verrais l'imposture!
Jamais, sans la punir, je n'ai souffert l'injure;
Et Médée, à s'armer contre la trahison
De son habileté se vante avec raison.
Je puis en attester et Créuse et Pélie,
Les fils qui de Jason vengeaient la perfidie;
Et même de Thésée éprouvant les affronts,
Je m'offre à vous venger par des moyens plus prompts.
Depuis que son retour m'ôte le cœur d'un père,
Que suis-je en ce palais? qu'une esclave étrangère :
Ægée, autant que lui déclaré contre moi,
A mes vœux repoussés n'offre plus que l'effroi.
Plus d'accord, plus de paix; épouse qu'on délaisse,
Il faut avec ses fils partager sa tendresse.
Ægée enfin, lassé d'inutiles désirs,
M'a fait d'un autre hymen entrevoir les plaisirs :
Pour sortir des mépris où sa froideur me range,
Voici comment Médée et punit et se venge.
Le roi, que j'ai mandé, sera bientôt ici,
Et vous lui remettrez le poison que voici.

(Elle prend la coupe, qu'elle remet en sortant à Ariane.)

ARIANE.

J'en ferai bon usage.

## SCÈNE V.

### ARIANE.

Eh! que voudrais-je encore?
Traîner dans les affronts l'ennui qui me dévore?
Des vengeances d'autrui méprisable instrument,
Pour valoir le trépas mon mal est assez grand.
Lorsque j'ai tout perdu, lorsque tout me l'atteste,
C'est un bienfait pour moi que ce poison funeste:
Je le prendrai moi-même.

## SCÈNE VI.

### ARIANE, ÆGÉE, PLEXIPE.

ÆGÉE.

Ah! fuyons à l'écart;
Évitons de la mort cet horrible étendard:
La vois-tu devant moi, la voile menaçante,
Semer la nuit, la mort, le deuil et l'épouvante?

PLEXIPE.

Qui ne la verrait pas?

ÆGÉE.

Où porter ma douleur?
O ciel! ô terre avare et sourde à mon malheur!

Vous m'avez de mon fils arraché l'espérance,
Du fils l'unique appui qui manque à ma souffrance !
Mer barbare, à tes flots je viens redemander
Uu dépôt précieux que tu n'as pu garder!
Qu'avec lui, sans pitié, ta fureur m'engloutisse!
Hâte une mort trop lente et préviens mon supplice !
Plexipe, dis-tu vrai ? quoi ! je n'ai plus de fils ?

PLEXIPE.

Oui, seigneur : croyez-en mes regrets attendris ;
Lui, qui m'avait chargé du soin de votre vie,
Hélas! je sais trop bien que la sienne est remplie.
Occupé du départ des dons libérateurs
Que confiaient aux vents vos soins consolateurs,
J'ai vu de son malheur une marque certaine :
Les destins ont trahi sa fortune et la mienne.
Dans un soulèvement, sa garde l'a livré
Aux flots dont son vaisseau s'avançait entouré :
Avec lui de nos fils a péri la jeunesse,
L'élite des héros et l'honneur de la Grèce.

ÆGÉE.

Honneur de tant de jours qu'un moment va flétrir,
Du trépas dont tu meurs, mon fils, vois-moi mourir !
Sur ce même rivage où ta valeur succombe,
Sur tes pas aujourd'hui je descends dans la tombe.

ARIANE.

Seigneur, m'est-il permis de joindre à vos chagrins
La voix de ma douleur ? hélas ! que je vous plains !

De vos pleurs pour un fils que la source est amère!

ÆGÉE.

Est-il quelque remède à la douleur d'un père?

ARIANE.

Un seul que ma prudence écartera de vous.
Le temps peut vous offrir un remède plus doux;
Je garde pour moi seule un funeste breuvage.
Avant que dans mon sein j'en porte le ravage,
Vous-même prévenant l'horreur des mêmes coups,
Apprenez quelle main les réservait pour vous;
Et si votre âme enfin n'en est point obsédée,
Sachez ce qu'il vous faut attendre de Médée.

(Ariane sort après avoir bu le poison.)

## SCÈNE VII.

MÉDÉE, ÆGÉE, PLEXIPE.

MÉDÉE.

Eh bien! en est-ce fait? le fer ou le poison
D'un ennemi de plus m'aura-t-il fait raison?
Quoi! prince, quoi! l'effet d'un funeste breuvage
N'a pas déjà tranché des jours glacés par l'âge?
Quoi! d'un poison cruel les trompeuses lenteurs
De ma juste vengeance ont trahi les fureurs?

ÆGÉE.

Oui: l'auteur innocent de votre perfidie
Elle-même à mes yeux ici s'en est punie;

Et détournant le cours de vos inimitiés,
Elle a pris le poison que vous lui présentiez.
Mais vous, quelle fureur, quelle aveugle démence
Pour m'arracher le jour s'arme de ma clémence?

MÉDÉE.

Aux explications lasse de recourir,
Je n'en dirai pas plus ; sachez qu'il faut mourir.
Vieillard audacieux, il faut me rendre compte
Des affronts dont tes fils m'ont fait subir la honte;
Tu répondras pour tous. Thésée enfin n'est plus !
Taurus rapporte ici mes ordres absolus.
Privé de l'allié dont l'appui t'abandonne,
Va subir loin de moi la mort que je te donne.
Qu'on l'éloigne !

## SCÈNE VIII.

HELLÉNIE, MÉDÉE, GARDES.

MÉDÉE.

Un moment va servir mes fureurs
Et satisfaire enfin l'objet de tant de pleurs;
Poursuivons. Il est temps, amenez Hellénie :
Qn'à mes droits, à mon rang, ma main la sacrifie.
A cet autel vengeur, madame, il faut monter.

HELLÉNIE.

Du meurtre d'Hellénie on va l'ensanglanter ?

Je m'immole au salut de ces Athéniennes
Qui du joug étranger n'ont pas porté les chaînes.
Heureuse, loin des bords que je n'atteindrai pas,
Sur la cendre des miens de trouver le trépas,
Ma mort va mettre un terme à votre injuste envie
Et finir sans regrets les malheurs de ma vie.
Mais vous! dans ce haut rang qui va vous enrichir,
Si de pitié pour moi vous vous laissez fléchir,
C'est pour un ennemi moins digne de colère
Que j'ose à vos genoux adresser ma prière :
Que mon trépas profite aux jours d'un roi fameux,
Et sauvé par ma mort, qu'il ferme au moins mes yeux!

MÉDÉE.

Que me demandez-vous?... Mais quel est ce miracle?
Quelle foule m'entoure et quel nouveau spectacle?

## SCÈNE IX.

HELLÉNIE, MÉDÉE, UNE ATHÉNIENNE,

JEUNES ATHÉNIENS, se rangeant des deux côtés du théâtre.

UNE ATHÉNIENNE.

Madame, ah! paraissez, Thésée est de retour;
La foule qui l'entoure a rempli ce séjour :
Il revient escorté de l'heureuse jeunesse
Qui remplit tous ces lieux de transports d'allégresse,
Et que son bras arrache au trépas glorieux
Où courait de nos fils l'essaim victorieux.

Venez, et jouissez de la publique joie.

MÉDÉE.

Thésée est de retour?

L'ATHÉNIENNE.

Le Ciel nous le renvoie;
Et pour témoin nouveau d'un destin moins cruel,
Voilà le fils soustrait à mon sein maternel
Qu'avec lui sur ses pas le sort heureux ramène.

MÉDÉE.

Je n'en romprai pas moins une coupable chaîne.
(Levant le poignard sur Hellénie.)
Meurs, perfide!

## SCÈNE X.

MÉDÉE, THÉSÉE, HELLÉNIE, UNE ATHÉNIENNE, JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Arrêtez! de vos lâches transports
Épargnez à vos mains la honte et les remords.
Thésée est devant vous! il vient punir les crimes
Dont vos cruels soutiens prodiguaient les victimes.
Je leur arrache un bien qu'ils n'ont pu posséder;
N'ayant plus leur appui, c'est à vous de céder:
Reconnaissez vos torts.

MÉDÉE.

Mes torts? ah! j'en fais gloire:
Oui, j'osais à vos mains disputer la victoire;

J'osai vous envier et l'empire et le jour ;
Destinant la couronne aux fils d'un autre amour ,
De Médée , il est vrai , reconnaissez l'audace ,
D'Ægée entre ses bras j'avais proscrit la race.
Je ne m'en défends pas : oui , j'ai détruit l'abri ,
L'asile hospitalier que je m'étais choisi.
Venez , si vous l'osez , me fermer la carrière ,
Et dans vos fers honteux m'arrêter prisonnière;
Je saurai bien encor m'en affranchir aussi :
Dieux , éclatez , tonnez et tirez-moi d'ici.
Je laisse sur mes pas la terre intimidée ,
Et plus d'un jour encor tu connaîtras Médée.

( **Médée sort au bruit du tonnerre et au feu des éclairs excités par ses imprécations.** )

THÉSÉE.

Vous courez vers mon père ? arrêtez des soupçons
Dont j'ai conçu pour lui de trop justes raisons.

## SCÈNE XI.

HELLÉNIE , THÉSÉE , JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Madame , je viens donc pour vous rendre la vie.

HELLÉNIE.

Et la vôtre est , seigneur , tout l'espoir d'Hellénie :
Quel en sera l'effet ? mais qu'un trop long retard
Me fait trembler encor pour ce triste vieillard !

THÉSÉE.

Plexipe est de ses jours chargé par ma tendresse.

HELLÉNIE.

Et vous, quel dieu, seigneur, aux vôtres s'intéresse,
Et voit devant vos pas l'abîme se fermer?

THÉSÉE.

Celui qui pour ce peuple a bien voulu m'armer.
A peine du saint temple ai-je franchi l'enceinte
Et monté le vaisseau de notre flotte sainte,
Que j'ose de plus près mesurer l'ennemi,
Seul, isolé, tremblant, vaincu plus d'à demi :
Alors Taurus défait, qui se sent et se juge,
Ne voyant que la mort pour unique refuge,
Pâlit du terme affreux qui nous a fait trembler,
Et relâche sa proie avant de l'immoler :
Ainsi s'est terminé ce long règne de crimes,
Ce besoin renaissant de nouvelles victimes,
Et que j'avais éteint, même avant mon retour,
Dans le sang de Minos que j'ai privé du jour.
Mais il fallait cacher mon heureuse victoire
A ceux qui m'attendaient pour m'en ravir la gloire.
Dans le profond secret, dont l'horreur me défend,
Sous le bruit de ma mort je reviens triomphant;
Je romps mieux des partis la trame intimidée,
Et je puis en secret mieux observer Médée :
Ses crimes ont fini par son bannissement;
Que le remords la suive et soit son châtiment!

## SCÈNE XII.

HELLÉNIE, THÉSÉE, PLEXIPE, JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Plexipe, à mes regards ramènes-tu mon père?
Mais de ce morne accueil que faut-il que j'espère?

PLEXIPE.

Hélas! seigneur....

THÉSÉE.

Mon père est mort, Plexipe! et moi,
Dois-je de ma vengeance encor compte à mon roi?
Est-ce un forfait encore, un crime de Médée?
Le fer ou le poison dont elle s'est aidée,
De ses ressentimens l'ordinaire secours?

PLEXIPE.

Aucun crime, seigneur, n'a terminé ses jours.
Vous ne me verriez pas, froidement magnanime,
Vous annoncer la mort dont j'eusse été victime.
Un hasard plus funeste a causé son trépas
Aux bords où, plein d'espoir, il adressait ses pas:
A l'aspect de la voile aux approches funèbres
Qui d'un trépas récent déployait les ténèbres,
Il est mort dans mes bras en appelant son fils,
Dont le désastre feint s'est peint à ses ennuis:
« O mon fils! disait-il, l'âme au ciel attachée,
« Ainsi de ton trépas ma fin est rapprochée.

« De la mort de mon fils voile affreuse de deuil,
« Viens, accours, du vieillard sois aussi le cercueil! »
En achevant ces mots il embrassait la terre,
Aux lueurs des éclairs, aux éclats du tonnerre;
Lorsqu'enfin de douleur je le vois expirer,
Avant qu'un voile horrible ait pu se déchirer,
Avant que dans son cœur votre nouveau message
Ait, pour se faire jour, dissipé ce nuage.
A sa vue, à sa voix, je le rappelle en vain :
Son cœur s'était brisé sous le poids du chagrin.

THÉSÉE.

Oh! funestes conseils d'une fausse prudence!
C'est donc moi qui l'immole à ma vaine science!
Il vivrait sans l'appui des perfides secours
Dont j'ai cru prolonger ses misérables jours!

HELLÉNIE.

C'est trop de vos regrets ranimer les alarmes;
Que l'ardeur de vos vœux tarisse enfin vos larmes!
Quel fils par plus de soins prouva mieux son amour,
Et par plus de vertus mérita mieux le jour?
Rejetez sur les torts d'une femme cruelle
La honte et les remords qu'elle traîne après elle.

PLEXIPE.

De ses desseins trompés fuyant le repentir,
Médée, au désespoir, vient encor de partir.
Elle monte, emporté vers des rives lointaines,
Ce vaisseau par vos soins ramené dans Athènes,
Et qu'au rivage en vain nous voulons retenir
Parmi les feux, les vents, prêts à la soutenir;

Les feux obéissans luttant avec les ondes,
Et les vents déchaînés dans nos voiles profondes;
Le rivage ébranlé s'enfuyant sous nos pas,
Et la foudre à nos yeux se brisant en éclats.

THÉSÉE.

Puissent ses pas jamais n'aborder cette terre,
Purifiée ainsi par les feux du tonnerre!

PLEXIPE.

Sur le même rivage expirée à l'écart,
Et tournant vers le ciel un douloureux regard,
Une femme à Taurus envoyait cette chaîne:
Funeste monument d'une faveur trop vaine,
Dont Thésée autrefois s'aida pour l'égarer,
Et qu'au temple des dieux elle veut consacrer.

(Il remet à Thésée la chaîne d'Ariane, que le poète suppose être le fil dont elle s'était servie pour le tirer du Labyrinthe.)

THÉSÉE.

Ariane! elle meurt?

HELLÉNIE.

Faut-il que je l'apprenne?
Vos bienfaits dans son cœur se tourneraient en haine!

THÉSÉE.

Oui, consacrons aux dieux ces tristes monumens,
De notre liberté les premiers fondemens;
Et par l'heureux hymen qui leur doit sa naissance,
De la Grèce à jamais scellons la délivrance.

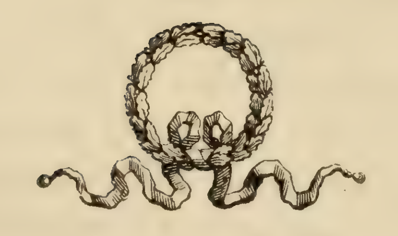
FIN.

# CATILINA,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

IMITÉE DE L'ANGLAIS

## DE BEN JOHNSON.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES DE PIÈCES DE THÉATRE,

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1827

PARIS.— IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

# PRÉFACE.

*Cette pièce*, disait Voltaire, dans la préface de Rome sauvée, *n'est pas d'un genre à se soutenir comme* Zaïre *sur le théâtre; tout le monde aime et personne ne conspire*. On peut prendre aujourd'hui le contre-pied de cette pensée, et en induire des conséquences toutes contraires. *Personne n'aime* et tout le monde conspire. Sous une forme de gouvernement où deux partis toujours en présence sont sans cesse occupés à s'exagérer leurs torts, tout ce qui les blesse prend à leurs yeux une importance grave, tout est crime d'état ou trahison, toutes les passions se taisent devant les intérêts politiques, et c'est plus que jamais le moment d'intéresser par le tableau des conspirations et des événemens qui renversent les empires.

Voilà ce qu'ajoute La Harpe sur ce sujet, dans l'examen du théâtre de Voltaire : « Tous les temps ne se ressemblent pas; je ne dirai pas comme une femme de nos jours, qui depuis long-temps n'était plus jeune : *Est-ce qu'on aime encore?* mais ce que tout le monde sait, c'est que depuis huit ans (1) *tout le monde conspire*, *et que la conspi-*

(1) Ceci fut écrit en 1797.

*ration est à l'ordre du jour et en permanence.* Car il faut bien quelquefois parler la langue de son temps. Elle est belle, cette langue, et ces temps sont beaux ! Pourquoi *Rome sauvée* n'a-t-elle pas été faite plus tard ? Rome n'offrait qu'un Catilina à la tête d'une armée et un Cicéron à la tribune. Ici combien l'auteur eût trouvé de Catilinas dans les *clubs !*... Mais en attendant qu'on nous mette le *sans-culotisme* en tragédie, voyons celle de *Rome sauvée.* »

Nous ne pensons pas comme La Harpe, que les temps dont il parle et le langage qui leur appartient fussent singulièrement propres à la peinture et à la représentation du sujet dont il s'agit. La susceptibilité des tyrans révolutionnaires n'aurait pas manqué de s'alarmer de la vérité d'une imitation qui les aurait peints avec trop de ressemblance. Il faut être irréprochable pour supporter sans effroi l'énergie de certains tableaux ; et l'on prétend que l'arrêt de Robespierre qui, dans la révolution, mit en état d'arrestation une partie de la comédie-française, n'avait pour objet que de prévenir une représentation de *Catilina* qu'on préparait à ce théâtre.

Voilà ce qu'on trouve dans les *Mémoires* de Collé sur le *Catilina* de Crébillon : « Il n'y a dans cette pièce nulle conduite, nul intérêt; le dénouement en est vicieux, le cinquième acte est entiè-

rement mauvais. Il n'y a point d'intrigue d'amour. L'intérêt politique est médiocre, et même il n'y en a point, parce que Catilina agit moins qu'il ne parle. *Si on l'eût mis, au troisième acte, en action au milieu de ses conjurés, et qu'il les eût tous fait jurer sur la coupe pleine du sang de Nonnius ;* si au quatrième acte, au lieu des déclamations qui sont dans sa bouche, on l'eût fait se justifier au milieu du sénat, de façon à convaincre de son innocence les sénateurs et les spectateurs, et que cette justification eût été la base et le fondement de l'éclat de la conspiration au dernier acte, il n'est pas douteux qu'il y aurait alors eu une chaleur d'intérêt assez forte pour pouvoir se passer de celui de l'amour. »

On sentira, sans que nous le disions, pourquoi, en tête de cet ouvrage, nous rappelons l'imitation de quelques scènes d'une tragédie à laquelle nous devons cependant si peu de chose. Dans un moment où toutes les conversations sur ce sujet vont prendre un nouveau degré d'intérêt, où la translation d'un théâtre anglais à Paris va fixer tous les esprits sur les avantages de deux scènes rivales, nous avons cru à propos d'appeler l'attention sur une pièce étrangère du même sujet que le nôtre. Nous ne pouvons disconvenir qu'à l'exception de deux ou trois scènes, tout dans cette pièce nous a paru indigne d'une imitation raisonnable, et que,

sans vouloir répéter les critiques de Voltaire, nous sommes entièrement de son avis sur cette tragédie. Nous ajouterions que, loin de penser que la scène française ait rien à gagner d'un rapprochement qui va fixer momentanément l'attention publique, nous imaginons que le théâtre anglais y peut contracter des avantages dignes d'une nation placée par ses philosophes au premier rang des nations savantes, et qui a quelquefois pris un si grand essor en poésie; mais il y a, dans les mœurs et les habitudes des peuples, des raisons de leur manière d'être si indépendantes des règles du goût et de la raison même, que tout ce qu'il est permis d'espérer sur ce sujet, c'est que les choses en demeureront au point où elles en sont.

Il reste à nous justifier d'avoir osé traiter un sujet supérieurement traité par Voltaire; mais il y a des choses qui ne peuvent être excusées que par l'audace qui les fait entreprendre. Il peut exister deux bons ouvrages sur le même sujet traité différemment. C'est la meilleure excuse à alléguer dans notre position; encore sentons-nous qu'elle ne vaut rien pour nous.

---

# CATILINA,

## TRAGÉDIE.

# PERSONNAGES.

**CICÉRON**, consul.

**TULLIE**, fille de Cicéron.

**JUNIE**, suivante de Tullie.

**CÉTHÉGUS**, époux de Tullie.

CATILINA,
CATON,
CÉSAR,
LENTULUS,
LÉPIDE,
AFER,
SILANUS, } Sénateurs.

SÉNATEURS.

CONJURÉS.

LICTEURS.

La scène est au Forum, entre le temple de Jupiter Stator et la maison de Catilina.

# CATILINA.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LÉPIDE, CONJURÉS.

CÉTHÉGUS.

Oui, du peuple, des grands et du sénat lui-même,
Enfin la volonté t'élève au rang suprême ;
C'est de ce consulat qui remet en tes mains
Le sceptre de la terre et le sort des Romains,
Que ton heureux génie aujourd'hui les enchaîne,
Et soumet à nos vœux la fortune inhumaine.

LÉPIDE.

Oui, nos vœux sont pour toi : viens voir tous tes amis
Du peuple qui s'assemble entraîner les avis,
Des partis opposés vaincre la résistance ;
Leur choix, Catilina, met Rome en ta puissance.

CATILINA.

Ah ! ce n'est que pour vous que je l'ai désiré,
Cet honneur qui du trône est le premier degré,
Lépide, Céthégus, amis dont le partage
Fut en tout temps l'appui que vous doit mon courage.
Avant de vous montrer, d'exposer votre foi
Aux généreux périls que vous bravez pour moi,

Apprenez les succès qu'il faut que je vous trace,
Des desseins que pour vous a formés mon audace,
Ces immenses succès qui vengent vos revers,
Et font de vos destins le sort de l'univers.
Aujourd'hui, mes amis, au sein de la patrie,
Des conjurés ardens éclate la furie;
Aujourd'hui vos transports, retenus si long-temps,
Vont se montrer sans crainte et punir vos tyrans;
Ceux qui vous accablaient du poids de leur puissance,
Ou qui de leurs dédains vous prodiguaient l'offense,
Sénateurs et consuls, imprudens ennemis,
Ou tombent sous vos coups, ou bien vous sont soumis.
Allez, des conjurés l'audace est réunie;
Ils n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Maîtres des volontés de ce peuple inconstant,
Réglez, fixez pour moi son choix encor flottant.
Pour prix de cet effort, que je dois reconnaître,
Rome passe en vos mains en me nommant pour maître.
Ce consulat, Romains, qui vous fut si fatal,
Du pillage et du meurtre est le premier signal.

## SCÈNE II.

### CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Eh bien! si je t'en crois, le sort nous favorise,
Et flatte de nos vœux l'héroïque entreprise.
Ces cœurs, qu'à peine encore on peut nommer romains,
Voudront-ils d'un bonheur ressaisi par nos mains?

Crois-tu que ces mortels, esclaves de la crainte,
A leur antique joug s'arrachent sans contrainte,
Et s'arment avec nous contre leurs oppresseurs,
Pour cette liberté qui n'est plus dans leurs cœurs?

CATILINA.

Va, dans l'heureux dessein qu'a formé ma vengeance
De ruiner enfin et Rome et sa puissance,
Et d'arracher aux mains d'un peuple jadis roi
Ce que chacun de nous a désiré pour soi;
Catilina, crois-m'en, pour seconder sa haine,
Peut aux cœurs des mortels s'en rapporter sans peine.
Ma fierté les méprise et les a bien connus :
A l'appât des forfaits ils se sont tous vendus.
L'ambition, l'amour, les ont trouvés sensibles;
Mais des cœurs mutinés les liens invincibles,
L'instinct même caché dans le rang le plus bas,
C'est le tourment jaloux d'un bonheur qu'ils n'ont pas;
L'espoir de renverser, dans la même vengeance,
D'un éclat qui leur nuit l'insupportable offense.
Qu'ils servent donc ma haine, et vengent avec moi
La honte des affronts qu'avec eux je reçoi.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon horreur commence
Pour tous ces favoris d'une injuste puissance;
Et je les haïrais, quand je n'aurais sur eux
Ni les droits que j'attends, ni ceux de mes aïeux.
Mais de ces ennemis le plus fait pour nous nuire,
Cicéron est d'abord celui qu'il faut proscrire,
Ce consul plébéien, dont le zèle suspect
Joint l'orgueil des faisceaux au sang le plus abject.

Quand notre sûreté nous demande sa vie,
Toi pourtant, Céthégus, que fais-tu de Tullie,
Qui, fille du consul, d'un censeur odieux
A pour nous épier et l'esprit et les yeux?
Jadis de son hymen écarté par son père,
Et même encor blessé d'un refus plus sévère,
Je préparai les nœuds où l'on sut t'attacher,
Et la mis dans tes bras, mais pour te l'arracher.
Je l'aimai; mes transports, nourris par la cruelle,
Je ne le cache pas, ont éclaté pour elle;
Mais que ce cœur séduit et coupable un seul jour,
En cherchant à lui plaire, a mal connu l'amour!
Pour le sang d'un proscrit ta perfide indulgence
Va-t-elle à ton épouse immoler ma vengeance?
Sacrifie au devoir, au succès de nos vœux,
L'objet désavoué de tes indignes feux.
Par son père, par elle, habile à me déplaire,
Tullie a trop de droits d'exciter ma colère.
Dans nos hardis desseins rien ne doit t'arrêter;
Et plus vos nœuds sont grands, moins il t'en doit coûter.

CÉTHÉGUS.

Ah! pour Tullie, au moins, je te demande grâce!
Et qu'avons-nous besoin que la mort t'en défasse?
Peut-elle de nos soins faire avorter le fruit?

CATILINA.

Je vois à quel excès l'ingrate t'a séduit.
Ne crois pas qu'Aurélie, à ce point ma maîtresse,
Tienne de notre hymen un droit que je lui laisse,

Ni que, forcé de suivre un parti rigoureux,
Ma main pour l'immoler prît conseil de mes feux.
On sait comment, pour plaire à son humeur jalouse,
J'ai délivré son lit du fils d'une autre épouse.
Mon frère ne vit plus, et le bruit de sa fin
T'apprend si dans mes vœux je connais quelque frein.
Pour mériter l'honneur que ton faible courage
Suive si loin de moi l'exemple où je t'engage,
Eh! qu'a donc fait Tullie au bonheur de vos feux?
Que t'a servi l'éclat de vos illustres nœuds?
Lorsque ces sénateurs, qui se sont faits nos maîtres,
T'exclurent dans leur sein du rang de tes ancêtres,
A-t-elle en ta faveur armé les faibles cris
D'un père toujours lent à venger tes mépris?
Quand Cicéron muet voit tes revers sans honte,
C'est moi qui leur assure une pitié plus prompte.
Aime encor dans son sang l'appui qui t'est ôté,
Et préfère Tullie à notre sûreté.

CÉTHÉGUS.

Ne me reproche point ma trop faible victoire;
Va, je ne l'aime pas autant que tu peux croire;
Va, l'attrait dangereux qui m'entraîne vers toi
M'a trop bien détaché des droits qu'elle a sur moi.
Immole Cicéron, dangereux adversaire,
Aux prudentes rigueurs d'un devoir nécessaire,
Je ne défendrai point l'ingrat sacrifié,
Qui lui-même, à ma place, eût eu moins de pitié:
Mais Tullie, étrangère au crime de sa race,
N'offre rien qu'un forfait à l'horreur qui me glace.

Défends-toi de l'excès d'un penchant malheureux
Qui veut tout immoler à l'ardeur de ses vœux ;
Redoute que l'attrait du crime qui t'attire,
S'il ne sert tes desseins, ne puisse au moins leur nuire.
Dans son ambition désormais affermi,
Catilina surtout ne doit craindre que lui !
Vaincu par ses erreurs, ou fort par sa prudence,
Eh ! qui peut mieux que toi régner par la clémence ?

CATILINA.

Eh bien, elle vivra, je cède à l'amitié ;
Mais que je crains pour toi cette molle pitié !
Et que pour Cicéron ta haine évanouie....

CÉTHÉGUS.

Ah ! n'en redoute rien.

CATILINA.

Je ne crains que Tullie.
César vient ; laisse-moi connaître ses secrets,
Et voir s'il nous trahit, ou sert nos intérêts.

## SCÈNE III.

### CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

Eh bien, dans les horreurs du sort qui se prépare,
En tristes factions quand Rome se sépare,
Que d'un grand changement l'espoir nous est permis,
Dans quel parti César choisit-il ses amis ?

CÉSAR.

César, quoi que prétende une indiscrète envie,
Ne voit ici d'amis que ceux de la patrie,
De Rome, du sénat.

CATILINA.

Je connais sa valeur,
Ce cœur nourri de gloire et sensible à l'honneur;
J'avais cru qu'offensé de la honte importune
Qui de Rome tremblante accable la fortune,
César, à des tyrans peu fait pour obéir,
Voudrait sauver l'état avant de le servir;
Qu'on pourrait avec lui s'ouvrir sans imprudence,
D'un complot qui de Rome assure la vengeance;
Et le voir, occupé d'un si noble danger,
Avec Catilina peut-être s'engager.

CÉSAR.

Va, je sais tes projets, et comme il faut qu'on nomme
Le secret sentiment de ta pitié pour Rome.
Je sais pour l'affranchir qu'on te voit conspirer:
Avec des factieux tu veux la délivrer;
Et de ses fers honteux, en ton orgueil extrême,
Des tyrans que tu hais hériter pour toi-même.
Est-ce ainsi que Sylla, Marius avant lui,
Avant d'opprimer Rome, en ont été l'appui?
Je ne sais si le ciel après eux m'a fait naître
Pour monter à ce rang fait pour tenter un maître;
Mais le monde par eux soumis et ravagé
Avant que sous leur joug l'état se soit rangé,

M'apprend par quels chemins on peut attaquer Rome :
Je la puis asservir, mais aux lois d'un seul homme ;
Je la veux subjuguer et ne la puis trahir.

CATILINA.

Lorsqu'elle est en nos mains, pourquoi la conquérir ?
C'est à ses ennemis que je livre la guerre.
Tu ne trouves de prix qu'à ravager la terre ;
Et crois-tu donc moins grand l'honneur de la dompter
Au faîte du pouvoir où l'on a su monter ?
Fait pour l'assujettir par un heureux génie,
D'imposer aux respects de la terre asservie,
Et de laisser enfin sur d'immenses débris
Un nom dont la grandeur en impose aux esprits ?
Vois, pour un des soutiens auteurs de cet empire,
De combien de héros le glaive le déchire.
Vois, parmi ces grands noms, placés aux premiers rangs,
Numa disputer Rome au joug des conquérans,
Manlius l'enchaîner du haut du Capitole,
Gracchus l'assujettir aux lois de la parole.
Soldat, prêtre, orateur, éblouis tous les yeux,
Et pontife aux autels interroge les dieux ;
Trouve un nouveau chemin pour aller à la gloire.
Je t'offre des honneurs dignes de ta victoire.
Ce prix. . . .

CÉSAR.

Catilina, ne peut me convenir.

CATILINA.

En s'engageant à moi César craint d'obéir ?

CÉSAR.

César craindre et servir! Ce doute est un outrage!
Non, César d'un mortel ne peut tirer d'ombrage.

CATILINA.

Crois-tu mes projets vains pour n'oser les servir?
Les mépriserais-tu?

CÉSAR.

Non, tu peux réussir;
Et nul sur plus de droits n'en fonda l'espérance,
Si tu pouvais borner ta funeste imprudence.
Et quel mortel jamais par des dons plus flatteurs
Mérita mieux que toi ce pouvoir sur les cœurs?
Grand, généreux, hardi, sensible, magnanime,
Fait pour la mériter, pour attacher l'estime;
Va, ce n'est pas à moi de fermer mes regards
Aux sublimes vertus qui parent tes écarts.
Trop fait pour ressentir ces torts d'une grande âme,
Je partage et je plains le courroux qui t'enflamme.

CATILINA.

Tant de dons prodigués n'ont donc fait qu'un ingrat?
J'espérais te gagner au bonheur de l'état;
Mais non, tu vas trahir mon amitié trompée
Au consul qui nous brave, au parti de Pompée,
A Cicéron.

CÉSAR.

César ne te trahira pas;
Il te peut immoler, mais c'est dans les combats!
Je pourrais rompre alors une amitié suspecte,
Et briser des liens que mon âme respecte.

Va, je hais plus que toi cet accord trop ouvert
Du consul qui nous brave et du héros qu'il sert.
Pompée, accablant Rome aux rives de l'Euphrate,
Est plus notre ennemi que ne l'est Mithridate.

CATILINA.

Sois donc le sien toi-même en t'unissant à moi :
Aux comices unis viens lui donner la loi.
N'ayant pu te séduire, ai-je au moins ton suffrage ?

CÉSAR.

Va, je t'en ai trop dit pour oser davantage,
Et tu ne peux sans crime entrer dans mes secrets.
Mais, sans m'expliquer mieux, je puis voir sans regrets
A quel point Rome un jour peut supporter un maître,
Et j'apprendrai de toi peut-être à la soumettre.

## SCÈNE IV.

### CÉTHÉGUS, CATILINA.

CÉTHÉGUS.

Parais, Catilina, décide en te montrant
Des cœurs presque entraînés le choix encor flottant.
Métellus et Septime, aux ennemis en butte,
Soutiennent de nos rangs la glorieuse lutte ;
Ils ont autour de nous rassemblé leurs tribus.

CATILINA.

Je vais donc triompher! viens, je vois Silanus,
Cicéron, avec lui Caton.

CÉTHÉGUS.

Ta complaisance
Sans te les attacher fléchirait leur puissance :
Ne les flattes-tu pas?

CATILINA.

Moi! quand je suis heureux?
Va, ce peuple est trop fort, je n'ai pas besoin d'eux.

## SCÈNE V.

### CATON, CICÉRON, SILANUS.

CATON.

Oui, ce génie heureux, cette vertu stoïque,
Dans nos pressans dangers sont notre espoir unique;
Des meilleurs citoyens, des pères de l'état,
Le suffrage éclairé pour vous n'est point ingrat;
Entendez avec moi la voix de leur tristesse
Vous peindre en gémissant la terreur qui les presse.
Écartez de nos maux le présage immortel
Annoncé par les dieux jusque sur leur autel.
Le peuple à leurs genoux apporte ses alarmes,
L'oracle en frémissant lui répond par des larmes;
La terre est effrayée, et le ciel en courroux
N'annonce que fléaux prêts à tomber sur nous.
Tandis qu'en ce danger l'injustice et le crime
Semble encor sous nos pas approfondir l'abîme,
Ayez seul un courage égal à nos revers,
Et sauvez Rome enfin du sort et des pervers.

CICÉRON.

De Rome, je le dois, j'embrasse la querelle;
Caton lui reste encor si les dieux sont contre elle;
Et je ne crains plus rien quand, fier de son appui,
Je triomphe avec eux, ou succombe avec lui.
Oui, que l'occasion de servir la patrie
Dans notre ambition soit notre unique envie.
Vous savez si pour moi, plein d'une telle ardeur,
Je connus d'autres soins que ceux de sa grandeur.
Ma constance adoucit, dans mes soins domestiques,
Du déclin de mes ans les rigueurs tyranniques;
Mais de tous mes malheurs le souvenir cuisant
Doit se taire aujourd'hui dans un soin plus pressant.
Je connais comme vous cette horreur légitime
Des perfides complots dont Rome est la victime;
Faut-il, en la sauvant, avoir à redouter
Ceux même dont l'appui lui dût au moins rester!
Mais, hélas! vous savez, dans nos jours déplorables,
Quelles vertus encore il reste à des coupables.
Le funeste poison de nos calamités,
Dans les cœurs répandu, les a tous infectés.
Tous, au crime engagés sous le même esclavage,
Des maux dont on les flatte ont adoré l'image;
On conspire partout la perte de l'état,
Et la fidélité n'est plus qu'un attentat.
Des sénateurs courbés sous six siècles de gloire,
Qu'à nos prospérités attachait la victoire,
Eux-mêmes, dans l'excès de leur aveuglement,
Ont accepté l'espoir d'un fatal changement.

Et ceux qu'autour de nous leur amitié rallie,
Fidèles à leurs rangs bien plus qu'à la patrie,
Esclaves des honneurs bien plus que de leur foi,
L'intérêt me les vend; mais sont-ils bien à moi?
J'ai vu ces fiers patrons à qui Rome est si chère,
Envier à mes mains la faveur consulaire,
Et ne céder enfin qu'à l'appui qu'il leur faut,
Un rang que profanait un citoyen nouveau.
 Puisse de notre orgueil l'ambition si vaine
Ne point trop irriter nos semences de haine!
Puissent nos citoyens mêler des cœurs soumis,
Et Rome dans son sein ne compter que des fils!
 Dans le danger croissant du mal qui nous divise,
Cependant l'ennemi poursuit son entreprise;
En présence du peuple il le faut déclarer,
Et sur mes actions vous pourrez m'éclairer.
Entrons.

CATON.

Sur nos dangers avant de nous instruire,
Apprenez un malheur qu'il me reste à vous dire:
Parmi les conjurés on nomme Céthégus,
Cet indigne héritier de vos nobles vertus,
Lui, dans tous les excès d'une jeunesse avide,
De tous nos ennemis le complaisant perfide,
Qu'avec Catilina ses indignes liens
Ont rendu la terreur de ses concitoyens!

CICÉRON.

Hélas! voilà surtout ce que j'ai craint d'entendre!
Il est vrai, le cruel est devenu mon gendre;

À cet indigne hymen j'opposai vainement
D'un père révolté le fier ressentiment :
N'ayant pu l'obtenir, il enleva ma fille ;
De quel opprobre, ô ciel, il flétrit ma famille !
Hélas ! la criminelle, enlevée à mes lois,
Plus d'une fois sans doute a regretté son choix.
J'ai vu depuis ce jour le chagrin qui me presse
Avancer les momens de ma triste vieillesse ;
Quand mon dernier espoir vient de m'abandonner,
Parlez, après ce coup rien ne peut m'étonner.

CATON.

Pour des malheurs plus grands ranimez votre zèle ;
Rome a des ennemis plus à craindre pour elle.
Catilina, dit-on, conspire contre nous.

CICÉRON.

Vous qui le connaissez, Caton, en doutiez-vous ?
Quels ennemis encor vous a-t-on fait connaître ?

CATON.

César. Craignez en lui de ménager un traître.

CICÉRON.

Non, César d'un complot ne peut être l'auteur ;
Catilina lui seul avec trop de hauteur
De ses desseins sur nous annonce l'imprudence,
Et dans tous nos débats porte sa violence.
Il en peut profiter ; c'est trop long-temps souffrir
Qu'un voile protecteur se prête à le couvrir ;
Allons, ne tardons plus.

SILANUS.

Venez le voir au temple,
De la rebellion donner à tous l'exemple,
Et vous braver encor d'un insolent maintien.

CICÉRON.

Ah! je combats pour Rome et ne redoute rien.

SILANUS.

Il a du consulat flatté son espérance,
Et s'y voit par la brigue assis sans concurrence.

CICÉRON.

Peut-être; mais consul on entendra ma voix,
Et de Rome au sénat je dicte encor les lois.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

### TULLIE, JUNIE.

TULLIE.

Ah ! je l'appelle en vain ! Dans cette triste enceinte,
Au lieu de cet époux que j'implore avec crainte,
Je ne trouve partout, sur ces murs menaçans,
Qu'un triste souvenir du sang dont je descends!
O honte! ô de mes jours infamie éternelle!
Fille de Cicéron, quand tout me le rappelle,
Faut-il me reprocher tant d'illustres vertus
Que mon hymen rabaisse aux nœuds de Céthégus;
Ces nœuds, ces nœuds affreux, présens d'une furie,
Et la honte du sang qui m'a donné la vie?

JUNIE.

De quels regrets, hélas! nourrissez-vous vos pleurs?
Et quel sujet pour vous de honte et de douleurs!
Loin de vous reprocher cette grandeur illustre,
Qui des vertus d'un père emprunte un nouveau lustre,
Rappelez bien plutôt cet orgueil abattu
Qui doit à son nom seul flatter votre vertu.

TULLIE.

Hélas! en ce moment, ce vieillard vénérable,

Ce mortel vertueux, pour nous si secourable,
Aux autels de nos dieux lève d'heureuses mains,
Que son amour consacre au salut des Romains.
Pressé des flots nombreux d'une assemblée immense,
Il y reçoit les vœux d'un peuple qui l'encense.
Leur voix a jusqu'à moi porté ce cri vainqueur,
Ce nom sacré de père et de libérateur,
Dont s'acquitte envers lui l'amour de Rome entière.
Lorsqu'il n'a plus d'enfant, ah! qu'il en soit le père!
Où fuir? où me cacher l'éternel repentir
Du cruel déshonneur dont je le vais couvrir?

JUNIE.

De votre piété quelle injuste faiblesse!
Réunie à l'époux cher à votre tendresse,
Ne voyez que l'hymen dont la sévérité
Vous fait de son amour un bonheur mérité.

TULLIE.

Ah! je n'en jouis plus! et bientôt délaissée,
J'ai vu par d'autres soins sa tendresse effacée.
L'amour est sans pouvoir sur des cœurs endurcis;
Il me laisse aux regrets dont ses feux sont suivis;
Il me fuit, ou vers moi ne revient moins coupable
Que pour me montrer mieux ma perte irréparable,
Et me rendre témoin des funestes complots
Où le démon de Rome expose son repos.
Le seul Catilina le gouverne, l'inspire,
Et lui souffle à la fin le mépris qu'il respire.
Le cruel, que jamais je ne vis qu'en tremblant,
Venge ainsi de ses feux l'affront toujours sanglant;

Et me punit du tort de n'avoir pu me plaire,
En m'enlevant l'époux que mon cœur lui préfère.
Hélas ! l'ingrat ! après ce que j'ai fait pour lui !
En sa fidélité quand j'ai mis mon appui,
Et que de cet hymen, dont j'ai fait mon partage,
Je n'ai sans son amour que la honte et l'outrage !
Tu sais, sans écouter le devoir ni ses droits,
Que j'ai pour être à lui bravé jusqu'à nos lois ;
Et que, sans regarder la gloire ou l'infamie,
A la honte, aux regrets, j'ai condamné ma vie.
Dans la sévérité de nos antiques mœurs,
Bornant nos seuls désirs à plaire à nos vainqueurs,
Et sous la sainteté de nos dieux domestiques
Du bonheur d'un époux gardiennes uniques,
Leur gloire peut du moins, de leur célébrité,
Couvrir l'éclat des torts qu'elle nous a coûté ;
Mais quand de cet époux la dureté cruelle
Repousse encor de lui l'épouse criminelle,
Et ne la soutient plus quand tout vient l'accabler,
Alors de ses mépris qui peut la consoler ?
Et que lui reste-t-il, à soi-même rendue,
Que la honte et l'opprobre où je suis descendue ?
Ne pense pas pourtant que, prête à pardonner,
Des horreurs de mon sort je me laisse étonner.
Tyrans qui sous vos lois prétendant nous réduire,
D'un sexe dédaigné vous disputez l'empire,
Tremblez ! sous tant d'affronts ce courage abattu,
Peut, dans son désespoir, retrouver sa vertu.
Sous quelque indignité que le sort m'humilie,
C'est d'une esclave enfin que le ciel fit Clélie !

Et, de leur sang offert à nos dieux inhumains,
Lucrèce et Virginie ont sauvé les Romains!
Dans le même malheur par vous précipitée,
Lorsqu'au rang le plus bas je me vois rejetée,
De tout autre intérêt quand j'ai perdu le soin,
Le salut de l'État est mon premier besoin;
Je ne me souviens plus de ce sang qui m'anime,
Que pour vous dérober encor cette victime,
Et courir dévoiler les complots odieux
Dont l'infidélité brave Rome et nos dieux.
Je vois Catilina, ce monstre; viens, sa vue
D'une nouvelle horreur remplit mon âme émue.

## SCÈNE II.

### CATILINA, CÉTHÉGUS, CONJURÉS.

CATILINA.

Eh bien! vous l'avez vu, l'orateur insolent,
Qui préside au conseil d'un sénat turbulent;
Qui veut perpétuer entre ses mains funestes
De son pouvoir usé les déplorables restes?
Je triomphais : ce bras, qui se levait sur lui,
Du rang dont il descend l'accablait aujourd'hui.
Il mande le sénat sur la foi des auspices,
Et du peuple assemblé dissipe les comices.

CÉTHÉGUS.

Il éloigne l'écueil qu'il voudrait fuir en vain,
Et demain ton succès n'en est que plus certain.

CATILINA.

Ne nous exposons point à la nouvelle lutte
Des refus où l'envie a préparé ma chute.
Un contre-temps de plus ne fait qu'approfondir
Les généreux desseins dont nous devons sortir.
Amis, que dès ce jour notre entreprise éclate,
Au milieu des succès dont l'ennemi se flatte.
Je vous dois le récit des triomphes nouveaux
Qui nous ont aplani le but de nos travaux,
Ces immenses progrès qui, forçant les obstacles,
Ouvrent devant vos yeux la route des miracles.
Malheureux compagnons, infortunés soutiens!
Flétris injustement du nom de plébéiens!
Dont le sang, entaché des vertus de vos pères,
N'a transmis à leurs fils que leurs destins vulgaires!
Apprenez quels succès vont remettre en vos mains
Les droits perdus pour vous de citoyens romains.
Mais de nos ennemis l'activité cruelle
Nous poursuit sans relâche avec le même zèle;
Allez, Cicéron vient, et je vois vos tyrans :
Céthégus, suivez-les; près de vous je me rends.

## SCÈNE III.

CICÉRON, CÉSAR, CATON, CATILINA,
SÉNATEURS.

CICÉRON.

Sénateurs, arrêtez. Sur cette place sainte
Berceau de cet empire et sa première enceinte,

Où des rois vos aïeux le courroux assuré
Repoussa tant de fois l'ennemi conjuré,
Apprenez, au mépris de la gloire éternelle
Où la faveur des dieux vous est resté fidèle,
Quels dangers renaissans, dans sa prospérité,
Menacent de nos dieux l'ouvrage respecté.
Rome nourrit des fils plus déclarés contre elle
Que tous ses ennemis ligués dans leur querelle;
Dans son sein triomphant ils osent rapporter
Les périls et la mort contraints de nous quitter :
Et ce que dans ces lieux Veie, Albe et Coriole,
N'ont pu pour renverser les murs du Capitole,
Rome par des Romains le va voir accomplir.
Instruits de ces complots, songeons à les punir.

CATILINA.

Et quels sont les dangers pour nous si redoutables?
Quels complots sont formés, et qui sont les coupables?

CICÉRON.

Puisque vous prévenez, par ce doute indiscret,
L'arrêt que ma pitié détournait à regret,
Catilina, c'est vous qu'il faut que je désigne
L'artisan des complots dont ma vertu s'indigne.
Vous conspirez ici la perte des Romains,
Dont vous flattez déjà vos projets inhumains.
Ne vous préparez point de réponse inutile
Que confondrait d'un mot un témoin trop facile;
J'ai su par cent détours de vous voir étonnés,
Surprendre les chemins où vous nous prévenez :

Mallius dans Fésule, et Jule en Apulie,
Vous cherchent des Romains au fond de l'Italie!
Du moins ceux dont l'espoir croit passer en vertus,
Des Romains assez grands que vous ne comptez plus;
Septime pour retraite, en un hasard funeste,
Court s'assurer l'Ombrie, et vous avez Préneste;
Des citoyens enfin indignes de ce nom,
Ont partagé l'espoir de votre trahison?

CATILINA.

De votre bouche, ô ciel! faut-il que je l'apprenne?
Moi! contre la patrie armer ma propre haine?
De l'obscur Arpinum l'orateur parvenu
Ainsi flétrit le rang dont je suis descendu?
Le sang de mes aïeux, les droits de ma naissance,
A son emportement rien ne sert de défense.
Déjà par vos tribuns ces titres dégradés....

CICÉRON.

Attestez-vous ces droits, vous qui les défendez?
Laissez, Catilina, ce prétexte honorable,
Qui n'est qu'un tort de plus s'il déguise un coupable.
Trop de preuves sans lui nous apprennent assez,
Si vos aïeux sont grands, combien vous les blessez;
Et contre cet état vos discours ordinaires,
Vos liens criminels, vos appuis mercenaires....

CATILINA.

Quoi! des chagrins publics soigneux de me couvrir,
M'en faites-vous un tort dont je doive souffrir?
Oui, partout il est vrai, s'il faut que j'en convienne,
Vous entendez les cris de la publique haine

Plaindre en d'indignes mains cet état abaissé
Succombant à l'éclat de son règne passé ;
Des mœurs de nos aïeux les vertus respectées
Par l'infâme licence en nos jours infectées ;
Un sénat tyrannique opprimant à son choix
Un peuple gouverné par d'arbitraires lois.
Ainsi sur nos malheurs la voix publique entraîne.
Si c'est là vous blesser, et si c'est là la haine
Que du nom de complot vous daignez honorer,
Avec tous les Romains, oui, j'ai pu conspirer.

CICÉRON.

C'est vous qui les plaignez, le trouble et la licence
Dont nos divisions ont formé la naissance ?
Auteur de tous ces maux, que vous seul enfantez,
N'y joignez point encor ceux que vous inventez,
Ni la fausse pitié qui ne peut nous séduire.
Si vous blâmez nos mœurs, cessez de les détruire.
N'armez point, défenseur de son autorité,
Contre un peuple indocile un sénat irrité.
Vous affectez encor de plaindre la patrie,
Dont la gloire sans tache à vos yeux est flétrie;
Et son pouvoir, qui pèse à tant de souverains,
N'est rien à vos regards s'il n'est pas dans vos mains.
Juste ciel ! nous touchons aux bornes de la terre,
Asservie à nos lois par les droits de la guerre !
Parthe, Ibère, Germain, de toutes parts défaits,
Ne sont de tant d'exploits que de faibles effets !
Et l'on méprise à Rome, au fort de sa puissance,
Un nom partout ailleurs terrible à qui l'offense !

Méprisable, en effet, parmi tant d'ennemis,
De n'armer de fureurs que celle de tes fils,
Rome ! et lorsque pour toi tout l'univers s'empresse,
Au milieu des trésors dont le fardeau t'oppresse,
De les voir, à leur perte empressés de courir,
En s'y précipitant vouloir nous asservir !
Dieux ! du fragile effort de leur aveugle rage,
De vos soins paternels vous défendrez l'ouvrage.
Némésis et Vesta, vous puissant Jupiter,
Dieux à Rome indulgens, déesses de l'enfer,
De vos feux immortels percez la nuit obscure
Où se cache à nos yeux l'intrigue et le parjure.
Dans vos temples ouverts tandis qu'en votre nom
Aux mortels égarés j'annonce le pardon,
Donnez à mes accens un pouvoir qui les touche
Dans les biens que le ciel leur promet par ma bouche :
A l'esclave des dons, la liberté pour prix ;
Au citoyen l'honneur de nous avoir servis.
Le sénat, informé des piéges qu'on nous dresse,
Va d'un crime d'état juger dans sa sagesse.
Vous, que j'accuse ici de corrompre nos lois,
Venez, si vous l'osez, y démentir ma voix.

CATILINA.

Croyez que dès ce jour j'aurai calmé vos craintes,
Avant que du sénat vous excitiez les plaintes.

## SCENE IV.

### CÉSAR, CATILINA, LENTULUS, LÉPIDE, AFER, CONJURÉS.

CATILINA.

Il sort! et ne voit pas ce qu'il laisse après lui,
D'un sénat divisé dont il attend l'appui.
Croirai-je qu'avec nous César d'intelligence
S'unisse aux plans secrets qu'a mûris ma vengeance?

CÉSAR.

Imprudent! quels secrets? Rome m'appelle, adieu;
César n'a qu'avec elle encor formé de vœu.

## SCÈNE V.

### CATILINA, LENTULUS, LÉPIDE, AFER, CONJURÉS.

CATILINA.

César n'est point à nous : son cœur pusillanime
Ne conçoit point, amis, l'ardeur qui vous anime.
Gêné dans ses désirs, lent à se déclarer,
Ce n'est que du vaincu qu'il veut se séparer,
Prêt à se réunir au parti qu'il méprise
Pour recueillir le fruit qu'aura votre entreprise.
Triomphons sans son aide, et méritons sans lui
Un succès qui déjà n'a plus besoin d'appui.
Eh bien! de Cicéron vous les venez d'apprendre,
Les rapides progrès dont j'ai cru vous surprendre?

Il avance un aveu que j'ai dû différer,
Et semble à nos desseins lui-même conspirer.
Mais ce qu'il n'a point dit, et qu'à sa vigilance
Cache encor le secret du plus profond silence,
Mallius, dans nos murs secrètement conduit,
S'est des remparts de Rome approché cette nuit.
Prête à grossir l'élan de nos faibles cohortes,
Des soldats de Sylla l'armée est à nos portes.
Ces fameux conquérans, dans les travaux blanchis,
Qui pleuraient les exploits qui les ont enrichis,
Forcés, dans leur exil, à dévorer leur rage,
De leur proscription viennent venger l'outrage.
Du fond de l'Étrurie aux monts Apuliens,
Tous ceux dont la discorde a dévoré les biens,
Amis de Marius, victimes de Pompée,
Tous ceux qui regrettaient leur fortune usurpée,
Qui demandaient au ciel le toit de leurs aïeux
Devenu le butin d'un soldat furieux,
Relevant dans nos champs leur superbe indigence,
De leurs libérateurs vont suivre la vengeance.
Tous ceux que du butin l'espérance enrichit,
Que du frein du remords la misère affranchit,
Ou dont la pauvreté, des trésors qu'elle ignore,
Sans espérer beaucoup a moins à craindre encore:
Ces malheureux, privés d'un abri sous les cieux,
Qui, partout étrangers, abondent en tous lieux,
De leurs flots populeux viennent inonder Rome,
Rome dont aussi bien la perte se consomme,
Où de tant d'ennemis les fragiles liens
Nous font des conjurés de tous ses citoyens.

Chargé des soins du monde, en grands desseins fertile,
Quand j'ai de ces ressorts réglé la marche utile,
Vous des destins de Rome occupé tout entier,
Lentulus, c'est à vous de parler le premier
Des succès de vos soins et de votre espérance;
S'enchaînent-ils aux plans de ma vaste prudence?
Dites, qu'attendez-vous?

LENTULUS.

Le plus prompt changement,
Aux ordres de ta voix un entier dévoûment,
Et plus que sur nos soins, plus que sur nos services,
Du penchant d'une ville où règnent tous les vices
On peut s'en reposer sur la fidélité
Qui la lie aux excès de la perversité.
Des haines, des partis l'ambition rivale
De l'entreprise au crime accuse l'intervalle,
Et passe en cruautés nos projets inhumains.
Au meurtre où nous courons prêt à tremper ses mains,
Du trésor paternel héritier mercenaire,
Le fils l'attend d'un crime en nous vendant son père;
Et l'épouse, infidèle à ses transports jaloux,
Nous livre au lit d'hymen les jours de son époux.
Parmi les noms fameux de ces âmes stoïques
Dont la haine s'unit à nos haines publiques,
Sempronie a surtout, de l'éclat de ses dons,
Paré les attentats qu'à l'envi nous vantons.
Dans Rome enfin, fumant des horreurs du carnage,
Le feu dans douze endroits va déployer sa rage:
Tout nous seconde.

CATILINA.

Allons, l'instant est arrivé
Qu'à vos vaillans exploits mes soins ont réservé.
Amis, dont la fureur brûle de se répandre,
Venez, hâtons nos coups et mettons Rome en cendre;
De ces feux, dont ma main va creuser son cercueil,
Couvrons ce Capitole où régnait tant d'orgueil;
Renversons son idole, attaquons sans défense
Ce sénat contre nous toujours d'intelligence;
Ces murs d'où nos tyrans nous ont dicté des lois,
Tout ce qui du pouvoir nous fit sentir le poids :
Que rien ne reste ici d'un faste qui m'offense,
S'il n'est de vos travaux la digne récompense.
Mais Cicéron surtout mérite le trépas;
Quand sa prudence aveugle a prévenu mon bras,
Qui, d'entre ces Romains, digne qu'on le contemple,
Prendra sur lui les coups dont j'ai brigué l'exemple?
Qui l'immolera?

AFER.

Moi! Délivrer les Romains,
Ce n'est pas dans le sang déshonorer mes mains;
Et c'est avec honneur que je le sacrifie.

CATILINA.

Vous, Afer? Sur vos soins faut-il que je me fie?
Je verrai qui de vous peut me garder sa foi,
Cornélius, Vargonte, Afer.

(Bas à Afer.)

Ce sera toi.

Ce soir chez Céthégus.

## SCÈNE VI.

### LES MÊMES, CÉTHÉGUS.

CATILINA.

Tu pouvais nous entendre;
Allié d'un tyran, l'oseras-tu défendre?

CÉTHÉGUS.

Ah! de ce nom fatal qui pèse à ma vertu,
Amis, que devant vous mon cœur est abattu!
Comment à vos regards souffrir l'ignominie
Des affronts douloureux que me doit la patrie!
Et combien votre horreur pour moi va redoubler
Au récit du malheur qui vient de les combler!
Cicéron dans nos murs déjà commande en maître,
Et jouit d'un pouvoir qu'il feint de méconnaître.
Au bruit de nos progrès, Métellus et Rufus
Vont de nos légions combattre les refus;
Marcius avec eux à sa voix les rallie
Partout où le danger menace l'Italie;
Dans Rome ses soldats, par groupes disposés,
Nous ferment les chemins en cent lieux opposés,
Et d'escadrons épars hérissent nos murailles
Comme en un jour marqué pour de tristes batailles.
C'est fait de nos desseins et nous sommes perdus,
Si nous ne prévenons qui nous a reconnus;
Si, lorsque du danger l'activité nous hâte,
Ce n'est plus qu'en projets que notre audace éclate;
Si loin......

CATILINA.

Dans tous les lieux qu'on défend en effet,
Allez, qu'à se placer chacun de vous soit prêt;
Et, du premier abord au signal de se rendre,
Nous livre au moindre effort tout ce qu'on veut défendre.
De la porte Latine au quartier Quirinal,
L'Aventin, l'Esquilie et le mont Viminal,
Que Rome à chaque pas nous présente une armée
En amis, à ma voix, aussitôt transformée.
De premiers des Romains, de soldats conquérans,
Les noms vous ont acquis l'honneur des premiers rangs.
Allez, de Cicéron prêts à délivrer Rome,
Ne considérez qu'elle et ne craignez qu'un homme.
(Bas à Afer.)
Pour servir nos desseins, toi, songe où je t'attends.

## SCÈNE VII.

### CÉTHÉGUS, CATILINA.

CÉTHÉGUS.

Ta voix règle à son gré leurs moindres mouvemens;
Tu vois comme aisément ton facile génie
Plie à tes intérêts leur âme assujettie.
Ah! nul né pour régner et leur donner la loi,
N'eut plus que toi sur eux le droit d'agir en roi.

CATILINA.

Du ciel, n'en doute pas, la faveur obstinée
A de Rome à mes mains commis la destinée.

Mais plus que tous ces dons que le ciel m'a remis,
Celui dont le pouvoir m'a donné tant d'amis,
C'est ce zèle éprouvé d'une amitié commune
Dont la fidélité m'attache à leur fortune.
Quel malheur jusqu'ici que ce zèle imparfait
N'ait fait pour ton bonheur que des vœux sans effet!
Mais enfin le destin, cessant d'être contraire,
Te permet d'applaudir ce que je viens de faire.
Demain Cicéron meurt; j'eusse espéré ta main,
Afer se vient d'offrir à lui percer le sein:
Il doit prendre chez toi l'ordre de son supplice;
C'est à nous de régler l'heure du sacrifice.

CÉTHÉGUS.

Je n'aurais point armé mon bras pour son trépas;
Mais mon cœur aux Romains ne le refuse pas,
Il est trop nécessaire.

CATILINA.

Il devient ton ouvrage.
C'est à toi, que secourt un généreux courage,
De ne pas refuser l'offre de sa vertu.
Adieu, tu vois sa fille, et si tu m'avais cru.....

## SCÈNE VIII.

### CÉTHÉGUS, TULLIE.

TULLIE.

Eh bien! autour de moi lorsque je vous implore,
Avec Catilina je vous retrouve encore?

En vain, dans la pitié qui me parle pour vous,
A vous en détacher j'ai porté mon époux ;
Mes larmes, mes efforts n'ont rien pu sur votre âme ;
Vous ne connaissez plus les pleurs de votre femme.
Depuis que de vos goûts ce tyran détesté
Vous soumet à l'excès de son autorité,
Du bonheur de nos nœuds l'immortelle tendresse
Ne vous arrête plus pour en goûter l'ivresse;
Dans votre empressement vous ne me cherchez plus;
L'ennemi qui corrompt jusques à vos vertus,
Sans estimer le bien dont lui-même il me prive,
Au mépris de mes droits tout entier vous captive.
Ah! vous renoncerez au penchant réprouvé
Du cruel ennemi sur ma perte élevé ;
Céthégus, à lui-même abandonnez un traître.

CÉTHÉGUS.

Que dites-vous, ô ciel! puis-je le reconnaître,
Aux traits que votre haine ose se figurer ?
Moi, de Catilina vouloir me séparer!
Que j'immole des nœuds d'une telle importance
Aux soupçons odieux de votre défiance!
Mais de ce sacrifice avant de me parler,
Savez-vous quels devoirs je lui peux immoler ?
Je vous aime, et vous plaire est mon unique envie,
En dépit des soupçons dont ma flamme est suivie.
Mais réduit au besoin de violer ma foi
Ou de trahir l'ami qui s'abandonne à moi,
S'il faut entre vous deux que mon âme incertaine
Ne cède à l'amitié qu'en méritant la haine,

Alors, forçant un choix qu'on veut tyranniser,
Catilina lui seul en pourrait disposer;
Oui, lui seul de mon cœur disposerait en maître,
Et vous en bannirait, vous qui prétendez l'être.

TULLIE.

A quel point le cruel a fasciné vos yeux!
Et voilà donc sur vous tout le fruit de mes vœux?
Ainsi vous refusez aux plus tendres alarmes
Cet heureux changement mérité par mes larmes?
Ah! voyez sous vos pas quel est l'abîme ouvert,
Et de vos noirs complots le crime à découvert.
Artisans odieux des malheurs de l'empire,
C'est à le renverser que votre audace aspire.

CÉTHÉGUS.

Moi!

TULLIE.

Vous. Déjà ce bruit glace tous les esprits,
Et c'est à conspirer que je vous ai surpris.
Insensés, jusque-là la fureur vous égare!
Vous pensez que pour vous le destin se déclare?
Mais des dieux protecteurs le courroux irrité
Ne peut prêter d'excuse à votre impunité.
Rome et ces mêmes dieux, auteurs de la victoire,
N'ont point à vos forfaits abandonné sa gloire.
Le succès plus long-temps ne saurait vous tromper,
Le sort qui vous flattait s'apprête à vous frapper;
Un revers éclatant et la mort la plus prompte,
Devient de vos apprêts le supplice et la honte.

CÉTHÉGUS.

Tullie, au nom des dieux, ne suivez point mes pas!

TULLIE.

Mes soupçons m'éclairaient, je ne me trompais pas.
De mes prédictions la menace l'irrite;
Suivons-le, et m'assurons du transport qui l'agite.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

TULLIE, *seule.*

J'ai surpris leurs secrets que j'avais épiés;
Mes yeux de tant d'horreurs sont encore effrayés.
Le sénat égorgé, Cicéron, Rome entière!
Céthégus.... Le cruel, il leur livrait mon père!
Au moins, il vit encore; il peut veiller sur lui
Parmi les conjurés dont il s'est fait l'appui.
Mon père, sans songer au sujet qui m'attire,
N'est point dans sa maison où je n'ai pu l'instruire;
Je l'attends en ces lieux où pour se réunir
Avec nos sénateurs il doit, dit-on, venir.
Dieux! qui voyez pour vous, pour le salut de Rome,
Quel est le meurtrier qu'il faut que je lui nomme,
Faites que je le cache à son juste courroux,
Et ne lui nomme pas le nom de mon époux:
Pour tant de flots taris de ce sang que j'arrête,
Ce n'est pas trop du sang que ma pitié rachète!

## SCÈNE II.

### CATILINA, AFER.

CATILINA.

Eh bien! de Cicéron, parle, quel est le sort?

AFER.

Pour m'approcher de lui j'ai fait un vain effort.
En vain, dans la fureur où je me détermine,
Je lui portais le coup que ma main lui destine.
Il n'était plus chez lui lorsque j'y suis couru;
Mais Tullie en sortait à ce qui m'a paru,
Qui, de tous nos desseins chez son époux instruite,
Le venait informer des piéges qu'on médite.
Furieuse à la fois qu'on la pût prévenir,
Honteuse du dessein qu'elle n'a pu remplir,
Elle jetait sur moi les regards de la haine,
Et semblait deviner le sujet qui m'amène.

CATILINA.

Avant qu'elle le voie il la faut arrêter,
Et des yeux du consul songer à l'écarter.
Le sénat, rassemblé par cet indigne maître,
Attend que devant lui je m'abaisse à paraître;
Et tout serait perdu, si Tullie avec moi
Pouvait de mes discours y démentir la foi.
Je sais pour l'éloigner quel parti je dois suivre.
Toi.... Mais son père vient que le hasard nous livre.

AFER.

A son aspect, ô ciel ! je sens trembler ma main !
Quel dieu combat pour lui contre son assassin ?
( Haut. )
Je le préviens ; attends.

## SCÈNE III.

CATILINA, TULLIE, PEUPLE, LICTEURS.

TULLIE.

Oui, peuple, qu'on l'arrête !
Oui, retenez le fer suspendu sur sa tête.

CATILINA.

Tullie, où courez-vous ?

TULLIE.

Barbare ! à son secours.
Ah ! mon père !

CATILINA, à part, sortant.

Perfide !

## SCÈNE IV.

CICÉRON, TULLIE, LICTEURS.

TULLIE.

Ah ! j'ai sauvé vos jours.

CICÉRON.

Par vos secours, ô ciel ! ma vie est préservée ?
Hélas ! c'est pour souffrir qu'elle m'est conservée.

Sans peine à la patrie en offrant le fardeau,
Je mourais satisfait descendant au tombeau.
Ne devrais-je la mort qu'à vos soins secourables?
Je renais aux tourmens de mes jours déplorables.
Indigne rejeton d'un père infortuné,
Hélas! à quel destin l'avez-vous condamné?
Après l'indignité de ce cruel supplice,
De votre opprobre encor faut-il que je rougisse?
A mes tristes regards vous pouvez vous montrer?
D'un père au désespoir qu'osez-vous espérer?
Épouse d'un barbare à qui le sort te lie,
Et désormais des tiens l'éternelle ennemie,
Ne vois-tu pas l'horreur d'un hymen odieux?
T'es-tu caché ta honte offerte à tous les yeux?

TULLIE.

Je la vois comme vous, hélas! et sur mon crime
Le temps n'a pas tardé d'éclairer sa victime.
Pourquoi, si tard encor, n'a-t-il pu m'éclairer
Avant que loin de vous je me fusse égarer?
Ah! du moins, sans l'espoir d'en réparer la honte,
Du reproche accablant que ma faiblesse affronte,
Jamais le repentir à vos pieds gémissant
N'eût imploré de vous un œil compatissant!
Mon père, ah! sous le poids d'une juste colère,
N'accablez pas le fruit d'un remords salutaire;
Et ne condamnez pas l'heureux égarement
Qui vous a par mes soins sauvé plus sûrement:
Je lui dois le bienfait de protéger la vie
Qui peut-être sans moi vous eût été ravie.

Mais de votre intérêt trop faiblement troublé,
Votre cœur, je le vois, n'en peut être ébranlé.
Je viens sauver l'état!

CICÉRON.

Que dis-tu, malheureuse?
Ah! parle; et du pardon si la voix généreuse
Après ta honte encor peut laver ton forfait,
Faut-il d'un prix plus grand payer un tel bienfait?
Je puis tout pardonner.

TULLIE.

J'attends une autre grâce.
De toutes ses horreurs le sort qui me menace
Avec des criminels peut placer mon époux
Dans un parti rebelle animé contre vous;
Et vous ne voulez pas qu'à ce prix magnanime,
Je me couvre d'un sang que ma tendresse opprime?
Céthégus obtiendrait le pardon de ses torts?

CICÉRON.

Sans doute il l'obtiendrait gagné par vos remords.

TULLIE.

Vous le donnez à Rome; oui, vous lui faites grâce;
Et quand mon époux vit, non, rien ne la menace.
Seigneur, contre le jour qu'on vous laisse à regret
On vient chez Céthégus de tramer en secret.

CICÉRON.

Chez votre époux! chez lui!

TULLIE.

Je ne dois rien vous taire
Si vos jours me sont chers. Ce coupable émissaire,
Ce traître aux mains de qui vous venez d'échapper,
Était par ce complot chargé de vous frapper.
L'horreur qui vous ôtait la lumière et la vie,
Du massacre de Rome allait être suivie.
On veut du même coup renverser le sénat,
Et dans Rome embrasée ensevelir l'état.
Telle est des conjurés l'espérance et l'outrage;
Entre Rome et vos jours leur fureur se partage;
Sa perte en est le but, votre mort le signal;
Votre heure est arrivée, ou c'est leur jour fatal.

CICÉRON.

Et c'est de vous! ô ciel, qu'il faut que je l'apprenne!
Du péril des Romains j'en crois une Romaine;
A peine ce projet transpire encor pour moi,
Ma fille du consal en avertit l'effroi.
De quel repaire affreux, de quel séjour terrible
Apportez-vous ici cette lumière horrible?
Avec les scélérats à qui le sort vous joint,
De leurs crimes encore infortuné témoin,
Allez, puisqu'il le faut, à Rome encor fidèle,
Attendre qu'avec eux ma voix ne vous rappelle.

TULLIE.

En quel asile, hélas! avec qui me montrer!
Et qu'à regret de vous il me faut séparer!
Est-ce du ciel vengeur un avis qui m'éclaire?
Du ciel, n'en doutez pas, l'implacable colère

Parmi ces criminels a placé mon trépas,
Et pour ne vous plus voir m'arrache de vos bras.

CICÉRON.

Par quels efforts, lassant sa pitié tutélaire,
Vous-même à mes bontés trop prompte à vous soustraire,
Trompâtes-vous l'appui qu'il vous fit rencontrer?
Et comment du péril aujourd'hui vous tirer?
Dans ce cruel devoir dont mon cœur désespère,
Au moins, coupable enfant, embrassez votre père.
C'est tout ce que je puis; mais le ciel, je le vois,
De ses bontés sur vous a signalé le choix,
Puisqu'il veut par vos mains sauver votre patrie.

TULLIE.

Il ne saurait laisser mon offense impunie!
Combien de temps encor, vous prêtant ses secours,
Vous-même des cruels défendra-t-il vos jours?

CICÉRON.

Allez, de vos terreurs surmontez la faiblesse.

TULLIE.

Hélas! en quelles mains, en quels lieux je vous laisse!

## SCÈNE V.

### CICÉRON, CATON, CÉSAR.

CICÉRON.

Dans Rome, vainement berceau de vos vertus,
Enfin la trahison ne se déguise plus,

César, Caton. La main qui contre vous conspire,
Dont les efforts ne vont qu'à renverser l'empire,
Ici, blessant en moi l'honneur du consulat,
Cherchait à s'en venger par un assassinat.
Le ciel de mes bourreaux a trompé la vengeance,
Sans me flatter pour vous de la même indulgence;
Si toutefois le sort me flatte d'éloigner
Le coup que leur fureur ne saurait m'épargner.
Mais loin de nous l'espoir, dont mon cœur se sépare,
Qu'aucun de nous échappe aux horreurs qu'on prépare!
Ces murs, Rome, nos dieux vont être consumés
Des feux que la fureur a dans l'ombre allumés.
Femmes, enfans, vieillards qu'a respectés la guerre,
Vont du sang qui l'épuise inonder cette terre.
Quel obstacle opposer au vaste embrasement
De la sédition et de l'aveuglement?
   Mais, Caton, avec vous je m'explique sans crainte
Des maux dont avec moi je crois votre âme atteinte;
Votre cœur m'est connu, puis-je compter sur lui?
Dans nos malheurs encore êtes-vous notre appui?
La foi de tous les cœurs semble s'être bannie;
On ne sait où placer son amitié trahie:
Ce monstre, jusqu'ici honte du tribunat,
La trahison respire au milieu du sénat.

CATON.

Le farouche Caton n'a mérité sa rage
Que pour voir Cicéron me faire cet outrage?

CÉSAR.

Vous doutez de César?

CICÉRON.

C'est le crime des temps,
De nos jours de discorde et de troubles sanglans,
D'inspirer parmi nous aux héros qu'il divise
La crainte et les soupçons que le vice autorise.
Vous pardonnez, Caton, ce transport égaré.
César, votre valeur m'a toujours rassuré;
Et quand Rome emploîra le secours de nos armes,
C'est vous que je destine à venger ses alarmes.
Mais autant que de force elle a besoin d'avis,
Aux bords du précipice où nous sommes conduits;
Comment, sans l'exposer au comble de l'injure,
De l'auteur de ses maux accuser l'imposture?
Puis-je, parmi les chefs d'un parti soudoyé,
Nommer Catilina de sa brigue appuyé,
Qui, ne ménageant plus l'ennemi qu'il doit craindre,
Va rallumer les feux que je voudrais éteindre?

CATON.

L'état de nos lenteurs ne peut que s'offenser;
En face du sénat il le faut accuser,
L'absoudre, ou qu'en coupable on le traîne au supplice.

CÉSAR.

Oui, s'il est convaincu, l'état veut qu'il périsse;
Mais pour son intérêt n'allons pas hasarder
Tous les ménagemens qu'il prescrit de garder;
Et craignez, si déjà votre esprit s'en défie,
De menacer sans preuve un dangereux génie:
Il est puissant, aimé.

CICÉRON.

César, il me suffit.
J'ignore à l'excuser quel motif vous conduit ;
Mais je m'étonne au moins, sans trop de défiance,
De vous voir d'un coupable embrasser la défense,
Et nous montrer pour lui ce zèle immodéré.
Caton, c'est votre avis ici que je suivrai.
Le sénat vient.

( A un licteur. )

Allez, que l'on cherche Tullie.

## SCÈNE VI.

CICÉRON, CATON, CÉSAR, LENTULUS, LÉPIDE, SILANUS, CATILINA, SÉNATEURS.

CATON.

Catilina, grands dieux !

SILANUS.

Quoi ! sa haine impunie
A l'œil qui le poursuit vient ici se livrer ?

CATON.

Je vois les sénateurs de lui se séparer,
Fuir à l'aspect d'un traître et craindre son approche.

CICÉRON.

Cette horreur était juste, et leurs cœurs sans reproche.
Nous cherchions de nos maux l'invisible moteur,
De meurtres, d'attentats infatigable auteur,
Trop souvent soupçonné mais jamais sans excuse,
Et c'est lui qu'au sénat mon témoignage accuse.

CATILINA.

Et moi, dans ce conseil qu'un traître ainsi corrompt,
Sénat, de nos malheurs j'accuse Cicéron.

CICÉRON.

Juste ciel! est-ce ainsi que de nous on abuse?
Jusques à quand, grands dieux, d'artifice et de ruse,
Catilina, cruel, vous ferez-vous un jeu?
Je vous ai reproché Rome, l'état en feu,
Se réveillant au bruit des complots et des armes.
Qu'a fait Catilina depuis que mes alarmes
D'une utile terreur cherchaient à le frapper?
A peine de ces lieux a-t-il pu s'échapper,
Qu'avec des factieux, rebut de la patrie,
Il est allé de Rome ordonner l'incendie.
Sénateurs, vos regrets sont ici superflus;
Déjà pour ses témoins il ne vous compte plus.
A d'impurs assassins vos dignités cédées,
Pour prix de votre sang, leur vont être accordées.
Voilà de vos emplois les justes successeurs,
Vos juges, vos consuls, vos sévères censeurs!
Vous l'entendez pourtant et gardez le silence;
Démentez-vous encor ma prompte vigilance?
Dites, Catilina, qu'avez-vous répondu?
Si déjà votre cœur ne vous a confondu,
Et n'aime mieux céder que tenter pour se rendre
Un inutile effort qui ne peut vous défendre.

CATILINA.

Moi! me justifier sur les moindres raisons,
Ou craindre un résultat qui flatte vos soupçons?

Non, je n'éclaircis point vos rigueurs implacables ;
Je le sais, à tout prix il vous faut des coupables.
Ce pouvoir absolu, qui veut s'autoriser,
A besoin d'ennemis pour nous tyranniser.
Depuis long-temps pour moi votre haine s'explique,
Et fut toujours fidèle à votre politique.
Je ne la blâme point, j'ai le prix de mes soins,
Et de votre vertu je n'attendais pas moins.
Pour n'attendre de moi qu'une faveur semblable
A celle dont ici votre bonté m'accable,
Vous excuserez-vous, vous-même, à votre tour,
Des étranges excès dont vous souillez ce jour,
Et que trop aisément, sur votre témoignage,
Je dénonce au sénat juge de cet outrage ?
Que vous reproche-t-on ? C'est d'égarer l'état,
Que trompent vos terreurs sur un faux attentat ;
De former de nos maux le sanglant édifice,
Pour hériter vous seul du fruit de l'artifice.
Déjà sur ce faux bruit, qui flatte votre espoir,
L'Italie étonnée apprend votre pouvoir :
Vos obscurs lieutenans, parcourant la frontière,
Vont s'assurer des cœurs la foi toujours entière ;
Dans Rome, votre camp, des lieux les plus altiers,
Du haut de l'Aventin menace nos foyers.
Et qu'attendrait de plus Rome qui vous endure,
Du pouvoir de ses rois ou de la dictature ?

CICÉRON.

Oui, j'ai trop abusé de mon autorité,
Et vos plaintes font foi de ma sévérité.

Mais vous, de mes erreurs interprète fidèle,
Dont la vertu pour moi fait éclater ce zèle,
Parmi ces attentats qu'ici vous étalez,
N'en est-il point encor que vous dissimulez?
Et de qui les excès, mieux faits pour nous instruire,
Nous feraient mieux juger l'ardeur qui vous inspire?
Afer, de ses fureurs vous prêtant le secours,
Ici du glaive même a menacé mes jours;
A se justifier n'a-t-il osé prétendre?
Que lui-même avec vous ne vient-il se défendre?
Il n'est point au sénat.

CATILINA.

Ah! je me sens à bout.
Avant la fin du jour, Afer peut être absout;
Et nous ne souffrons pas, jaloux de sa défense,
Sénat, qu'aucun de nous succombe à cette offense,
Qu'on puisse ainsi braver un premier citoyen.

CICÉRON.

Ainsi des criminels vous êtes le soutien?
Digne emploi! mais vous-même il vous faudrait répondre
Au témoin dont la voix est prête à vous confondre;
Tullie attend mon ordre et va tout éclaircir.

(Il donne l'ordre de faire approcher Tullie.)

CATILINA, à part.

Va, ma haine plus prompte a su te prévenir.
Tu ne la verras plus.

CICÉRON, au licteur.

D'où vient qu'elle diffère?

UN LICTEUR.

Tullie ignore encor les volontés d'un père.
En vain chez son époux a-t-on cru la trouver,
Catilina déjà l'avait fait enlever.

CATILINA.

Quoi! toujours à vos yeux ou suspect ou coupable,
Ainsi de vos soupçons je me verrai la fable?
Où donc est le témoin qu'il me faut confronter?
Ou d'où vient ce Romain ose-t-il m'insulter?

CICÉRON.

Ah! c'est vous seul enfin qu'il faut que j'en atteste;
Vous témoins en ces lieux de ce débat funeste,
Où Rome et la patrie, en danger de plier,
Devant leur oppresseur se vont humilier:
Du pouvoir usurpé la faible résistance
Au joug de nos tyrans nous livre sans défense;
Il n'est plus de sénat, de consuls, et nos lois
De notre liberté ne sauvent plus les droits;
Un traître, un sénateur de qui l'orgueil partage
De notre égalité l'honorable avantage;
D'un pouvoir plus qu'humain brigue l'autorité,
Veut à des citoyens ravir la liberté;
Ose enfin....

CATILINA.

Oui sénat, sachez ce qu'il demande,
Et de son équité ce qu'il faut qu'on attende.
De ses droits trop gênés, que pour ce cœur si fier
Le droit de m'arrêter soit encor le premier,

Du pouvoir qui le flatte et de la dictature,
Qu'il soit libre sur moi de répandre l'injure;
Bientôt, par ses fureurs à mon exemple exclus,
De nouveaux sénateurs vont se voir confondus;
Sa haine, se cherchant de nouvelles victimes,
De nos proscriptions va ramener les crimes.

CICÉRON.

Non, traître, non; ce cœur, qu'on tâche d'étonner,
Sans vous convaincre encor ne peut vous condamner.
Jusqu'à ce jour de moi vous n'avez rien à craindre.

CATILINA.

Jusqu'à ce jour aussi cessez donc de vous plaindre.
Vous dont j'ai confondu le zèle furieux,
Cessez donc, jusque-là, vos cris injurieux.
Cessez....

CATON.

Non, poursuivez, et punissez un traître.
Dans ses pressans dangers Rome a besoin d'un maître;
Il lui faut un appui qui retienne en ses mains
Son pouvoir déchiré par des fils inhumains.
L'état, dans vos débats, juge de son offense,
Voit trop bien quelles mains emportent la balance.
Vous avez trop bien lu dans un perfide cœur;
Punissez-le en rebelle ou craignez-le vainqueur.
Il n'est plus avec lui de liens, de patrie;
Avec lui toute chaîne est une chaîne impie;
Lui-même de nos cœurs a rompu le devoir,
Et Rome sur ses jours vous remet tout pouvoir.

CATILINA.

Quoi ! Cicéron, Caton, Rome d'intelligence !
Ah ! redoutez, Romains, d'exciter ma vengeance !
Catilina qu'on brave est encor dangereux.
Rome, dans mon arrêt je lis ton sort affreux ;
Je vois que mon destin m'entraîne à ta ruine :
A ta perte, on le veut, ton malheur me destine.
Oui, ma main de ton sein peut allumer les feux,
De ton embrasement voir le désordre affreux ;
Mais alors, sans pitié pour tes fils, pour tes femmes,
Je veux voir tes débris en étouffer les flammes ;
Et tes murs, tes remparts, tes palais pour flambeaux,
Des derniers des Romains éclairer les tombeaux.

CATON.

Ah ! contre ses fureurs ces lieux n'ont plus d'asile !
Et de leur sainteté je vois qu'on nous exile.
Le sénat est partout où sont les vrais Romains.
Allons voir comme ailleurs on veille à nos destins.

CICÉRON.

Oui, nous suivons Caton : à cet instant suprême,
Dans son dernier adieu lis ton arrêt toi-même.

## SCÈNE VII.

### CATILINA, *seul.*

De la mort qui les suit peuple esclave et tremblant,
Qu'ils aillent donc subir le sort qui les attend.
Je ne crains plus enfin de les revoir ensemble,
Ni que du consulat l'orateur les rassemble.

Orgueilleux ennemi, trop faible contre tous,
Je saurai prévenir son impuissant courroux!
Par quel succès déjà, dans mon heureuse adresse,
Ne suis-je pas sorti du piége qu'on nous dresse?
Cicéron confondu, ses témoins écartés,
Ou réduits à rougir de ses témérités.
S'il eût de son appui prévenu la disgrâce,
Sa fille renversait le fruit de tant d'audace.
Qu'elle meure! Il la cherche, il la plaint; elle vient
M'accuser, s'il lui plaît, et sa mort le prévient.
C'est le frein que j'oppose à ce consul farouche.
J'ai prévu dès long-temps ce parti qui nous touche;
Et comme à nos desseins il y va de ses jours,
Commençons par sa mort à m'en ouvrir le cours.

## SCÈNE VIII.

### CATILINA, AFER, UN CONJURÉ.

CATILINA.

Eh bien! de Cicéron la fureur allumée,
Contre nous prévenue, en est plus animée.
Il se plaint, et jamais ce lion en courroux
Ne fut plus dangereux qu'échappé de tes coups.
De ses proscriptions la menace importune
Frappe encor de terreur la sanglante tribune
Où tu devais sa tête à la rigueur des lois,
Où la tienne en tombant étalera ses droits.
Voilà ce que doit Rome au cœur pusillanime
Qui peut, en l'irritant, épargner sa victime.

AFER.

Que veux-tu? mais enfin je ne m'en défends pas,
Un regard du consul a retenu mon bras;
Et, prêt à le frapper, j'ai senti pour mon crime
Je ne sais quelle horreur que sa présence imprime.

CATILINA.

Eh bien donc, c'est un soin qu'il faut apprécier;
De ton supplice encor va le remercier.
Il t'accuse au sénat.

AFER.

De l'avoir laissé vivre?
Il suffit; point de grâce, et la mort va l'y suivre.

CATILINA.

Va donc, que nous devions à ton seul désespoir
Ce qu'au salut de tous il eût fallu devoir.
(A un conjuré.)
Toi, lorsque tout languit dans l'attente cruelle,
Des conjurés trop lents va ranimer le zèle:
Dis que je les attends; conduis-les en ces lieux,
En face du palais bâti par mes aïeux.
Pour les mieux enflammer, peints-leur Rome fumante,
Et déjà dans le sang la flamme étincelante,
Le carnage, les morts, le sénat égorgé,
Cicéron expirant et dans son sang plongé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

(Cet acte se passe dans la nuit.)

CATILINA, *seul.*

Quand le jour que j'attends est si long à renaître,
A travers l'ombre encor je ne vois rien paraître;
Rome dort assoupie aux mains de ses vainqueurs,
Dont je vais sur son sein déchaîner les fureurs.
Ah! ne disputons point à l'erreur de ses songes
D'un repos passager tous les brillans mensonges.
Laisse, Catilina, laisse Rome jouir
De la félicité que tu lui vas ravir!
La mort, si tu le veux, trop facile à conduire,
Va respecter ces lieux que tu voulais détruire.
Oui, Rome, j'y consens, garde encor cette paix,
Où tu peux quelque jour voir un de mes bienfaits;
Conserve ces palais, le luxe de ces fêtes
Où de cent nations l'or couronne nos têtes.
Si j'épargne son sang, tu me le dois, César!
Poursuis.... Mais quel regard détaché de ton char
Me couvre des affronts qu'il faut que je dévore?
Sous ta félicité faut-il ramper encore,
Voir encor ces Romains, ces consuls, ce sénat,
Cicéron m'envier l'honneur du consulat,

M'endormir dans la honte où ma valeur sommeille,
Et reprendre les fers dont mon cœur se réveille ?
Non, par un coup d'éclat il en vaut mieux sortir,
Et secouer un joug qu'on sent s'appesantir.
Tullie, envers nous tous toujours en défiance,
A mieux qu'un autre encor mérité ma vengeance.
Que du plus noir complot la ténébreuse horreur!...
Elle vient. Voici donc l'instant où ma fureur
De ses mépris passés va punir la cruelle!
Ce n'est plus le moment de trembler devant elle,
D'écouter de l'amour l'indulgence ou les pleurs!
Et sa victime enfin va juger ses rigueurs.

## SCÈNE II.

CATILINA, TULLIE, DEUX GARDES *avec des flambeaux.*

TULLIE.

Verrai-je enfin, cruels, vos fureurs éclaircies?
Quel monstre ose sur moi porter ses mains impies?

CATILINA.

Perfide, le vois-tu? Tu cherches quelles mains?
Celles qui dans ma chaîne ont mis tous les Romains.
Il faut fléchir comme eux sous mon obéissance;
Rome est en mon pouvoir.

TULLIE.

Rome est en ta puissance?
Voudrais-tu m'abuser? Non, je ne pense pas
Que le ciel l'abandonne aux fureurs de ton bras.

Ces ombres, ces flambeaux, la nuit qui t'environne,
Tout à mes sens surpris, que ton audace étonne,
N'annonce, je le vois, que quelque obscur dessein,
Tel qu'en conçoit un lâche, un perfide assassin.
Barbare! c'est donc toi dont l'infâme artifice
De l'horreur de te voir fait ici mon supplice?

CATILINA.

Après tes trahisons, perfide! c'est donc toi
Que le ciel pour ta perte amène ici vers moi?
Toi! de qui la bassesse et la fureur trompée
Courait vendre ma vie à ta rage échappée;
Trahissait nos projets; perdait, sans mon appui,
Des plus sages conseils ce fruit long-temps mûri?
Toi qui nous sacrifie, et dans l'époux qui t'aime
T'immole en nous perdant la moitié de toi-même,
Et, sans examiner s'il se perd avec nous,
Court plonger un poignard dans le sein d'un époux;
T'immole Céthégus?

TULLIE.

Lui! l'erreur qui l'égare
N'a rien qui l'associe aux destins d'un barbare.
Va, ma haine avec toi ne le confondait pas,
Et j'obtenais sa grâce en cherchant ton trépas.

CATILINA.

Non, rien ne peut forcer la nature à se taire,
Dans des cœurs comme nous l'un à l'autre contraire.
Toi donc qu'à tous mes pas ta rage ose opposer,
Aux enfers, si tu veux, va, tu peux m'accuser;

Tu m'y précéderas! mais avant ton supplice,
Des horreurs de ton sort permets que je jouisse.
Ignore à quel destin ton père est réservé!
Ce que devient l'époux que tu t'es enlevé!
D'un plaisir imparfait, va, j'aurais à me plaindre,
Si pour ses jours aussi je ne te voyais craindre.

TULLIE.

Ah! ce discours pour lui me fait trembler d'effroi!
Ne puis-je lui parler? Barbare! je le voi.

CATILINA, *aux gardes.*

Qu'on l'entraîne!

TULLIE.

A ses bras souffrir qu'on me ravisse!
Êtes-vous donc tous deux d'accord pour mon supplice?

CATILINA, *aux gardes.*

Allez, vous, qu'on l'immole; et quand il sera temps,
Suivez pour m'avertir mes ordres importans.

## SCÈNE III.

### CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Catilina, qu'entends-je? et que vient-on me dire?
Du destin de Tullie il faut au moins m'instruire.
Au milieu de la nuit, dans mon palais poussé,
En vain pour la revoir je me suis empressé;
Dans son appartement je ne l'ai pas trouvée:
Tes soldats, m'a-t-on dit, l'en avaient enlevée.

Qu'en as-tu fait enfin ?

CATILINA.

Que me demandes-tu ?
Que dire ? et de quels soins me vois-je combattu ?

CÉTHÉGUS.

Eh! quel est donc, dis-moi, le dessein qui t'enflamme?

CATILINA.

Nos desseins.

CÉTHÉGUS.

Mais encor, m'ont-ils fermé ton âme ?

CATILINA.

Les conjurés bientôt vont paraître à tes yeux ;
Reste pour arrêter leur zèle impétueux.
Je reviens sur mes pas.

CÉTHÉGUS.

Tu me caches Tullie ;
Mais si quelque danger peut menacer sa vie ?

CATILINA.

Bannis ce souvenir.

CÉTHÉGUS.

O ciel ! explique-toi.
Et pourquoi l'oublier ? Arrête.

CATILINA.

Laisse-moi.

## SCÈNE IV.

### CÉTHÉGUS, *seul.*

D'une profonde horreur mon âme est pénétrée ;
La sienne à mes regards ne s'était pas montrée.
Il n'eut jamais pour moi ce morne empressement
Qui jette dans mon cœur un noir pressentiment.
Quelle infortune, ô ciel ! et quel trait de lumière !
Quoi ! m'aurait-on dit vrai ? quoi ! déjà prisonnière,
Tullie est en ses mains ? De son emportement
N'a-t-elle point à craindre un plus dur traitement ?
Combien de fois déjà sa cruelle industrie
N'a-t-elle pas contre elle armé ma barbarie ?
Où courait-il enfin ? quels torrens débordés !
De flots de conjurés ces lieux sont inondés !

## SCÈNE V.

### LENTULUS, LÉPIDE, CÉTHÉGUS, CONJURÉS *avec des armes et des flambeaux.*

LENTULUS.

Enfin luit à nos yeux le jour de la vengeance !

LÉPIDE.

Le jour de la justice et de la délivrance !

LENTULUS.

Amis, où sommes-nous ?

LÉPIDE.

Où le carnage est-il ?
Où tenter la victoire ? où trouver le péril ?

LENTULUS.

Des feux et de la mort où porter le ravage ?
Est-ce à vous, Céthégus, d'armer notre courage ?

CÉTHÉGUS.

C'est à Catilina de vous conduire, amis.
Attendons ce héros. (*A part.*) N'entends-je pas des cris ?
La plus épaisse nuit se répand sur la terre,
Et le ciel à ce bruit a mêlé son tonnerre.
La terre est ébranlée ! Ah ! d'où vient ma terreur ?

LENTULUS.

La nuit de ces momens semble augmenter l'horreur.

UN CONJURÉ.

Son astre dans le sang teint ses rayons funèbres.

LÉPIDE.

Vois l'astre qui nous guide au milieu des ténèbres.

## SCÈNE VI.

**CATILINA**, *une épée nue à la main, suivi d'un esclave qui porte une coupe*, **CÉTHÉGUS, LENTULUS, LÉPIDE**, CONJURÉS.

CATILINA.

Accourez, compagnons, venez et suivez-moi.
Vous, généreux amis, c'est vous que je revoi !
A vos bouillans transports, oui, j'apporte la guerre ;
La guerre à vos tyrans, aux maîtres de la terre,
A tout ce qui jamais, vous disputant vos droits,
Prétendit vous réduire et vous donner des lois.

Déjà pour ces tyrans, fiers souverains du monde,
A sonné le signal de leur chute profonde.
Le sang coule! et déjà vient de rougir mes mains
Du meurtre avant-coureur du trépas des Romains.
Vous, illustres soutiens d'une juste défense,
Impatiens déjà de venger votre offense,
Autour du vase affreux par la mort consacré,
Au sang de l'ennemi par mes mains massacré,
Jurez, sans que pitié ni remords vous arrête,
De tous vos ennemis la sanglante défaite.
(Il prend la coupe des mains de l'esclave.)
Et vous à qui ma main consacre ces présens,
Venez, dieux des enfers, soyez ici présens!
Et du saint appareil d'une horrible puissance
Attestez les sermens de notre obéissance!

LENTULUS.

Sur le même appareil, dieux! je jure par vous
Tous les mêmes sermens.

LÉPIDE.

Oui, nous le jurons tous.
Des beaux jours de Sylla réveillons la mémoire.

UN CONJURÉ.

Ils renaîtront ces jours d'espérance et de gloire!

AUTRE CONJURÉ.

Où le fer par les lois n'était point arrêté.

UN CONJURÉ.

Où tout fut crime, aux yeux, vengeance et liberté.

UN AUTRE CONJURÉ.

L'enfant dans son berceau n'évitait point l'outrage.

AUTRE CONJURÉ.

Le sang coulait par flots, quoique glacé par l'âge.

CATILINA.

Amis, qu'il coule encore! et que des mêmes coups,
Votre espoir enflammé n'en soit que plus jaloux!

UN CONJURÉ.

Fier Caton, de ce sang c'est le tien que j'espère!

UN AUTRE CONJURÉ.

Moi, le tien, Marcius.

AUTRE CONJURÉ.

Et moi, de Rome entière.
Vois si nous sommes prêts à servir tes fureurs.

CATILINA.

Il ne vous reste plus qu'à raffermir vos cœurs
Par un dernier effort de votre fier courage.
De cette coupe, amis, vous connaissez l'usage?

CÉTHÉGUS.

Des mains que je te tends et pourquoi l'écarter?
C'en est trop! de moi-même oserais-tu douter?

CATILINA.

Ne le demande pas!

CÉTHÉGUS.

Catilina, parjure!
Oublîrais-tu l'ami qu'offense cette injure?

CATILINA.

Oui, j'ai craint pour ton cœur ce dangereux présent,
Insupportable, horrible à ton ressentiment;

Que maudirait cent fois ta pitié trop certaine,
Et qui, si je t'en crois, va m'attirer ta haine.
Va, fuis, ne perce point le mystère odieux
Du voile redoutable épaissi sur tes yeux;
Ou, sans pitié des maux dont ton cœur se sépare,
Inhumain, inflexible, et plus que nous barbare,
Force donc, j'y consens, nos cœurs à t'admirer;
Toi-même à nos fureurs ose te mesurer.
Tu connais les erreurs et les torts de Tullie,
L'ingrate, la parjure à qui l'hymen te lie?
Par son juste trépas ma main nous a vengés.
De ses restes sanglans, entre nous partagés,
Ce vase a recueilli le breuvage homicide;
C'est son sang que tu vois.

CÉTHÉGUS.

Monstre! assassin perfide!
J'ai pu m'associer à tes assassinats!
Adieu, Catilina.

CATILINA.

Qu'on retienne ses pas;
Et qu'on livre à la mort qu'un cruel nous destine,
Ce traître...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN CONJURÉ.

LE CONJURÉ.

Cicéron! de la porte voisine,
Où veillaient nos soldats, ce consul élancé
A rompu de nos chefs un rempart terrassé.

Afer est égorgé ; le reste a pris la fuite,
Ou vainement encor retardait sa poursuite.

## SCÈNE VIII.

CICÉRON, CATILINA, CÉTHÉGUS, CONJURÉS, LICTEURS.

CICÉRON.

Traîtres ! je vous retrouve à cette heure assemblés !
Malgré mes soins pour vous vainement redoublés,
Rome voit dans vos mains le glaive qui l'opprime !

CATILINA, *rendant la coupe à l'esclave qui l'emporte.*

Eh bien! que voyez-vous? Nous direz-vous quel crime
Ont commis en ces lieux ces perfides Romains?

CICÉRON.

Ils alarment l'état, qui connaît leurs desseins ;
Et ces préparatifs, dont l'aspect nous offense,
N'ont que trop excusé sa juste défiance.
Pourquoi cet appareil qu'ici nous détestons?

CATILINA.

Et vous-même, pourquoi ces injustes soupçons ?
Ces doutes toujours prêts dans la paix, dans la guerre,
A nous rendre garans du repos de la terre?
Quand vous semez partout le trouble et la terreur,
Que des maux de l'état votre oisive fureur
Se plaît dans nos périls à vanter l'importance,
Le stérile sujet d'une vaine éloquence,
Accusez donc, ingrat ! ces Romains belliqueux,
Touchés de vos malheurs plus qu'alarmés pour eux.

Après tant de soupçons, vous deviez-vous attendre
A les voir de pitié s'armer pour vous défendre?
C'est vous dans vos besoins qu'ils venaient secourir;
Ils défendaient l'état que vous laissez périr.

CICÉRON.

Vous, défendre ici Rome, à votre nom troublée
Des fléaux renaissans dont elle est désolée!
Rome que livrerait mon aveugle pitié
Au caprice nouveau de votre inimitié!
Ah! loin que sa douleur, par vos soins adoucie,
Attende jamais rien de votre âme endurcie,
Abandonnez, cruel, ce fardeau trop ingrat
Des soins officieux du bonheur de l'état.
Heureux s'il se dérobe, encor qu'en sa détresse,
A la fausse pitié de la main qui l'oppresse!
On sait trop de quels soins vous êtes occupé,
L'unique empressement dont vous êtes frappé,
Les meurtres, les complots, votre suite éternelle,
Et les assassinats que cette nuit recèle!
Céthégus, en quels lieux vous faut-il découvrir,
Et de quel crime ici me faites-vous frémir?
Fidèle aux nœuds sacrés du devoir qui l'attache,
Votre épouse a trahi des secrets qu'on nous cache;
Et de ses ravisseurs son époux entouré
A permis sous ses yeux qu'on s'en soit emparé!
Qu'en a-t-on fait enfin? êtes-vous leur complice?
Et ne puis-je abréger l'horreur de son supplice?

CÉTHÉGUS.

Tullie! infortunée! et trop coupable époux!

CATILINA.

Oui, trop digne en effet d'exciter ton courroux,
Du sort qu'elle a subi c'est à lui de t'instruire.

CÉTHÉGUS.

Que me demandez-vous ?

CICÉRON.

Quel trouble vous déchire ?
Expliquez-vous enfin le sujet de vos pleurs ?

CÉTHÉGUS.

Oui, je vais à vos pieds avouer tant d'horreurs.

CATILINA.

Amis, vous l'entendez, et Rome vous appelle !
Avec nos ennemis la guerre est éternelle.
Allons à l'heure même accomplir nos sermens.

## SCÈNE IX.

### CICÉRON, CÉTHÉGUS, LICTEURS.

CICÉRON.

Sa haine a dépouillé ses vains déguisemens :
Dans quels excès, ô ciel ! elle va se répandre !
Et moi-même comment ai-je pu m'en défendre ?
De son crime aveuglé, ce traître audacieux
A peine jusqu'à moi pouvait lever les yeux,
Lorsque du sort encor l'injurieuse offense
Me rejetait ici sans armes, sans défense ;
Et moi, que d'ennemis il tient enveloppé,
Avec ce faible appui je suis seul échappé.

O reproche ! ô remords que le crime respire !
Rome, de tes respects puisque tel est l'empire,
De ton nom devant moi, viens, fais marcher l'effroi ;
Le reste obéira.... Céthégus, suivez-moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

SILANUS, UN SÉNATEUR.

SILANUS.

QUAND l'ordre du consul au sénat nous rappelle,
Qu'il presse autour de lui cette garde éternelle
De citoyens voués au maintien de nos droits,
Nos chefs, nos sénateurs, ces organes des lois,
Dites, contre l'état quelle nouvelle offense
Nous arrache au besoin de sa propre défense;
A ces nouveaux dangers où, jaloux de s'offrir,
Chacun de nous placé volait pour le servir?
Sur les remparts fumans de Rome encor fidèle,
J'attendais le moment d'expirer avec elle,
Ou de payer du moins du reste de mon sang
Celui que j'épargnais à son généreux flanc.
Quel ordre enfin s'oppose au désir qui m'entraîne?
Aux portes du sénat quel ordre me ramène?

UN SÉNATEUR.

Eh quoi! vous l'ignorez! Quand d'une nuit d'horreurs
Le sort nous semble à peine apaiser les fureurs?
Des feux de la discorde et du courroux céleste,
Quand vous voyez d'ici l'embrasement funeste?

Et que Rome, aux revers s'ouvrant de tous côtés,
Ne se couvre à nos yeux, dans ses murs dévastés,
Que des débris du crime et de la violence
Qui de ses ennemis ont lassé l'insolence?
Sachez ce qu'on a fait, et quel événement
Nous permet d'espérer un nouveau changement.
Sur l'avis dont les dieux viennent de nous instruire,
Lépide et Lentulus, ardens à nous détruire,
Ces conjurés hardis viennent d'être livrés
Aux fers que les cruels nous avaient préparés.
Le sénat se rassemble, et la ville calmée
De l'esprit de ses chefs se soutient animée;
Cependant qu'échappé par des détours obscurs
Catilina, sorti de l'ombre de nos murs,
Au camp de Mallius a porté son audace,
Et, plus fort en fuyant, nous brave et nous menace.
De là sa volonté semble encore inspirer
Des cœurs dans leur espoir trop prompts à s'égarer,
Et flatte en les trompant leurs vœux illégitimes.
De cet aveuglement vous voyez les victimes.
Évitons de leurs yeux le sombre désespoir.

## SCÈNE II.

CÉTHÉGUS, LENTULUS, LÉPIDE, LICTEURS.

LENTULUS.

C'est ici qu'un sénat nous condamne à le voir,
Et que de ces tyrans l'autorité funeste
Emploie à nous juger le moment qui lui reste,

Le dernier dont encore ils puissent opprimer
Un généreux pouvoir prêt à les réprimer.
Amis, vous le savez, de notre dépendance
Doit sortir le moment de notre délivrance.
L'instant qui met nos jours, notre gloire en danger,
Est celui des efforts qui doivent nous venger,
Où de Catilina le zèle et la vaillance
Vient de nos ennemis surprendre l'imprudence.
Toi qu'emporte l'excès de tes ressentimens
Jusqu'à trahir pour eux le plus saint des sermens,
Victime d'une perte à tes regrets trop chère,
Va, n'en éclaircis point le dangereux mystère;
Refuse à tes tyrans les imprudens aveux
Que croit tirer de toi leur zèle malheureux;
Ne va pas exposer, dans ta vaine furie,
Le fruit de tant de soins entrepris pour ta vie;
Et lorsqu'à te sauver tous nos amis sont prêts,
Ne les empêche pas...

CÉTHÉGUS.

Je les désavoûrais.
Sur vos crimes enfin ma douleur éclaircie
Se refuse aux excès de votre barbarie.
Sauver par mes aveux mon pays aveuglé,
Est le dernier espoir de ce cœur désolé;
Et je n'attends après que la mort la plus prompte
Pour finir de mes jours le supplice et la honte.

LÉPIDE.

Lâche! dans le sénat j'aperçois nos amis;
Sers Rome, si tu veux; tu vois ses ennemis.

## SCÈNE III.

### CICÉRON, CATON, SILANUS, CÉSAR, CÉTHÉGUS, LENTULUS, LÉPIDE,

SÉNATEURS, LICTEURS.

CICÉRON.

Je ne me trompais pas, Romains, dans mes murmures,
Et j'ai trop bien prévu ces tristes conjonctures;
Oui, Rome était perdue! oui, nous périssions tous,
Et vous voyez le crime enchaîné devant vous.
Vous deviez à l'état l'aveu de vos complices,
Céthégus; vous fixez leur grâce ou leurs supplices;
Parlez; mais quel que soit le succès de vos vœux,
Tullie à mes genoux apportait ses aveux;
Avant que de vous croire, avant de rien prétendre,
Sur vos destins encor je suis prêt à l'entendre.
On l'a fait arrêter; dans mes doutes pressans,
N'éclaircirez-vous point le trouble de mes sens?
De sa fortune enfin vous parlez à son père,
Et pour vous un consul s'abaisse à la prière.

CÉTHÉGUS.

Ciel! que lui vais-je dire, et par où commencer?

CICÉRON.

Par vos refus enfin c'est assez m'offenser.

CÉTHÉGUS.

Ne m'interrogez pas.

CICÉRON.

Et pourquoi ce silence?

N'éclaircirez-vous point un secret qui m'offense?

CÉTHÉGUS.

Non, je ne puis. Vous-même, ignorez ces horreurs!
Vous en frémiriez trop.

CICÉRON.

O comble de douleurs!
Ma fille?...

CÉTHÉGUS.

Elle n'est plus!

CICÉRON.

Grands dieux!

CÉTHÉGUS.

Leur barbarie
A, seigneur, dans son sang épuisé sa furie.
Sa perte était jurée, et pour ces assassins
Sa mort était l'essai de leurs affreux desseins.
Enivrés de son sang répandu par leur rage,
Ils marchaient par ce meurtre à leur horrible ouvrage.
Rome à leurs mains livrée....

CICÉRON.

O ciel! épargnez-moi!
Quel destin pour un père! Autant que je le doi,
Je ressens la douleur d'une perte si grande;
Mais ce sont d'autres soins que mon pays demande.

(A Céthégus.)

Et vous avez trempé parmi ces attentats?

CÉTHÉGUS.

Oui, j'ai par mes erreurs avancé son trépas;
Oui, je suis trop coupable!

CICÉRON.

Et Lentulus, Lépide,
Étaient-ils avec vous de ce complot perfide?

LENTULUS.

Qu'est-il pour nous trahir besoin de ses aveux?
Oui, nous formions, Romains, ces desseins généreux.
Va, cesse d'applaudir ses remords condamnables.

CICÉRON.

Vous avez, sénateurs, les aveux des coupables;
Souffrez que je m'arrache à ma propre douleur,
Et, sans presser pour moi votre juste rigueur,
Ne vous parle, au milieu des larmes que j'essuie,
Que du besoin pressant de venger la patrie.
Les traîtres sont connus; vous voyez leur orgueil
Jusque dans leur défaite insulter votre deuil.
Ils ne vous disent point quelle est leur espérance
De tromper vos tiédeurs et votre indifférence,
Ni de vous échapper quel espoir répandu
Ranime dans les fers leur courage abattu.
De la rebellion c'est le dernier outrage,
Qui jusque dans sa chaîne exhale encor sa rage;
Triomphez d'elle enfin, prononcez leur arrêt;
Rome attend votre avis.

SILANUS.

Rome! elle en douterait?
Des derniers châtimens l'horreur inusitée
Pour ces cruels encor devrait être inventée,
Si, pour s'en délivrer, la mort n'existait pas;
Tel est mon sentiment, qu'on les mène au trépas.

CÉSAR.

Ah ! repoussez, Romains, cet arrêt sanguinaire,
Par l'intérêt dicté moins que par la colère ;
Voyez, dans un état juste et libre à la fois,
Son bonheur s'affermir sur le règne des lois,
Et la rigueur, toujours de regrets poursuivie,
Expier par ses pleurs le deuil de la patrie.
Rome, de Marius respirant sous Sylla,
Applaudit aux fureurs dont il la désola ;
Et vit, sans regretter la peine de leurs crimes,
Ses oppresseurs enfin devenir ses victimes.
Bientôt tout fut égal : le crime et la vertu,
Sous le fer des bourreaux tout périt confondu.
Ainsi lorsque, des lois renversant la puissance,
Nous aurons à leur place établi la licence,
Qui sait, maîtres bientôt de ne rien respecter,
Quel frein dans nos erreurs nous pourrait arrêter ;
Et si, par notre faute exposant cet empire,
Nous n'allons pas aussi nous-mêmes nous détruire ;
Soumis à notre tour à qui, pour imposer,
Voudrait de notre exemple apprendre à tout oser?
Des plus saintes des lois le fondement auguste,
Changé selon les temps, peut nous paraître injuste.
Par leurs prudens avis nos aïeux l'ont prévu,
Eux de qui la rigueur consacrait la vertu.
Lorsqu'en ces derniers temps la grandeur de l'empire
Ne borna plus chez nous le pouvoir de se nuire,
Et que des citoyens l'un par l'autre égorgés
Les jours d'aucun appui n'étaient plus protégés,

La crainte de punir des vertus véritables
Fit même en leur faveur pardonner aux coupables.
Le trépas disparut des tables de nos lois,
Et Rome crut renaître une seconde fois.
Cet espoir lui restait....

CÉTHÉGUS.

Romains, César conspire;
Il paraît nous défendre et cherche à vous séduire.
Il est des conjurés moins suspects à l'état,
César, Crassus, Læca, la moitié du sénat.

CICÉRON.

Imprudent! quels discours? Eh quoi! votre bassesse
Des plus grands des Romains croit flétrir la sagesse?
Et vous pensez que Rome, en doute de ses fils,
Peut les juger encor par des yeux ennemis?
César, qu'ajoutez-vous?

CÉSAR.

On cherche à me confondre,
Et vous ne pensez pas que j'y doive répondre.

CATON.

Je l'aurais cru, César, du moins sur vos aveux.
Et quel est donc enfin ce zèle fastueux?
Ce courroux si fatal à la main qui nous brave,
Qui compose avec elle et qui traite en esclave?
Nous en imposez-vous? est-ce timidité?
Ou prouver à l'état votre fidélité?
Et pour nos ennemis montrer cette indulgence,
N'est-ce pas avec eux être d'intelligence?

Eh quoi ! des citoyens contre nous conjurés
Sont de Catilina les appuis déclarés ;
Ses partisans secrets, nos amis infidèles,
Hâtent de tous leurs vœux l'approche des rebelles.
Que dis-je ? en ce sénat, de nous-même ignorés,
D'ennemis plus ardens nous sommes entourés :
On craint de les punir ! la voix qui nous implore
Nous semble à la faiblesse encourager encore !
Faisons-nous, j'y consens, ce généreux effort,
Et laissons la pitié maîtresse de leur sort.
Exemples malheureux d'une vertu trop rare,
Oui, ce sont, croyez-moi, des mortels qu'on égare.
Laissons à Céthégus, pour prix de son forfait,
Du jour qu'il nous ôtait achever le bienfait,
Si lui-même deux fois, au mépris de la vie,
Pour les mêmes bontés n'a trahi la patrie.
Par les mêmes égards qu'au crime encouragés
Lépide et Lentulus soient aussi protégés,
Si de ces inhumains l'orgueil et l'avarice
Ont respecté jamais les dieux et la justice.
Qu'ils tremblent ! jusque-là s'ils ont pu se flatter !
Et que l'arrêt fatal que vous allez dicter,
Contentant à la fois Rome qui vous contemple,
Soit de nos ennemis la terreur et l'exemple !

SILANUS.

Romains, c'est le conseil que je vous ai donné.

CICÉRON.

Je vois par votre avis le sénat entraîné.
Licteurs, éloignez-les. Qu'on les mène au supplice.

LENTULUS.

De cet inique arrêt vous êtes le complice?
Ah! vous-même, avant nous, craignez de l'éprouver,
Violateur des lois que vous osez braver.

CÉTHÉGUS.

Seigneur, à vos genoux pourrai-je sans audace?....

CICÉRON.

Je puis à vos aveux accorder votre grâce :
C'est le dernier bienfait dont Tullie envers vous
S'acquittait en mourant pour un indigne époux.

CÉTHÉGUS.

Et je le recevrais, seigneur, de ma victime!
Adieu! de tout mon sang je cours laver mon crime.

(On emmène les conjurés.)

## SCÈNE IV.

CICÉRON, CATON, SILANUS, CÉSAR,
SÉNATEURS, LICTEURS.

CÉSAR.

Par sa noire action faussement prévenu,
Ainsi, je le vois trop, consul, vous l'avez cru?
Un traître, en son essor, flétrit ma renommée,
Si sous la calomnie elle reste opprimée.

CICÉRON.

Je ne vous juge point sur de vagues discours,
Mais Rome attend de vous de plus pressans secours;

Que fait ici César, qui parle de sa gloire
A l'état en danger jaloux d'une victoire?

CÉSAR.

Voilà par quel reproche il fallait m'accuser;
Voilà l'exemple enfin qu'il me faut proposer.
Après la trahison, qu'à mes yeux on annonce,
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.

## SCÈNE V.

CICÉRON, CATON, SILANUS, SÉNATEURS, LICTEURS.

CICÉRON.

Il n'en faut point douter : sans la sévérité
Qui prononce un trépas qu'ils ont trop mérité,
Et s'affranchit des lois pour fonder leur puissance,
Ils échappaient encore à notre obéissance.
On s'agitait pour eux, on tirait de nos mains
De nos calamités ces auteurs inhumains;
De l'un les affranchis et de l'autre les proches,
De tous les partisans, par d'indignes reproches,
Du peuple en leur faveur excitaient la pitié,
Et couraient les soustraire à notre inimitié.
Catilina pourtant, aux portes de la ville,
N'attend pour les briser que la guerre civile.
En vain à ses efforts le noble Antonius
Oppose ses soldats et ceux de Pétréius.

J'ignore quel succès le destin leur prépare;
Il faut les secourir; sénat, qu'on se sépare.
Mais un héraut paraît.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN HÉRAUT.

CICÉRON.

Que nous annoncez-vous ?

LE HÉRAUT.

L'indulgence du ciel, la fin de son courroux,
Le plus heureux succès où votre zèle aspire;
Sénat, écoutez-moi.

CATON.

Que venez-vous nous dire ?
Eh bien! les conjurés, Septime ?

LE HÉRAUT.

Ils ont vécu.
Aux mutins, dont pour eux un groupe s'est ému,
Les triumvirs à peine annonçaient leur sentence,
Tous se sont de terreur dispersés en silence.
Le peuple enfin, pour eux changé dans un moment,
Fait succéder sa haine à son empressement:
A peine a-t-il appris les fatales ruines
Dont ils devaient sur lui déchaîner les machines,
Il les hait, les déteste, et de cris de fureur
Les poursuit chez les morts, maudissant son erreur;

Dans le même moment qu'aux transports de sa joie,
Pour ses jours conservés il s'abandonne en proie;
Et que, dans une nuit brillante de clarté,
Le nom de Cicéron jusqu'aux cieux est porté.
Mais ce qui va surtout étonner ce grand homme,
Mais un bonheur plus grand que l'hommage de Rome,
Catilina, tombé non loin de ce rempart,
Semblait pour expirer n'attendre que César.
Retranché dans son camp, de ses tentes voisines,
Il menaçait encor le dieu des sept collines;
Et ce génie, armé pour nous donner des fers,
Semblait un dieu lui-même échappé des enfers.
Il menace, il foudroie, et dans Rome tremblante
Renvoie, avec la mort, la crainte et l'épouvante;
Mais à peine à ses yeux César a-t-il paru,
Son courage étonné cherche en vain sa vertu;
Des destins ennemis la fortune incertaine
Se range alors pour nous avec l'aigle romaine.
César ose aborder ce chef victorieux:
Il le presse, il l'atteint, il détourne les yeux;
Et, des dieux qu'il servait empruntant le tonnerre,
Sans juger pour quels coups, il l'étend sur la terre.
A ce héros pourtant, en lui prêtant ma voix,
Je crains de dérober l'honneur de ses exploits:
Il accourt, et déjà vous en eût fait hommage,
Sans la foule empressée autour de son passage;
Mais le voici lui-même.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh bien! digne Caton,
Triomphant à l'armée, ici m'accuse-t-on?
Eh bien! consul, César trahit-il la patrie?

CICÉRON.

Il suffit, je sais tout; vous l'avez bien servie.

FIN.

# HÉCUBE,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

## OUVRAGES DE L'AUTEUR.

Le Défiant, comédie en cinq actes, en vers. Paris, *Michaud.*

Les Malheurs de l'amour, ou les Mémoires d'une Femme, roman in-12. Paris, *Le Normant.*

Poésies diverses et Pièces de théatre, 1 vol. in-12. Paris, *Eymery.*

Célestine, ou l'Héroïne de Roman, 2 vol. in-12. Paris, *Ambroise-Dupont.*

Catilina, tragédie en cinq actes, imitée de Ben Johnson. Paris, *Vente.*

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

# HÉCUBE,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR P. J.-B. DALBAN.

PARIS,

VENTE,
BOULEVARD DES ITALIENS, N° 7.

RAPILLY,
PASSAGE DES PANORAMAS, N° 43.

A. SAUTELET ET Cie,
RUE DE RICHELIEU, N° 14.

A. MESNIER,
PLACE DE LA BOURSE.

1829.

# PRÉFACE.

Il ne manque à tel ouvrage représenté qu'une intrigue, des caractères et un dialogue qui aient le sens commun pour être une pièce ; à tel autre ouvrage imprimé et privé du jour de la représentation, il ne manque souvent qu'un théâtre et des acteurs.

Si certaines gens voulaient convenir que dans une tragédie ils ne voient autre chose que l'art du machiniste, un vain jeu de représentation, et un langage ridicule, alors tout serait fini et on leur passerait leurs prétendus succès ; mais tant qu'ils s'obstineront à décorer leurs malheureux essais du nom du plus beau des arts, on leur rira au nez et on se moquera de leurs ridicules entreprises.

On ne s'attachera point ici à réfuter sérieusement la prétendue révolution arrivée dans l'art dramatique ; elle est si inattendue, si étrange, elle sent tellement le placage qu'il est impossible de ne pas la comparer à ces débauches publiques du peuple de Lacédémone où l'on enivrait les Ilotes pour en dégoûter les honnêtes gens.

Qu'il n'y ait point de littérature proprement dite à Paris, c'est ce qu'il est facile de prouver puisque, la littérature étant l'expression des mœurs d'un peuple, aucun ouvrage n'y porte l'empreinte du caractère national. Que sont devenus le roman, la poésie fugitive, la critique? La proie du malheureux genre gothique et barbare qui corrompt aujourd'hui toutes les branches de littérature. Mais s'il est une partie dans laquelle cette révolution soit impossible, c'est assurément l'art dramatique, parce que la comparaison avec de meilleurs ouvrages y sera toujours trop facile à faire, et que sur un point aussi délicat que notre amusement, il est impossible de ne pas s'a-

percevoir bientôt de ce qui est bon ou mauvais, de ce qui plaît ou déplaît. Si quelque chose prouve le bon sens de la nation, c'est le silence absolu gardé sur les singuliers scandales dont les arts sont affligés. Quel ouvrage un peu remarquable s'est élevé contre ce qu'on appelle genre romantique? Et qui n'a déploré en secret l'oubli de tant de chefs-d'œuvre comme étouffés sous un déluge de productions misérables?

Quelques tentatives malheureuses dans l'art dramatique ne sont donc pas les marques les plus sensibles de sa décadence. Depuis long-temps elle s'annonçait par des causes plus éloignées. On la découvrait dans l'incertitude des jugemens du public, dans sa facilité à s'engouer pour de certaines réputations qu'il abandonnait avec la même légèreté. Ces variations étaient la preuve que le goût de la poésie était généralement affaibli, et que plus rares encore étaient la sûreté de goût, le tact, la délicatesse, qui font les vrais connaisseurs.

Il faut en convenir, l'art en lui-même

avait aussi éprouvé des changemens ; il avait fait des progrès, il avait acquis des perfections purement idéales et superflues, dans lesquelles le public n'avait pu le suivre, et où les artistes étaient restés à peu près les seuls juges de leur mérite.

Au milieu du dégoût ou de l'inconstance du public des voix se sont élevées, qui ont trouvé dans la disposition des esprits une confiance trop aveugle en des jouissances nouvelles. On a parlé du *nouveau* sans songer que ce serait encore quelque chose d'assez nouveau que des ouvrages de l'ordre de ceux des grands maîtres, et que dans tout autre sens, ce mot ne signifiait rien, et n'offrait qu'une chimère à l'inquiétude de l'imagination.

Les sciences s'avancent lentement vers la perfection, les arts y vont de suite. A peine les facultés humaines se sont-elles appliquées aux arts de l'imagination qu'elles en circonscrivent les bornes. Ils ne doivent rien aux progrès du temps ni du langage ; ils forment eux-mêmes leur langue et nais-

sent tout formés. Les règles antiques contre lesquelles on s'élève ont d'ailleurs pour elles l'expérience de deux siècles, et l'expérience du passé dans tous les siècles de lumières.

Quant au *nouveau* en matière de style, l'application en est encore si impossible, que, comme on vient de le dire, la poésie en naissant chez un peuple, forme elle-même sa langue, se l'approprie, la modèle sur ses besoins, et que vouloir la changer quand elle est formée, c'est la dénaturer et en méconnaître le génie.

Nous ne paraissons guère nous douter que Corneille dans ses beaux endroits est encore supérieur à tout ce qu'on a fait depuis. Une coupe singulière dans le dialogue, l'alliance bizarre des expressions, une élégance à la fois pauvre et recherchée, ne feront jamais le mérite d'un ouvrage; pour juger de la valeur des expressions il faudra toujours en venir à peser le sens qu'elles renferment : comme dans un travail précieux on considère à la fois l'élé-

gance de l'ouvrage et le poids du métal. Qu'y a-t-il de mieux écrit que cette scène où le Menteur fait à son père le faux exposé des embarras dans lesquels il s'est trouvé, et de la manière dont il en est sorti en épousant sa maîtresse? Quoi de plus parfait que toute cette pièce dont le style n'a rien perdu de sa fraîcheur? Et qu'avons-nous à opposer après des siècles aux scènes si substantielles de toutes les pièces du maître?

La poésie dramatique ainsi envisagée offre l'image de quelque chose de svelte et de délié dont elle seule peut donner l'idée et qui étonne par son fini, sa grâce et sa légèreté. Le Misanthrope, la Métromanie, le Méchant dans la comédie en sont des modèles. C'est le génie de la poésie dramatique en France, qui n'a rien de commun avec les formes lourdes du théâtre des autres nations, qu'on veut nous faire admirer. Vouloir le changer ce serait tout perdre ou plutôt ce serait une tentative inutile. On ne transplantera pas plus la littérature ger-

manique en France qu'on ne recueillera les vins du Rhin sur les coteaux de la Bourgogne. L'esprit naturel du terroir plus fort que l'esprit du moment s'y oppose et combattra toujours pour l'empêcher. Si l'engouement pour de malheureuses imitations pouvait encore durer, le temps n'en confirmerait point le succès, et la comparaison avec les avantages d'un autre système ne saurait manquer de faire tomber ces productions dans le mépris.

Outre le mérite de la difficulté vaincue qu'on ne saurait disputer à la poésie, puisqu'il en est un dans tous les arts, comme la musique, la danse, la peinture, on trouve encore dans le système des unités l'avantage d'un intérêt plus puissant, plus soutenu qui naît de l'ordre et de l'enchaînement des parties. On y trouve aussi l'avantage des surprises, des situations qu'on ne saurait rencontrer dans un système irrégulier, puisque le poète n'y est obligé à rien, et qu'il a toute liberté d'éviter ce qui est naturel et rare, pour tomber

dans ce qui est commun et extravagant. On trouve enfin dans le respect des règles l'ensemble d'une composition imposante, où *tout marche et se suit*, dont on ne peut rien retrancher sans nuire au tout, et qui est comme la clef de l'édifice sans laquelle tout se relâche et tombe en ruine.

La poésie dramatique en France a eu le mérite de prêcher des principes d'humanité, de tolérance, de bienveillance universelle, qui ont retenti sur tous les théâtres du monde et qui ont répandu les bienfaits de la civilisation. C'est la direction donnée à son théâtre dans laquelle elle a devancé toutes les nations et par où elle doit les surpasser toutes. Ce n'est point l'objet dans lequel paraissent conçues ces imitations des littératures étrangères dont la vérité tristement historique ne nous offre que des atrocités révoltantes. Le poète doit se proposer sans cesse le développement de quelque grande vérité, ou la peinture morale de quelque caractère échappé au pinceau des grands maîtres : s'écarter de ce

but c'est faire rétrograder l'art, c'est lui ôter sa vocation, son principe, le sentiment de nos besoins intimes qui a remplacé le dogme de la fatalité des anciens, et dont l'objet est de nous corriger par la terreur et la pitié. Il en faut convenir nos productions portent l'empreinte d'une époque malheureuse, image des tourmens auxquels leurs tristes auteurs sont en proie. On n'y voit que spectres fatigans pour l'imagination et matière à l'irritation de nos nerfs; à peine exprimerait-on de tout ce fatras une idée ou un sentiment consolant. On semble craindre d'émouvoir l'âme des spectateurs et de parler à des hommes. Qui dirait que toute notre littérature ne fût que la parodie de ce vers si frivole :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?

Ce sont cependant ces Romains qui ont tout créé en Europe, qui nous ont donné nos mœurs et notre législation. Ils forment notre éducation; nous leur devons notre langue usuelle et celle de la religion, et nous

les bannissons de nos théâtres ! Et ils ne sauraient plus exciter dans nos cœurs que des émotions coupables !

Ce sont les abus contre lesquels je m'élève qui ont préparé la décadence de l'art dramatique et qui achèveront de le perdre, si on n'y prend garde.

*Spes nulla ulterior. . . . . . . .*

. . . . . . . . . . . . . . . . .

*Nos tamen hoc agimus, tenuique in pulvere sulcos*
*Ducimus, et littus sterili versamus aratro.*

JUV., Sat. VII.

# HÉCUBE,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

## PERSONNAGES.

HÉCUBE, reine de Troie.

POLYXÈNE, fille d'Hécube.

AGAMEMNON, chef de l'armée grecque.

ULYSSE, prince de l'armée grecque.

POLYMNESTOR, roi de Thrace.

HÉLÉNUS, fils de Polymnestor.

MÉGISTE, confident de Polymnestor.

IDA, femme de la suite d'Hécube.

TROYENNES.

GRECS.

La scène est dans la Chersonèse de Thrace.

# HÉCUBE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

POLYMNESTOR, MÉGISTE.

MÉGISTE.

Oui, long-temps le jouet et des vents et des flots,
Des Grecs sur cette rive abordent les vaisseaux;
Avec la Grèce enfin Troie y vient de descendre :
Hécube est avec eux; et d'Ilion en cendre
Ce reste malheureux, dernier sang de ses rois,
Polyxène.

POLYMNESTOR.

Mégiste, enfin je te revois!
Cher appui de ton maître, ami dont ma prudence
S'est ménagé de loin l'utile confidence,
Dans Pergame, éprouvé par tes prudens avis
Quand ma pitié craintive en retira mon fils,
J'ai recueilli de loin ces conseils salutaires
Dont m'éclairaient dès-lors tes utiles lumières.
Que dis-tu? que m'annonce un pareil traitement?
La reine dans ces lieux! Quel est ce changement?

MÉGISTE.

Bien moins que de pitié, digne de votre haine,
Exemple des rigueurs où le destin l'enchaîne,
Elle arrive; elle suit dans la honte des fers
Un de ces fiers mortels auteurs de ses revers,
Dont la sanglante main tient sous elle abaissée
De vingt rois, ses aïeux, la splendeur éclipsée.
De ses maîtres pourtant la fière autorité
Se relâche aujourd'hui de sa sévérité,
Et souffrant sans témoins qu'elle vous entretienne,
On confie à vos soins la garde de la reine;
Vous l'allez voir bientôt.

POLYMNESTOR.

Me serais-je attendu
Au coup dont mon esprit vient d'être confondu?

MÉGISTE.

Quoi! la redoutez-vous?

POLYMNESTOR.

Ah! plus que tu ne penses:
Ne soupçonnes-tu pas mes justes défiances?
De ses fils, tu le sais, entre mes mains sauvé,
L'un, par son père même au trépas enlevé,
Fut jadis dans le cours de leur longue disgrâce
Réservé pour survivre aux périls de sa race.
Des immenses trésors à ce prince promis,
L'héritage avec lui me fut encor remis;

De Troie, en ses malheurs, espérance dernière,
Et que je devais rendre un jour à sa misère.
Eh bien! de ce trésor à mes soins confié,
Ce fils, à leurs regards, la plus chère moitié,
Il n'est plus.

MÉGISTE.

Quoi! seigneur?...

POLYMNESTOR.

De ton funeste indice
L'avis fut aussitôt l'arrêt de son supplice.
A peine par tes soins sus-je le triste sort
Des princes qui dans Troie avaient trouvé la mort,
Aux funestes destins de sa famille entière,
Je rejoignis ce fils, privé de la lumière.
Ce palais renferma ce mystère profond.
D'un meurtre encor récent ce témoin me confond.
Que répondre aux fureurs d'une odieuse mère
Qui peut-être aux refus opposant la prière,
De nos Grecs soulevés se faisant des amis,
Va bientôt avec eux me demander son fils?

MÉGISTE.

Si d'un pareil danger la crainte encor vous blesse,
Ah! savez-vous, seigneur, jusqu'où le sort l'abaisse?
Sans pouvoir sur les Grecs, tout ce qu'elle en attend
Après tant de malheurs, c'est un malheur plus grand.
On dit que de sa fille en secret poursuivie,
Un oracle fatal menace encor la vie :

D'Achille qui l'aimait l'ombre ainsi nous instruit,
Jusqu'à travers les flots ce dieu vengeur la suit.
Ainsi s'explique au moins la foudre et les tempêtes
Dont jusqu'ici les dieux ont menacé nos têtes.
Ce héros, de nos ports nous fermant les chemins,
Veut qu'ici Polyxène expire par nos mains.
La reine n'en sait rien; mais ce nouveau présage
De nos Grecs abattus réveille le courage,
Et tourne seul vers vous nos timides vaisseaux,
Jusqu'au fond de vos ports rejetés par les flots.

POLYMNESTOR.

Que cet heureux récit passe mon espérance!
Il dissipe mon trouble et me rend l'assurance.
Ne crois pas que mon sort doive se démentir.
De ses riches trésors me laissant éblouir,
Oui, la soif de cet or, devenu légitime,
Plongea ma main avide au sang de ma victime;
Des biens qu'un crime heureux fit passer dans mes mains,
Retenons la faveur par mes prudens desseins.
Déjà pour m'assurer ces richesses cruelles
J'ai su mettre à profit tes dernières nouvelles,
Lorsque depuis un mois tu m'as dans ce séjour
De la reine et des Grecs annoncé le retour.
Dans la splendeur de Troie, en sa magnificence,
De mon fils, tu le sais, on élevait l'enfance,
Avant que de Priam on m'envoyât le fils;
Ces princes dans sa cour ensemble étaient unis,

Et même l'amitié resserrant cette chaîne
A l'hymen d'Hélénus promettait Polyxène.
A peine ai-je prévu de quels droits malheureux
La reine à son approche attesterait les nœuds,
Qu'aussitôt, loin d'Hécube et loin de la princesse,
J'ai banni de mon fils l'imprudente tendresse.
Déjà trop prévenu par leur dernier malheur,
A peine en ma présence en cachait-il l'horreur;
Son trépas s'opposant à leur intelligence
Prévient de ses aveux la funeste imprudence,
Et nous pourrons sans crainte, à l'abri de leurs coups,
Voir ce que va des Grecs ordonner le courroux.
Toi, cependant, sois sûr du succès de ton zèle;
Et.....

MÉGISTE.

J'en reçois le prix quand je vous suis fidèle.
Mais la reine vers vous devance Agamemnon.

## SCÈNE II.

### HÉCUBE, POLYXÈNE, POLYMNESTOR.

HÉCUBE.

O terre! ô port ouvert aux débris d'Ilion!
De Priam dans vos murs recevez la famille;
Je confie à vos dieux et sa veuve et sa fille.
Mais quelle est cette enceinte? où porté-je mes pas?
Ah! seigneur, ah! du moins je ne me trompe pas,
A cet auguste aspect que vous faites paraître,
De ces lieux, je le vois, oui, vous êtes le maître.

Vous, dans mes longs malheurs imploré tant de fois,
Enfin, Polymnestor, c'est vous que je revois!

POLYMNESTOR.

O reine! ô de mes rois tige auguste et sacrée!
Vous revoyez la terre à Cécrops consacrée;
D'un prince votre ami vous visitez la cour
Dans ces lieux où jadis vous reçûtes le jour.
O princesse!

HÉCUBE.

Ah! seigneur, ah! mêlez moins de charmes
Au plaisir d'un retour qui fait couler mes larmes.
Sous le poids des malheurs dont m'accablent les dieux,
Hélas! vers vous encor puis-je lever les yeux?
Seigneur, Priam n'est plus; Troie est tombée; Achille
Ne s'est fait qu'un tombeau de cette immense ville.
Devant vous de vingt rois la fille est dans les fers;
Moi-même, esclave aussi, je fléchis et je sers.
Attendant d'un vainqueur le barbare caprice,
Ma fierté s'est soumise aux volontés d'Ulysse.
Réduite au sort affreux d'embrasser vos genoux,
Suis-je Hécube, en effet? me reconnaissez-vous?

POLYMNESTOR.

Du bruit de vos malheurs, dont la terre est semée,
J'ai su tout ce qu'au monde a dit la renommée,
Et que d'un sort en tout digne d'un si grand cœur,
Le ciel à vos vertus égalait la rigueur.
Mais vous-même, madame, oubliant tant de gloire,
Cédez-vous au malheur une indigne victoire?

Songez-vous que bientôt, prêt à vous affranchir,
D'un vainqueur irrité l'orgueil peut se fléchir?
Enfin pour écarter d'autres sujets d'ombrage
Songez-vous sur quels bords vous a jeté l'orage?
Que ce refuge ouvert, où vous eussiez péri,
Contre vos ennemis vous offre un sûr appui,
Et qu'un hymen heureux, par une étroite chaîne,
Doit engager bientôt mon fils à Polyxène?

HÉCUBE.

Ah! cet heureux espoir ne nous est plus permis;
Et les infortunés conservent peu d'amis.
Mais où donc est ce fils, digne sujet de larmes,
Et mon cher Polydore, objet de tant d'alarmes,
Qu'il me tarde déjà de presser dans mes bras,
Et que mon cœur appelle au devant de mes pas?

POLYMNESTOR.

Pour des destins si chers soyez sans défiance.
Le prince avec mon fils ne peut craindre d'offense.
Tous deux, pour peu d'instans, éloignés de ma cour,
Quand je l'ordonnerai vont presser leur retour.

POLYXÈNE.

O frère, hélas! si cher, la moitié de ma vie,
Oh! quand pourra ta sœur être à toi réunie?

POLYMNESTOR.

Vous trouverez bientôt un terme à votre ennui,
Et peut-être ce jour va vous rejoindre à lui.
Vous voyez la demeure où sa douleur trompée
Vous appelle, à pleurer jour et nuit occupée.

Là je conserve aussi les richesses et l'or
Dont Troie accumula le précieux trésor,
Et qu'au juste héritier je brûle de remettre.
Entrez. Puissent ces biens ne pas changer de maître!
Puissé-je aussi garder moi-même dans ces lieux
Dans des amis si chers des biens plus précieux!

HÉCUBE.

Allons, oui, de mon fils montrez-moi la demeure
Aux lieux où vos bontés souffrent que je le pleure.
Mais j'aperçois déjà passer dans ce séjour
De mes cruels vainqueurs la déplorable cour,
Captive comme nous aux campagnes du Xanthe,
Et qu'à votre justice il faut que je présente.

(On aperçoit une suite de Troyennes qui traversent la scène, et qui entrent dans le palais de Polydore.)

POLYMNESTOR.

Entrez donc. Je vais voir vos superbes vainqueurs,
Dans leur funeste zèle intimider les cœurs,
Et s'il se peut bientôt hâter un sacrifice
Qui rende de mon fils le retour plus propice.

## SCÈNE III.

### HÉCUBE, POLYXÈNE.

HÉCUBE.

Attendons-en l'effet; au succès de ses vœux
Vous devrez un époux, un frère malheureux.
Oui, ma fille, calmez cette sombre tristesse
Où votre cœur languit sous le poids qui l'oppresse;

Enfin dans nos malheurs j'espère un sort plus doux,
Et les dieux vont sans doute apaiser leur courroux.

POLYXÈNE.

Ah! quel est votre espoir? fille, esclave et princesse,
Je vous vois dans les fers où le destin m'abaisse.
J'ai tout perdu; le ciel, en d'indignes liens,
Me fait ici survivre à la honte des miens;
Et vous croyez, après le destin qui m'accable,
Qu'il soit encor pour moi de bonheur supportable!
Aux revers d'Ilion ferons-nous le mépris,
D'oublier des affronts que sa perte a suivis?

HÉCUBE.

Ah! le ciel permet-il des maux sans espérance?
Il console à la fin la plus longue souffrance.
Née avec nos malheurs, ils commencent pour vous;
Dans le berceau nourrie, à l'abri de leurs coups,
Vous n'avez pu prévoir en ouvrant la paupière,
Les pleurs dont ma douleur s'abreuva la première.
Dix ans, j'ai vu la main qui produit nos regrets,
Chaque jour dans mon cœur, lancer de nouveaux traits:
Ilus meurt, aussitôt il est suivi d'Icile;
Hipponoüs fait place au trépas de Troïle;
Et Troie enfin, cédant à nos derniers malheurs,
Dans mes yeux épuisés ne trouve plus de pleurs.
J'ai besoin de chercher dans mon erreur frivole,
Après tant de revers, l'espoir qui m'en console.
Enfin après dix ans, je vais revoir mon fils.
Qui sait ce qu'à ses pleurs les destins ont promis?

Il peut relever Troie, encor dans la poussière;
Et faire à nos vainqueurs, expier ma misère.
Enfin ce roi puissant, lui-même, il vous l'a dit;
Ne peut-il pas pour nous armer tout son crédit?
Intimider les Grecs, perdus sur ce rivage,
Et dans leurs fers surpris rompre notre esclavage?
Parmi tant de raisons, que de droit d'espérer!

POLYXÈNE.

Moi, je n'espère rien.

HÉCUBE.

Et pourquoi l'ignorer?
A l'hymen d'Hélénus, vous étiez attendue;
Vos malheurs de ce rang ne vous ont point déchue:
Votre hymen peut flatter des rois moindres que nous,
Et tous s'honoreraient de s'allier à vous.

POLYXÈNE.

Non, je ne prétends pas, à nul autre importune,
L'accabler des revers de ma seule infortune.
Hélénus, non, ce cœur, trop indigne d'un roi,
S'il ne peut t'honorer, ne sera pas pour toi;
Je ne veux pas non plus, par un autre hyménée,
Orner de mes tyrans la chaîne infortunée;
Comme aux tristes moitiés d'un superbe vainqueur,
Des héros d'Ilion faire envier la sœur.
Ma mère, de ces rois qu'il faut que je révère,
Un héros soutiendra la dignité première.
Que l'orgueil de revivre en cet appui nouveau,
Soit en mourant l'espoir que j'emporte au tombeau

Tout me dit que pour moi ma course est terminée,
Et du plus noir complot se voit environnée.
En fuyant Ilion pour ne la plus revoir,
A jamais sur ses bords j'ai laissé tout espoir.

HÉCUBE.

Ah ma fille ! à ce point vous laissez-vous abattre ?
Serez-vous contre moi la première à combattre ?
Que contre mes efforts vos troubles renaissans,
Rendent encor des miens les ennuis plus pressans !
Croyez-vous donc mon cœur insensible à l'outrage ?
Moi-même en vous parlant j'ai besoin de courage ;
Ne m'ôtez pas l'appui qui m'aide à m'aveugler,
Et du moins par pitié laissez-vous consoler.

## SCÈNE IV.

### AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Aux mânes de la Grèce et du fils de Pélée,
La victime, seigneur, va donc être immolée ?
Vous voyez, à nos yeux elle craint d'approcher,
Comme fuyant l'autel que son cœur vient chercher.
Du moins quelques instans, différez son supplice.
Ne peut-on empêcher ce triste sacrifice ?
Vous-même en l'ordonnant, juge de sa rigueur,
N'osez-vous le blâmer ?

AGAMEMNON.

Eh ! le puis-je, seigneur ;

Lorsque des dieux sur nous la colère allumée,
De ses ordres vengeurs menace cette armée ;
Quand jetés sur ces bords nous n'y venons chercher,
Que le prix de ce sang versé sur le bûcher ?
Voyez de ces rigueurs l'image menaçante,
Ce ciel semé d'éclairs, cette mer frémissante.
L'Aulide encor présente à mes tristes esprits,
Offrait moins de dangers à mes regards surpris.
A peine à nos efforts la rame ouvre une voie,
La mer gronde.... et l'abîme a ressaisi sa proie.
La victime tremblante, et que j'allais sauver,
Vient encor sous la main qui la doit captiver ;
Debout sur le rivage, Achille la demande,
Marque à nos yeux l'autel et désigne l'offrande.

ULYSSE.

Ah ! quelle offrande, ô ciel ! dont je me sens frémir ?
Aux regards d'une mère oserez-vous l'offrir ?
Une vierge timide, et de qui la faiblesse
De ses revers à peine instruisit la noblesse,
Va s'avancer du trône aux horreurs du trépas,
Et ce spectacle, ô ciel ! ne vous attendrit pas !

AGAMEMNON.

Je vous entends, seigneur. Mais qui, je puis le dire,
Doit sentir moins que moi la pitié qu'il inspire ?
N'ai-je donc pas moi-même, et d'un bras triomphant,
Pour le salut des Grecs immolé mon enfant ?
A la fille des rois à leur sort réunie,
Qu'avait fait autrefois ma fille Iphigénie ?

Tout ne me dit-il pas qu'à ces mêmes Troyens
J'ai des droits les plus saints immolé les liens ?
Et qu'enfin par devoir il est temps que j'expie
De ma première erreur le sacrifice impie ?
En vain de mes remords croyez-vous m'effrayer ;
C'est combattre mes vœux, moins que les appuyer,
Que rouvrir dans mon cœur les pleurs dont je soupire.
Il faut, n'en doutez pas, que Polyxène expire ;
Qu'un sang que je déteste, à mes pieds répandu,
Apaise en s'y mêlant celui que j'ai perdu,
Et que Troie en ces lieux achève de s'éteindre,
Objet même d'horreur quand il n'est plus à craindre.

ULYSSE.

Ah ! si c'est Troie ici que la haine poursuit,
Sur ce reste échappé d'un sang qu'elle proscrit,
Serait-ce à Polyxène à devoir s'en défendre,
Et le sang qu'à la Grèce il convient de répandre ?
Songez-y. Ce séjour doit vous instruire assez
Du crime et des rigueurs à nos devoirs tracés.
Du vieux père d'Hector, un autre fils respire,
Ici dans l'infortune, élevé pour l'empire.
N'est-ce pas lui plutôt que demandent les dieux ?
Je ne répugne point à leurs ordres pieux ;
Mais sans leur immoler le sang de l'innocence,
Ne puis-je en sa faveur expliquer leur vengeance ?

AGAMEMNON.

Polydore, tel est le nom du fils des rois,
Ici pour leur survivre élevé par ses droits ;

Polydore, des Grecs, subira l'humble chaîne,
Et vos mains aux autels conduiront Polyxène.
Vous ne me rappelez le nom de cet enfant
Que pour sauver la sœur du glaive qui l'attend.
Est-ce ainsi que des dieux vous servez la justice,
Et qu'à ces soins prudens je reconnais Ulysse?

ULYSSE.

Non; mais, seigneur, vous-même, écoutez mieux leur voix,
Et consultez l'oracle une seconde fois;
Avant que, d'une erreur ne commettant le crime,
Vous ne vouliez trop tard sauver votre victime.

AGAMEMNON.

J'y consens. Oui; suivons l'ordre qui m'est dicté;
Mais que l'oracle aussi soit soudain consulté.
La victime coupable est assez condamnée;
Est-ce un tort d'en hâter la dernière journée;
Et qu'un peuple envers nous coupable si souvent,
Puisse subir en elle un dernier châtiment?

ULYSSE.

Venez; et faisant taire un feu trop légitime,
Laissez quelques momens respirer la victime.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

### HÉCUBE, POLYXÈNE, IDA.

HÉCUBE.

Ma fille, où fuyez-vous?... mais que nous veut Ida?

IDA.

Un appui qu'en ces lieux le ciel vous conserva,
Le fils du souverain de cette île sauvage,
Hélénus, pour vous voir aborde ce rivage.

HÉCUBE.

O bonheur! ô secours que je n'attendais pas!
Qu'il entre.

## SCÈNE II.

### HÉCUBE, POLYXÈNE.

HÉCUBE.

Polydore accompagne ses pas.
Ah! ma fille, au moment qui comble notre attente,
D'où naît, dans votre esprit, cette sombre épouvante?
Vos yeux semblent frappés de nouvelles horreurs,
Et le jour qui les chasse obscurcit vos terreurs.

Ce palais, cette cour, n'est plus un port tranquille ?
Expliquez-vous enfin.

POLYXÈNE.

Ah ! quel sauvage asile !
Quel barbare séjour ! des antres de ces mers
L'abîme est moins affreux sur leurs rochers déserts.
Vous reposez en paix dans cette triste enceinte,
Et vos yeux au sommeil s'y sont fermés sans crainte.
Savez-vous dans ces lieux le sort qui vous attend ?
Ma mère, savez-vous si mon frère est vivant ?
O crime ! horrible sort !

HÉCUBE.

Je vois couler vos larmes ;
Ma fille, dissipez ou comblez mes alarmes !
Expliquez-vous !

POLYXÈNE.

Vous-même, avant de m'écouter,
Ma mère, à mes désirs cessez de résister.
La nuit qui vous jeta sur ce triste rivage,
De quel songe sinistre eûtes-vous le présage ?

HÉCUBE.

Eh bien ! puisqu'à vos vœux je ne le puis cacher,
Des bras qui vous gardaient je vous vis arracher.
Funeste image encor trop présente à ma vue !
Je songeais que d'un voile à mes yeux revêtue
Sur le fatal bûcher l'on conduisait vos pas,
Et qu'à l'autel des dieux le glaive de Calchas....

Mais pourquoi rappeler de si vaines alarmes ?
Qu'a de commun ce songe et l'objet de vos larmes ?
Répondez.

POLYXÈNE.

Pourriez-vous reconnaître les lieux,
Dont ce songe fatal avait frappé vos yeux ?

HÉCUBE.

Oui ; si mon trouble encor ne m'a point aveuglée,
C'est ici qu'à mes yeux vous fûtes immolée,
Aux mêmes lieux présens à mes esprits confus,
Et qu'ô prodige ! encor je n'avais jamais vus.

POLYXÈNE.

Connaissez donc du sort le barbare caprice,
Et choisissez enfin de crainte ou de supplice.
D'un sommeil secourable, au fond de ce palais,
Pour la première fois mes yeux cherchaient la paix :
Tout à coup devant moi j'aperçois Polydore
Pâle, les yeux éteints des pleurs qu'il verse encore,
Sans voix, mais d'une plaie ouverte dans son sein
Accusant l'attentat d'une barbare main.
Soudain pour l'embrasser de mon lit je m'élance,
Quand de mes bras trompés il fuit et me devance :
Je le suis à travers les murs de ce palais,
Sous les sombres lambris des lieux les plus secrets,
Et plus je crois toucher au but que je désire,
Plus s'éloignant de moi je le vois qui m'attire.
Enfin dans les détours d'un sombre appartement
Il arrête ses pas, que je suis en tremblant ;

D'un humide pavé le sang rougit la pierre,
Et du sein du héros coule encor sur la terre.
« Vois, vois, dit-il, ma sœur, les coups dont je péris ;
« Fuyez, et d'Hélénus écoutez les avis. »
Tandis qu'à lui parler moi-même je m'essaie,
Son sang à gros bouillons s'échappe de sa plaie,
Et son ombre bientôt n'est plus qu'une vapeur.
Je m'éveille et je fuis ; jugez de ma terreur.
Hélas ! mon frère est mort !

HÉCUBE.

En croirez-vous un songe ?
Peut-il causer le trouble où son erreur vous plonge ?
Vous savez comme un songe à mes sens soulevés
Montra votre supplice, et pourtant vous vivez.
Croyez qu'ainsi que vous votre frère respire.

POLYXÈNE.

Craignez qu'ainsi que lui moi-même je n'expire.
A peine revenant du trouble de mes sens,
Je tâchais d'écarter de vains pressentimens,
Qu'aussitôt du malheur une main trop fidèle
Me remet de mon sort une preuve cruelle :
Un billet dont l'écrit par mon frère tracé
Contient l'événement par mon songe annoncé,
Me dit que d'une main secrètement barbare
La trahison horrible à jamais nous sépare ;
D'éviter des périls dont il frémit pour moi,
Et qu'enfin d'Hélénus j'en puis croire la foi.

HÉCUBE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Me serais-je méprise ?
Ah ! vous-même craignez qu'une affreuse surprise...
Cependant près de moi je ne vois pas mon fils.
Dieux ! dissipez mon trouble.

## SCÈNE III.

### POLYMNESTOR, AGAMEMNON, HÉCUBE, POLYXÈNE.

AGAMEMNON.

A regret j'y souscris ;
De Troie en ce palais un jeune fils respire,
Que loin des yeux jaloux vos soins semblent conduire ;
Mais à la Grèce enfin c'est trop vouloir céler
L'ennemi dangereux qu'il lui faut révéler,
Un bien qu'à sa conquête il vous plut de défendre,
Et qu'aux soins de sa gloire il convient de reprendre.
Ne lui cachez donc plus ce fils qu'il faut livrer ;
Et montrez-le à la Grèce.

HÉCUBE.

Il le faut déclarer.
D'un mystère cruel moi-même importunée,
Je commence à percer sa triste destinée :
Oui ; montrez-nous ce fils, ce fils mon seul appui,
Digne race des rois qui revivent en lui.
Qui peut loin de mes bras retenir sa tendresse ?
Si mon fils est vivant, il est temps qu'il paraisse.

## SCÈNE IV.

### HÉLÉNUS, POLYMNESTOR, AGAMEMNON, HÉCUBE, POLYXÈNE.

POLYMNESTOR à part.

Oh! téméraire fils que je n'attendais pas!
Viens-tu pour me braver affronter le trépas?
(Montrant Hélénus.)
Le voici.

AGAMEMNON.

Si c'est là l'héritier de l'empire,
Il suffit à la Grèce, et je vais l'en instruire.
Vous, ayez soin toujours de lui représenter
Un dépôt dont vos soins ne sauraient s'exempter.

## SCÈNE V.

### HÉLÉNUS, HÉCUBE, POLYXÈNE.

HÉCUBE.

Qu'importe à mes soupirs de sa vaine menace!
Qu'il vienne dans vos bras me disputer la place.
Vous êtes donc ce fils si long-temps attendu?

POLYXÈNE.

Polydore!

HÉCUBE.

Et pourtant dans mon cœur suspendu
Je ne sais qui retient ma tendresse confuse;
Vous-même, à mes transports votre âme se refuse.

Quoi ! me tromperait-on ? Quels étonnans refus ?
Vous n'êtes point mon fils.

HÉLÉNUS.

Moi ! je suis Hélénus.

HÉCUBE.

O ciel ! et sous son nom l'on vous présente encore !
Pourquoi feindre à mes yeux ? Où donc est Polydore ?
Vous, après lui, l'appui si cher à mon espoir,
Qu'avec tant de plaisir j'aimerais à revoir !
Quand je vous redemande avec tant de constance
Un fils, le compagnon, l'ami de votre enfance,
Je lis votre embarras dans vos regards confus :
Je l'appelle, et mon fils peut-être ne vit plus.
Hélénus, ah ! cruel, dont les secours propices
Auraient plus dignement reconnu mes services ;
Quel fruit, dans les froideurs d'un si faible retour,
Des soins dont ma tendresse a payé votre amour !
Quand un père à mes soins confia votre enfance,
Je lui gardai ce fils, dont je pris la défense.
Troie et ses vains secours, la Grèce et ses malheurs,
N'ont rien pu sur l'enfant dont j'essuyai les pleurs ;
Et même, en pleine paix, vous n'avez pu me rendre
Un fils, le seul soutien que je puisse prétendre :
De ses périls, que dis-je ? on n'a pu le tirer,
Et tout m'instruit des maux qu'il me reste à pleurer.

HÉLÉNUS.

Craignez moins pour un fils, et rassurez vos craintes :
Plût aux dieux n'avoir pas d'autres sujets de plaintes!

HÉCUBE.

Et quel malheur encor pourrait nous menacer ?

HÉLÉNUS.

Je ne revois ces lieux que pour vous l'annoncer,
Et n'évitais l'exil d'un malheureux voyage
Que pour veiller sur vous sur ce triste rivage.
Des Grecs toujours armés contre votre maison
La haine verse ici son dangereux poison,
Et d'un oracle faux semant la crainte vaine,
Demande après Hector le sang de Polyxène.
Achille qui, dit-on, mérita ses sermens,
Venge ainsi de ses feux les douloureux tourmens,
Lorsqu'au lieu de la main que Pâris lui dérobe
Il périt aux autels, des traits de Déiphobe.
Ce héros vous poursuit de son barbare amour,
Et pour dernier bienfait veut vous ôter le jour.

POLYXÈNE.

Ombre jalouse ! ainsi t'irrite encor ma flamme,
A peine un autre amour peut régner sur mon âme.
Va, ne redoute point des cœurs faits à souffrir ;
Je périrai sans crainte et n'ai plus qu'à mourir.

HÉCUBE.

Quoi ! les Grecs, dites-vous, pousseraient l'infamie
Jusqu'à voir dans ma fille une tête ennemie ;
Et sur la foi d'un ordre imposé par les dieux
Puniraient un enfant du tort de ses aïeux !
Mais non, ma fille, hélas ! vivrait malgré leur crime ;
Il faut pour la punir qu'Achille encor l'opprime.

Eh ! qu'importe à l'enfant, digne sœur de Pâris,
Que ce héros de plus ait brigué ses mépris ?
Fatalité cruelle autant qu'infortunée !
Pour t'avoir plu, ma fille, Achille, est condamnée.
Mais contre nous pourquoi voir les destins unis ?
Non, les dieux jusque-là ne nous ont pas punis.
Voyez que de raisons de croire à leur clémence !
Pour nous d'un roi puissant le règne ici commence.
Polymnestor des Grecs sert-il donc la noirceur ?
Et mon fils aux autels livrera-t-il sa sœur ?
De ce héros surtout la présence m'assure.
De son secret retard quel peut être l'augure ?
Parlez ; et devant moi ne vous présentez plus
Qu'avec le fils d'Hécube et l'ami d'Hélénus.

HÉLÉNUS.

Moi ! que je vous le rende, ô justice suprême !
Et répare un chagrin que je ressens moi-même.

HÉCUBE.

Comment ?

HÉLÉNUS.

C'est, à sa place, à moi de vous venger.

HÉCUBE.

Non ; rendez-le à mes vœux, que c'est trop outrager.
Vous frémissez, cruel ! d'où naissent donc vos craintes?
Ou d'un cœur rassuré pourquoi ces larmes feintes ?
Mon fils ?... répondez-moi.

HÉLÉNUS.

Que je réponde ? ô dieux.
Hélas ! si je pouvais l'amener à vos yeux !

HÉCUBE.

Mon fils ?...

HÉLÉNUS.

Il n'est plus.

HÉCUBE.

Dieux ! il est donc vrai ?

POLYXÈNE.

Mon frère.

HÉCUBE.

Et l'assassin ? son nom ne peut être un mystère.

HÉLÉNUS.

Que ma bouche se glace avant de blasphémer,
O mon père !

HÉCUBE.

Vos pleurs viennent de le nommer.

HÉLÉNUS.

Lui !

HÉCUBE.

Votre père. Et vous, vous venez me l'apprendre ?
Non, non, les Grecs sur vous n'ont plus rien à prétendre,
Ce trait les passe tous ; et moi-même je vais.....
Mais dans mon cœur mourant est-il assez de traits ?

HÉLÉNUS.

Madame, ah ! renfermez ces mouvemens de haine ;
Regardez quels périls menacent Polyxène,

Et n'armez pas contre elle un roi votre ennemi
Qui peut contre les Grecs devenir son appui.

HÉCUBE.

Qui? moi! Que devant lui ma fureur se contienne,
Et lui vende le sang dont m'a privé sa haine?
Le crois-tu?

POLYXÈNE.

Moi! d'un frère étouffer les regrets,
Et souffrir que mes jours soient le prix des forfaits;
Faire avec ses bourreaux une indigne alliance,
Dont j'achète une paix honteuse à l'innocence?
Cruel! voilà le prix que tu me viens offrir
Du sang que pour le tien je voudrais bien trahir!
Va, porte ailleurs tes soins et le crime d'un père;
Je ne veux plus du jour que ne voit plus mon frère;
L'esclavage après lui me serait odieux,
Et j'attends le trépas comme un bienfait des dieux.

## SCÈNE VI.

### POLYMNESTOR, HÉLÉNUS, HÉCUBE.

HÉLÉNUS.

Pour votre fille au moins songez à vous contraindre,
Madame; le roi vient et n'est que trop à craindre.

POLYMNESTOR.

Quoi! prince, sur ces bords, vous déjà de retour?

HÉLÉNUS.

De vos ordres, seigneur, j'ai prévenu le jour;
J'ai cru de mon exil pouvoir finir l'absence,
Et que mon roi voudrait m'admettre en sa présence.

POLYMNESTOR.

Et du sort de son fils l'informiez-vous ici?

HÉLÉNUS.

Je lui peignais, seigneur, votre zèle pour lui;
Et remettais ce fils à sa tendresse extrême,
Tel que vos tendres soins l'ont conservé lui-même.

HÉCUBE.

(A part.) (Haut.)
Hélas! Ainsi, seigneur, mon fils est donc vivant?

POLYMNESTOR.

Il est devant vos yeux.

HÉCUBE à part.

Juste ciel, qui l'entend!
(Haut.)
Quoi! c'est lui que j'embrasse?

POLYMNESTOR.

Et qui me doit la vie;
Et du moins en ce point, les dieux vous ont servie.

HÉCUBE.

Et cet or, ces trésors entre vos mains remis?

POLYMNESTOR.

Ils sont dans mon palais pour les rendre à ce fils.

HÉCUBE.

Soyez-en jusque-là soigneux dépositaire.
(A part.)
Quel tourment d'étouffer les cris qu'il me faut taire !

POLYMNESTOR.

Pourquoi, dans vos transports ces marques de douleurs?

HÉCUBE.

Ah ! vous savez trop bien le sujet de mes pleurs.

HÉLÉNUS.

La Grèce excite assez, seigneur, sa défiance,
Et la reine.....

POLYMNESTOR.

Il suffit. (A part.) Sont-ils d'intelligence ?
(Haut.)
Vous, prince, laissez-nous. Soupçonne-t-on ma foi,
Madame? vous sortez et n'évitez que moi.

HÉCUBE.

Oui, par l'amour d'un fils mon âme est captivée ;
Souffrez que je le suive et n'en sois plus privée.

## SCÈNE VII.

### POLYMNESTOR *seul.*

Je le vois à l'effroi qu'elle m'a découvert,
D'un secret important, oui, mon fils s'est ouvert ;
Et cependant caché sous un nom que j'abhorre,
L'ingrat, si je me tais ! périt pour Polydore.

La Grèce à ce nom seul pousse un cri menaçant,
Et demande déjà le sang de l'innocent.
Triste fatalité d'une race ennemie,
Que jusque dans un nom la mort a poursuivie !
De son fatal éclat mon fils a peu brillé;
S'il hasarde ses jours qu'il en soit dépouillé ;
Allons, des malheureux que le destin s'achève ;
En dussé-je périr c'est assez s'il s'élève :
Polyxène au tombeau suivra leur dernier roi,
Et mon fils si je meurs leur succède après moi.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

AGAMEMNON, POLYMNESTOR.

AGAMEMNON.

Quoi ! vos premiers aveux me cachaient Polydore ?

POLYMNESTOR.

Je l'avoue.

AGAMEMNON.

Et celui que ce nom couvre encore,
Fils d'Hécube ?....

POLYMNESTOR.

Est le mien.

AGAMEMNON.

On vous rendra ce fils.
Mais pour l'enfant des rois entre vos mains remis,
Est-il prêt ?

POLYMNESTOR.

Oui, seigneur ; et malgré mon injure,
Tel que la Grèce enfin n'en peut être plus sûre.
Qu'elle soit donc ingrate ou prête à me servir,
C'est sa tête et non lui que je lui viens offrir ;

Il n'est plus. J'en hâtai la dernière journée,
Lorsque Troie eut subi sa triste destinée,
Et vous débarrassant du soin de son trépas,
Je crus par ce service honorer Ménélas.
Soigneux de le cacher aux regards d'une mère,
J'offris au lieu du sien mon fils à sa misère;
Mais quand j'ai vu les Grecs à ce nom seul émus,
Poursuivre sur mon fils celui qu'elle n'a plus;
Pour dérober sa tête aux horreurs du supplice,
J'ai dû vous découvrir mon triste sacrifice.
Vengez donc, s'il le faut, le dernier châtiment
Exercé sur les rois dont j'ai puni l'enfant;
Mais de vos attentats mon offense est l'ouvrage,
Et c'est la Grèce ici que vengeait mon outrage.

AGAMEMNON.

La Grèce! La venger par des assassinats!
Vos secours sont des dons qu'elle n'accepte pas.
Et que craignait enfin une armée en furie,
De l'enfant dans vos bras exilé, sans patrie?
Vous craignez sa vengeance? attendez-en les coups,
Que doit aux malheureux son trop juste courroux;
Vous, à tous les devoirs, tous les droits infidèle,
A l'hospitalité comme à l'honneur rebelle.
Plus soigneux autrefois du salut de ses jours,
Aujourd'hui de sa sœur vous seriez le secours;
Son sang est aux autels promis par un oracle,
J'osais en sa faveur expliquer ce miracle;

Mais puisqu'enfin mon bras ne peut plus se tromper,
Polyxène à son sort ne saurait échapper.
On vous rendra ce fils trop puni par vos crimes,
Qu'ont délivré déjà mes ordres légitimes.
Pour vous, n'attendez rien d'un forfait odieux,
Que vos remords ici n'aient satisfait les dieux.

## SCÈNE II.

### HÉLÉNUS, POLYMNESTOR, HÉCUBE, POLYXÈNE.

POLYMNESTOR.

Ciel ! que vois-je ?

HÉCUBE.

Ah seigneur ! Agamemnon vous quitte :
Les dieux n'ont pas long-temps suspendu leur poursuite.
A peine en vos états je vous viens implorer
Comme le seul appui que je puisse espérer.
Seigneur, défendez-moi de la plus noire injure
Dont puisse un fier tyran outrager la nature ;
Après l'indigne sort qu'il m'a fallu subir,
Esclave, dans les fers, c'était peu de souffrir,
Et la Grèce en fureur redemande ma fille,
Pour la rejoindre au sort de ma triste famille ;
Sous les plus saintes lois qu'autorise le ciel,
Dans son dernier asile on lui trouve un autel,
Et jusque dans vos bras leur cruauté la frappe.
Aux mains des ravisseurs que la victime échappe !

Sauvez-la ; sauvez-moi des dernières rigueurs
Dont un destin cruel puisse éprouver mes pleurs.

POLYMNESTOR.

Je me jette au devant du péril qui vous presse,
Et voudrais en mourant vous prouver ma tendresse ;
Oui, madame, et la Thrace ouverte devant nous,
N'a point d'asile sûr, qui n'en soit un pour vous.
Mais malgré mes efforts que fait ma résistance ?
Que peut contre une armée opposer ma constance ?
La Grèce invoque encor des droits trop peu vengés,
Et pour lui résister les temps sont bien changés.

HÉCUBE.

Cruel ! de l'amitié voilà donc le langage ?
Et comme à mes revers cède votre courage ?

POLYMNESTOR.

Ah ! des plus grands efforts je tenterais le prix !
Que serviraient des vœux par le ciel démentis ?
La Grèce à vos succès n'est pas le seul obstacle,
Madame ; avec les Grecs vaincrai-je aussi l'oracle
Dont l'ordre tout-puissant en impose à leurs yeux ?
Et pour vous secourir faut-il braver les dieux ?

HÉCUBE.

Non, ne les bravez pas et soyez-en complice ;
Barbare, votre aveu la condamne au supplice !
Voilà donc cette paix, cet asile assuré,
Que d'un zèle si faux votre foi m'a juré !

Triste hospitalité, qui sert de voile au crime,
Ton nom se prêtait mieux au malheur qui m'opprime!
Et grâce à tes bienfaits tu m'as donc enlevé,
Ce qu'un ciel moins humain m'aurait mieux conservé?
Ma fille est, en ces lieux, la victime d'Atride,
Et mon fils y périt d'une main plus perfide.

POLYMNESTOR.

Non, votre fils respire.

HÉCUBE.

Il n'est plus; non, cruel!
Vos mains ont dans son sein plongé le fer mortel.
Mais conservez ma fille à ma douleur amère,
Je puis tout pardonner encor si je suis mère.
Écoutez-la.

POLYXÈNE.

Cruel! n'exaucez point ses vœux;
Et rejoignez la sœur au frère malheureux.

POLYMNESTOR.

J'atteste ici les dieux....!

HÉCUBE.

Ne jurez point, barbare!
Est-ce là votre fils?... Ah! ma raison s'égare,
Je m'emporte, seigneur, et plus que je ne veux;
Mais pour le supporter mon sort est trop affreux.
Mon fils!.. Ma fille!..

POLYMNESTOR.

Eh bien! j'avoûrai tout.

HÉLÉNUS.

Mon père!
Non, Polydore vit; assurez-le à sa mère.
Mais songez à sauver sa sœur de ses bourreaux.
Est-ce à nous à trahir le sang de ce héros?
Et devez-vous?....

POLYMNESTOR.

J'ignore où ce discours peut tendre,
Et si l'on veut ici chercher à me surpendre.

Votre fils est vivant, madame; j'en convien,
Pour vous le conserver j'avais offert le mien.
Mais sans sentir pour lui la nature attendrie,
Je n'ai pu voir le fer prêt à trancher sa vie.
Au moment du péril mon cœur s'est expliqué,
Et pour m'en séparer mon courage a manqué :
J'ai reconnu mon sang à cet instant suprême,
Et nommé votre fils sans le trahir lui-même.
Toute la Grèce encor le croit au rang des morts,
Et je me suis chargé du crime et des remords.
Voilà pour votre fils ce qu'a fait ma tendresse :
Ferez-vous moins pour lui que n'a pu ma faiblesse?
La Grèce veut du sang : la soif de ce tyran
Ne se peut apaiser que du sang de Priam.
Lorsque dans sa méprise elle épuise sa joie,
Lui faut-il découvrir l'unique espoir de Troie?
Polyxène aux autels, victime d'une erreur,
Périt pour satisfaire à leur vaine fureur.
C'est un malheur, sans doute; il est inévitable.
Mais sa mort est utile autant que redoutable.

Qu'elle songe, en cédant aux horreurs de son sort,
Au héros que vous sauve une si belle mort.
Pour moi, fidèle aux pleurs que ce prince m'arrache,
Je ne puis empêcher un trépas qui le cache;
Même en m'y soumettant je vous sauve un regret,
Et du sort jusque-là dois respecter l'arrêt.
(A Hélénus.)
Venez; suivez-moi, prince.

HÉCUBE.

O barbare injustice!
Ainsi vous voulez donc, cruel! qu'elle périsse?
Un Grec dans peu d'instants viendra me l'arracher;
Je ne vous verrai plus, vous n'osez l'empêcher.

POLYMNESTOR qui voit entrer Ulysse.

Il faut devant les Grecs que tout pouvoir fléchisse.

HÉCUBE.

Vous y prenez bientôt intérêt. (A part.) Dieux! Ulysse.
(Haut.)
Ah! cruels! un moment épargnez mes ennuis.

POLYXÈNE.

Le barbare s'éloigne!

## SCÈNE III.

### HÉLÉNUS, ULYSSE, HÉCUBE, POLYXÈNE.

HÉCUBE.

Il a tué mon fils!

Seigneur, d'un héritier soutien de sa puissance,
Priam à ce barbare avait remis l'enfance,
Jeune espoir dérobé loin de ses ennemis,
Et qu'à ma douleur même Ulysse aurait permis.
Tout l'or dont le pouvoir devait enfler sa gloire,
Et sans qui des vertus s'efface la mémoire,
Pour rétablir un jour le trône chancelant
Suivit dans son exil le monarque tremblant.
Mais de ces vils trésors, avarice effroyable!
Quels cœurs n'a corrompus leur soif impitoyable?
Des jours de l'orphelin ce monstre sans pitié
Chercha jusqu'en ses flancs ce trésor envié :
Si vous ne vous baignez au sang de l'innocence,
Désavouant le crime, accordez-m'en vengeance.

ULYSSE.

D'un forfait aussi noir, comme vous effrayé,
Je vous puis de la Grèce assurer la pitié.
Sans intérêt aux coups que le barbare affronte,
Son front irréprochable en a rougi de honte;
Et ce n'est point ainsi que la Grèce combat
Dans l'ombre et le secret d'un lâche assassinat;
Elle ne peut enfin, quelque espoir qui l'anime,
Jamais dans ses desseins être l'appui du crime.

HÉLÉNUS.

Non, jamais sa vertu n'est un garant pour lui,
Si pour en profiter elle n'en est l'appui.

ULYSSE.

Et que prétend ici ce zèle téméraire?

HÉLÉNUS.

Et vous-même, seigneur, cette injuste colère?

ULYSSE.

Ah! seigneur, un enfant lâchement égorgé!

HÉLÉNUS.

Un peuple tout entier dans ses murs saccagé!
Une mère! une fille à sa suite traînée,
Pour venger de vos rois l'imprudent hyménée!
Ah! seigneur, vantez moins vos superbes exploits:
On dirait, à l'horreur du calme où je vous vois,
Que sans cesse altéré du sang de l'innocence
Rien ne peut de votre âme assouvir la vengeance.

ULYSSE.

Sur l'exemple, seigneur, je ne me règle pas
Pour être en souverain vengeur de tant d'états.
Croit-on par la justice autoriser le crime?

HÉLÉNUS.

Un crime, en vous servant, deviendrait légitime.
Ingrat! il est commis; et voilà le forfait
Dont vous eussiez plus tard imploré le bienfait.

ULYSSE.

Quoi qu'il en soit; du sang qui demande vengeance
La Grèce avec raison doit prendre la défense.

HÉLÉNUS.

Je vous entends, seigneur; et je vais y songer
Avant que de nouveau vous l'osiez outrager.

## SCÈNE IV.

### ULYSSE, HÉCUBE, POLYXÈNE.

ULYSSE.

Vous voyez que du coup qui fait couler vos larmes
Je voudrais vous venger et calmer vos alarmes;
Mais un plus grand malheur, s'il en est de plus grand
Que le trépas d'un fils que notre amour attend,
Un malheur doit nourrir votre éternelle plainte,
Et ma voix dans votre âme en doit porter l'atteinte.
Un oracle fatal, interprète du sort,
Soulève contre vous Achille après sa mort.
L'ombre de ce héros, dans cet espoir charmée,
Demande en sacrifice une victime aimée,
Qui du pied des autels porte dans le tombeau
Des feux dont elle seule alluma le flambeau.
Votre fille, promise à ce grand hyménée,
Est l'épouse à sa mort par le ciel destinée;
Et je la viens chercher.

HÉCUBE.

Ma fille!... qu'aux autels
Votre fureur l'immole à des nœuds si cruels?
Dans l'éclat des grandeurs où je l'ai vu nourrie,
Qu'elle trouve la mort en naissant à la vie?
Et quel est donc enfin le crime de ses jours,
Pour en borner le terme à des destins si courts?

D'Achille, dites-vous, l'âme encore enflammée
Veut à son ombre en pleurs joindre sa cendre aimée,
Et, bornant à lui seul la gloire de ses jours,
Dans sa tombe enfermer ses jalouses amours.
Achille peut-il donc, pressant ce sacrifice,
De l'objet qu'il aima demander le supplice?
Et que craindrait, hélas! pour l'honneur de ses feux
De son cœur inconstant ce héros malheureux?
Peut-elle dans les fers, aujourd'hui prisonnière,
Briguer d'un autre hymen la faveur mensongère?
Voyez son infortune et ce qu'elle n'est plus :
De quel rang élevé les dieux nous ont déchus.
Mais je vous vante, hélas! ses grandeurs et sa gloire,
Et de ce vain éclat l'importune mémoire,
A notre abaissement attachant plus de prix,
N'est pour vous que l'orgueil d'en compter les mépris.
Je n'attends que de vous la faveur que j'implore.
Quand des Grecs en espoir la haine nous dévore,
Ulysse, humilié jusque dans ses exploits,
Cèdera-t-il un bien acquis par tant de droits?
Ma fille est sa captive, et ce que j'ose attendre
C'est qu'au moins pour lui-même il veuille la défendre;
Qu'il s'assure par là des droits à son amour,
Et que son cœur l'obtienne en lui sauvant le jour.

ULYSSE.

Je le pourrais peut-être; Achille moins sévère,
D'un semblable refus nourrissant sa colère,
Dix ans sous vos remparts arrêta nos vaisseaux,
Réduits pour une femme à pleurer ce héros.

N'attendez pas qu'ici ma fierté renouvelle
D'Achille et de nos chefs la fameuse querelle :
Le sang doit nous ouvrir les mers dont nous sortons,
Et s'il ne tient qu'à moi, dès demain nous partons.

HÉCUBE.

Ah! ma fille, à ses pieds jetez-vous donc vous-même,
Et détournez la mort à votre heure suprême.

POLYXÈNE.

N'abaissez point pour moi, s'il faut vous avilir,
Un front que vos malheurs n'ont jamais fait fléchir.
La mort n'est point ici le comble de l'outrage,
Et, s'il faut la subir, je la vois sans ombrage.
Elle va m'affranchir de la captivité
Où me tient d'un vainqueur la fière autorité.
Vous ne me verrez point, dans ses honteuses chaînes,
Asservie aux beautés d'Argos ou de Mycènes;
Et rendant un cœur pur comme je l'ai reçu,
Je bénis mon trépas, s'il me rend ma vertu.

HÉCUBE.

Vous cédez sans défense à cet ordre effroyable;
Et vous, rien ne fléchit votre âme impitoyable?
Il me reste un moyen d'attendrir vos regrets :
C'est d'éprouver sur vous la force des bienfaits.
Seigneur, il vous souvient de ce jour où dans Troie,
Sous un habit troyen découvert avec joie,
Vous tentiez du soldat l'affreuse avidité,
Et subissiez peut-être un trépas mérité.

Hélène, à votre aspect, se dit votre ennemie,
Et courait, vous perdant, nommer votre patrie.
Je forçai son silence à respecter vos jours,
Et vous devez la vie à mes heureux secours.
Que devenait, hélas ! ce héros implacable,
Si je n'eusse imploré qu'un cœur inébranlable ?
Et quel prix de ce jour que je vous ai sauvé,
Que la mort de l'enfant au glaive réservé ?
Pourrai-je moins enfin sur votre âme inhumaine
Que pour vous secourir je n'ai pu sur la haine ?
Répondez-moi, cruel !

ULYSSE.

Oui ; je vous dois le jour,
Et voudrais à ce prix m'acquitter à mon tour ;
Mais de l'oracle enfin la volonté précise
Ne laisse point de choix à mon âme indécise.
Votre fille pourtant, dont je plains le malheur,
D'aucun arrêt encor n'a subi la rigueur.
Au conseil de nos chefs à l'instant amenée,
Elle y peut voir changer sa triste destinée ;
Vous-même, intercédant un superbe pardon,
Pouvez en sa faveur fléchir Agamemnon.

HÉCUBE.

Eh quoi ! dans son appui vous voulez que j'espère ?
Pour sentir mes douleurs il est vrai qu'il est père !
Mais n'a-t-il pas lui-même, au mépris de ses droits,
Sacrifié sa fille aux succès de vingt rois ?

Eh! qu'attendrait, hélas! une mère attendrie,
Du roi, père cruel! bourreau d'Iphigénie?

ULYSSE.

Madame, à votre sort, malheureux de céder,
Je cherchais votre fille, et viens la demander.
Il le faut.

HÉCUBE.

Votre haine est déjà soulevée,
Et veut qu'à ma tendresse elle soit enlevée!
Ah! différez encor ce triomphe inhumain,
Et remettez du moins son trépas à demain.
A peine elle a touché cette funeste rive,
Et déjà pour mourir vous voulez qu'elle arrive.
Demain vous serez maître.

ULYSSE.

Et vous, que je vous plain!
D'un jour, bientôt, hélas! vous atteindrez la fin.
Il ne faudra pas moins qu'on vous sépare d'elle.
Avancez-en l'instant; éloignez-vous.

HÉCUBE.

Cruelle!
Vous vous prêtez vous-même à ce barbare effort;
De votre mère ainsi vous voulez donc la mort?

POLYXÈNE.

Vous le voyez, seigneur, à sa douleur amère,
Je vous parle pour moi moins que pour une mère.

Des apprêts de ma mort mon cœur trop tôt flatté,
Je l'avoue, à vos vœux a trop mal résisté;
Et je ne songeais pas, dans l'excès de ma joie,
Aux nouvelles douleurs où ma mère est en proie.
J'ose vous conjurer, par son mortel ennui,
Contre ses ennemis d'être ici mon appui.
Et que doit-il coûter, dans le rang où vous êtes,
Pour des heureux de plus de compter vos conquêtes?
Partout dans cet exil, d'un sort nouveau pour moi,
D'une esclave soumise on me verra la foi.
Je veux voir, pour témoin de ma reconnaissance,
Votre orgueil s'applaudir de mon obéissance,
Et trouver à toute heure, avec moins de courroux,
La fille de Priam embrassant vos genoux.

ULYSSE.

Puissent-ils aujourd'hui devenir votre asile!
Venez armer les cœurs contre les vœux d'Achille.
Je n'y résiste plus.

HÉCUBE.

Ah! seigneur, je vous suis;
Et d'Ithaque avec vous ne crains plus les ennuis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

### HÉCUBE, POLYXÈNE, HÉLÉNUS.

HÉCUBE.

Je vous ramène enfin, ma fille; et votre vie,
Source de tant de pleurs, ne m'est donc point ravie.
O l'appui de mes jours! que j'arrache au trépas,
Que pour les ranimer je vous presse en mes bras!
Respirez, revenez de si vives alarmes.

POLYXÈNE.

Ah! pour long-temps encore arrêtez-vous mes larmes?
Je n'en crois pas moi-même un si pénible effort.
Je ne me flatte plus, j'ai vu de près la mort.
Dans ce conseil de rois dont ma perte est l'ouvrage
J'ai vu la soif du sang que demandait leur rage,
Dans l'effroi des soldats mes outrages écrits,
Leur silence effrayant plus morne que leurs cris,
Leur bras déjà s'armer de l'ordre qu'on leur livre,
Et le glaive à la main la garde me poursuivre.
A ces tristes objets, tremblante de terreur,
La mort à mes regards se peint avec horreur;

Et sous d'autres regrets, me cachant ma faiblesse,
Je plains l'état horrible où ma douleur vous laisse.
Ma mère ! en me perdant qu'allez-vous devenir ?

HÉCUBE.

Ah ! par d'autres soupçons chassez ce souvenir.
Ulysse, enfin touché des pleurs de sa captive,
Permet encor ici que ma douleur vous suive.
Rassurez-vous, ma fille : au conseil assemblé,
Agamemnon se tait; Pyrrhus même a tremblé.
Vous, seigneur, si leur voix peut trahir l'innocence,
J'accepte vos sermens de prendre sa défense :
Sauvez-la.

POLYXÈNE.

Non; de lui pour vouloir ce présent,
J'ai de mon frère encor le trépas trop présent.
Moi, je voudrais armer, pour ce jour qui m'éclaire,
Le fils du meurtrier de mon malheureux frère !
Ma mère ! à quel excès le destin nous confond,
Pour que d'un tel secours vous supportiez l'affront !

HÉCUBE.

L'ardeur de vous venger a réparé son crime,
Et désormais pour vous son offre est légitime.
Vous, seigneur, acceptant vos bienfaits souverains,
C'est votre épouse ici que je livre en vos mains.
Oui; par tous ces grands noms dont son âme est jalouse,
D'Ilus et de Priam la fille est votre épouse,
Et j'en prends à témoin cette foule d'aïeux
Dont l'ombre, en vous joignant, tourne sur vous les yeux.

Mais avant de tenter votre illustre entreprise,
N'est-il, dans vos desseins, ni doute ni méprise?
Avez-vous des soldats dont le zèle éprouvé
Embrasse un grand dessein avant d'être achevé,
Triomphe en vous servant ou meure à votre suite;
Dignes de la victoire où ma voix les invite,
Héritiers des héros que nous ressuscitons,
Et vainqueurs de ces Grecs à qui nous insultons?

HÉLÉNUS.

Que vous dirai-je, hélas! de la vaine entreprise
Dont pour les gagner tous j'ai tenté la surprise?
Ne doutez pas d'abord que de ces cœurs altiers
Le refus de leur roi n'ait glacé les plus fiers.
Mais parmi ces héros hardis avec contrainte,
Et dont le fier courage obéit à la crainte,
Il en est dont le bras s'attachant à mon sort
Vient triompher pour vous ou recevoir la mort;
Barbares indomptés, vrais enfants de la Thrace,
Qui de tous temps des Grecs détestèrent la race,
Et que ma voix entraîne à la rebellion,
En nommant Ménélas, Ulysse, Agamemnon;
Quand je crois voir pour vous les héros de Mysie
Une seconde fois descendre de l'Asie,
Et poursuivant ici les vainqueurs d'Ilion,
Jusqu'au fond de nos murs asseoir leur pavillon.

HÉCUBE.

Allez donc rassembler ceux dont l'obéissance
Vous promet aujourd'hui de prendre ma défense.

Les moins soumis bientôt sous vos lois vont fléchir,
Et je sais un moyen de les assujettir.
Je ne puis vous nommer ni vous cacher mon crime;
L'infortune m'excuse, et rend tout légitime.

HÉLÉNUS.

Je vais de ces amis vous engager la foi.

POLYXÈNE.

Seigneur, je vous l'ai dit, ne tentez rien pour moi.

HÉCUBE.

Ah! ma fille, voyez l'auteur de mon supplice.
Si je ne puis sur lui, non plus que sur Ulysse,
Agamemnon vous vient arracher de mes bras.

## SCÈNE II.

### AGAMEMNON, HÉCUBE, POLYXÈNE.

AGAMEMNON.

Dérobez-vous ici votre fille au trépas?
Quand mon ordre un moment l'a bien voulu suspendre,
J'ai lieu de m'étonner que vous osiez reprendre
La victime promise à nos dieux immortels,
Et que leur voix encore écarte des autels.

HÉCUBE.

Ah! d'un œil moins superbe écoutez une mère,
Une reine à vos pieds apportant sa prière.
La mort, de tous côtés, entoure et suit nos pas,
Et je la viens, seigneur, éviter dans vos bras!

Je n'attendais ici que l'instant favorable
D'exposer à vos yeux mon destin misérable;
Et s'il faut espérer ce charme à mes malheurs,
J'ai cru de vos regrets attendrir les douleurs.
Le sort peut-il plus bas jeter votre captive?
N'est-ce donc pas assez du rang dont il me prive;
D'un désastre au-dessus de mes faibles efforts?
Et dois-je encor ma vie à vos cruels transports?
Mon courage est à bout.

AGAMEMNON.

Trop juste récompense
De l'orgueil dont votre âme a connu l'imprudence:
De quel front inflexible, et riant de nos pleurs,
Jadis vous insultiez à nos propres malheurs!

POLYXÈNE.

Moi! dans l'enfance encor j'ignorais vos alarmes;
Et pour mes frères morts je répandais des larmes!

HÉCUBE.

Hélas! des dieux puissants j'atteste l'équité
Contre un reproche injuste et si mal mérité.
Ils savent si jamais, aux mortels implacable,
Je fus sourde aux douleurs dont le poids les accable!
Mais si la haine enfin, sévère malgré moi,
Des rigueurs du pouvoir venge un injuste effroi,
Ne punissez que moi des torts de ma naissance,
Et de ma fille au moins épargnez l'innocence!
Moi seule, j'ai des Grecs irrité les mépris;
Je suis la mère enfin d'Hector et de Pâris!

N'accablez que moi seule ; ou, juste en votre haine,
De vos malheurs accrus punissez cette Hélène
Qui, sans part aux revers des partis opposés,
Insulte impunément aux pleurs qu'elle a causés.
Nos larmes jusqu'ici n'ont coulé que pour elle :
Vous lui devez le prix de leur rançon cruelle.
Seule elle en jouira.

AGAMEMNON.

Ne forcez point ma voix
De s'expliquer pour vous les motifs d'un tel choix.
Je vois trop que du sort les rigueurs légitimes
Voudraient encor de nous de plus chères victimes,
Et que de leur bonheur le triomphe odieux
D'un supplice trop lent semble accuser les dieux :
Mais quand à nos fureurs vous désignez Hélène,
Achille a demandé le sang de Polyxène.

HÉCUBE.

Ma fille !..... la ravir à mes embrassemens ?
La perdre ?... que je pleure à mes derniers momens
Cet appui !... Quelle main fermera ma paupière ?
Est-il à ma douleur une perte plus chère ?
Non; vous n'obtiendrez point, cruels ! qu'avec ma mort
L'appui qu'on veut m'ôter.

AGAMEMNON.

Résignez-vous au sort,
Et voyez, dans le deuil qui fait votre tristesse,
Un voile dont la nuit couvre toute la Grèce.

C'est un malheur commun à bien d'autres que vous.
Que de peuples en deuil, qui le sont par vos coups,
Pleurent le sort des leurs perdus dans cette guerre,
Ou le trépas d'un fils, ou la perte d'un frère!
Moi-même, de quel sang répandant des ruisseaux,
Ai-je immolé ma fille aux soins de ces héros!
Ses pleurs de la pitié me défendent les charmes :
C'est sa mort dans le cœur que je verrai vos larmes.

POLYXÈNE.

Ma mère! ah! désormais tout effort serait vain :
Jugez, à vos regrets, s'il doit être inhumain!

HÉCUBE.

Moi! vous perdre?

POLYXÈNE.

Il le faut. Voilà donc l'hyménée
Auquel tantôt encor vous m'aviez destinée!
Que dirai-je à Priam; et sur les sombres bords
Pour Polydore aussi quels seront mes transports?

HÉCUBE.

Je ne vous charge point de ce triste message,
Ou moi-même à ces bords je me fais un passage.

(A Agamemnon.)

Vous voyez du malheur un modèle accompli!
Une mère implorant l'enfant qui m'est ravi!
Ne la retenez plus. Par ces pieds que j'embrasse,
Laissez-moi de ses pas vous dérober la trace.
Ces bords, ces mers, ce ciel vont m'offrir quelqu'abri;
L'enfer même à mes pleurs va céder, attendri.

AGAMEMNON.

Qu'osez-vous attenter ? arrêtez.....

HÉCUBE.

Ah ! barbare !

AGAMEMNON.

Il faut qu'elle me suive.

HÉCUBE.

A sa mort, qu'on prépare !
Vous partagez, cruel ! par ce lâche dessein,
Le meurtre de mon fils avec son assassin.

AGAMEMNON.

Contre lui, s'il le faut, je prends votre défense.

HÉCUBE.

Je saurai bien, sans vous, m'assurer ma vengeance.

## SCÈNE III.

### HÉCUBE *seule.*

Elle fuit !... et mes pas se détournent de lui !
Je me meurs !... seule, hélas ! et je n'ai plus d'appui.
Grecs ou Polymnestor, pour moi tout est funeste :
Roi cruel ! de mon sang tu t'immoles le reste.
Sans toi, de tant de rois le digne successeur,
Sous les yeux de sa mère, eût défendu sa sœur.
Que ne puis-je en son sein, ô mon cher Polydore !
Plonger mon bras sanglant, l'y replonger encore ;
Sur le trône abattu de ce tyran détruit,
Relever de ton nom l'injurieuse nuit,
Et content d'un hymen dont je fais mon ouvrage,
T'appuyer du seul bras qui reste à mon naufrage !

Dans ce tombeau vivant où je te dois pleurer,
Préparons-lui le piége où je veux l'attirer;
Qu'il y vienne, conduit par mon fatal indice,
Et meure aux mêmes lieux témoins de ton supplice.
Là, de vingt bras soudain prêts à l'envelopper,
Les glaives, les couteaux, se lèvent pour frapper.
Du tranchant de l'acier la soif se désaltère
De tout le sang qui coule au désir d'une mère.
Sous les couteaux pressés le monstre disparaît:
Tiens! de mes mains encor, traître! reçois ce trait.
Chacun de mes enfans, victime d'un parjure,
T'adresse ces tourmens pour venger son injure.
Tiens! voilà pour Priam, pour ma fille... Est-ce tout?
Non; pour mon dernier fils reçois ce dernier coup.
Dieux! c'est lui! Des transports de ma cruelle joie,
Ne montrons que les pleurs que mon front lui déploie.

## SCÈNE IV.

### HÉCUBE, POLYMNESTOR.

HÉCUBE.

Venez-vous à présent jouir de mon malheur,
Et vous faire un plaisir d'observer ma douleur?
Ma fille meurt, seigneur, et traînée au supplice,
Des dieux en ce moment accuse la justice.

POLYMNESTOR.

Elle expire! madame, ah! que m'apprenez-vous?
Et que son infortune excite mon courroux!

Que n'a pu pour ses jours ma douleur paternelle
Ce que pour votre fils a déjà fait mon zèle!

HÉCUBE.

Mon fils?..... Ah! que ce nom ranime mes regrets!
Hélas! et désormais le verrai-je jamais?
Mais enfin je veux bien approuver l'importance
Des soins que de ses jours a pris votre constance.
Mon fils respire. Eh bien! le puis-je entretenir?
De quels traits dans son cœur graver mon souvenir?
Et comment, prête encore à quitter ce rivage,
L'informer des secrets qui sont son héritage?

POLYMNESTOR.

Pour laisser dans son sein ces aveux délicats,
Doutez-vous de ma foi?

HÉCUBE.

Non; je n'en doute pas;
Et veux bien confier à ce zèle sincère
Tout le fruit que j'attends d'un important mystère.
Seigneur, dans ce palais où nos destins cachés
Au malheur qui les suit viennent d'être arrachés,
Où de tant de bienfaits que votre gloire avoue,
Moi-même avec justice il faut que je vous loue;
J'ai pu, contre le sort acceptant un abri,
De notre éclat passé recueillir le débri,
Et cacher ces trésors arrachés au pillage,
Dont j'avais pour mon fils réservé l'héritage;
Noble ouvrage d'Ilus et de Laomédon,
Destiné, sur ces bords, à soutenir son nom,

Et qui doit de mon fils, dans des jours plus prospères,
Rétablir la fortune au trône de ses pères.
Hélas! je vous devrais sa gloire et son bonheur,
Et de le protéger vous auriez eu l'honneur!...
Mais je n'ai pas encor perdu toute espérance,
Et vous me promettez de prendre sa défense?
Eh bien! donc ces trésors en mes mains demeurés
Par vos soins à mon fils doivent être livrés?

POLYMNESTOR.

Oui, madame, et ma bouche, en cet instant suprême,
Jure de les lui rendre.

HÉCUBE.

A mon fils?

POLYMNESTOR.

A lui-même.

HÉCUBE.

Ah! que de tant de soins si noblement remplis
Il me tarde déjà de vous donner le prix!
Venez donc.

POLYMNESTOR.

En quels lieux?

HÉCUBE.

En ces lieux plus propices
Recevoir de mes mains le prix de vos services.
Mais, seigneur, en effet, vous ne pouvez savoir
Quel danger du secret me doit faire un devoir,
Et me fait des détours employer la prudence.
Vous avez, je le vois, embrassé l'espérance

De rétablir un jour le trône de nos rois
Sur l'appui malheureux du fils que je vous dois.
Sachez donc quels secours, quelle ressource utile,
Vous rend de vos désirs le triomphe facile.
Des richesses de Troie il est d'autres trésors
Que ceux que la fortune a conduits sur ces bords.
De ses palais détruits et des dieux du Scamandre,
L'or à peine abattu dort encor sous la cendre;
Et de cent nations ce sol fertilisé
De ses riches tributs n'est jamais épuisé.
Sous un réduit caché du temple de Minerve,
Et que de Troie encor la fortune conserve,
Sont aussi les trésors, le sceptre, le bandeau
Que mon fils quelque jour doit tirer du tombeau.
Je ne puis qu'à vous seul en découvrir l'asile,
Et ce lieu, pour m'ouvrir, n'est pas assez tranquille.
Si vous osiez me suivre?...

POLYMNESTOR.

Ordonnez de ma foi;
Dans votre appartement venez, conduisez-moi.
Je vous suis.

HÉCUBE.

J'y consens. Sa retraite est plus sûre;
J'y peux mieux pour un fils écouter la nature,
Mieux vous dire pour lui tout ce que mon cœur sent.
Mon fils n'est point à plaindre, et mon fils vous attend.
Je vais tout préparer à l'héritier de Troie
Pour qu'en vous revoyant rien ne manque à sa joie;

Et bientôt de mes dons, de mes présens suivi,
Vous rejoindrez mon fils, qui ne m'est point ravi.

## SCÈNE V.

### HÉLÉNUS, POLYMNESTOR.

HÉLÉNUS.

Quelle heureuse rencontre à mes yeux vous présente,
Mon père ! Et de quel sort ce moment vous exempte !
On court exécuter l'arrêt le plus sanglant,
Polyxène à la mort marche dans un instant ;
Et l'aveugle fureur, de ses larmes complice,
Semble, comme une fête, attendre son supplice.
Secourez-la ; venez, courons armer mon bras :
Je lui dois votre appui.

POLYMNESTOR.

Ne me retarde pas,
Et laisse à l'infortune accabler l'innocence.

HÉLÉNUS.

Quoi ! vous refuseriez de prendre sa défense ?

POLYMNESTOR.

Qui ? moi, la secourir ! malheureux ! que dis-tu ?
Ah ! j'ai, pour l'opprimer, trop long-temps combattu.
Sais-tu que ces trésors, dont une adresse heureuse
Réunit sous ma main la fortune douteuse,
Et tout ce que le ciel, accroissant ces trésors,
A des débris de Troie amené sur ces bords,

Tout l'or qu'à notre espoir la fortune abandonne
S'offre à te couronner de l'éclat qu'il te donne ?
Le sceptre, le bandeau d'un monarque orphelin,
A sa sœur échappés, succèdent en ta main ;
De vingt rois disparus le fortuné partage
A mon sceptre ajouté devient ton héritage :
De ses nombreux trésors prête à se dessaisir,
Hécube ne m'attend que pour t'en enrichir.

HÉLÉNUS.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

POLYMNESTOR.

Ton bonheur. Va, demeure.

HÉLÉNUS.

Dieux ! quelle horreur pour vous me saisit à cette heure !
Hécube de ses dons semble vous attirer.
Mon père, est-ce en vos mains qu'elle les peut livrer ?
Son fils n'est plus ; la nuit qui couvre ce mystère
Cache encor sa fortune aux regards de sa mère ;
Et pourtant, soupçonnant ce qu'on peut déguiser,
C'est vous que de sa mort elle vient accuser ?
Craignez qu'un piége affreux, quelqu'horreur plus sanglante,
Ne soient les nouveaux dons que sa main vous présente ;
Vers elle, à sa colère avant de vous offrir,
Laissez-moi la calmer par votre repentir,
Et courez, de sa fille embrassant la vengeance,
Mériter votre grâce en prenant sa défense.
C'est pour vous un devoir.

POLYMNESTOR.

Que me demandes-tu ?

HÉLÉNUS.

De fuir, sur votre front, le glaive suspendu.

POLYMNESTOR.

Tu le crois ?

HÉLÉNUS.

Pourriez-vous blâmer sa barbarie ?

(A part.)

Polyxène, je sens que j'expose ta vie,
Mais j'arrache mon père au trépas qui l'attend.

(A Polymnestor.)

Seigneur, de vos soldats la moitié la défend,
Et déjà soulevée, à ma voix qui l'anime,
S'avance à son secours, d'une ardeur unanime.
Allons les armer tous ; mourons en combattant
Plutôt qu'abandonner la victoire.

POLYMNESTOR.

Imprudent.
Oui, je vais à leur tête encourager leur zèle ;
Je fais ce que tu veux pour toi plus que pour elle.
Va toi-même assembler ces trésors précieux
Que sa mère a déjà fait briller à mes yeux.

HÉLÉNUS.

Je la vais assurer de ce zèle propice
A sa fille.

POLYMNESTOR à part.

Courons en hâter le supplice,
Et surtout contenir ces rebelles soldats.

## SCÈNE VI.

(*La nuit règne.*)

### HÉCUBE, HÉLÉNUS.

HÉCUBE.

Dans le sein d'un perfide enfonçant le trépas,
Je vais donc à mon gré consommer ma vengeance.
Quelle vengeance, ô ciel! Dieux, témoins de l'offense!
Juges de tant de rois, vengeurs de tant d'états,
Assurez mes efforts, précipitez mes pas;
Et qu'un coupable adroit, entouré de victimes,
N'évite point le piége où l'ont conduit ses crimes.
Le voici.

HÉLÉNUS.

Je vais donc lui rendre enfin l'espoir
Que de sauver sa fille elle a pu concevoir.
Allons, de ses douleurs calmant la source amère,
C'est à moi, je le sens, d'apaiser sa colère.
Avançons; qu'ai-je à craindre?... Oh! sous d'affreux lambris,
Mon père, si sa voix me demandait son fils!
(Haut.)
Est-ce vous que j'entends, dans cette nuit obscure,
Hécube? qu'à ma voix votre âme se rassure.

HÉCUBE.

Vous-même, à mon abord, ne prenez point d'effroi;
Entrez dans cet asile, où je reçois mon roi.

HÉLÉNUS.

Pour calmer vos douleurs, non, c'est moi qu'il envoie.

HÉCUBE, sans reconnaître Hélénus.

Polydore !

HÉLÉNUS à part.

Ah ! grands dieux ! (Haut.) Vous découvrez ma joie...

HÉCUBE.

Je vois le sang d'un fils.

HÉLÉNUS à part.

Oh ! redoutable accent !

HÉCUBE tirant un poignard.

Ne te déguise plus : vois, sa mère t'attend !

HÉLÉNUS.

Ah ! qui peut à ce point irriter vos alarmes,
Quand je viens vous sauver, quand vous voyez mes larmes ?
C'est Hélénus ! c'est moi !

HÉCUBE.

Sous de semblables traits,
Non, tu n'as point caché la trace des forfaits.

HÉLÉNUS.

Ah ! revenez à vous !

HÉCUBE.

Reviens à toi, perfide !

HÉLÉNUS.

D'un père au désespoir la gloire était mon guide ;
Content, pour vos vertus, de tenter cet effort,
Je revolais vers lui, je lui portais...

HÉCUBE.

La mort.

Polymnestor, enfin, tiens ce coup, misérable!

HÉLÉNUS.

Ah! connaissez son fils!

HÉCUBE.

Son fils n'est point coupable,
Et de ton crime, ingrat! ses vertus l'ont absous.

(Aux femmes qui sont dans le palais.)

Vous, achevez le traître.

HÉLÉNUS *dans le palais.*

Ah! suspendez vos coups.
Cruelle! en est-ce assez? Je meurs.

HÉCUBE.

Et je respire.
Laisse, laisse en mes mains ton sceptre et ton empire.
Je le remets au fils qui devient notre appui;
Ma fille, pour régner, en hérite avec lui.
Vous, Grecs, de vos vaisseaux la mer attend la proie:
La Thrace est délivrée, et vous êtes dans Troie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

### IDA.

Oh! pour nos vœux trompés, jour triste! jour affreux!
Et de nos longs revers jour le plus malheureux!
Hélas! ton astre horrible emporte l'espérance
Qu'un avenir plus doux calme notre souffrance.
Jamais de notre exil briserons-nous les fers?
Oublîrons-nous les maux que ce jour a soufferts?
Qu'avez-vous fait, Hécube? et parmi tant d'alarmes
Sur vos tristes fureurs quelles seront vos larmes,
En voyant l'ennemi qui vous était suspect?
Notre main s'est d'horreur glacée à son aspect:
Hélas! nous vous laissons le plaisir déplorable
De voir de vos fureurs l'ouvrage irréparable.

## SCÈNE II.

IDA, TROYENNES portant un corps voilé, qu'elles déposent à la porte du palais.

UNE TROYENNE.

Arrêtez, déposez au seuil de ce palais
De vos gémissements ces funestes objets.

IDA.

Compagne des ennuis où ma douleur succombe,
Quel est le triste objet que cache cette tombe?
Est-ce le corps d'un fils, de ses gouffres amers,
Sur ce funeste bord rejeté par les mers?
Hécube a tant pleuré sa perte et sa misère!
Est-ce cet autre objet d'une douleur amère,
Ce fils qu'en sa fureur trop prompte à s'aveugler
Ici, presqu'à nos yeux elle vient d'immoler?
Parlez, éclaircissez le trouble qui me presse.

UNE TROYENNE.

Qu'importe à vos regrets d'en percer la tristesse?
Dans la funeste fin de deux princes amis
Tous deux également à notre espoir ravis,
Pour nos cœurs désolés la douleur est la même,
Et la reine deux fois doit perdre un fils qu'elle aime.
Venez, rendez aux morts les funèbres tributs
A leur dernier moment en ces lieux attendus.
Ou, d'un plus grand revers déplorant la disgrâce,
Que devient Polyxène, et quel sort nous menace?

IDA.

Hélas! avec le sien notre espoir est détruit;
D'un malheur si constant quel peut être le fruit?

UNE TROYENNE.

Quelle est sa destinée?

IDA.

Horrible! encor cachée;
Seulement des vaisseaux la voile est détachée;

Et bientôt de son sang ses vainqueurs altérés
Déserteront ces bords à la mort consacrés.
Désormais sans appui qu'en pourrait-elle attendre?
Quel bras peut la sauver?... et qui peut nous défendre?
A la tombe avec elle il nous faudra courir.

UNE TROYENNE.

Du souffle qui nous reste allons la secourir.

UNE AUTRE TROYENNE.

Je veux aller moi-même...

IDA.

Affronter son supplice?
Vous verrez assez tôt ce cruel sacrifice.
Elle approche. Ah! grands dieux! craignez de la revoir,
Et cachez-lui l'objet d'un nouveau désespoir.

## SCÈNE III.

### POLYXÈNE, IDA, GARDES, TROYENNES.

POLYXÈNE.

Au voile sépulcral j'abandonne ma tête;
Et, ceinte du cyprès, votre victime est prête.
Approchez-vous; venez, compagnes de mon sort,
Et jugez de la vie en contemplant ma mort.
De mes cruels vainqueurs la barbare injustice
M'envoie attendre ici l'ordre de mon supplice.
J'y viens d'Hécube encore attendrir les douleurs,
Et sans doute à ses yeux coûter de nouveaux pleurs.

Il n'en faut point douter, c'est ma mort qui s'apprête ;
D'un dieu persécuteur le glaive est sur ma tête.
Il me faut donc mourir ! Pour quelle offense, hélas !
Dieux qui les connaissez, quels sont mes attentats ?
O toi, dont me poursuit la jalouse colère,
Achille, méritais-je un arrêt si sévère ?
J'ai banni de mon cœur l'importun souvenir
Du rival préféré qui dut m'appartenir.
A tes seules douleurs mon âme, hélas ! ouverte,
O frère trop aimé ! n'a pleuré que ta perte.
Hélas ! par quel chemin conduits au même sort
Tous deux sur ce rivage allons-nous à la mort ?
De tes tristes débris, la tombe encor sanglante,
Au seuil de ton palais voit ta sœur expirante.
Déplorable héritier des crimes de ton roi,
Malheureux Hélénus, quel partage pour toi !
Mais quelle est cette tombe à mes regards offerte,
De ces voiles de deuil en ce moment couverte ?
Restes chéris d'un frère à mes pleurs enlevés
Est-ce vous qu'en ces lieux nos soins auraient sauvés ?
Que je l'embrasse au moins....!

IDA.

Redoutez-en la vue.
Moi-même à ces objets, à ce spectacle émue,
J'ai craint d'autres revers que je n'attendais pas.

POLYXÈNE.

Et que craindre près d'eux, quand je sais son trépas ?

IDA.

Un malheur inouï qu'il faut que je vous cache...

POLYXÈNE.

Un malheur !... de mes jours quand j'ai fini la tâche ;
Lorsque Priam, Hector, mes frères ne sont plus ?
Leurs jours à mes soupirs ne seront pas rendus.
Hors le trépas d'Hécube en est-il que j'ignore ?
Eh ! quel malheur pour moi peut être à craindre encore ?

IDA.

Sous l'affreux désespoir de ce sort accablant
De tout autre revers le poids est consolant;
Que sa douceur du moins ne vous soit pas ravie !
Et jouissez des pleurs que ma voix vous envie.
Vos malheurs ont produit de nouveaux attentats
Que sans doute à vos yeux ils ne destinaient pas.
Le ciel dans ce palais conduisant la vengeance
D'une mère en fureur vient de punir l'offense,
Et sur un roi cruel ses décrets suspendus
De ses crimes affreux punissaient Hélénus.
Hécube dans la nuit égarant sa colère,
Porta sur lui les coups réservés pour son père.
C'est ce crime, à nos yeux que le jour vient d'offrir ;
C'est lui qu'à vos regards ces lieux vont découvrir.

POLYXÈNE.

Ah ! que j'écarte enfin ce voile qui le cache.

(Le corps d'Hélénus, dans les mêmes vêtemens, est entièrement découvert.)

Cher prince ! c'est donc toi que le destin m'arrache ?

Toi que j'entraîne encore au trépas où je cours,
Quand pour sauver les miens tu hasardes tes jours.
Triste divinité des enfants de Tantale,
Vengeance, à tout mon sang également fatale,
Qui d'excès en excès, de crime en châtimens,
De Priam à mes yeux perdez tous les enfans,
Polydore est vengé!... Toi, que j'offense et j'aime,
Dans un moment aussi tu vas l'être toi-même!
La tombe encor long-temps ne nous sépare pas;
Va, je te suis de près et j'attends mon trépas.
Je te suis. Dieux jaloux! de notre intelligence,
Quoi! déjà, je le vois, le bonheur vous offense.
Et ne craignez-vous point qu'un désespoir nouveau
Ne me dispute à vous, même sur son tombeau,
Et que des mêmes feux dont mon âme est remplie
Je ne le suive encore au-delà de la vie?
Venez; hâtez-vous donc, et d'éteindre nos feux,
Et de détruire un cœur où nous vivons tous deux.
Dieux! les Grecs!... Attendons; c'est ma mort qu'on m'annonce

## SCÈNE IV.

### POLYXÈNE, HÉCUBE, ULYSSE, IDA,

GARDES, TROYENNES.

HÉCUBE.

Ah! ma fille, quel est l'arrêt qu'on vous prononce?
Où courez-vous? Pourquoi ces voiles, ces apprêts?
Seigneur, m'instruirez-vous de vos ordres secrets?

POLYXÈNE.

Laissez... De quels ennuis votre âme est dévorée !

ULYSSE.

Polyxène, embrassez votre mère éplorée,
Et suivez-moi.

HÉCUBE.

C'est donc pour la dernière fois,
Ma fille ?

ULYSSE.

Non, madame ; au conseil de nos rois,
Pour apprendre son sort, elle va comparaître.

POLYXÈNE.

Vous l'en croyez ? hélas ! vous devez le connaître :
Je ne vous verrai plus !

HÉCUBE.

Quel présage fâcheux !

POLYXÈNE.

Hélas ! sur mon destin, oui, j'ouvre enfin les yeux.

HÉCUBE.

Ma fille !

POLYXÈNE.

Du soleil l'éclatante lumière,
Ces doux rayons, bientôt auront fui ma paupière.

HÉCUBE.

Eh quoi !

POLYXÈNE.

Je ne jouis de ce soleil si beau
Déjà qu'entre le glaive et la nuit du tombeau.

HÉCUBE.

Quoi ! de la vie encor votre cœur désespère ?

POLYXÈNE.

Père, mère, famille à mon cœur toujours chère,
Sur la terre avec moi meurt votre souvenir;
Vous-même je vous fuis.

HÉCUBE.

Cruelle ! vous me fuir ?
Je n'ai plus à trembler pour votre destinée.

POLYXÈNE.

A périr avec moi seriez-vous condamnée ?

HÉCUBE.

Serais-je alors pour vous sans trouble et sans effroi ?
Non, vous ne mourrez point, et je vivrai. Le roi,
Ou le tyran qu'un fils peut seul nommer son père,
Ne gêne plus l'espoir que l'amour lui suggère.
Je viens de le frapper. Il est là.

POLYXÈNE.

Qu'ai-je ouï ?
Et voilà quel espoir vous semble un sûr appui ?

HÉCUBE.

Et doit ainsi que moi vous rassurer vous-même;
Un roi s'empresse, et vole aux soins de ce qu'il aime.

POLYXÈNE.

Hélénus ?

HÉCUBE.

Reprenez un front plus radieux,
Et cherchez des autels pour vous moins odieux,

Où l'hymen vous attend, et non votre supplice.
Hélénus va vous suivre, et triompher d'Ulysse.

POLYXÈNE.

Madame, ah! quelle erreur a pu vous aveugler?

HÉCUBE.

Vous en doutez?

POLYXÈNE.

Hélas! que ne puis-je parler!

HÉCUBE.

Quoi donc?

POLYXÈNE.

Votre assurance ajoute à mes alarmes;
Ma gloire est de vous fuir et de cacher mes larmes.

## SCÈNE V.

### HÉCUBE, ULYSSE.

HÉCUBE.

Elle n'embrasse point un incertain appui,
Et j'en crois trop moi-même un perfide ennemi.
Ah! ne la quittons pas.

ULYSSE.

O reine infortunée!
Sachez l'arrêt des Grecs sur votre destinée.
Vous êtes libre enfin : l'enceinte de ces mers
Ne gêne plus vos pas, et voit tomber vos fers;
Et vous pouvez partout, aux regards de la terre,
Montrer de vos vertus l'infortune exemplaire.

De vos malheurs encor vos vainqueurs attendris
Partagent vos regrets sur la perte d'un fils;
Et de Polymnestor loin d'approuver l'offense,
Le livrent en vos mains pour en tirer vengeance.

HÉCUBE.

Elle est prise; et croyez que je n'attendais pas,
Pour me venger de lui, l'ordre de son trépas.

ULYSSE.

Avec cet ennemi du jour que je respire,
De ses états encore on vous remet l'empire.
Que ne puis-je moi-même, emportant vos regrets,
Acquitter vos vertus par de nouveaux bienfaits!
Vous voyez, de nos rois signalant la justice,
Leur captif enchaîné que vous remet Ulysse.
Régnez, reine, à jamais; adieu.

## SCÈNE VI.

### HÉCUBE, POLYMNESTOR, GARDES.

HÉCUBE.

Lui! qu'ai-je vu?
Quel sang ai-je versé par un crime imprévu?
Hélénus! qu'ai-je fait? ô malheureuse mère!
J'arme donc contre moi ma funeste colère!
Je n'avais qu'un appui que je dusse éprouver,
Hélas! et de son bras je viens de me priver.
Lâche, barbare roi, de ma fureur complice,
Toi seul as sous mes pas ouvert le précipice.

Ma fille est aux autels conduite en ce moment,
Et mon fils, sous ta main, périssait innocent;
Mon fils, l'unique espoir qui manque à ma détresse,
Et de sa race en deuil éternelle tristesse.
Barbare! en tes fureurs rien n'a pu t'alarmer,
Que la soif de cet or, trop prompt à t'enflammer.
Goûtes-en tout le fruit; enivre-toi, barbare,
Des trésors que je livre à ta tendresse avare.
Tiens, cruel! voilà ceux qu'en tes mains je remets:
Que ton cœur satisfait s'en repaisse à jamais,
Et, sans pouvoir calmer ta funeste indigence,
Épuise, sans mourir, tout l'art de ma vengeance!

## SCÈNE VII.

HÉCUBE, IDA, POLYMNESTOR, GARDES.

IDA.

Ah! madame, en ces lieux qui peut vous retenir?
Aux vaisseaux ennemis s'il vous faut parvenir,
Polyxène, aux autels, a subi son outrage;
La flotte, à pleine voile, éloigne ce rivage;
Et le port est désert.

HÉCUBE.

Dieux!

IDA.

Rassurez vos pas;
Mon amour, pour le moins, ne vous trahira pas.
Sur quelques bords voisins faisons-nous un passage.
Quels sinistres adieux! ciel!

# SCÈNE VIII.

## POLYMNESTOR, GARDES.

POLYMNESTOR.

Quel nouveau langage!
Quel mélange confus de surprise et d'horreur!
Et quel est le présent que me fait sa fureur?
Ah! l'égalant aux soins qu'elle m'a vu lui rendre,
Je vois trop de ses dons ce qu'il me faut attendre.
Pourquoi, déjà chargé de trésors prétendus,
A mes côtés encor demandé-je Hélénus?
Quels soupçons!..... (Découvrant Hélénus.)
Ah! grands dieux! sa rage sanguinaire
N'a pu d'un trait plus fort percer le cœur d'un père.
O mon fils! que je tiens muet entre mes bras,
Sa haine dans ton sein me porte le trépas.
Cruelle! de ces mers que va tenter ta rage,
Attends que contre toi j'aie assemblé l'orage:
Aux bords les plus lointains où s'étendent mes vœux,
Puisses-tu d'Ilion voir rallumer les feux!
Puissent de tes malheurs tous ces tyrans complices
Par ton supplice enfin finir tant de supplices!
Mais tu n'iras pas loin chercher d'autres revers:
Un dieu plus fort que toi t'engloutit sur ces mers;
Et le ciel, qui devait ce prix à mon outrage,
Me fait en ce moment contempler ton naufrage.
Vous-même, sur ces bords, que l'enfer a vomis,
Quels revers, rois cruels, vous sont enfin promis!

Ulysse encor dix ans sur la mer en furie,
Et d'écueils en écueils cherche en vain sa patrie.
Agamemnon, mourant aux bords qu'il a revus,
N'a pu rompre la trame où ses jours sont tissus.
Écoute, roi perfide ! un sinistre présage,
Dont ta Cassandre en vain veut percer le nuage,
Et dont à mes désirs les destins sont garans
Comme un bienfait promis à mes regards mourans.

## SCÈNE IX.

### POLYMNESTOR, MÉGISTE.

MÉGISTE.

Quels effroyables cris ont troublé cette terre ?
Régnez ; un seul moment vient d'écarter la guerre.
Vous êtes libre enfin, et la reine en mourant
Se remet sur vous seul de son règne expirant.
A peine de ces lieux s'était-elle éclipsée,
Que d'abord vers la rive elle s'est empressée ;
Et sans revoir sa fille, ou même s'informer
Au bûcher dont le feu vient de la consumer,
Elle a cherché les Grecs, dont les voiles profondes
Déjà fuyant le port s'éloignaient sur les ondes ;
Et de ses cris perçans effrayant les échos,
Elle court après eux s'élancer dans les flots.
Là, de sa voix long-temps la douleur les rappelle,
Ou, luttant vainement contre l'onde rebelle,
Se soutient sur l'abîme où, témoin de ses pleurs,
L'œil qui s'égare au loin ne voit que ses douleurs ;

Lorsque fermant aux cris la bouche qu'elle entr'ouvre,
De l'abîme grondant une vague la couvre.
On dit même qu'au lieu témoin de ses tourmens
Une voix pousse encor d'horribles hurlemens;
Et si ce trait n'est point une trompeuse image,
Sous une forme horrible elle a caché sa rage!
  Mais c'est trop rappeler d'importunes douleurs;
Régnez, et de ce jour écartant les malheurs.....

POLYMNESTOR.

Elle me l'a prédit : non, mon pouvoir expire.
Vois quel est désormais l'héritier de l'empire;
Vois de quel trait sa rage en fuyant m'a percé,
Et quand je perds un fils quel trône m'est laissé.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# VARIANTES.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE II.

HÉLÉNUS, IDA, TROYENNES.

HÉLÉNUS, soutenu par des Troyennes.

Avant qu'une mort lente ait fini tant d'horreurs,
Ne puis-je à Polyxène envier ses douleurs ?
Quelle est sa destinée ?

IDA.

Horrible ! encor cachée ;
Seulement des vaisseaux la voile est détachée ;
Et bientôt de son sang ses vainqueurs altérés
Déserteront ces bords, à la mort consacrés.
C'est le sort qui l'attend.

HÉLÉNUS.

Il faut sauver sa tête.
Ils connaîtront leur reine, en voyant ma conquête.
Au devant de ce peuple, armé pour son trépas,
Venez, qu'on me conduise, et soutenez mes pas.
Mais d'un si faible effort mon cœur tremblant s'étonne,
Et déjà sans combattre à la mort s'abandonne.
O douleur !

IDA.

Arrêtez. Reposez-vous ici;
Reprenez vos esprits.

HÉLÉNUS.

O sort qui m'as trahi!
Trop malheureuse mère! ah! quelle aveugle offense.
A contre un cœur fidèle armé votre vengeance?
Hélas! en ce moment achevant son destin,
Votre fille succombe, et meurt de votre main!
Qu'on l'avertisse au moins, allez, qu'on lui rappelle
Que son fidèle amant voulait mourir pour elle;
Et jusqu'au dernier jour, plein d'un si noble effort,
Ne la cédait qu'aux dieux, en rencontrant la mort.
Je veux aller moi-même...

IDA.

Affronter son supplice?
Vous verrez assez tôt ce cruel sacrifice.
Elle approche. Ah! grands dieux! craignez de la revoir,
Et cachez-lui l'objet d'un nouveau désespoir.

## SCÈNE III.

HÉLÉNUS, POLYXÈNE, GARDES, TROYENNES.

POLYXÈNE.

Au voile sépulcral j'abandonne ma tête;
Et, ceinte du cyprès, votre victime est prête.
Approchez-vous; venez, compagnes de mon sort,
Et jugez de la vie en contemplant ma mort.

De mes cruels vainqueurs la barbare injustice
M'envoie attendre ici l'ordre de mon supplice.
J'y viens d'Hécube encore attendrir les douleurs,
Et sans doute à ses yeux coûter de nouveaux pleurs.
Il n'en faut point douter, c'est ma mort qui s'apprête;
D'un dieu persécuteur le glaive est sur ma tête.
Il me faut donc mourir! Pour quelle offense, hélas!
Dieux qui les connaissez, quels sont mes attentats?
O toi, dont me poursuit la jalouse colère,
Achille, méritais-je un arrêt si sévère?
J'ai banni de mon cœur l'importun souvenir
Du rival préféré qui dut m'appartenir.
A tes seules douleurs mon âme, hélas! ouverte,
O frère trop aimé! n'a pleuré que ta perte.
Hélas! par quel chemin conduits au même sort
Tous deux sur ce rivage allons-nous à la mort?
De tes tristes débris, la tombe encor sanglante,
Au seuil de ton palais voit ta sœur expirante.
Déplorable héritier des crimes de ton roi,
Malheureux Hélénus, quel partage pour toi!

HÉLÉNUS.

Non; je n'accepte pas le funeste héritage
Des dons qu'avec ta haine il faut que je partage.

POLYXÈNE.

Ciel! que vois-je?

HÉLÉNUS.

Un cruel, un juste châtiment,
Des douleurs d'une mère et des pleurs d'un enfant.

Hécube, dans la nuit égarant sa colère,
Porta sur moi les coups réservés pour mon père;
Mais loin de moi le tort d'accuser mon trépas!
D'un supplice trop doux, va, je ne me plains pas;
Polydore est vengé. Toi, que j'offense et j'aime,
Hélas! puisse ton cœur me pardonner de même!

POLYXÈNE.

Qui? moi! te pardonner, à mes pieds abattu,
Et périssant pour moi, malgré tant de vertu?
Hélénus, le moment où finit ma tendresse,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans faiblesse.
Reçois donc aujourd'hui l'aveu dissimulé
Du violent amour dont pour toi j'ai brûlé;
Mais une fois instruit, respecte le silence
Des feux dont je rougis, dont mon orgueil s'offense;
Je te plains, je t'excuse, et je fais mon devoir;
Content de mes regrets, cède à mon désespoir.

HÉLÉNUS.

Leur douceur peut calmer la douleur de ta perte;
Elle adoucit ma mort, l'horreur que j'ai soufferte.
Le ciel n'a pas permis que ton sang adoré,
Par ce honteux hymen se soit déshonoré,
Et joigne au sang abject de l'assassin d'un frère,
La vertueuse main qu'il faut que je révère.
Je sens en te voyant mon âme s'affaiblir,
Et puis mourir au moins sans t'avoir fait rougir.
Polyxène, adieu; va, pardonne-moi l'offense
De mourir avant toi, sans prendre ta défense.

POLYXÈNE.

Va, je te suis de près, et j'attends mon trépas.

HÉLÉNUS.

Viens donc, et que la mort ne nous sépare pas.
J'expire.

POLYXÈNE.

Dieux jaloux! de notre intelligence,
Quoi! déjà, je le vois, le bonheur vous offense.
Et ne craignez-vous point qu'un désespoir nouveau
Ne me dispute à vous, même sur son tombeau,
Et que des mêmes feux dont mon âme est remplie
Je ne le suive encore au-delà de la vie?
Venez; hâtez-vous donc, et d'éteindre nos feux,
Et de détruire un cœur où nous vivons tous deux.
Dieux! les Grecs!... Attendons; c'est ma mort qu'on m'annonce.

. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

FIN.

# L'ORIGINAL,

## COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

# OUVRAGES DE L'AUTEUR.

Le Défiant, comédie en cinq actes, en vers. Paris *Michaud.*

Les Malheurs de l'Amour, ou les Mémoires d'une Femme; roman in-12. Paris. *Le Normand.*

Poésies diverses et Pièces de théatre, 1 vol. in-12. Paris. *Eymery.*

Célestine, ou l'Héroïne de Roman, 2 vol. in-12. Paris. *Ambroise-Dupont.*

Catilina, tragédie en cinq actes, imitée de Ben Johnson. Paris. *Vente.*

Hécube, tragédie en cinq actes. Paris. *Vente.*

IMPRIMERIE DE STAHL,
QUAI DES AUGUSTIN, N° [illegible].

# L'ORIGINAL,

## COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

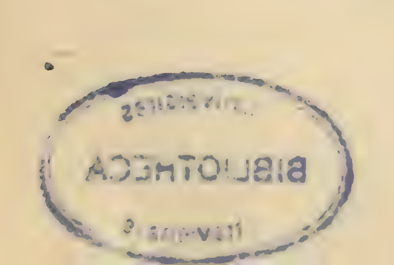
PAR P. J.-B. DALBAN.

PARIS.

J. BRÉAUTÉ, LIBRAIRE, PASSAGE CHOISEUL, N[os] 60 ET 62.

1830.





# PRÉFACE.

Je me suis proposé un plan assez étendu dans cette Comédie; c'est de représenter plusieurs espèces d'originaux, et de les faire céder dans l'ordre d'idées que je me suis tracées devant un genre d'originalité plus aimable et plus naturelle, dont le succès devient la morale de la pièce. Outre ce plan, plus philosophique et plus étendu, je n'en ai pas moins rempli le but que promet le titre de ma pièce, qui est de représenter l'originalité telle qu'on la conçoit communément, et de chercher à amuser par les traits propres à ce caractère.

Je ne me suis pas laissé intimider par la rivalité de *L'Homme Singulier*, de Destouches, dont le sujet est absolument manqué; et dont le titre, d'ailleurs, ne promet pas plus que l'auteur n'en a su tirer. La singularité et l'originalité ne sont pas la même chose. L'une tient plus aux modifications du caractère, l'autre

aux travers de l'esprit. Alceste est un homme singulier, Arnolphe est un original. Dans un autre ordre de compositions, Cléveland, Saint-Preux, sont des hommes singuliers; Tobie-Shandy est un original.

J'ai consacré un rôle entier à la réhabilitation des valets de l'ancienne comédie, et par l'introduction d'un personnage absolument dramatique et tout-à-fait neuf, j'en ai développé les raisons dans une scène d'exposition. Il est certain que, par la suppression de ce genre de personnage, sous un faux prétexte de vraisemblance, on se prive d'un comique plein de grâce et de naïveté; et cette précaution ne démontre que la timidité et l'absence de génie. A le prendre de ce côté, tout n'est-il pas de convention dans nos fictions dramatiques? Les valets étaient-ils autrefois plus dans la confidence de leurs maîtres? jouaient-ils dans le monde un rôle plus important qu'aujourd'hui? ou croit-on que les maîtres de la scène n'en aient pas bien calculé les effets?

J'avoue que je me suis livré, dans cette pièce, à l'imitation franche du style de l'ancienne comédie. Un style maniéré et languissant en prend aujourd'hui la place; mais par la recherche et l'affectation on s'est privé de toute énergie et de toute vérité; à moins que cette faiblesse n'accuse la dégénération de l'art, ce que je n'ai garde de penser. Je me suis enfin livré au plaisir de la composition que m'inspirait un sujet riche et fécond, choisissant sans trop de soins les traits qu'il

m'offrait en abondance, et les exprimant de la manière qui me paraissait la plus convenable. Si je n'y ai pas développé tout le talent dont il est susceptible, je suis aumoins sûr d'y avoir mis une assez bonne dose de gaîté.

On doit regretter que les jeunes gens qui courent aujourd'hui la carrière des lettres, aient abandonné la culture d'un genre qui promet encore des succès, et renoncent à l'étude de la nature, pour se livrer à des compositions bizarres, ou à l'imitation d'une nature de convention frivole et superficielle. Il faut avoir connu le charme attaché autrefois aux représentations théâtrales, pour se faire une idée de ce que l'on a perdu. Le spectateur venait y étudier le cœur humain et découvrir à chaque instant, avec un nouveau ravissement, ces traits d'observation qui décelaient une main ferme, et l'habileté de l'artiste qui avait su les dégager d'une masse informe et et sans vie.

Le sujet est commun, mais l'art n'est pas vulgaire.

DELILLE.

A ce plaisir d'observation était joint l'attrait de curiosité attaché aux difficultés du succès, et aux chances si périlleuses de la réussite des pièces. On y accourait en foule pour voir comment le poète, soumis aux règles protectrices et toutes puissantes, avait su sortir triomphant de la lutte du génie aux prises avec les difficultés. Le jour d'une première représenta-

tion était une fête pour Paris. Dès le premier acte commençait pour le spectateur une émotion toute nouvelle, tantôt vive, tantôt ralentie, suivant l'intérêt plus ou moins grand, et toujours croissante d'acte en acte, jusqu'à ce que cette agitation se terminât par la chute ou par le succès. J'ai eu un ami, couronné lui-même dans ces luttes glorieuses, qui ne manquait jamais de prévoir dès le troisième acte la destinée d'une pièce. Il accordait deux actes aux lenteurs préparatoires du poète, et lui permettait de ne nouer son action qu'au troisième acte; et il est vrai que lui-même en a produit trois admirables, et de main de maître.

Pour conclure : ce n'est pas avec des scènes de roman, et le frivole étalage des mœurs et des coutumes d'un siècle qu'on peut composer une bonne comédie. Cet oripeau de la veille est vieux le lendemain, comme ces habits passés de mode qui étalent honteusement dans les lieux publics la gloire de leurs maîtres. Il y a des gens qui courent toujours après le nouveau, comme s'ils pouvaient étendre les facultés de l'homme. Ils ne songent pas que la leçon du passé est une expérience toute faite pour l'avenir; que les symptômes de leur délire se sont montres dans tous les siècles de décadence; qu'ils ont servi de prélude aux siècles de barbarie, et qu'ils leur présagent le mépris et les huées qu'ils se préparent dans l'avenir. Quels progrès a faits l'art de la comédie, depuis la farce déjà si ancienne de *l'Avocat Patelin* et le chef-d'œuvre du *Misanthrope?*

Remontez plus haut : voyez Claudien, Stace, les deux Sénèque, Lucain ; quatorze siècles de ténèbres après Auguste ; leur courte interruption sous Léon X, bientôt suivie des mêmes phénomènes. Il y avait alors des écrivains qui décriaient la simplicité des modèles, et dont la mission était de les faire oublier. Il y avait des feuilles ou des déclamations publiques, où l'on accréditait ces systèmes, où on les répandait avec la confiance de la sottise, et où l'erreur quintessenciée sous toutes les formes, pour se rendre accessibles tous les esprits, trempait à-la-fois mille dards empoisonnés et les dirigeait avec la rapidité de l'éclair. Rien n'égalait l'impudence de ces nouveaux cyniques, si ce n'est l'impassible bonne-foi des lecteurs ou l'insolence des laquais. La médiocrité avait ses ovations ; et le génie ses gémonies, ses mortifications, son ostracisme, ses éternelles privations. Dans la nécessité de donner le change à l'opinion publique, on l'applaudissait où il n'était pas, et on le persécutait partout où il se montrait. Ne pouvant anéantir la pensée, on l'obscurcissait d'épais nuages : on secouait la poussière des siècles sur des étincelles fugitives ; et l'éclair d'un moment, la pointe d'un bon mot, se trempait de la rouille des âges ; pour me servir d'expressions analogues à l'ambitieuse corruption du goût, et qui dans le style du temps rendent mieux ma pensée. On corrompait la langue, on tourmentait la diction ; dans l'impatience de tout bouleverser, on remuait jusqu'aux points et aux virgules. Ceci me rapelle une vieille fable du Fou, du Soleil, et de l'Aveugle, où le premier, amené les yeux ouverts devant le père du jour, s'écrie sans le voir :

» Eh bien, que dit le Soleil ? » Hélas ! » lui répond la bouche solitaire de son guide, » qu'il y a une infernale méchanceté » cachée au fond du cœur de l'homme. »

Je n'ai jamais bien compris le passage de J.-J. Rousseau, où il prétend que le poète, qui travaille pour le théâtre, doit suivre l'esprit de son siècle. Cette opinion rentrait parfaitement dans le système de l'auteur, que le théâtre contribue à corrompre les mœurs ; mais ce n'est qu'un paradoxe de plus dans cette violente philippique, à la manière de Platon ; la plus cruelle satyre qu'on ait jamais écrite contre les spectacles, et dont on a fait de nos jours une si funeste application; quoique de deux partis qui peuvent également s'en attribuer les fruits, il fût difficile d'assigner lequel y a pris le plus de part, et que la cause de ce désordre soit encore un mystère. Comment le théâtre suivrait-il l'esprit du siècle, qu'il a devancé dans presque tous ses chefs-d'œuvre, et dont la plupart le trouvaient toujours en arrière de leur maturité, tels que le Misanthrope, Phèdre, Athalie, la Mort de César ? Loin qu'il en soit ainsi, je prétends qu'en aucun genre il n'y a jamais eu de véritable succès qui ne se soit trouvé en opposition avec l'esprit du siècle et qui ne l'ait heurté violemment. S'il en était autrement ne voit-on pas que le théâtre égaré par son guide, sans goût et sans ressort, ne produirait bientôt plus que des ouvrages informes; et que toujours plus affaibli par les vices croissans de son modèle, il parviendrait enfin à se dénaturer

tellement que la ruine la plus complète en serait la suite. Si ces désordres se reproduisaient avec une égale facilité de la part du siècle, à les suivre et à les imiter; si le goût du public se trouvait parfaitement en harmonie avec la corruption en littérature ; c'est ailleurs qu'il faudrait en chercher la cause. Mais ceci nous jetterait dans d'autres digressions; c'est le sujet d'un autre ouvrage que je me propose de publier, et je ne veux pas en avancer le moment.

# PERSONNAGES.

DORIMONT.

D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

ÉLIANTE, pupille de madame de Rainville.

CLITON, fils de madame de Rainville.

Le marquis D'ORCÉ.

LYSIMOND, fermier de Dorimont.

M. SUBTIL.

FINETTE, femme de chambre de madame de Rainville.

CRISPIN, valet de Dorimont.

LA FLEUR, valet de D'Hautefard.

Un DOMESTIQUE.

Un NOTAIRE.

*La Scène se passe à la campagne, chez Dorimont.*

# L'ORIGINAL.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

Approche; est-ce bien toi, qu'à ton air de gaîté,
Pour valet complaisant j'ai moi-même arrêté?
Oui; je te reconnais seulement à la guise
De cet habit plaisant qui te singularise.
Ce casque, ce manteau n'ont rien de l'air d'un fat,
Et je vois que de toi l'on pourra faire état.
Et dis-moi, du dehors confirmant l'espérance,
L'humeur est-elle, en toi, conforme à l'apparence?
Il me faut un valet agréable, plaisant,
Et de qui la gaîté me serve en m'amusant.
Je n'aurais point aimé ces valets aux cœurs traîtres,
Dans leur extérieur plus graves que leurs maîtres;

Gauches, embarassés, et toujours plats et sots,
Qui, pour nous égayer, n'ont jamais dit deux mots.
De leur humeur chagrine, infectant notre scène,
Ils viennent y bâiller d'une bouche inhumaine;
Et, pleins de ressemblance et plats de vérité,
Dans leur triste bon sens font enfuir la gaîté.
Pour moi, moins amoureux d'un travers si commode,
Je tiens à mon plaisir au fond plus qu'à la mode,
Et passant à l'esprit son excès supposé,
Il n'importe comment je veux être amusé.
On ne saurait donner des bornes à la joie,
Et c'est trop sobrement que le ciel nous l'envoie.

CRISPIN.

J'entends, et loin de ceux dont on voit les mépris
D'un valet hébêté mettre l'humeur à prix,
Il vous faut dans le monde un valet agréable,
De qui l'air imité n'en est que plus aimable;
Gai, vif, aimant à rire, un petit libertin,
Des beautés du quartier intrépide lutin;
De ceux de qui la ruse, en une de nos pièces,
Met chaque jour à bout les tuteurs et les nièces,
Et dont les quolibets suspects à qui s'endort,
Dans le fond d'une loge éveilleraient un mort.
Oh bien! si votre humeur a besoin qu'on l'éveille,
Et que cent tours malins vous tirent par l'oreille,
Vous en pourrez tâter si le cœur vous en dit.
Je descends de Scapin, ce fourbe plein d'esprit;
Mon père était Jasmin, mon aïeul Mascarille,
Et depuis si long-temps nourri dans la famille.

Dans le sang des Scapins j'ai si bien profité,
Que je m'en sens le cœur de malice excité ;
Enfin, pour vous servir, je suis sans raillerie,
Un véritable et franc valet de comédie.

DORIMONT.

Ton nom ?

CRISPIN.

Crispin.

DORIMONT.

Il est de bonne augure.

CRISPIN.

Oui-dà !
Je veux le rendre encor plus fameux que cela.

DORIMONT.

Il ne tiendra qu'à toi, je le vois sur ta mine.
Crispin, connais ici l'emploi qu'on te destine :
Etre fidèle, sage, empressé, jovial ;
T'éloigner de la mode autant que de tout mal ;
Fermer aux importuns ma porte quand on sonne :
C'est, je crois, dire assez ne l'ouvrir à personne ;
Au filet, pour ma chasse, attraper des oiseaux ;
Faire, avec l'eau de puits, monter mes deux jets d'eaux ;
De mon invention tourner deux mécaniques,
Dont j'ai su balancer les forces symétriques,
Et qui toujours, dans l'air, prêtes à se mouvoir,
Sans un lévier encor n'ont pas eu ce pouvoir.

Sans que ces soins encor te semblent ridicules,
Il faut, dans le salon, régler mes deux pendules.
Ne va pas rire, au moins. Du gouvernement las,
On dit qu'un roi fameux, sans sujets, sans états,
Passait dans la retraite, à régler trente montres,
Le temps qu'il épargnait en mille autres rencontres;
Et qu'enfin son esprit, trompé dans ses desseins,
Ne parvînt à fixer le temps ni les humains.
Je le crois bien, ma foi, dans leurs marches rivales,
Je n'ai pu voir encor deux pendules égales.
Tu les accorderas, si ton zèle y parvient.
Voilà, dans ton emploi, tout ce qui te convient.
Ah! je conduis souvent le rabot et la lime,
Et déroge par fois à ce goût moins sublime;
Il faut dans l'atelier surveiller mes travaux;
On te les montrera: c'est là tout. A propos,
Deux dames, ce matin, sont ici descendues;
M'ont-elles demandé?

CRISPIN.

Toutes deux sont venues.
L'une mère, je crois, de celle qui la suit:
L'autre, belle à ravir, et fille, à ce qu'on dit.
Dans leur appartement on les a remisées;
Mais n'étant au logis d'avance apprivoisées,
Aucune n'a pris l'air encore en ce moment.
Vous les verrez de reste, et je crois promptement.
L'une des deux paraît.

## SCÈNE II.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE.

DORIMONT.

Madame de Rainville!
Soyez la bienvenue.

MADAME DE RAINVILLE.

Enfin, je suis tranquille!
Me voilà donc chez vous au bout de mes travaux:
De Paris jusqu'ici comptez donc les cahots!
J'ai cru ne voir jamais le bout de mon voyage.
Et puis, pour parvenir jusqu'en ce lieu sauvage,
Car vous semblez, si loin, logé dans un couvent,
Que de bois! de détours à voir auparavant!
Vous aviez en Bretagne une terre excellente,
De plus facile accès, et je crois plus vivante;
Pour fuir tant d'agrémens, dans ce séjour offerts,
Vous vous êtes ici logé dans les déserts
Bien solitairement.

DORIMONT.

Oui, sans doute! et pour cause.
Dans les longs entretiens qu'ici je me propose,
Vous saurez quels motifs me font aimer les bois,
Et des plus éloignés les préférer par fois.
Mais où donc est d'abord votre jeune pupille?
Ne puis-je enfin la voir?

MADAME DE RAINVILLE.

Soyez donc bien tranquille!
Elle est avec Finette en son appartement,
A prendre, pour paraître, un autre ajustement;
Bientôt vous la verrez. Enfin je vous l'amène;
Enfin de votre hymen je viens serrer la chaîne,
Puisque votre amitié constante, en son ardeur,
Semble dans cet hymen avoir mis son bonheur.
Mais du sort d'Eliante éclairant votre ivresse,
Je ne puis, de ses biens vous cacher la détresse.
Par son père, autrefois, remise à mon époux,
Sa misère hérita d'un accueil assez doux,
Et des faibles secours d'une main inconnue,
Sa fortune depuis n'est pas beaucoup accrue:
Pour moi, je ne vois rien dans ses destins gênés,
Pour briller dans l'éclat du rang que vous tenez.

DORIMONT.

Et loin des préjugés que le monde apprécie,
Pour moi, j'y vois de biens une source infinie.
Dans le nouveau projet que je veux mettre à bout
De former un hymen qui me convienne en tout.
Eliante est vraiment la femme qu'il faut être
Pour se plier au train où je prétends la mettre;
Et j'en prétends tirer plus de parti cent fois
Que d'une autre plus riche en bons écus tournois;
Mais dont j'échangerais, sans beaucoup de scrupules,
Tous les présens de noce en nombreux ridicules.

Je prétends que chez moi ma femme, pour m'aimer,
Aux soins de sa maison daigne se renfermer;
Et que, de ses foyers unique ménagère,
A tout autre plaisir elle soit étrangère.
En voyez-vous beaucoup, ainsi que je le veux,
De ces femmes d'honneur, riches de biens, d'aïeux,
Qui, descendant pour nous de la fierté d'altesse,
Veuillent, en un mari, renfermer leur tendresse?
Leurs vertus, par ma foi, sont bien d'un autre aloi,
Et se mésalliraient par ce vulgaire emploi.

MADAME DE RAINVILLE.

Non, je n'en connais point qui, dans la fleur de l'âge,
Pouvant des biens permis faire un honnête usage,
Exprès dans un mari consente à s'enterrer
Pour fuir tous les plaisirs qu'elle peut espérer.
Peut-être des époux est-ce un tort volontaire
Qui ne saurait souffrir ce qui peut nous déplaire,
Et dont le goût trop bon ne peut se contenter
D'une fidélité qu'il faut violenter.
Mais, mon cher Dorimont, quand je vous considère,
Vous portez un habit bien extraordinaire?

DORIMONT.

C'est un habit tout fait pour ma commodité,
Et qui, du ton du jour, n'a point l'air apprêté.
Ce chapeau retroussé, suivant ma fantaisie,
Me couvre du soleil ou sert de parapluie;
Cet habit assez ample, ainsi qu'il me le faut,
Pour un climat changeant fait le froid ou le chaud;

Dans mes vastes souliers je puis marcher à l'aise,
Sans crainte d'appuyer ainsi que sur la braise.
Enfin, sans me gêner j'ai des différens tems,
Cherché pour m'habiller les divers vêtemens,
Sans regarder beaucoup, pourvu qu'il me convienne,
Si la mode est passée ou n'est point ancienne,
Ni vouloir, comme un sot, aujourd'hui m'asservir
A l'usage adopté qui demain doit vieillir.
Qu'une jeune moustache aux souris ironiques
Pense faire la barbe à ces vieilles pratiques,
Et me blâme, pour moi, d'aller ainsi vêtu,
Je me rirai bien plus de ce jeune tondu,
Et crois que d'un habit qui n'est plus en usage,
La noble antiquité rajeunit un visage,
Et donne sous cet air un regard bien plus doux.
Par exemple, quel âge à moi me croyez-vous?

MADAME DE RAINVILLE.

Mais, au moins soixante ans.

DORIMONT.

Je n'en ai pas quarante.

MADAME DE RAINVILLE.

Cet habit vous vieillit, mon cher, de plus de trente.
De plus après ce tort, que j'ai très-bien jugé,
Dans le château, marquis, j'ai trouvé tout changé.
Autrefois, en ces lieux, votre magnificence
Annonçait dans quel rang vous avez pris naissance;

Aujourd'hui j'en ai vu l'accès bien aplani,
Votre cour sans laquais, tout le parc dégarni,
Et pas même un concierge à la porte cochère.

DORIMONT.

Non, ce faste à mes yeux n'était point nécessaire;
A quoi cela sert-il?

MADAME DE RAINVILLE.

Il est vrai.

DORIMONT.

Des valets,
Le nombre quelquefois nuit à nos intérêts.

MADAME DE RAINVILLE.

D'autres en trouveraient le service agréable.

DORIMONT.

A quoi sert d'un grand train l'équipage impayable,
Qu'à nous prêter secours lorsqu'on est sur les bras?

MADAME DE RAINVILLE.

A ce compte, marquis, beaucoup de gens sont las.

DORIMONT.

J'ai renvoyé le mien.

MADAME DE RAINVILLE.

Vous ne pouviez mieux faire.

DORIMONT.

Oh ! j'ai fait en ces lieux une réforme entière.
Dans un vaste château logé trop grandement,
Je ne pouvais tenir dans un appartement,
Je l'ai fait, sans façon, baisser de deux étages,
Et brave la critique à l'abri des orages.
Dans l'insipidité de mes jardins anglais
Lassé de ne plus voir que de tristes bosquets,
En jardins cultivés pour des plaisirs moins fades,
J'ai planté, comme on dit, mes choux et mes salades.
Du château, trop souvent visité des oisifs,
J'ai masqué l'avenue en arbres bien massifs.
Je me trouvais gêné dans une enceinte obscure :
J'ai du parc à l'entour abattu la clôture ;
Et de là, sans façons, avec de bonnes gens,
J'aime à me promener en visitant mes champs.
Enfin je fuis en tout, sans crainte qu'on me fronde
Les plaisirs à la mode et les travers du monde,
Et n'attend, croyez-moi, pour le fuir tout-à-fait,
Que l'hymen qui rendra mon retour plus parfait.
Pressez votre Eliante...

MADAME DE RAINVILLE.

Oh, bien plutôt vous-même
Abandonnez, mon cher, ce dangereux système.
Ce projet de retraite, en voulant réussir,
Est un goût, croyez-moi, qui ne saurait tenir;
Et du soin d'en guérir votre ame insouciante,
On peut s'en reposer sur l'amour d'Eliante.

Elle est aimable, belle, et doit vous inspirer
Un désir bien plus vif que de la séquestrer.

DORIMONT.

C'est ce que nous verrons. Mais, de ce qui vous touche,
Ne pourrai-je obtenir un mot de votre bouche?
Que fait donc votre fils, et que devient Cliton?
Le drôle promettait un fort joli garçon.
Je ne l'ai pas revu, je crois, dès son jeune âge.

MADAME DE RAINVILLE.

J'en suis assez contente; hors d'une humeur sauvage
Qui dénature en lui le meilleur naturel,
Et l'aurais amené sans un tort plus réel.
Il sent pour Eliante une flamme secrette
Et même en est épris jusqu'à perdre la tête.

DORIMONT.

Bon! vous croyez qu'il a ce qu'il faut pour charmer,
Et qu'il trouve aisément l'art de s'en faire aimer?
Sans redouter pour moi l'effet de sa présence,
Vous pouviez l'amener faire ici connaissance.

MADAME DE RAINVILLE.

Mais il peut fort bien plaire et se faire écouter!

DORIMONT.

C'est un don qui, pour moi, n'est pas à redouter.
Mais que veut ce valet?

## SCÈNE III.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

De la part de mon maître,
Le marquis d'Hautefard, que vous devez connaître,
Je viens savoir, monsieur, comment vous vous portez.

DORIMONT.

La belle question à me jeter au nez!
Je me porte vraiment le mieux que je puis faire,
Ou, si tu l'aimes mieux, sans ressource étrangère,
Je me porte, ma foi, sur mes jambes. Vraiment,
De tes civilités l'usage est assommant.

LAFLEUR.

A vos bontés, monsieur, mon maître, fort sensible,
Fait demander encor si vous êtes visible.

DORIMONT.

Visible? Eh oui! d'accord, pour celui qui m'a vu;
Ou bien qui, comme toi, me prend au dépourvu.
Allons, sors, et là-bas ne te fais point attendre.

LAFLEUR.

Que lui dire?

DORIMONT, *impatienté, lui donnant un souflet.*

Voilà ce que tu peux lui rendre!

LAFLEUR.

A mon maître, tout chaud, je vais le raporter.
Le marquis dans sa chaise attend, et va monter.

## SCÈNE IV.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE.

DORIMONT.

Je ne saurais souffrir leur sotte impertinence!

MADAME DE RAINVILLE.

Vous l'avez bien payé de son irrévérence.
Vous voyez le marquis?

DORIMONT.

Il m'accable sans fin
Des visites de cour qu'il me rend en voisin.
Il sait votre arrivée, et vient, d'après l'usage,
Vous présenter aussi son insipide hommage.

## SCÈNE V.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD.

Dans l'excès de la joie et du ravissement,
Et de votre arrivée, instruit dans le moment,

Je viens me présenter, madame, à votre vue,
Honteux que mes respects ne vous aient prévenue!

DORIMONT.

L'ai-je dit?

D'HAUTEFARD, *à Madame de Rainville.*

Vous ici! par quelle rareté?

MADAME DE RAINVILLE.

Mais, vous-même, marquis, par quelle nouveauté?

D'HAUTEFARD.

Je me viens informer, monsieur, de vos nouvelles.

DORIMONT.

A vous permis, monsieur; passons ces bagatelles;
Je sais que sur ce point il faut vous contenter,
Ou bien, jusqu'à demain, s'attendre à disputer.

MADAME DE RAINVILLE.

Le marquis avec moi, sans nulles conséquences,
Nous sommes tous les deux d'intimes connaissances;
Il m'a fait autrefois fort joliment la cour,
Et m'a de sa constance assuré plus d'un jour.

D'HAUTEFARD.

Et plein comme autrefois de la même tendresse,
Je viens à vos genoux vous le jurer sans cesse.
Le temps n'a point éteint l'éclat de vos attraits
Ni refroidi l'amour dont j'ai senti les traits.

Je n'attendais aussi que l'instant favorable
De vous prouver pour vous de quoi je suis capable.
Mais quel sujet enfin nous rend ici surpris
Et vous a fait quitter si brusquement Paris?

MADAME DE RAINVILLE.

L'espoir d'une union d'Eliante enviée,
Cette jeune pupille à mes soins confiée;
C'est son hymen ici que je viens célébrer;
L'accueil de Dorimont me le fait espérer.

D'HAUTEFARD.

Ah! monsieur se marie! et cette humeur sauvage,
Ce soin de blâmer tout s'il n'est mis en usage,
Au sentiment commun ont pu plier son choix;
Lui, que l'on vit toujours si contraire à ses lois!
Lui! toujours ennemi de nos travers qu'il fronde,
Et qui pour les bannir s'est retiré du monde.
Quelque important que soit ce bonheur inoui,
Et le grand changement qui s'est pu faire en lui,
Je doute, tout changé que son cœur nous paraisse,
Que son humeur convienne aux vœux de sa maîtresse.

DORIMONT.

La vôtre, vous croyez, serait plus de son goût!
Et je lui plairais mieux, vous ressemblant en tout.
Ma foi, sans me gêner, je vis à ma manière
Et m'inquiète peu du malheur de déplaire.
Le monde dont surtout vous aimez le fracas,
Pour moi, je l'avoûrai, n'a point autant d'appas,

Et je ne trouve point de sujet de scandale
A fuir, en l'évitant, les travers qu'il étale.
Je n'ai point à souffrir, m'en tenant dispensé,
Mille importunités dont je suis offensé,
De ces respects trompeurs que l'usage déploie
Et dont la fausseté fait honte à qui l'emploie.
Je n'ai point à louer quelques attraits vieillis
Qu'on égale à Vénus parmi nos Adonis;
A suivre avec nos goûts dont le torrent s'écoule
Une mode du jour que s'arrache la foule,
Et sans pouvoir fixer son caprice nouveau
Etre aujourd'hui sans frac et demain sans manteau.

MADAME DE RAINVILLE, *riant.*

Ah! ah! l'excuse est bonne et vraiment impayable!
( *à d'Hautefard.* )
Il ne changera point, il est inébranlable.

DORIMONT, *à Madame de Rainville.*

Ma foi, vous faites bien de vous moquer de lui.

D'HAUTEFARD.

Si l'on se moque, moi, je sais fort bien de qui!
Grondez, emportez-vous, c'est ma foi votre histoire:
Dussiez-vous m'accuser d'avoir trop de mémoire,
Et de vous dire ici ce qu'on a dit cent fois
Du monde et de ses mœurs, et beaucoup mieux je crois;
Je vous soutiendrai, moi, qu'une estime profonde
Nous doit sans vanité plier au train du monde,

Et que sans ce conseil un amant en effet
Peut bien sans s'en douter déplaire à qui lui plaît.
Que ce n'est qu'avec lui que de la politesse,
On acquiert une fois le tact et la justesse;
Qu'il faut, en le voyant, saisir cet agrément
D'un esprit accompli véritable ornement;
Plaire au sexe, avec lui déployer ces manières
Exactes sans fadeur, grandes sans être fières,
Et dépouiller enfin l'air, le poil hérissé,
Enveloppe d'un ours ou d'un esprit blessé.
C'est par là qu'à nos yeux bientôt vous pourrez plaire,
Et briller dans le rang où l'on vous considère.

DORIMONT.

Et je vous soutiens, moi! que, sans tant de façons,
On peut fort bien de plaire avoir quelques raisons!
A moins de tant de frais être homme et raisonnable,
Maître au logis!

MADAME DE RAINVILLE, *riant.*

Ah! ah!

DORIMONT.

N'est-il pas véritable?
Dites; que vous en semble?

MADAME DE RAINVILLE.

Et mais, le sens commun
Me range assez pour moi de l'avis de chacun.

Je me trouve fort bien de suivre la routine,
Et je suis de l'avis où le monde domine;
Avec cette ressource on se conduit fort bien.

DORIMONT.

Eh non; vous dis-je! non; sa ressource n'est rien.
J'ai bien étudié le secret de nos âmes,
Et ce n'est point du tout ce qui convient aux femmes.
Un mari sans façon est bien plus tôt leur fait
Qu'un galant petit-maître, insensé freluquet.
Au reste, vous savez que je vis à ma mode;
Monsieur peut la trouver peut-être moins commode;
Il peut rester chez lui; liberté sur ce point:
Je ne veux point gêner, je ne me gêne point.
Et pour paraître en tout à ce dessein fidelle,
A neuf heures trois quarts une affaire m'appelle;
J'y cours; et dès l'abord certain de l'achever,
Dans votre appartement j'irai vous retrouver.
Monsieur, avec plaisir, vous fera compagnie,
Et vous savez son goût pour la cérémonie.

D'HAUTEFARD.

Eh! venez avec nous.

MADAME DE RAINVILLE.

Revenez promptement.

DORIMONT.

Non, je n'oublîrai pas qu'Eliante m'attend.

## SCÈNE VI.

### DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

Crispin, quelle heure est-il?

CRISPIN, *regardant une des deux pendules*,

C'est de la matinée,
Neuf heures moins un quart.

DORIMONT, *regardant l'autre pendule.*

L'heure est déjà sonnée
A cette horloge-ci. Règle-là donc; d'abord
Je ne sortirai point qu'elles ne soient d'accord.
Ah! je l'entends qui sonne, et ne puis plus remettre.
Quel temps fait-il?

CRISPIN.

Il pleut.

DORIMONT.

Regarde au baromètre.

CRISPIN.

Voici du changement, il est ma foi très-haut.

DORIMONT.

Maraud! Je savais bien que le temps est fort beau.

## SCENE VII.

CRISPIN.

Oh! dès qu'au baromètre il faut qu'on s'en rapporte,
Mon maître est à couvert; il peut pleuvoir, n'importe.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLITON, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur Cliton!

CLITON.

Crispin! eh, mon ami, c'est toi?
Par quel heureux hasard te revois-je, dis-moi?
Depuis que de chez moi tu quittas le service,
Tu dois avoir acquis beaucoup à l'exercice.
Comme te voilà fait! bien tourné!

CRISPIN.

Mais vraiment,
Pas trop mal. J'ai servi, je crois, utilement.
Un maître m'a chez lui pris pour le faire rire,
Et servir de bouffon.

CLITON.

Tâche à t'y bien conduire,
Le rôle est amusant.

CRISPIN.

Je m'en acquitte bien.
Vous n'étiez pas si gai, monsieur, s'il m'en souvient.
Vous étiez philosophe, et l'humeur socratique
Se gendarmant chez vous contre la sympathique,
Par excès de raison vous m'avez renvoyé;
Plaignant à vous servir un temps mal employé,
Pensant que de ses sens ayant l'apprentissage
Et toute sa raison, ainsi qu'il est d'usage,
Vous ne prétendiez pas qu'un maître eût un valet,
Et trouviez pour un sage un tel meuble indiscret.

CLITON.

Va, crois qu'il n'en est rien, et que quelqu'incartade
Aura plutôt sur toi tourné cette algarade:
Tu n'étais pas d'un sage un prudent conducteur.

CRISPIN.

Tout comme il vous plaira; donnez-vous tout l'honneur.
Mais puis-je au moins savoir quel étrange caprice
Vous fait ici d'un fou rechercher le service;
Et qui peut en ces lieux vous amener?

CLITON.

L'amour.

CRISPIN.

L'amour! Le bel emploi vraiment à votre tour!

CLITON.

Hélas! je le sais trop; mais Crispin, comment faire?
Dans son aveuglement ma raison persévère.
J'aime un objet charmant, beau, tendre, préféré,
D'un feu que jusqu'ici ma honte a dévoré.
Ma mère sans égard, aux vœux de ma tendresse,
Vient aux droits de l'hymen asservir ma maîtresse :
A monsieur Dorimont, qui ne la connaît pas,
Elle vient sans scrupule immoler tant d'appas.
J'accours, et de ces lieux j'entreprends le voyage
Pour l'arracher moi-même à ce dur esclavage.
Au maître du logis peux-tu me présenter?
D'un mérite éclatant on aime à le vanter;
On le dit franc, sincère et libre par système,
Esprit indépendant et pensant par lui-même,
Et fort original.

CRISPIN.

Comme vous, à-peu-près,
Hors qu'il est incurable et que vous changerez.
Je puis facilement vous le faire connaître,
Etant comme valet fort bien auprès du maître,
Et votre ressemblance et vos autres rapports
Pouvant auprès de lui servir de passe-ports.
Il paraît; laissez-moi vous préparer la voie.

## SCÈNE II.

CLITON, DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

Eh bien, qui te ſait rire? et quel sujet de joie?...

CRISPIN.

Monsieur...

DORIMONT.

Parleras-tu?

CRISPIN.

Pardonnez l'embarras,
Monsieur...

DORIMONT.

Parleras-tu? ne te tairas-tu pas?

CRISPIN.

Un philosophe, instruit de votre grand mérite,
Pour s'offrir à vos yeux est là qui sollicite.

DORIMONT.

Un philosophe! à moi! Je n'en ai jamais vu.

CRISPIN.

Il prétend cependant vous avoir fort connu,
Et vient pour embrasser votre genre de vie.

DORIMONT.

Il vient pour se régler sur ma philosophie.
Allons, voilà du moins de quoi nous amuser!
Fais-le entrer.

CRISPIN, *bas à Cliton.*

Allons, vous, voilà de quoi jaser!
(*Haut, en montrant Dorimont.*)
C'est là le sage illustre.

## SCENE III.

CLITON, DORIMONT.

DORIMONT, *à Crispin qui s'en va.*

Ah! fripon, tu t'amuses!

CLITON.

De l'incivilité je vous fais mes excuses.
Non, monsieur, à coup sûr il ne vous trompe point;
Mon désir de vous voir l'excuse sur ce point.
Excité par le bruit de votre renommée
Ce désir fut l'objet de mon âme charmée.
De grâce, en ma faveur, excusez un brutal.
Je sais que l'on vous tient pour un original,
Un homme en traits plaisans à vous passer vous-même,
Et de qui pour cela je fais un cas extrême.

DORIMONT.

De vos respects, monsieur, certes l'hommage est beau!

Et pour vous excuser le détour est nouveau.
Qui, moi ! d'original vous me traitez en face?

CLITON.

Oui, monsieur! je le fais ; et crois vous faire grâce :
Et plus à cet honneur vous voulez résister,
Plus d'homme singulier je prétends vous traiter.
Quoi ! ne vous voit-on pas jaloux de cet hommage,
D'un sage consommé faire le personnage;
Et n'admettant pour loi que l'exacte raison,
A nos goûts approuvés fermer votre maison,
Et vivre dans le monde en parfait solitaire,
Des erreurs de son siècle exilé volontaire?
Que dis-je? A cet habit grotesquement tourné,
A défaut d'autre indice, on vous eût deviné.
Allons, convenez-en ; par pure modestie,
Vous refusez, monsieur, d'être de la partie,
Quand je vous mets au rang de nos originaux,
En homme revenu de nos communs défauts.

DORIMONT, *à part.*

Voilà sans doute un fou qui nous apprête à rire!
Et qu'il faut se garder surtout de contredire.
(*Haut.*)
Ma foi, dans ma façon d'agir, de me vêtir,
Si du travers public j'aime à me garantir,
Ce n'est pas, croyez-moi, le fruit d'aucun système;
Ce que j'en fais, monsieur, ce n'est que pour moi-même;
Et je suis le caprice et ma commodité,
Sans prétendre aux honneurs de la célébrité.

Mais bien plus propre au ton que ce rôle regarde,
Vous me paraissez, vous, d'une humeur bien gaillarde ;
Et si, d'après cela, je ne juge pas mal,
Vous me semblez vous-même assez original.

CLITON.

Trouvez-vous? quelque peu. Du moins si l'apparence
Est, de tous mes efforts, l'exacte ressemblance.
Dès mes plus jeunes ans de ce titre jaloux,
Je fis, de l'obtenir, mes plaisirs les plus doux.
Quelle gloire ! en bravant la clameur populaire,
De s'élever sans crainte au-dessus du vulgaire.
L'originalité, ce titre tant blâmé,
Du monde, qu'il diffame, ennemi diffamé,
Est en effet l'honneur de l'homme de mérite.
Affranchi de l'erreur que la mode a prescrite,
N'ayant que la raison pour son unique frein,
Et de ses volontés arbitre souverain,
Il fait ce qui lui plaît, fuit tout ce qu'il condamne,
Est de la vérité le miroir et l'organe;
De sa conduite alors prêt à le censurer,
Le critique jaloux ne peut que l'admirer:
Répandu dans le monde, ou vivant solitaire,
De ses goûts son caprice est l'excuse ordinaire :
Et d'un habit grotesque allât-il revêtu,
Pour le faire excuser il suffit qu'il l'ait eu.

DORIMONT.

C'est bien dit! oui, vraiment; un tel discours me charme,
Et sur votre début m'assure et me désarme.

Monsieur le philosophe, eh bien ! pour vous servir,
A quoi d'heureux pour vous puis-je ici réussir?

CLITON.

Il me suffit, d'abord, d'obtenir l'avantage
D'écouter les leçons et les discours d'un sage;
Ensuite en ma faveur, vous voudrez vous prêter,
Sur un besoin pressant que j'ai de consulter.
Pour mieux juger du fait qu'ici je vous expose
Pensez que ce soit vous que regarde la chose;
Et pour rendre un conseil à porter quelque fruit,
Supposez-vous ici celui dont il s'agit.
Un vieux fou, car enfin faut-il que je le nomme,
Un vieil original, au fond assez bonhomme,
Mais fort rébarbatif, se déclare amoureux;
Et se prétend lier à l'objet de ses feux.
Pour s'opposer aux vœux de son âme charmée
D'un rival moins heureux sa maîtresse est aimée,
D'un jeune philosophe, amoureux il est vrai,
Mais très-honteux de l'être, aimant contre son gré.
Sur un frivole espoir, qui, sans doute, l'égare,
Sa chimère sourit à notre amant bizarre;
Mais il ne saurait plaire, et s'en va tout de bon
A la philosophie attirer quelqu'affront.
Quel est en tout ceci le rôle du jeune homme?
Cédera-t-il sa place au sage qu'on renomme;
Ou bien, me direz-vous si notre original
Pourra forcer la main à son jeune rival;
S'exposant dans des nœuds dont il voit l'importance
Au revers qui doit suivre une telle imprudence?

En vieillard amoureux d'une jeune beauté,
Jouant d'époux caduc le rôle redouté;
Délaissant en un jour, après tant d'étalage,
Le fastueux renom et le titre de sage.
Songez que sur ce trait, du moins sensé des fous,
Vous allez prononcer pour lui comme pour vous.

DORIMONT.

Eh bien! donc, sur ce point d'un démêlé comique,
Mon avis, puisqu'enfin il faut que je m'explique,
Est qu'au plus vieux des deux, par singularité,
Doit échoir le bonheur de plaire à la beauté.
Et ma foi, je vous plains dans cette conjoncture,
Si c'est vous que regarde une telle aventure.
Votre vieillard le peut emporter sur l'amant,
Et je suis, moi, tenez, au point d'en faire autant.
J'obtiens par préférence une jeune héritière
Que convoite un amant qui ne s'en doute guère;
Ou du moins je le crois: car, par un trait fatal,
Je ne connais encor maîtresse ni rival;
Mais j'entends vous prier d'assister à mes noces.

CLITON.

L'avantage, pour moi, serait des plus précoces.

DORIMONT.

Non point; je vous retiens. L'originalité,
Le tour de votre esprit, m'ont d'avance enchanté.
Cet heureux caractère est de très-bon augure,
Et je veux vous offrir moi-même à ma future.

## SCÈNE IV.

CLITON.

Je vois à qui, d'avance, il veut me présenter.
Me devinerait-il; et croit-il plaisanter?
Voilà donc cet ami, ce philosophe austère
Dont on m'avait vanté l'étonnant caractère;
Que j'espérais trouver sensible à mon malheur,
Et dans mon abandon toucher en ma faveur?
Ce n'est qu'une âme aride, insensible, intraitable,
Et d'élévation tout-à-fait incapable.
Je n'en obtiendrai point ce que j'ai cru de lui
Et dois près d'Eliante avoir un autre appui.

## SCÈNE V.

CLITON, FINETTE.

CLITON.

Finette ici, déjà!

FINETTE.

Monsieur, eh quoi! vous-même,
Arriver comme nous? ma surprise est extrême.

CLITON.

Il est vrai; sur vos pas je suis vîte accouru.
Eh bien, ce mariage est-il enfin conclu?

FINETTE.

Mais, bientôt.

CLITON.

Ah, peut-être ! il faut voir cet oracle;
Et tel que tu me vois, je viens y mettre obstacle.

FINETTE.

Vous?

CLITON.

Ah, vois le tourment dont je suis agité !
A peine au logis, seul, me suis-je vu quitté,
Je n'ai pu sans souffrir une douleur cuisante,
Supporter la rigueur du départ d'Eliante.
Aux regrets, au dépit et même au repentir,
J'ai bien vu quel amour elle m'a fait sentir.
C'est un feu violent dont je ne suis pas maître.
Il renaît de sa cendre, il s'éteint pour renaître.
De quels traits en fuyant l'amour m'a-t-il blessé !
A peine a-t-il parlé, je n'ai pas balancé;
Il ne me reste plus qu'un espoir bien précaire,
Et je viens rompre ici l'hymen qui m'est contraire.

FINETTE.

Peste ! quelle démarche, et quel empressement !
Quels transports nous cachait ce doux tempérament !
Pour un sage, un Caton, que j'ai vu si paisible,
Certes, c'est nous montrer une noirceur horrible.

Comment, de votre part, s'attendre à de tels coups?
Sur ce pied-là plus tôt que ne nous parliez-vous?
On s'arrange, ou du moins on se met en défense.
Depuis un si long-temps de pleine connaissance,
Jamais de votre part un soupir amoureux
N'a fait connaître encor le sujet de vos feux.

CLITON.

Que veux-tu? j'en conviens. C'est mon humeur sauvage,
Qui toujours en chemin m'a fait perdre courage.
Et depuis tout le temps qu'elle me fait brûler,
Je suis, de mon amour, encor à lui parler.
Sa présence m'impose, et si je m'en irrite,
Aussitôt d'un regard elle me met en fuite.
J'ai résolu cent fois d'en hasarder le mot:
Après mon plan formé j'étais encor plus sot.
Je la quitte, étonné de mon étourderie,
Lorsqu'enfin fatigué de tant de gaucherie,
J'ai réduit ma tendresse à soupirer tout bas.
Heureux, en me taisant, d'admirer ses appas!
Qui sait même aujourd'hui si je pourrai lui plaire?
Si mon amour fera ce que je prétends faire?
Si son orgueil verra, sans en être irrité,
Et ma sauvagerie, et ma timidité?

FINETTE.

Il faut voir. Pourquoi non? la balle en est lancée,
Ne quittons point le jeu qu'on ne l'ait ramassée.
De vos succès, d'ailleurs, je forme un autre espoir
Qu'à votre modestie il ne convient d'avoir;

Et la timidité qui vous semble effroyable,
N'est pas, à le bien prendre, un défaut incurable,
En un amant novice elle peut réussir,
Et c'est un mal souvent qu'on se plaît à guérir.

CLITON.

Ainsi je plairai donc ! et sur sa bienvenue
Puis-je, par tes conseils, avoir une entrevue?

FINETTE.

Pour vous la procurer, je ne veux que du temps.
Vous connaissez, d'ailleurs, le maître de céans?

CLITON.

Assez, pour en juger; si c'est là le connaître
Que de le croire fou tout autant qu'on peut l'être.

FINETTE.

Oh ! ce n'est pas ici qu'il nous le faut prouver.
Allez, dans peu d'instans venez me retrouver,
Et jusqu'à ce moment gardez qu'on ne vous voie !

CLITON, *voulant embrasser Finette.*

Ah ! permets à mon cœur de te montrer sa joie.

FINETTE.

On vient; sortez.

## SCENE VI.

MADAME DE RAINVILLE, D'HAUTEFARD, FINETTE.

MADAME DE RAINVILLE.

Non point, marquis! laissons cela.

D'HAUTEFARD.

Non; je vous dois lasser de ces vérités-là?

MADAME DE RAINVILLE.

De quoi?

D'HAUTEFARD.

Que ma tendresse est un sincère hommage;
Que loin de s'affaiblir elle croît avec l'âge:
Et que quand vous voudrez, par le plus tendre nœud,
Je vous veux à l'autel confirmer cet aveu.

MADAME DE RAINVILLE.

Oh! vous vous amusez de toutes ces fleurettes,
Et vous faites un jeu des sermens que vous faites.
Mais pour un autre temps laissons cet examen,
L'hymen de ma pupille est mon unique hymen.
Où donc est-elle?

FINETTE.

Eh ! mais, à s'ennuyer, je pense.
Et je vais....

MADAME DE RAINVILLE.

Attendez ! c'est trop de diligence.
Cet hymen, aujourd'hui, fait tout mon embarras,
Et j'apréhende fort qu'il ne s'achève pas.
Dans ses façons d'agir, notre ami fait paraître
Des singularités que je n'ai pu connaître.
Du désir dans son cœur peut naître le dégoût,
Et je vais le presser sans y tenir beaucoup.

## SCENE VII.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD, FINETTE.

DORIMONT.

Vous voici ! nous allons faire enfin connaissance.

MADAME DE RAINVILLE.

Vraiment ! vous avez fait une bien longue absence.

DORIMONT.

Oh ! j'entends que chez moi l'on vive en liberté;
Et je donne l'exemple.

MADAME DE RAINVILLE.

Eh bien ! sans vanité,

Vous avez vu les traits de votre prétendue?
Comment la trouvez-vous?

DORIMONT.

Mais, je ne l'ai point vue.

D'HAUTEFARD.

Quelle preuve d'amour! et quel empressement!

MADAME DE RAINVILLE.

(*A Dorimont.*)
Il est vrai! vous allez la voir dans un moment,
Et voudrez, sans détour répondre à ma demande,
(*A Finette.*)
Pour fixer votre hymen. Qu'Eliante descende.

## SCENE VIII.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE, D'HAUTEFARD.

DORIMONT.

Bon! nous reparlerons d'amour en temps et lieu.
Raisonnons d'autre chose, et dites-nous un peu
S'il est dans l'univers un séjour plus tranquille!
Un maître plus heureux! un plus aimable asyle!

D'HAUTEFARD.

Il n'y manquerait rien, sans le ton singulier
Qui donne à tous ces lieux un air irrégulier:

Et qui dans un séjour, où d'ailleurs tout abonde,
Porte un air de détresse et de gêne profonde.
On s'y croirait jeté dans un pays perdu,
Où l'on ne connaît rien de tout ce qu'on a vu.
Quoi! pouvez-vous ainsi de toute bienséance,
Voir violer chez vous les lois et la décence?
Me direz-vous pourquoi, d'une illustre maison,
Le toit s'est vu changer en un mince donjon?
Pourquoi, dans votre cour, ces laquais sans livrée,
Montrant de vos habits leur bassesse honorée;
A leur tête un Pasquin au rang de vos amis,
D'un bouffon, pour vous plaire, empruntant les lazis,
Qui chez vous de plaisant improvisant le rôle,
Nous rend tous les fripons formés à son école?
Est-ce tout ce qu'ici l'on pourrait bien siffler?
Ma foi, non....

DORIMONT.

Oh! monsieur, qui pour nous quereller,
Ici, de vos grands airs, déployant l'élégance,
Faites à nos dépens briller votre éloquence:
Je vous soutiendrai, moi! qu'on y vit comme ailleurs,
Et qu'on peut sur ce ton conjurer les railleurs.
On y fait ce qu'on veut: sans règle ni mesure
On y dort, mange, boit autant que le jour dure;
Hors le soir, qu'un repas mieux conditionné,
A l'heure du soupé nous rassemble à dîné.
Et des dînés, je crois, la nouvelle methode,
Vaut certes vos soupés à l'ancienne mode;

Enfin l'on fait ici sans bruit, sans envieux,
Ce qu'ailleurs, croyez-moi, l'on ne ferait pas mieux.
Et si pour quelque tort j'attends de l'indulgence,
C'est envers la beauté ma longue négligence.
Eliante, sans doute, a droit de s'offenser,
Que si tard de la voir on se puisse empresser.
Si long-temps loin de nous qu'est-ce donc qui l'arrête?

MADAME DE RAINVILLE.

Sans doute, pour vous plaire, elle est à sa toilette.

DORIMONT.

Pourquoi donc? en faut-il pour parer la beauté?
La nature! il suffit, et la simplicité!

MADAME DE RAINVILLE.

Mais enfin, la voici!

## SCENE IX.

DORIMONT, ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE, D'HAUTEFARD.

DORIMONT.

Comme elle est rayonnante!

D'HAUTEFARD.

On ne saurait plus belle!

DORIMONT.

Elle est, ma foi, charmante!

Quel teint! quel coloris! quelle fraîcheur voilà!
Oh! c'est un vrai trésor que vous me gardiez là!
(*A Eliante.*)
Mademoiselle, il faut, avec quelqu'indulgence,
Excuser la lenteur de mon impatience.

MADAME DE RAINVILLE.

C'est monsieur qui veut bien être votre mari.
Je crois, sur cet hymen, votre esprit affermi.

ÉLIANTE.

J'obéirai, madame.

MADAME DE RAINVILLE.

Et j'en serai charmée!
(*A Dorimont.*)
Vous voyez, tout s'arrange. Elle est sage, formée,
Mademoiselle parle avec beaucoup d'esprit;
Et met surtout un sens à tout ce qu'elle dit!

ÉLIANTE.

Moi! madame, est-ce un trait qu'il faut que je m'applique?

MADAME DE RAINVILLE.

(*A Dorimont.*) (*A d'Hautefard.*)
Vous en pourrez juger. Faites qu'elle s'explique.

D'HAUTEFARD.

Mademoiselle a pu s'éloigner de Paris
Et quitter le séjour des plaisirs et des ris:

Paris, où des salons le tumulte et l'ivresse
De cent succès nouveaux flattaient votre jeunesse;
Où le charme, entraînant des curiosités,
Succède au mouvement de vos sociétés,
Bals, spectales, concerts; où des modes nouvelles
Le prisme chaque jour varie autour des belles;
Où le sexe, embelli de ce charme flatteur,
De cent objets charmans en est plus enchanteur.
Insensible aux attraits d'un monde trop aimable,
Vous y laissez sans doute un vide irréparable.

ÉLIANTE.

A ces plaisirs, monsieur, je prends peu d'intérêt.
Qui croirait me séduire à leur charme indiscret
Par ces frivolités ne peut me satisfaire,
Et m'en parler n'est pas le moyen de me plaire.

DORIMONT, *à d'Hautefard.*

Qui diable de langage aussi tenez-vous là?
N'est-on donc, je vous prie, heureux qu'à l'Opéra;
Et sans tout cet encens dont votre esprit l'enivre,
Loin du beau monde enfin ne saurait-on plus vivre?
(*A Eliante.*)
Mademoiselle, allez, j'estime la candeur
Dont la sincérité m'explique votre cœur,
Et quand je le pourrai je veux la satisfaire
En époux pour cela digne qu'on le préfère;
Oui, loin du monde ici je veux vous séquestrer,
Et de tous faux plaisirs à loisir vous sevrer.

ÉLIANTE.

Ainsi qu'une conduite indiscrète et légère,
Je blâmerais, monsieur, une retraite entière
Qui voudrait m'arracher, dans sa sévérité,
Aux plaisirs les plus doux de la société.
Egale en son humeur, la vertu moins sauvage
Ainsi qu'un air trop libre évite l'esclavage.
Elle a dans ses désirs des bornes, je le sais,
Et le sage est toujours ennemi des excès.

(*Elle laisse tomber son éventail.*)

DORIMONT.

Voilà votre éventail en tombant qui se casse.
Laissez-le moi, je veux vous le remettre en place.
Si votre montre aussi vient à se déranger
Je puis la rétablir comme votre horloger.

D'HAUTEFARD.

Quelle enfance! eh bon Dieu! pour vous occuper d'elle
Songez ce que de vous attend mademoiselle,
Et laissez réparer la montre et l'éventail
Au modeste ouvrier chargé de ce travail.

DORIMONT.

Pourquoi donc? Ce travail n'a pour moi rien de triste;
Et je suis, quand je veux, tourneur, graveur, artiste,
Maçon même. J'élève ici de ma façon,
Et je veux pour ma part rétablir ce salon.
Jugez-en. De la porte à cette cheminée;
Car ma vue à ce point veut se tenir bornée,

Du regard du causeur qui, le dos bien assis,
Veut se chauffer l'hiver sans se sentir transis.
De cette place donc à la porte voisine,
Par douze pas au moins à peine on s'achemine.
C'est mettre trop de temps pour aller et venir;
Je le retranche donc; et veux me retenir
En un carré parfait. Calculons chaque place.
Qu'ai-je besoin au fond ici de plus d'espace?
Jusques à six, je crois, cela peut arriver.
Il suffit qu'aisément on les puisse trouver.
Supposons que chacune ait ceci de surface:

(*Il tire un instrument à toiser de sa poche, et s'en sert pour mesurer, en arpentant son salon.*)

Un, deux, trois; je les ai. (*Il applique sa mesure sur Éliante.*)
Vous permettez de grâce.
Mademoiselle encor peut passer par dessus;
Elle pourrait tenir entre dix doigts au plus.
Vous riez. Et les jeux : mail, bague, escarpolette,
*Montagnes;* j'en invente à vous rompre la tête.
D'un mouvement rapide, à l'autre extrêmité,
D'un mont à l'autre mont vous êtes emporté;
Essayez-en. Ma foi vous en serez bien aise.
Il ne faut pas pourtant s'endormir sur sa chaise
Ou, du moindre revers renversé sur le coup,
On s'expose tout net à se casser le cou.

D'HAUTEFARD.

Il est original!

DORIMONT.

Voilà de vos sornettes !
Dès qu'on est pas, monsieur, fait ainsi que vous l'êtes.
Original ! vraiment, c'est ce qu'ils disent tous.
Tout-à-l'heure, un plaisant qui pense comme vous
Est venu me trouver et d'un air plein d'astuce,
A toute force encor voulait que je le fusse;
Comme de son côté ce monsieur l'est aussi,
De manière à pouvoir me tirer de souci,
Je l'ai dans la maison retenu pour huitaine,
Et pour vous amuser je veux qu'on vous l'amène.

D'HAUTEFARD.

Ah ! pour témoin du fait vous l'avez arrêté?
Il faut que sur-le-champ il vous soit confronté.

DORIMONT.

Sans doute; en attendant allons voir mes *montagnes.*
Tu viens aussi, marquis, et tu nous accompagnes.

## SCENE X.

FINETTE.

Mademoiselle sort avant que, tout de bon,
J'aie osé lui parler de l'amour de Cliton.
Ah ! le marquis les quitte et revient pour affaire.

## SCENE XI.

D'HAUTEFARD, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

Que veut-il donc me dire, et pourquoi ce mystère?

D'HAUTEFARD.

Finette!

FINETTE.

Eh?

D'HAUTEFARD.

Un baiser.

FINETTE.

Non.

D'HAUTEFARD.

Ta main.

FINETTE.

Non. J'entends
Madame qui revient.

D'HAUTEFARD, *embarrassé.*

Écoute!

FINETTE.

Eh bien?

D'HAUTEFARD, *allant vers la porte.*

Attends.

(*Revenant.*)

Finette! ici peut-on te parler, ma princesse?
Tu connais mon amour pour ta vieille maîtresse?

Et sais, depuis quel temps, constant à l'adorer,
Je pousse les soupirs qu'elle peut m'inspirer.
Je fais depuis trois ans flamme et feu devant elle;
Mais ce n'est pas non plus une flamme éternelle.
Je viens de rencontrer sa nièce sur mes pas;
Et ma foi, j'avoûrai qu'elle a beaucoup d'appas.

FINETTE.

Et sur cet aperçu, guéri de votre ivresse,
Vous quittez, je le vois, la tante pour la nièce?

D'HAUTEFARD.

Cela se doit. De plus : par un tort sans égal,
On la marie encor à cet original,
Au triste Dorimont, qui n'a rien pour lui plaire.

FINETTE.

Et dans cet abandon, vous rendant nécessaire,
Pour la mieux obliger vous trompez votre ami.

D'HAUTEFARD.

C'est le train, vois-tu bien, des hommes d'aujourd'hui.
Que ferait un bourru d'une femme charmante?
C'est à nous qu'il convient de fixer une amante;
A nous qu'échoit le don de primer en amour,
Et de cueillir la fleur de la plus fine cour.
Eh! dis-moi? Par les soins que le cœur te conseille,
Puis-je obtenir de toi cette rare merveille?

FINETTE.

Pourquoi non?

D'HAUTEFARD.

C'est bien dit; sur toi je puis compter.
Adieu donc ; plus long-temps je ne puis m'arrêter ;
Mais sois sûre des soins dont je paîrai ton zèle
Et dis-m'en sur parole encor cette nouvelle ?
Qu'est-ce que ce jeune homme, arrivé d'aujourd'hui
Chez monsieur Dorimont et qui doit être ici ?

FINETTE.

Eh ! qui sait ? Un rival peut-être fort à craindre.
Je ne pourrais au fond fort bien vous le dépeindre ,
Ni vous dire non plus s'il est fort amoureux ;
Mais au premier abord je le crois dangereux.

D'HAUTEFARD.

Dangereux ! Et son nom ?

FINETTE.

Je ne puis vous le dire.

D'HAUTEFARD.

Serais-tu par hazard d'accord pour l'introduire ?
Friponne, en nous servant, prends garde de broncher!
Car tout va se savoir et l'on le fait chercher.

## SCENE XII.

FINETTE.

Cherche ; tu trouveras ce que tu n'attendsguère :
Et je te réponds, moi, du sort le plus contraire.

## SCÈNE XIII.

### CLITON, FINETTE.

CLITON.

Eh bien! que m'apprends-tu? Dis; suis-je assez heureux?
As-tu pu rencontrer cet objet de mes vœux;
Et l'as-tu disposée à se montrer sensible?

FINETTE.

Eh, mon Dieu ! Sur ceci soyez donc bien paisible.
Tout vient à point, dit-on, qui sait attendre assez,
Et vos succès, par moi, vous seront annoncés.
Je n'ai pu l'aborder pour en avoir réponse;
Mais voici du nouveau qu'il faut qu'on vous annonce:
Le marquis d'Hautefard devient votre rival,
Veut se pousser près d'elle en vous mettant à mal
Et vient de me charger de cette double affaire.

CLITON.

Ce marquis si couru, cet ami de ma mère?

FINETTE.

Ami de Dorimont ! C'est l'usage aujourd'hui
Chez les gens du bel air, de tromper un ami.

CLITON.

Hélas ! je suis perdu: je vois la différence
D'un rival si brillant à mon insuffisance.

FINETTE.

Lui ! vous le croyez tel parce qu'il est usé,
Et du siècle passé le héros méprisé.

Allez, ne craignez rien; je connais Eliante,
Et ne crois pas pour lui son ardeur si pressante.
Si vous êtes plus jeune, elle n'est plus enfant;
Et saura distinguer son insipide amant,
D'un jeune amant tout frais, occupé d'elle seule;
Et qui n'a point conté fleurette à son aïeule.
De plus autre nouvelle ! Il vous faut dérober
A l'œil de Dorimont sur vous prêt à tomber,
Et qui, sans hésiter, vous livre à votre mère.

CLITON.

Autre embarras!

FINETTE.

Pourquoi? Voyez la belle affaire!
N'avez-vous donc personne ici pour vous servir?

CLITON.

Si; Crispin, un valet y pourra réussir:
Il fut à mon service.

FINETTE.

Employez son adresse,
Lorsque je vais agir auprès de ma maîtresse.
Crispin et moi, monsieur, feront votre bonheur.

CLITON.

Et je vais m'employer au vôtre de bon cœur.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMONT.

A combien de revers le mariage expose,
Que ne voit pas celui qui se peint tout en rose ;
Et qu'un époux commode a souvent acheté
Le précieux honneur des nœuds de la beauté !
Eliante est vraîment une femme admirable ;
Spirituelle, sage, et belle autant qu'aimable !
Mais en formant ces nœuds ne m'exposé-je pas
Aux dangers trop connus qui suivent tant d'appas,
Et ne forcé-je pas ma passion jalouse
A choisir pour autrui la femme que j'épouse ?
Ma foi, spirituelle, et belle si l'on veut,
Je ne saurais former un si dangereux nœud !
Accordons cependant, avec ma résistance,
Le violent amour dont je sens la puissance :
Et pour reprendre haleine en cet étrange état,
Voyons ce que m'écrit ici mon avocat.

(*Il décachette une lettre, et lit.*)

« Vous ne sauriez avoir une meilleure affaire,
» De vos deux cents louis j'aurai la somme entière :

» Mais votre débiteur ne pouvant s'accorder
» Sur ce droit bien acquis il vous faudra plaider. »
Plaider! oh! la ressource est des plus misérables :
A cet homme endurci, ce juif à tous les diables,
Qui prétend m'exposer à cet outrage-là;
Plutôt que de plaider, voici qui répondra!

(*Il s'approche d'une table, et écrit*)

« Puisqu'on ne peut de vous obtenir de justice,
» Et qu'il vous faut poursuivre en plaideur obstiné,
» Sur vos refus déjà je me tiens condamné ;
» Et vous pouvez garder, j'en fais le sacrifice,
» Ce qu'un droit contesté ne vous eût pas donné. »

## SCÈNE II.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE.

MADAME DE RAINVILLE.

Peut-on, sans vous gêner, percer votre retraite?
Saurai-je à quel dessein votre âme enfin s'arrête?
Vous avez pu juger mon Eliante à fond :
Etes-vous satisfait, et l'épousez-vous?

DORIMONT.

Non.
Et si vous permettez nous attendrons encore.

MADAME DE RAINVILLE.

Vous m'étonnez. D'où vient ce dessein que j'ignore?
Quoi! vous déplairait-elle! est-ce un point sérieux?

DORIMONT.

Non, ce n'est point cela; j'en suis fort amoureux:

Mais un défaut lui nuit : c'est qu'elle est trop jolie
Pour que, de l'épouser, je fasse la folie.

MADAME DE RAINVILLE.

Si ce n'est que cela, le malheur n'est pas grand,
Et vous ne tiendrez pas contre ce sentiment.

DORIMONT.

Non ; c'est sans plaisanter que je la trouve telle,
Et sérieusement je suis fâché contr'elle.
A quel malheur souvent n'est donc pas exposé,
D'une jeune beauté, l'époux mal avisé ?
Quel ennui de tenir d'une main maladroite
Un jeune objet volage et que chacun convoite ;
Et de le voir fixer, les regards éblouis,
De cent adorateurs que ses yeux ont séduits !
Ma foi, beaucoup je crois m'en diraient des nouvelles,
Pour avoir désiré leurs épouses trop belles.

MADAME DE RAINVILLE.

Je ne vous comprends pas : l'objet de vos refus,
C'est sa beauté ?

DORIMONT.

J'ai pris mon parti là-dessus ;
Et je n'épouserai que sur bonne assurance.

MADAME DE RAINVILLE.

En ce cas, je venais former votre alliance ;
Mais vous trouverez bon que je parte à l'instant.

DORIMONT.

Eh quoi! sans me laisser respirer un moment?
Attendez que, du moins, mon esprit se décide,
Et laissez-moi former un jugement solide.

MADAME DE RAINVILLE.

Non point. Vous acceptez ou rompez d'aujourd'hui
Et terminez d'un mot ce doute et mon ennui.
Aussi bien vous montrez, s'il faut que je le dise,
Des singularités dont je suis fort surprise,
Et nous faites paraître, en raisonnant de tout,
Comme dans vos desseins, l'erreur de votre goût.
Mais quoi! sur ce sujet faut-il que je vous gronde,
Lorsque, trop aisément, il faut qu'on vous confonde?
Adieu. Vous allez voir Eliante bientôt:
Décidez, choisissez: c'est votre dernier mot.
Elle est belle, jolie; elle a l'art de vous plaire;
Je laisse à ses attraits terminer cette guerre.
Trop aisément sans doute elle va vous charmer;
Et pour elle servir, vous-même, à vous armer.

## SCÈNE III.

DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT, *cachetant la lettre qu'il vient d'écrire.*

Holà, quelqu'un! Crispin! qu'on porte cette lettre;
Qu'on ferme tout ici: logis, porte, fenêtre;

Que personne ne vienne y tomber par hazard,
Et qu'on ferme surtout la porte à d'Hautefard.
(*Crispin sort.*)
Aussi bien c'est lui seul de qui je me défie
Depuis que par l'amour mon âme est éclaircie;
Et de ces damoiseaux le jargon doucereux
Auprès d'une maîtresse est toujours dangereux.
Eliante vient donc ici pour nous réduire?
Qu'elle vienne. Attendons et laissons-nous séduire.

## SCÈNE IV.

DORIMONT, ÉLIANTE.

DORIMONT.

Vous voici! je puis donc saluer vos attraits!
Quel plaisir c'est pour moi de contempler ces traits!
Cette grâce parfaite; et de pouvoir vous dire
La joie et les respects dont je ressens l'empire!
Jamais amour plus vif n'admira tant d'appas!
D'honneur! vous m'en croirez, je ne vous flatte pas.
Et vous, commencez-vous à vous rendre plus sage,
A prendre en ma faveur l'esprit du mariage?
Ça, m'aimez-vous un peu?

ÉLIANTE.

Si je vous aime, moi?
Je n'ai pas eu le temps d'en bien juger, je croi!

DORIMONT.

Allez, ne craignez-rien; cela viendra de reste.

ÉLIANTE.

Je n'y contredis point, monsieur, je vous l'atteste;
Et je souhaite fort que cela vienne.

DORIMONT.

Or sus,
Pour s'en mieux assurer je ne vous quitte plus.

ÉLIANTE.

C'est prendre assurément une peine inutile.

DORIMONT.

Non; l'amour veut des soins; aux champs et par la ville
Je vous suis en tout lieu. Le monde est un grand bois
Où les cœurs bien unis, divisés quelquefois,
Par des brigands de nuit sont livrés au pillage.
Contre ce vaste écueil combien ont fait naufrage!
Bals, dîners, comédie et cent plaisirs maudits,
Comme lieux dangereux vous seront interdits.

ÉLIANTE.

Mais le monde, Monsieur, a des plaisirs honnêtes
Qui ne sont pas non plus ainsi que vous les faites.
Quoi! vouloir m'en priver?

DORIMONT.

Dans un petit réduit
Nous vivons retirés, loin du monde et du bruit.
De nous seuls occupés, là, nul soin, nulle affaire,
Du plaisir de nous voir rien ne vient nous distraire ;
Et de vos seuls attraits amusé tout le jour,
Je puis passer ma vie à vous faire ma cour.
Vous-même, intéressée aux soins de la campagne,
Là, de tous les plaisirs le goût vous accompagne.

ÉLIANTE.

Passe pour la campagne. On peut s'accoutumer
Aux soins que vous prendrez de nous la faire aimer.

DORIMONT.

Des ornemens des arts, des talens difficiles,
Je sais apprécier les ressources futiles ;
Vous vous en passerez, car j'y mets peu de prix.
En meubles, diamans, en ornemens choisis,
La mode n'est le fait que des petites âmes....

ÉLIANTE.

Vous pensez ?

DORIMONT.

Je le sais ; je connais bien les femmes.
Retranchant de vos goûts tout frivole ornement,
Vous pourrez, à mes yeux, vous montrer simplement.

ÉLIANTE.

Vous avez bien trouvé le secret de me plaire!

DORIMONT.

Sans doute. Un habit simple, une taille légère,
Que vous faut-il de plus? En revanche, un cadeau
Vous attend dans un goût difficile et nouveau :
C'est un habit complet de nouvelle tournure,
Dont j'ai loin de la mode assorti la parure;
Et dont je veux surtout, dans nos chastes amours,
Voir ma femme vêtir les modestes atours.
Est-ce là pousser loin pour vous la prévoyance?

ÉLIANTE.

C'est nous montrer au moins beaucoup de prévenance,
Que vouloir d'une femme ainsi prévoir les goûts.
Quel plaisir pour son cœur que de tenir de vous
Un habit de façon grecque, turque ou chinoise!

DORIMONT.

Non point chinois! Français; mais de mon goût. Sans noise
N'y consentez-vous pas?

ÉLIANTE.

Sans doute, j'y consens.

DORIMONT.

Et vous tiendrez de plus tous vos autres sermens?

ÉLIANTE.

Oh! je vous tiendrai tout.

DORIMONT.

Vous serez enjouée,
Douce, aimable, gentille?

ÉLIANTE.

Aimable, douce et gaie.

DORIMONT.

Il suffit. En ce cas je vous épouserai:
Ainsi voilà, d'un mot, notre hymen assuré.
Je n'en aurais pas cru l'ouvrage si facile,
Et ne me pensais pas à cela fort habile.
Allons, je puis enfin respirer maintenant;
Touchez. (*Touchant la main à Éliante.*)
Cela s'appelle en agir galamment!

## SCÈNE V.

ÉLIANTE.

L'animal! voilà donc le sort qu'on me destine!
Combien je suis à plaindre!

## SCENE VI.

ELIANTE, D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD, *à part.*

A ce que j'imagine,

De notre original on vient de se moquer.
Voyons, à notre tour, ce qu'on pourra risquer.
(*Haut, à Éliante.*)
Combien, depuis un an, vous êtes embellie!
Je ne vous vis jamais de mes jours plus jolie,
Depuis que le destin vous offrit à mes yeux!
J'ai vu naître pourtant ce germe précieux,
Dont la beauté croissait auprès de votre tante:
Dans le champ des succès sa nièce la supplante;
Oui, d'honneur! vous touchez aux plus beaux de vos jours.
Qu'il vous faut profiter de ces instans si courts!
Et que j'ai désiré l'heureuse destinée
D'en régler avec vous la course fortunée!
Je vois que malgré vous, fixant votre destin,
Au maître de ces lieux on donne votre main.
Je ne vous cache pas qu'en folie assez rare,
Brutal et singulier, quelquefois il s'égare;
Et ma foi je plains fort la timide beauté,
Exposée aux écarts de sa rusticité.

ÉLIANTE.

Je n'en crois pas, pour moi, l'épreuve dangereuse:
Je me flatte, avec lui, d'une union heureuse.
Et vous devez penser, si j'ai pu le choisir,
Qu'il me plaît pour époux.

D'HAUTEFARD.

Lui! quel triste avenir
Vous prépare d'un jour l'aveugle imprévoyance:
Et qu'il va vous punir de votre complaisance!

Mais il va vous celer! moins jaloux de son or,
Enfouir pour lui seul un si rare trésor;
Et dérober au jour, dans une nuit profonde,
Ces yeux qui n'étaient faits que pour briller au monde.

ÉLIANTE.

Non, pour un tel éclat je ne les crois pas faits:
Je ne crois pas, monsieur, valoir de tels succès.

D'HAUTEFARD.

Ah! de plus grands encor! O ciel! quelle injustice
Vous fait, d'un juste orgueil, faire le sacrifice?
Mais comment voulez-vous qu'un tel homme, après tout
De vous aprécier ait l'esprit et le goût?
A-t-il pour tant d'appas la science profonde,
Et le tact délicat né de l'esprit du monde?
La beauté se flétrit aux mains de l'ignorant,
Qui, de la cultiver, ignore le talent;
Et ce n'est que pour nous que ce terroir stérile,
En de meilleures mains peut devenir fertile.
Un imprudent, ô ciel! va profaner ces traits
Dépourvus, pour briller, des plus piquans attraits:
Lorsque les ornemens, les soins de la parure
Se devaient en tribut aux dons de la nature.
Oui, des plus beaux présens il faut les embellir:
Le diamant, de l'art, apprend à se polir.
De ces appas naissans possesseur moins frivole,
Que ne m'est-il permis d'en décorer l'idole!
L'attrait de la constance, à mes plaisirs ôté,
Je le rencontrerais aux pieds de la beauté;

Et trouvant dans vos yeux des atteintes plus vives,
L'amour m'enchaînerait de fleurs moins fugitives.
C'est le tardif aveu...

ÉLIANTE.

Modérant cette ardeur,
Gardez dans vos discours un peu plus de froideur.
Vous mettez trop de feu....

D'HAUTEFARD.

Mon Dieu! ni l'un, ni l'autre.
Ce sont propos d'usage; et de mon sexe au vôtre
Un tribut épuisé de fades complimens,
Qui se paie entre amis aussi bien qu'entre amans:
Allez-vous me gronder du respect légitime
Qu'accorde à la beauté tout homme qui s'estime.

ÉLIANTE.

Non, l'amitié non plus n'a pas ce zèle outré,
Et vous m'en dites moins que je n'ai pénétré.

D'HAUTEFARD.

Je le veux bien, ma foi, si cela peut se faire!
Il est vrai, j'en conviens, si c'est vous satisfaire;
De vous offrir ma main je ferais mon bonheur.

ÉLIANTE.

Vous m'offrez votre main?

D'HAUTEFARD.

Je le jure; d'honneur!

ÉLIANTE.

Quoi ! vous pouvez, monsieur, me tenir ce langage,
Qui, pour ma bienfaitrice, est un nouvel outrage?
Et vous ne voyez pas ce que pour un ami
Un semblable discours a d'offensant chez lui?
Je vois trop à quel point vous pouvez vous méprendre;
Mais je dois, pour le moins, éviter de l'entendre.
Je sors, ou laissez-moi

D'HAUTEFARD.

Non point. C'est moi qui sors;
Mais d'un esprit tranquille examinez vos torts :
Est-ce ma faute, à moi, si vous êtes jolie?
Ensuite cet aveu, sur qui l'on se récrie,
Vous-même adroitement me l'avez arraché.

ÉLIANTE.

Monsieur !...

D'HAUTEFARD.

Point de courroux. Quittez cet air fâché,
Et songez que ces yeux où se peint la menace
Du mal qu'ils ont causé doivent porter la grâce.

## SCÈNE VII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis, je le vois, vient de se retirer.
De Dorimont, de lui, vous pouvez comparer.

Il vous aime à l'entendre; et je crois qu'il le pense.
Et lui, sur son rival, a-t-il la préférence?
Lequel des deux vous charme?

ÉLIANTE.

Il le faut avouer;
Aussi peu l'un que l'autre a lieu de s'en louer:
Et l'un par ses fadeurs a droit de me déplaire,
Autant que du bourru l'humeur atrabilaire.
Et cependant Finette, à moins de trouver mieux,
Il me faut épouser ce qui m'est odieux;
Ne céder, n'obéir, qu'aux vœux de ma famille!
Quel sort!

FINETTE.

Oh! c'en est un affreux pour une fille.

ÉLIANTE.

Avons-nous jamais fait ce qui nous fait plaisir?

FINETTE.

Jamais.

ÉLIANTE.

Epousons-nous suivant notre désir?

FINETTE.

Oh, non!

ÉLIANTE.

Et des parens le choix, dans la balance,
Peut-il valoir le nôtre?

FINETTE.

Oh ! quelle différence !
Si de monsieur Cliton il peut vous souvenir,
C'est lui qui, pour époux, devait vous convenir !

ÉLIANTE.

Pourquoi me rappeler ce qu'il faut que j'oublie ?

FINETTE.

Il me faut donc encor passer cette folie.
Que voulez-vous ? j'ai cru deviner vos secrets :
Mais à présent je vois combien je m'égarais.
En effet dans Cliton, s'il faut que j'en convienne,
J'aperçois des défauts digne de votre haine.

ÉLIANTE.

Mais non ! Cliton toujours sut se faire estimer ;
Je ne vois pas en lui ce que tu peux blâmer.

FINETTE.

Il était bien timide.

ÉLIANTE.

Oui ; mais sa modestie
Source de ce défaut en cache une partie.
Quoi ! peux-tu le blâmer d'un excès de vertu
Qu'il faudrait applaudir s'il était mieux connu ?

FINETTE.

De plus, vous le savez bizarre, méthodique ;
Au monde il se dérobe, à l'étude il s'applique,
Et je le crois un peu du beau sexe ennemi.

ÉLIANTE.

Va, d'un fiel dangereux ne le crois pas rempli.
De l'éducation ce fruit âpre et sauvage,
Sa singularité passerait avec l'âge.
Et Cliton, tôt ou tard, du monde désiré,
L'estimant à son tour en serait admiré.

FINETTE.

Ainsi n'éprouvant pas pour lui l'antipathie,
Que près de son rival vous avez ressentie,
Vous regretteriez peu, le fait est très-certain,
De le voir en époux rechercher votre main?

ÉLIANTE.

Ah! je crois que mon cœur expirerait de joie,
D'échapper au bourru dont je serai la proie!

FINETTE.

Eh bien! si vous avez pour lui tant de regrets,
*(A part.)*
Sachez... Sa tante! non, je ne pourrai jamais
Lui parler à loisir. Que vient-elle nous dire?

## SCENE VIII.

ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE, FINETTE.

MADAME DE RAINVILLE.

Eh bien! vous avez vu l'époux que je désire?
Vous êtes résolue à n'accepter que lui,
Et je crois qu'il vous plaît?

ÉLIANTE.

Vous le voulez ainsi;
Mais je préférerais, à ses franches folies,
Les grâces du marquis et ses façons polies.

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, si de plaire aussi vous pouviez espérer!

ÉLIANTE.

Mais lui-même, à présent, vient de me l'assurer.

MADAME DE RAINVILLE.

Bon! qu'il vous aime, lui? voyez un peu la fable!
(*A part.*)
Ah! l'inconstant, je crois, n'en est que trop capable.
(*Haut.*)
Sachez que le marquis pour vous n'est qu'un trompeur;
Qu'il cherche à s'amuser sans dessein dans le cœur.

ÉLIANTE.

Mais il m'épouse aussi, si je veux bien le croire!

FINETTE, *bas à Éliante.*

Vous allez tout gâter, si vous blessez sa gloire.

## SCENE IX.

ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE, FINETTE, *sur le devant de la scène;* DORIMONT, D'HAUTEFARD, CLITON, CRISPIN, *dans le fond, se rapprochant insensiblement.*

D'HAUTEFARD.

Non, faites-le venir.

DORIMONT.

Voyons un peu qui c'est:
Puisqu'il se cache.

CRISPIN.

Un peu de pitié, s'il vous plaît!
C'est un de mes amis, aprenti philosophe,
Qui cherche à fuir le monde et quelque catastrophe....

DORIMONT, *à Madame de Rainville.*

Ah! c'est l'original que je vous ai promis.

MADAME DE RAINVILLE.

Mon fils!

ÉLIANTE.

Cliton!

DORIMONT.

Monsieur serait donc votre fils?

MADAME DE RAINVILLE.

Lui-même ! et dont la vue a lieu de me surprendre.
(*A Cliton.*)
Saurai-je quel motif vous fait ici vous rendre?

CLITON.

Mais le chagrin de vivre éloigné de vos yeux.
(*A part.*)
Mademoiselle !... O ciel !

ÉLIANTE, *à part.*

Quel changement, ô dieux !

FINETTE, *à Éliante.*

Voyez qu'à point nommé vous êtes satisfaite!

D'HAUTEFARD.

Je viens de le surprendre arrêté chez Finette.

CRISPIN, *à Finette.*

Tu nous sers donc?

FINETTE.

Tu vois.

CRISPIN.

Plaisons-nous?

FINETTE.

Tout des mieux.

DORIMONT.

Peste ! voici qui prend un tour bien sérieux.
Secret déguisement ! visite clandestine !
Et le fripon trouvé caché chez la coquine !
Monsieur le philosophe, afin d'étudier,
Vous ne vous prenez point du tout en écolier;
Et vos secrets ici, pour vous faire connaître,
Sont des tours de finesse à passer votre maître !
Et moi qu'il amusait de ce conte nouveau,
D'un barbon philosophe et de ce jouvenceau :
L'un haï, l'autre aimé de la même future,
Et qu'il fallait sur moi juger d'après nature !
A votre compte, ainsi, je suis dans le barbon,
Et vous le philosophe aimé sous notre nom?
(*A Éliante.*)
Savez-vous ce qu'ici ce beau monsieur vient faire?
Vous aimer !

CLITON.

Ah ! monsieur.

DORIMONT.

Le déclarer ! vous plaire !

CLITON.

Mais, monsieur !

DORIMONT, *à Cliton.*

Ecoutez !

MADAME DE RAINVILLE.

Faut-il?

DORIMONT.

Il le faut bien.
Il est si réservé qu'il ne lui dirait rien.
De sa timide flamme il faut que je l'amuse,
Et que par sa froideur elle le désabuse.
(*A Éliante.*)
Or, votre amant tantôt s'est venu plaindre à moi
Du chagrin qu'il ressent du don de votre foi;
Du lieu qui vous retient fait le pélerinage;
*Incognito*, sans bruit, il y voyage en sage,
Et sous l'air de tenir quelque conseil de moi,
Me donne prudemment l'avis que je reçoi:
De ne pas me fier au bonheur qui me flatte;
Que tôt ou tard pour moi vous pouvez être ingrate;
Qu'à l'âge où me voilà, déjà presque grison,
C'est à quelque revers m'exposer sans raison;
Et qu'il vaudrait bien mieux, en m'épargnant moi-même,
Lui résigner mes droits à cet objet qu'il aime.
Que vous en semble? Eh bien!

D'HAUTEFARD.

Le petit scélérat!

DORIMONT, *à Éliante.*

Eh! que répondez-vous à ce trait délicat?

ÉLIANTE.

Mais qu'à l'entêtement, à l'esprit qu'il annonce,
Cela semble un avis à rester sans réponse.

DORIMONT.

Oh! sans réponse; moi, j'en fais une! Entre nous,
Vous voyez à ceci le cas qu'on fait de vous.
Or, mon petit monsieur, perdez donc l'espérance
De l'emporter sur nous par quelque préférence.
Vous déplaisez, je crois, assez complètement;
On vient de vous le dire et très-parfaitement.
Ne vous flattez donc point, par vos airs de jeunesse,
D'enlever de plein vol sa légère tendresse:
Ni que l'âge et les traits, dont je me fais honneur,
Soient pour l'amadouer un appât moins flatteur.
Il faut, pour savoir plaire, avec un long usage,
Avoir de plus que vous de la barbe au visage.
De ces raisons, enfin, vous pouvez voir le fruit:
On m'aime et l'on vous hait; j'épouse et l'on vous fuit.
(*A madame de Rainville.*)
Il faut adroitement veiller mademoiselle,
Jusqu'à l'hymen, de grâce, avoir les yeux sur elle;
Et que de cet amour elle ne sache rien.

MADAME DE RAINVILLE.

Vraiment, l'en informer en est le bon moyen!
Je veux bien, toutefois, éclaircir cette affaire,
Et savoir ses desseins avec plus de mystère.
Laissez-nous.

DORIMONT.

Voyez-donc. (*A Crispin.*)
Toi, fripon ! à présent,
C'est de son insolence à toi que je me prend.

CRISPIN, *sortant.*

C'est, monsieur, un sujet d'intrigue originale,
Dont vous voulez gaîment qu'un valet vous régale !

DORIMONT, *à madame de Rainville.*

Ça, n'allez pas au moins le traiter en rigueur !

MADAME DE RAINVILLE, *à Éliante.*

Descendez.

FINETTE, *à Éliante.*

Du courage ! (*A Cliton.*)
On reverra monsieur?

## SCENE X.

CLITON, MADAME DE RAINVILLE, D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

Me direz-vous ici ce que vous venez faire ?
Quelle est cette conduite indiscrète et légère,
Quand vous avez d'abord refusé de venir ?

CLITON.

C'est de quoi je venais vous parler à loisir.
Je conviendrai d'abord franchement d'une offense ;
De mes torts à passer ici votre défense.
Je la brave, il est vrai; mais jugez entre nous :
Puis-je moins mériter d'aigrir votre courroux ?
Vous venez à l'hymen asservir Eliante ;
Vous avez vu former notre union naissante,
Et croître avec nos ans un si tendre intérêt.
Je n'ai pu me souffrir aux lieux qu'elle habitait :
Ces lieux, je le vois trop, arrosés de mes larmes,
De sa seule présence empruntaient tous leurs charmes.
J'accours, je viens rempli des feux dont j'ai brûlé,
Me rejoindre à l'objet dont je suis isolé ;
Je viens la voir, l'aimer et m'accuser, me plaindre
De l'amour violent que je ne puis éteindre.

MADAME DE RAINVILLE.

Et c'est ce dont encor vous venez me parler ?

CLITON.

Vous en parler ? Non point; pourquoi dissimuler ?
Mais pour rompre un hymen où je ne puis m'entendre.

MADAME DE RAINVILLE.

Mon fils, expliquez-vous : je ne puis vous comprendre.
Eliante vous plaît; mais belle, j'en conviens,
Avec beaucoup d'attraits n'a point autant de biens.
Voulez-vous, entre vous rapprochant l'intervalle,
Former, en l'épousant, une chaîne inégale ;

Et contracter des nœuds si loin de convenir
A l'honorable rang que vous devez tenir?
Celle que votre choix destine au rang d'épouse,
D'augmenter cet honneur doit se montrer jalouse.
Eliante n'a rien....

CLITON.

Je l'adore! il suffit.
Que me font ces trésors dont l'orgueilleux jouit?
Un trésor bien plus vrai remplace tous les vôtres,
C'est l'amour qu'elle inspire, et je n'en veux point d'autres.

MADAME DE RAINVILLE.

Combien vous m'étonnez avec cette chaleur!
Vous faites-vous un jeu de cet excès d'erreur?
Déjà depuis long-temps indocile et sauvage,
Votre bizarrerie augmente avec votre âge;
Et vous gênez ainsi, dans vos altiers dégoûts,
Les desseins complaisans de mon amour pour vous.
Par ce triste plaisir, si vous cherchez à plaire,
Ce n'est que pour vous mettre au-dessus du vulgaire:
Vous singulariser est tout ce qu'il vous faut.
Faut-il à tant de frais vous chercher un défaut?
Ne sortirez-vous point du tort que je vous trouve
De n'approuver jamais ce que le monde approuve?
Et ne sentez-vous point les charmes plus puissans
Des succès renfermés dans l'ordre et le bon sens?
Laissez à Dorimont le tort inexprimable
De ses travers outrés dans un esprit aimable.

S'il ne semble qu'à peine en gêner les transports,
Vainement son esprit y ferait des efforts:
Il est original s'il aime à le paraître;
Et c'est vraiment ainsi qu'il nous convient de l'être.
Mais vous qui n'avez rien des travers malheureux
D'un enfant dépravé dans un vieillard quinteux;
Jeune, affable, pourvu des grâces de votre âge,
Pourquoi de la nature empoisonner l'ouvrage?
Par des défauts acquis gâter ce qu'elle a fait,
Vous rendre singulier pour être moins parfait
Et du monde trompant l'espérance fragile,
D'un de ses ornemens faire un membre inutile?

D'HAUTEFARD.

Oui, du siècle, aujourd'hui, voilà l'égarement!
Et de nos jeunes gens le fol entêtement.
Je ne sais des esprits quel dédaigneux mérite
Se fait de tout braver une loi favorite.
Se distinguer, marquer à bon ou mauvais droit
Par les écarts brillans d'un caractère à soi;
Et de là s'élever au-dessus du vulgaire,
De qui n'en connaît point c'est la règle ordinaire.
Savans et, dès vingt ans, penseurs déjà profonds,
A trente on voit d'ennuis expirer nos Catons
Sous le précoce éclat de leur fausse sagesse,
Et le plaisir pour eux a perdu sa jeunesse.
Je l'avoue, autrement j'ai passé mon printemps,
Et nos aïeux, je crois, disposaient mieux du temps;
Et voilà la sagesse exempte de folie!
Voilà sur quel exemple il faut régler sa vie.

Songez à vous former; prenez des mœurs, un ton,
Qui soient d'un honnête homme et non pas d'un Caton,
Des mœurs dignes de vous et de votre naissance.

CLITON.

Je puis, avec plus d'âge et plus d'expérience,
Un jour régler mes mœurs sur des avis pareils;
Et qui n'a dans sa vie eu besoin de conseils?
Tel se suppose exempt des leçons qu'il nous donne,
Qui, quelquefois, en a plus besoin que personne.
Et par exemple ici, sur cet arrêt flatteur
Où vous jugez du siècle avec tant de hauteur;
Non; je ne croirai point, malgré ce ton sublime
Qui nous semble envier l'honneur de votre estime;
Je ne crois pas, monsieur, que l'esprit, le savoir,
Aient de nous nuire en rien le droit et le pouvoir.
On peut, avec l'étude aux belles connaissances,
Joindre le ton du monde et l'art des bienséances.
Enfin nos jeunes gens, par vous tant dédaignez,
Valent bien ceux du temps que vous nous dépeignez;
Buveurs, joueurs, escrocs: aux clartés des bougies,
Des mœurs du cabaret rappelant les orgies;
Savans en vins fumeux de Champagne et d'Aï,
Et du beau monde ainsi suivant le ton poli.
Vous reconnaissez-vous à ce portrait fidèle?
Je puis, par imprudence, en suivre le modèle;
Mais soyez sûr qu'au moins je n'imiterai pas,
Dans leurs vils procédés, certains flatteurs si bas
Qui, de la politesse adorant les entraves,
S'en montrent moins jaloux qu'ils n'en sont les esclaves;

D'affectueux dehors ne semblent se couvrir
Que pour mieux abuser ceux qu'ils veulent trahir ;
Et des divisions, dont leur haine est prodigue,
Savent habilement mettre à profit l'intrigue.

D'HAUTEFARD.

Voudriez-vous par-là m'accuser?

CLITON.

J'en convien,
C'est de tromper ma mère en lui voulant du bien ;
De ne déprécier l'union d'Eliante
Que pour en convoiter la chaîne humiliante ;
Et vous accomoder des grands défauts qu'elle a !

D'HAUTEFARD, *à Madame de Rainville.*

Vous croiriez?...

MADAME DE RAINVILLE, *à Cliton.*

Vous pouvez lui manquer jusque-là ?
( *à d'Hautefard.* )
Toute explication deviendrait inutile,
Marquis; et je vous crois d'un goût trop difficile.
Vous avez entendu ce que je vous prescris ?
Mon fils, obéissez; il le faut.

CLITON.

Je ne puis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIERE.

ELIANTE, CLITON.

CLITON.

Pour long-temps loin de nous ma mère est occupée,
Je ne crains point sa vue et vous l'avez trompée;
Pour la première fois je puis donc vous parler,
Et je vous vois enfin sans crainte et sans trembler!
Si depuis trop long-temps un douloureux silence
A de mes feux, pour vous, caché la violence;
L'ardeur de mes soupirs les fit taire à vos yeux,
Et pour n'oser parler je n'en aimai que mieux.
A peine avez-vous fui, qu'une langueur secrète
M'emportant près de vous, loin de notre retraite,
Me fit de vous chercher l'impérieux besoin.
Je viens donc avec vous m'en ouvrir sans témoin.
Mais vous! avez-vous pu, satisfaite et tranquille,
Ainsi de nos plaisirs abandonner l'asile?
Me direz-vous pourquoi cette sévérité,
Sans m'en parler, au moins sans m'avoir consulté?

Eh, quoi! même à présent, à mon impatience,
Votre cœur ne répond que par ce froid silence,
Quand je viens de mes feux vous déclarer l'ardeur;
Et vous les écoutez avec cette froideur?

ÉLIANTE.

Vous me jugez d'abord sur l'ardeur de votre âme,
Et je vous parais froide auprès de votre flamme;
Mais enfin pour vous plaindre avec moins de rigueur
Quel motif avez-vous d'accuser ma froideur?
Vous venez me parler, en l'augmentant encore
Plein d'un trouble effayant d'un amour que j'ignore,
Et me faites, Cliton, un crime de vos torts!
Vous même modérez l'ardeur de vos transports;
D'un aveu qui me blesse épargnez-moi l'offense.
Je ne crois pas vous faire une injuste défense:
Songez, pour m'accuser de la froideur que j'ai,
Qu'il faudrait être sûr vous-même d'être aimé.

CLITON.

Vous ne m'aimez donc pas? c'est parler sans mystère;
Et monsieur Dorimont est bien sûr de vous plaire.
Ne croyez pas pourtant qu'il vous ose épouser:
Pour lui nuire il n'est rien que je ne puisse oser,
Et je vais...

ÉLIANTE.

Quelle ardeur! quelle vive sortie!
Arrêtez! D'où vous vient cet accès de folie?

CLITON.

De vous! qui prétendez ne pas m'aimer.

ÉLIANTE.

De moi!
Je vous ai dit un mot pour causer tant d'effroi?
Vous venez me parler d'un amour qui me blesse
Et prétendez par là décider ma tendresse,
Et je vous réponds, moi, qu'un cœur trop exigeant
Veut au moins en retour un cœur reconnaissant.
Est-ce là le discours que vous prétendez craindre?
Est-ce là vous donner le sujet de vous plaindre?
Je ne vous croyais pas autant d'habileté
Pour vous nuire à ce point contre la vérité.
Mais ne nous flattons pas et laissons tout mystère.
Il me serait permis d'être avec vous sincère,
De quoi nous servirait cet amour dangereux;
Et nous est-il encor accordé d'être heureux?
Par votre mère même en ces lieux confinée,
Lorsque de mon hymen j'attends ma destinée,
Comment me dérober au fardeau du devoir?
Comment de Dorimont puis-je tromper l'espoir?

CLITON.

Et quoi! sur ce parti vous pouvez être en doute?
Le plus hardi dessein n'a rien que je redoute.
Lorsque de deux malheurs nous avons à frémir
Je choisis le moins grand dont je puisse gémir.
Et quel droit peut manquer au nœud qui nous rassemble?
Venez, je vous enlève et nous fuyons ensemble.

Du plus affreux désert le refuge assuré
Contre nos ennemis est un abri sacré;
Echappés au tourment de craindre votre perte,
Nous vivrons plus heureux dans quelqu'île déserte.
Dans ce séjour, bientôt l'asile du plaisir,
Du droit de nous aimer allons nous ressaisir.
Et qui peut à l'amour, dont je sens la puissance,
Disputer ce bonheur de notre intelligence?
Des parens inhumains l'éternelle rigueur
Du pouvoir qu'elle usurpe affranchit notre cœur;
Et c'est un droit acquis par notre obéissance,
De secouer le joug d'une injuste puissance.
L'amour permet ailleurs de suivre une autre loi;
L'amour parle; il suffit: venez et suivez-moi.

ÉLIANTE.

Que je vous suive! ô ciel! quelle est votre espérance?
Modérez ces transports dont je vois l'imprudence.
Pour vous accompagner, moi, trahir mon devoir;
De votre mère encor oser tromper l'espoir?
Elle! dont les bienfaits, la tendre prévoyance
Ont depuis le berceau cultivé mon enfance;
Surtout lorsque ses soins, par une autre union,
Ont témoigné pour moi leur juste aversion.
Non, celle qu'elle exclut n'était point destinée
A jouir de l'éclat qui suit votre hyménée;
Et mon espoir n'est pas de vouloir m'enrichir
A la faveur d'un rang que je ne puis franchir.
Ne croyez pas me voir pousser la complaisance,
Jusqu'à flatter en vous la désobéissance.

CLITON.

Ce que veut mon rival vous l'allez approuver,
Si malgré vous aussi je ne cours vous sauver.

## SCÈNE II.

ELIANTE, CLITON, CRISPIN.

CLITON.

Ah! Crispin, mon ami, dans ce malheur extrême,
Viens, accours, sauve-moi du sort et de moi-même!

CRISPIN.

Que se passe-t-il donc? Dans cet accueil fort doux,
Je ne vois rien qui soit fort à craindre pour vous.

CLITON.

Ah! mon rival triomphe! Et dans un sort contraire,
J'ai contre mon étoile, époux, maîtresse et mère:
Car, cédant sans obstacle au nœud qu'on lui prescrit,
Si son hymen se fait, Eliante y souscrit.

CRISPIN.

Peste! il ne vous faut pas gendarmer de la sorte,
Madame; et contre vous la partie est trop forte.

CLITON.

Avec un peu de soins j'espère l'appaiser,
Ou nous l'enlèverons.

CRISPIN, *à Eliante.*

Pour vous apprivoiser.

CLITON.

Mais dis : je te connais en ressources habile,
Et fait pour nous tirer de ce pas difficile ;
N'aurais-tu point en main quelqu'honnête moyen
De supplanter ton maître en lui voulant du bien,
Et n'étant point aimé, s'il faut que je le dise,
Lui sauver le malheur de faire une sottise ?

CRISPIN.

Et pourquoi donc, monsieur, n'en trouverais-je pas ?
Mon génie épuisé de produire est-il las ?
Suis-je homme à reculer devant ma destinée,
A perdre vingt exploits d'une seule journée ?
Et puisque Dorimont le regard ébloui,
Par cet esprit brillant dont je l'ai réjoui,
M'a pris pour l'amuser par quelques tours d'adresse,
Ne dois-je pas encor lui souffler sa maîtresse ?
Que m'en coûtera-t-il, qu'un trait d'esprit de plus ?
Encor vais-je par-là couronner mes vertus !
Reste à vous, s'il en vient malheur à l'innocence,
A m'en prouver, monsieur, votre reconnaissance.
Çà, voyons ; je vous crois assez d'accord tous deux
Pour ne point, en ceci, contrarier vos vœux :
Ne sauriez-vous vous faire en toutes bienséances,
Ici, devant témoin, quelques bonnes avances,

Vous donner sur l'hymen quelques soulagemens,
En soins, faveurs, cadeaux et tels amusemens;
De sorte qu'averti d'un langage si tendre,
Dorimont le voyant ne puisse s'y méprendre.
Allez, fut-il encor mille fois moins jaloux,
S'il ne faut qu'éluder, je vous réponds de vous.
Pourtant de nos projets, que dit mademoiselle?
Voudra-t-elle avec nous jouer de la prunelle?

ÉLIANTE.

Crispin, je le vois bien, veut ici s'amuser.

CLITON.

En faveur du motif il le faut excuser.
Mais au moins cette fois j'aurai de votre bouche
Un mot devant témoin sur l'amour qui vous touche;
Et Dorimont lui-même entendra des aveux
Qu'envain j'ai jusqu'ici pressés de tous mes vœux.

ÉLIANTE.

Pour l'éloigner de moi, pour rompre sa chimère,
Je ferai, sans blesser l'honneur ni votre mère,
Tout ce que peut mon cœur pour triompher du sien;
Mais s'il s'obstine enfin je ne réponds de rien.

CLITON.

Il peut, à ses périls, en avoir l'avantage;
Mais il verra du moins tout ce qu'on lui ménage;
Et d'amour devant lui vous entendra parler

De manière et d'un air à ne lui rien celer.
M'en donnez-vous la preuve et ce baiser pour gage?

ÉLIANTE.

Vous n'avez pas besoin d'un pareil témoignage.

CLITON.

Ah! ce refus n'est pas dans nos conditions!
Et je fais, s'il vous plaît, mes protestations.
(*Il embrasse Eliante.*)
Pour monsieur mon rival, si plein de suffisance,
A présent je ne crains que sa seule présence:
Qu'il paraisse! et parbleu, si j'en sens de l'ennui,
D'Hautefard va me voir me mesurer à lui.

CRISPIN.

Un jour de noce!

CLITON.

Eh, oui! je fais le diable à quatre.

CRISPIN.

Quel motif...?

CLITON.

Avec lui, vois-tu, je veux me battre!

CRISPIN.

Eh! plutôt à loisir laissez-le respirer,
Si son amour, par là, se peut évaporer.

S'il n'en prend qu'en soupirs, c'est bien peu, je vous jure:
Et ce monsieur n'est pas exigeant de nature.
Mademoiselle en peut convenir sur ma foi!
Ne nous amusons pas à ceci, croyez-moi.
Je vous ôte du pied une épine assez bonne,
En éloignant de vous l'époux qui nous talonne;
Reste à me couronner de mon plus beau laurier,
En lui servant encor un plat de mon métier;
Et lui rendant si bien le mariage à charge,
Ma foi, qu'avant l'hymen il ait gagné le large.
Je sais qu'il aime en ours à demeurer chez lui,
Qu'il est des grands repas et du monde ennemi;
De la cave au grenier troublant ce long silence,
J'y vais, d'un grand festin, commander l'ordonnance.
Convives, baladins remplissant les salons,
Y vont courir en foule au son des violons;
Et chasser de l'hymen la courte maladie:
Mon maître ne m'a pris que pour la comédie;
Allons croissant encor le plaisir qu'il aura,
Lui donner par dessus le bal et l'opéra.
Votre mère!... et plongé dans un regard trop tendre,
Vous êtes là, monsieur, à nous laisser surprendre.

CLITON.

Adieu, belle Eliante; au moins défendez-vous...

CRISPIN.

Seulement jusqu'à l'heure où vous serez à nous.

## SCÈNE III.

ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE.

MADAME DE RAINVILLE.

Vous parliez à mon fils? Je crois que votre ivresse
N'enflammait point pour vous sa bizarre tendresse;
Et qu'assez fière enfin d'un rang moins élevé,
Vous acceptez l'époux que je vous ai trouvé.
Mais aux devoirs qu'on prend j'aime qu'on s'habitue:
D'où vient paraissez-vous sans vous être vêtue
Du présent qu'en habits Dorimont vous a fait?

ÉLIANTE.

Ce ridicule habit, vous voulez en effet
Qu'il me plaise?

MADAME DE RAINVILLE.

Sans doute; et même en ma présence
Ne vous montrez qu'ainsi. Sortez.

ÉLIANTE.

Ma complaisance
Doit vous céder en tout, dans le moindre désir;
Puisse-t-elle pour vous être un bien grand plaisir.

MADAME DE RAINVILLE.

Il en faut convenir, je ne suis pas fâchée
D'humilier l'orgueil dont elle est entichée.

## SCÈNE IV.

MADAME DE RAINVILLE, DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

Où vas-tu donc, fripon, muni de ces papiers;
D'une allure et d'un train que n'ont pas des courriers?
Je ne t'ai jamais vu ce grotesque équipage.

CRISPIN.

Je le crois bien, monsieur; pour un nouvel usage
Il est pris tout exprès de vos airs amoureux.
Tandis qu'*incognito* vous voulez être heureux,
Je vais de votre hymen répandre la nouvelle;
Inviter dans ces lieux à vous marquer leur zèle,
Les enfans de la joie, et l'âme d'un festin,
Amis, parens...

DORIMONT.

O ciel! mais rien n'est moins certain
Que l'hymen prétendu dont tu te troubles l'âme.

CRISPIN.

Comment, vous en doutez? demandez à madame.

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, Crispin a raison; il se faut occuper
D'apprêts de noces.

DORIMONT.

Soit. Je ne le puis tromper;
Mais je hais ces repas où la cohue abonde.

CRISPIN.

Peut-on, en pareil cas, se passer du grand monde?
On invite toujours, sauf à congédier;
Et même, si l'on veut, à ne se point lier.

DORIMONT.

Sors; mais sur ton repos garde-toi d'en rien faire;
Et vas, il me suffit, prévenir le notaire
D'apporter le contrat modelé sur mes soins.

CRISPIN.

Oui. Je vais prévenir et notaire et témoins.

## SCÈNE V.

MADAME DE RAINVILLE, DORIMONT.

DORIMONT.

C'est un contrat passé du temps de ma grand'mère,
Que je fais rajeunir dans la forme ordinaire;
Où, s'il faut l'avouer, les femmes de ce temps
Trouveraient pour leurs mœurs d'utiles réglemens;
Et que je fais signer à sa petite fille,
Pour garant des vertus qu'on pratique en famille.

En attendant, ces lieux vont bientôt se remplir
D'un tas de désœuvrés pressés de m'accueillir ;
Sottement éblouis du plus commun usage ;
Qui me loûraient, je crois, de porter un visage,
Et qui demain, sans plus, me montreront au doigt,
Quand de la confrérie enrôlé maladroit...

MADAME DE RAINVILLE.

Sans concevoir pour vous un si triste présage,
N'êtes-vous pas content, par ces plaisirs d'usage,
D'assurer le lien qui doit vous rendre heureux,
Et de donner enfin ce gage de vos feux?
Si vous tardez encor, je crains, près d'Eliante,
Qu'un rival plus heureux trop tôt ne vous supplante.
Le marquis, auprès d'elle, est assidu, constant;
Et, pour un cœur novice, il est entreprenant.

DORIMONT.

A merveille! il le peut. Qu'elle aime sa personne!
Non content des succès que le monde lui donne,
Que ce beau monsieur-là vienne ici captiver
Un cœur qu'à ma conquête il est fier d'enlever ;
Des droits de cent beautés qu'il trompe une infidelle,
C'est un plaisir pour lui, qui peut l'être pour elle.
Entre nous, cependant, je crains plus votre fils,
Et crois contre les siens nos projets mal assis.
Mais puisqu'enfin du sort l'aventure cruelle
Me semble entre deux feux avoir mis cette belle,
Que d'un danger pressant il la faut garantir,
A l'hymen projetté je veux bien consentir,

Et prétends, sans attendre une saison meilleure,
Puisqu'il se fait enfin, qu'il soit conclu sur l'heure.

MADAME DE RAINVILLE.

Mais vous n'y pensez pas! songez auparavant
Aux apprêts obligés d'un tel engagement,
Aux amis, aux parens qu'il faut que l'on invite
Et dont il faut d'abord recevoir la visite.

DORIMONT.

Comment cette cohue, ici même, avant nous,
Viendrait d'abord chasser sur nos plaisirs d'époux?
Je vous l'ai déjà dit, vous retombez sans cesse
Dans l'importunité d'un défaut qui me blesse:
Je croyais là-dessus notre esprit mieux d'accord
A ne point nous gêner, et vous le dis encor:
Quand au nombre de gens que je crois nécessaire,
Je veux absolument m'en tenir au notaire.

MADAME DE RAINVILLE.

Ce n'est pas abuser de la permission
Que vous avez d'agir sans indiscrétion.
De plus, après ces soins pour les gens qu'on estime,
Il est d'autres devoirs d'un emploi plus intime,
Et dont, envers sa femme, un généreux époux,
S'il se veut honorer, doit se montrer jaloux.

DORIMONT.

Et lesquels? ah! parlez; En est-il que j'oublie,

Et dont, par vos conseils, la vertu se publie?
Que faut-il?

MADAME DE RAINVILLE.

Des bijoux, des diamans de prix
Dont, de droit, l'avantage à l'épouse est acquis;
Et dont, avant la noce, il faut voir la merveille
Se joindre aux ornemens d'une riche corbeille.

DORIMONT.

Eh quoi! pour rehausser l'orgueil de ses attraits,
De ma femme en bijoux enluminer les traits?
Et voir?...

MADAME DE RAINVILLE.

Ce n'est pas tout. J'ai dit qu'à sa toilette
D'une riche corbeille il faut joindre l'emplette;
Et c'est une autre offrande en riches vêtemens,
En étoffes de prix, robes, ajustemens,
Dont aux mains de l'amour une femme est parée.

DORIMONT.

Pour la rendre plus belle encor que Cythérée!
Et par ce sot éclat de nos soins amoureux,
Des amans excités aiguillonner les feux!
Car la femme, dressée à ces métamorphoses,
Met toujours pour le monde et ses lys et ses roses;
Et ces parfums si doux qu'elle embaume, dit-on!
Jamais pour son époux ne sentent rien de bon.
C'est ce qu'à sa tendresse il peut trouver de pire,
Et ce qu'à notre infante il me faut interdire.

MADAME DE RAINVILLE.

Quoi! pour la voir plus sage et régner sur son cœur,
La voulez-vous maussade et mise à faire peur?

DORIMONT.

Non. D'un habit décent...

## SCÈNE VI.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE, D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD.

Quoi! toujours en dispute!
Est-ce ainsi qu'en époux pour l'hymen on débute?
Singulière union!

DORIMONT.

Non. Nous formons des nœuds,
Et d'un point débattu tombons d'accord tous deux.
Je me marie enfin, monsieur, c'est chose faite;
Et vous trouvant ici, vous serez de la fête.

D'HAUTEFARD.

Vous vous pressez beaucoup.

DORIMONT.

C'est ce que l'on m'a dit;
Et qu'à me supplanter vous travaillez sans bruit.

D'HAUTEFARD.

On vous a dit cela? quelle plaisanterie!

MADAME DE RAINVILLE.

Le marquis est coquet; c'est par galanterie.

D'HAUTEFARD.

Voilà tout. Eliante est jolie; et pour moi,
J'admirais ses attraits de la meilleure foi.

DORIMONT.

Fort bien. Pour l'admirer ouvrez donc bien la vue,
Et ne nous voyez plus la noce étant conclue.

## SCÈNE VII.

DORIMONT, LE MARQUIS D'ORCÉ, MADAME DE RAINVILLE, D'HAUTEFARD.

LE MARQUIS D'ORCÉ, *à Dorimont.*

Marquis, je vous salue.

D'HAUTEFARD, *à part.*

Il est, je crois, jaloux!

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Ma foi! c'est sans façon que l'on entre chez vous.
Point de laquais dehors, personne pour répondre;
Je n'en passe pas moins, plutôt que me morfondre

A chercher vos valets. D'ailleurs c'est aussi bien;
Le cérémonial est chez vous moins que rien.
Enfin, c'est aujourd'hui que l'on vous félicite,
Et que de votre noce on vous rend la visite.
Pour moi, j'y viens aussi.

DORIMONT.

Vous me voyez surpris!

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Se serait-on moqué?

DORIMONT.

Vous avez donc appris?...

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Crispin, pour m'avertir, du mulet qui le porte
Vient chez moi de descendre, allant de porte en porte.

DORIMONT.

Le drôle, assurément, veut me faire enrager;
Et ce maudit valet vient pour tout déranger.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Je l'ai vu qui d'amis vous amène une bande,
Marchandise mêlée, un peu de contrebande.
« C'est mon maître, dit-il, qu'on fiance ce soir. »
Et toute la banlieue arrive pour vous voir.

D'HAUTEFARD, *riant.*

Ah! ah! la bonne charge; et que nous allons rire!

DORIMONT.

Crispin me la paîra!

MADAME DE RAINVILLE.

N'allez pas lui rien dire;
C'est un garçon d'esprit qui veut vous faire honneur.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Et qui, je vous réponds, y va de tout son cœur!
(*A madame de Rainville.*)
Madame de Rainville ici, de circonstance?
Peut-on lui présenter son humble révérence?
Je fus jadis intime avec feu son époux;
Et même il ne fut pas d'amis plus vrais que nous.

D'HAUTEFARD.

Honneur au bon ami de monsieur de Rainville!
Ne lui rappelez pas une douleur stérile:
La plaie est trop profonde!

MADAME DE RAINVILLE.

Et le sera toujours.

DORIMONT, *montrant d'Hautefard.*

Monsieur, à la calmer, perd et temps et discours;
Il n'y peut réussir.

MADAME DE RAINVILLE.

Oh, oui ! peine inutile.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Ne puis-je au moins revoir sa charmante pupille?
Demoiselle, je crois, de vingt à vingt-deux ans;
Belle, à ne la juger que depuis très-long-temps.

## SCÈNE VIII.

DORIMONT, ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE, LE MARQUIS D'ORCÉ, D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

La voici.

DORIMONT.

Vous voyez, monsieur, dans cette belle,
La femme que j'épouse.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Où donc?

DORIMONT.

Mademoiselle.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

D'où vient donc cette mode? et pourquoi, s'il vous plaît,
La mettre, étant bien née et riche comme elle est,
En habit de bergère?

DORIMONT.

En riche villageoise,
Bien plutôt! et l'habit presque d'une bourgeoise.
Je l'ai pris près Cambrai, des femmes du Cateau,
Où je la fais fermière.

D'HAUTEFARD.

Ah! voici du nouveau!
Votre femme fermière?

DORIMONT.

Oui. Sage ménagère,
Voilà l'habillement qu'elle a pris pour me plaire.
Elle est bien mieux ainsi qu'en dame de château.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

L'habit est bien mesquin!

MADAME DE RAINVILLE, *à part.*

Il est encor trop beau.

D'HAUTEFARD.

Elle n'en est pas moins fort bien sous ce costume.

MADAME DE RAINVILLE.

Oui; plus impertinente encor que de coutume.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Quoique peu fait pour elle, il lui sied à ravir!

ÉLIANTE.

Autant qu'il vous plaira, monsieur, pour vous servir.
Sous ce déguisement, joûrai-je bien mon rôle?

LE MARQUIS D'ORCÉ.

On ne peut mieux jouer.

DORIMONT.

Elle est tout-à-fait drôle!

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Une femme pourtant à la sévérité,
Qui la veut voir vêtue avec simplicité,
Un peu trop emportée aux erreurs de la mode,
Peut préférer de suivre une loi plus commode:
En choses de son goût elle aime à s'habiller,
Sans dédaigner par-là le moyen de briller;
Et, si d'un tel succès vous vous trouviez bien aise,
Je doute, à l'éprouver, qu'un tel habit vous plaise?

ÉLIANTE.

Tel qu'il soit, il suffit qu'il plaise à mon époux.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Mais s'il vous paraissait trop indigne de vous?

ÉLIANTE.

En ce cas, j'aurais tort. Quel droit à sa toilette
Aurait donc, je vous prie, une femme coquette?
D'elle, jusqu'à l'époux qu'elle se doit choisir,

De ce qui lui convient rien n'est à son désir;
Et je tiendrais, pour moi, vraiment digne de blâme
L'époux modeste assez pour consulter sa femme.
En coîffes, en bonnets, lui seul doit triompher,
Et c'est enfin pour lui qu'elle se doit coîffer.

DORIMONT.

Oui, comme aussi pour toi je veux l'être moi-même,
Epouse de mon cœur! ô Dieu! combien je l'aime!

## SCÈNE IX.

DORIMONT, ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE, LE MARQUIS D'ORCÉ, D'HAUTEFARD, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, un homme est là. C'est maître Lysimond.

DORIMONT.

Qu'il entre.

## SCÈNE X.

LYSIMOND, DORIMONT, D'HAUTEFARD, ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE, LE MARQUIS D'ORCÉ.

DORIMONT.

Eh oui! c'est toi?

(*A part.*)

Pourquoi lui faire affront.

(*Haut.*) (*Aux autres personnages.*)
Viens, monsieur Lysimond. Jamais je ne renvoie,
Et vous voudrez ici permettre qu'il me voie.
(*A Lysimond.*)
C'est un de mes fermiers. Eh bien, seras-tu prompt?
Auras-tu pour long-temps à faire?

LYSIMOND.

Oh! tout au long.
D'abord, je viens ici pour toute la journée;
Et trinque, avec monsieur, du vin de cette année.

D'HAUTEFARD, *à Dorimont.*

Renvoyez ce manant.

DORIMONT.

C'est un brave homme!

D'HAUTEFARD, *à part.*

Ah, bon!

DORIMONT.

Allons; tu fais fort bien de venir sans façon.
Et dis : que se fait-il; quoi de neuf au village?

LYSIMOND.

Oh, rien de bien plaisant dans notre voisinage.
Ma femme et mes enfans, tout va bien, grâce à Dieu.

DORIMONT.

A merveille! et Lucas, le magister du lieu,
Son fils est-il déjà devenu gros notaire?

LYSIMOND.

Oh! gros monsieur, vraiment, plus savant que son père.

DORIMONT.

Et Jeannette, et Perrin?

LYSIMOND.

Tous deux se portent bien.

D'HAUTEFARD.

Et Jeannette et Perrin? l'excellent entretien!
Mesdames, c'est à vous de prendre patience.

DORIMONT, *à Lysimond.*

Et Lubin?

D'HAUTEFARD.

Ah, Lubin! qu'il faut de complaisance!

LYSIMOND.

Bien, aussi.

D'HAUTEFARD.

Dites-nous : au village, aujourd'hui,
Passez-vous la journée? ou si nous?...

DORIMONT.

J'ai fini.

LYSIMOND.

Ah! Gros-René, monsieur, vient d'épouser Perrette;
Robin, époux de Lyse, a trompé Marinette.
La grosse Mathurine, au vieux monsieur Thomas,
Aurait bien, de sa fille, accordé les appas.

Ils y comptaient tous deux; mais la fine matoise
Mitonnait autre chose avec le jeune Ambroise.
Il la voyait souvent, venait, allait son train :
Et même avec Thomas, qui lui faisait la main,
Ne se doutant de rien, ni sa dolente mère.
Enfin, ils ont tant fait que c'est une autre affaire !
Jour pris, noce arrêtée, avec un grand fracas,
Se réclamant d'Ambroise elle a quitté Thomas.

DORIMONT.

Thomas ! je l'ai prévu. Cent fois à Mathurine
J'ai dit : Sur votre fille ayez les yeux, voisine.
Vois-tu, cher Lysimond, alors qu'aux accidens
On expose ma fille ; à l'insçu des parens
Il arrive....

D'HAUTEFARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

MADAME DE RAINVILLE.

Quel excès de tendresse
Pour une villageoise !

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Elle vous intéresse,
A ce qu'on voit, beaucoup.

ÉLIANTE.

C'est en faire grand cas !

DORIMONT.

Et pourquoi, s'il vous plaît, n'en parlerais-je pas ?

Parce qu'elle est bergère, et d'une grande dame
Qu'elle n'a point les airs, a-t-elle moins dans l'âme,
Et dans un sort obscur, ce que partout je voi?
Philis est Eliante, et son époux c'est moi.
Dans la bergère, enfin, je puis voir ce que j'aime,
Et dans l'amant trompé me retrouver moi-même.

ÉLIANTE.

Quoi ! vous me soupçonnez, ce n'est pas généreux?

DORIMONT.

Ne vous emportez pas; je suis l'amant heureux,
Et non celui qu'on trompe. Enfin, l'hymen m'engage.
Lysimond, à propos, tu t'es mis de voyage:
Nous manquons d'un convive et je veux t'inviter.
A ma future, viens, je vais te présenter.
(*A Finette.*)
Touchez-lui dans la main.

LYSIMOND, *touchant la main à Éliante.*

A la bonne franquette.

ÉLIANTE.

Le grossier!

LYSIMOND.

Ah, jarni! qu'elle est belle et bien faite!
M'est avis qu'au village il n'est rien de plus beau.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Je ne suis point de noce, et viens pour un cadeau
Que je reçois pourtant à propos de la fête.

DORIMONT.

Et de quoi s'agit-il, monsieur?

M. SUBTIL.

C'est d'une dette.
De deux cents bons louis que je n'ai point payés,
Et qui, par vos bontés, me sont bien octroyés;
Attendu que plutôt qu'un procès vous menace,
Vous avez mieux aimé, monsieur, m'en faire grâce.

DORIMONT.

Ah! c'est monsieur Subtil. Et les deux mille écus,
Vous convenez enfin de les avoir reçus?

M. SUBTIL.

Je ne le puis nier, en voici la quittance:
Et viens vous assurer de ma reconnaissance.

DORIMONT.

Vous venez me les rendre?

M. SUBTIL.

Oh cela, de grand cœur!

Mais j'ai pour vos bontés des sentimens d'honneur,
Et, je les garderai, si vous voulez permettre.

LYSIMOND.

Il est bon là!

DORIMONT.

Comment, monsieur?

M. SUBTIL.

Par cette lettre,
De votre argent prêté vous m'avez fait présent;
Et je ne puis, monsieur, vous le rendre à présent.

DORIMONT.

Ce trait, monsieur Subtil, est d'une étrange adresse!
Et vous voulez garder ce qu'un dépit vous laisse?

M. SUBTIL.

Si vous le trouvez bon.

MADAME DE RAINVILLE.

Nous n'en finirons pas,
Et d'un nouvel ennui lui voilà l'embarras.

DORIMONT, *à M. Subtil.*

Quelle audace!

M. SUBTIL.

Monsieur, c'est par obéissance.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Ici, contre monsieur et sur sa résistance,
Faut-il faire pour vous preuve de ses aveux?

D'HAUTEFARD.

Vous avez des témoins.

DORIMONT.

Non; c'est un malheureux!
(*A M. Subtil.*)
Vous êtes un fripon, monsieur!

M. SUBTIL.

Ah! je n'ai garde
De me plaindre de vous.

DORIMONT.

Un voleur! qu'il me tarde
De chasser de chez moi.

M. SUBTIL.

Bien des remercîmens,
Monsieur, de vos bontés.

DORIMONT.

Trêve de complimens.
Dépêchez-vous, monsieur, à faire place nette.

M. SUBTIL.

Ce procédé, sans doute, est d'un cœur trop honnête.
Me faire un tel présent!

DORIMONT.

Sortez-donc.

M. SUBTIL.

Volontier.

LYSIMOND.

Moi je vais, s'il revient, lui servir de portier.

## SCÈNE XII.

D'HAUTEFARD, DORIMONT, ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE, LE MARQUIS D'ORCÉ.

D'HAUTEFARD.

Que veut dire?...

DORIMONT.

Un fripon! qui m'emprunte une somme,
Qu'ensuite l'impudent s'approprie en brave homme;
Sur ce qu'imprudemment, dans un moment d'humeur,
J'en ai fait par écrit remise au chicaneur.

ÉLIANTE.

Vous ne l'arrêtez pas? ce serait un convive!

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Votre scrupule est rare, et ce qui vous arrive
Est de votre imprudence un juste châtiment:
Plutôt que de plaider, perdre ainsi votre argent!

Certes, votre faiblesse, et pour cette canaille,
Ainsi que vous voyez, mérite qu'on vous raille;
Mais elle annonce un cœur très-désinteressé,
Et j'en veux pour ma part un bienfait mieux placé.
Nous sommes près voisins; au bout de votre terre,
De deux tilleuls touffus l'ombre me fait la guerre;
Sans aucun préjudice, au bas de mon château,
En voulez-vous, de grâce, abattre le rideau.

DORIMONT.

Non; monsieur le marquis.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Ce léger sacrifice
Vous vaudrait, de ma part, un autre bon office.
Nous vivrons en voisins.

DORIMONT.

Non; monsieur le marquis.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Les deux tilleuls à bas, au point de vue acquis,
Entre nos murs déclos je fais faire un passage
Qui rapproche entre nous le premier voisinage.

DORIMONT.

Non, monsieur le marquis; nous vivrons, s'il vous plaît,
Vous chez vous, moi chez moi, sans toucher au bosquet.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Et d'où vient?

DORIMONT.

Oh, parbleu ! je ne veux rien qui gêne :
Liberté toute entière. On voit où cela mène !

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Refuser à la fois, promenade, agrément,
Chasse, jeux, voisinage, avec entêtement,
Pour un mince service ! Un tel refus m'étonne.

ÉLIANTE.

Monsieur vous le refuse ; et moi, je vous le donne ;
Pour mon présent de noce !

D'HAUTEFARD.

Ah ! c'est parler cela !
Je ne vois pas moyen de vous tirer de là ;
Et, ce que femme veut, Dieu le veut d'ordinaire.

MADAME DE RAINVILLE, *à Dorimont.*

Votre consentement est ici nécessaire.

DORIMONT.

Pour le passage, soit, les deux tilleuls à bas ;
Mais sous condition qu'on n'en usera pas.
Allons, allons, messieurs, et qu'à table on se range.

D'HAUTEFARD.

A table ! en voyez-vous ?

MADAME DE RAINVILLE.

Oui. Quel caprice étrange!

DORIMONT.

Vous en allez avoir le divertissement
En un tour de baguette; un vrai renversement
De toute la maison.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Voyons la découverte.

MADAME DE RAINVILLE.

Allons donc.

DORIMONT.

Attendez par cette trappe ouverte,
Le dîner va monter.

*(Il frappe du pied, et se laisse tomber par l'ouverture.)*

MADAME DE RAINVILLE.

Le voilà disparu!

*(A Dorimont.)*

Etes-vous mort?

DORIMONT.

Messieurs, je vais être rendu
A la salle à manger.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

*(A part.)*

Allons, sur ma parole,
J'espère bien aussi que j'y joûrai mon rôle.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, DORIMONT.

*(On entend des éclats de rire dans la maison.)*

DORIMONT.

Ah, morbleu, que d'éclats! que de ris! que de voix!
De gens ivres, je crois, la maison est un bois.
L'un me prend sur mon air, mes cheveux, ma chaussure;
L'autre sur mon habit exerce sa censure.
(*Riant.*)
Ah! ah! ah! Eh bien donc, de quoi me censurer?
Mieux vaut-il faire rire encore que pleurer.
La joie est un remède excellent pour les asthmes;
Ainsi trève, messieurs, à vos malins sarcasmes.
Madame la fermière, à merveille! et l'habit,
A votre taille fine, élégamment s'unit.
Allez, libre bientôt d'une fête ennuyeuse,
Je veux vous rendre enfin parfaitement heureuse:
Chasser d'autour de vous tout ce monde odieux,
Dont la vue importune et fatigue vos yeux;

Et renfermé tout seul dans ma gentilhommière,
Y vivre en franc bourgeois avec ma ménagère.

ÉLIANTE.

Ne précipitez rien; c'est, monsieur, mon avis.
De votre chute, au moins, êtes-vous bien remis.

DORIMONT.

Ce n'est rien. Du plancher quand j'ai fait la culbute,
La table était à bord pour ménager ma chute.
Sur un vaste service, étendu de mon long,
J'ai, de la salle en bas, bientôt trouvé le fond.

## SCÈNE II.

ÉLIANTE, DORIMONT, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur, votre tailleur.

DORIMONT.

Pour vous être agréable,
Je vais, du décorum, remplir le préalable,
Et prendre, pour paraître, un autre habillement.
L'amour a, par vos yeux, fait ce grand changement.

## SCÈNE III.

ÉLIANTE, LE MARQUIS D'ORCÉ.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Puis-je, sur votre époux, m'ouvrir en son absence?
Et de votre union dire ce que je pense?

Je crois sur votre choix être bien éclairci,
Et, comme son objet, juger de votre ennui.
On force votre cœur pour un homme bizarre,
Pour lequel rien n'explique un procédé si rare.
Je vois, pour revêtir cet habit singulier,
Quels étonnans dégoûts il vous faut essuyer.
Une excusable erreur où vous êtes vous-même,
A causé jusqu'ici ce changement extrême,
Je sais qu'on vous croit pauvre, et de vos protecteurs
L'orgueil vous fait ainsi supporter les hauteurs,
Mais si le ciel pour vous de trésors fut avare,
Par ses autres bienfaits combien il les répare:
Il a tiré vos jours du plus illustre sang,
Et peut à vos vertus égaler votre rang.

ÉLIANTE.

Croirai-je ce qu'ici vous venez de m'apprendre?
Et comment savez-vous ce que je viens d'entendre?

LE MARQUIS D'ORCÉ.

C'est le soin qui m'amène, et sans me découvrir
L'objet qu'en vous voyant mon devoir vient remplir.
A peine ai-je connu l'embarras où vous êtes,
Et deviné par-là vos alarmes secrètes,
Que de vous secourir le désir m'a conduit
Vers celle auprès de qui le destin vous produit.
A des nœuds moins brillans lorsqu'elle vous résigne,
De l'hymen de son fils elle vous croit indigne.
Il la faut détromper et lui montrer sans bien
Votre nom digne aumoins de briller près du sien.

Aujourd'hui dans ces lieux c'est ce que je viens faire;
A ses yeux étonnés vous montrer votre père.
De cet événement, pour gage plus certain,
De mes mains avant tout recevez cet écrin.
Allez, vous en parer, quitter cet uniforme,
Prendre à votre naissance un luxe plus conforme,
Et faire réussir un projet de Crispin
Qui doit à Dorimont enlever votre main.

## SCÈNE IV.

ÉLIANTE, Le marquis D'ORCÉ, CRISPIN.

CRISPIN.

Vite, alerte ! il accourt, et l'alarme est donnée !

ÉLIANTE.

Je vais donc, pour changer ma triste destinée,
Faire ce que m'ordonne un devoir si cruel.

Le marquis D'ORCÉ, *à Crispin.*

Toi, reste ici.

## SCÈNE V.

DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

Jamais a-t-on rien vu de tel ?
Et bourreau sous le ciel serra-t-il mieux son homme ?
Voilà donc ce que mode en ce pays on nomme ?
Ah ! le maudit tailleur, je crois ensorcelé :
Un frac où tout mon corps se serrait étranglé !

Un petit chapeau rond qui relevant son aile,
Me fait, en se serrant, rejaillir la cervelle!
Des souliers où mon pied ne tenait qu'en boitant!
Enfin de ce supplice échappé tout tremblant,
Et rejetant bien loin l'attirail mis en pièce,
J'accours pour voir ici des tours d'une autre espèce;
Et je n'ai pu trouver, en m'esquivant sans bruit,
Que ma robe de chambre et mon bonnet de nuit;
Modeste vêtement, mais où, par parenthèse,
Grâce au ciel, j'entre au large et je respire à l'aise.
Ah! Crispin, hâte-toi! qu'on m'aille de ce pas
Renvoyer tout ce monde et ce bruyant fracas.
Le notaire mandé peut entrer en personne.

CRISPIN.

Ah! doucement, monsieur; du congé qu'on me donne
Diminuons l'effet, et voyons pour agir
Quant à l'homme au contrat si l'on peut s'en servir.
D'abord je vous dirai que chez vous par adresse
Ce jeune homme introduit aime votre maîtresse
Et qu'aussi bien qu'il l'aime il en paraît aimé;
Je viens de les trouver l'un de l'autre charmé,
Et se passant entr'eux je ne sais quoi de tendre,
Des gestes... plus enfin que je ne puis vous rendre.

DORIMONT.

Et tu crois cet amour bien dangereux pour moi,
Et qu'à ce que tu dis je vais ajouter foi?

CRISPIN.

Vous en pourrez juger sans me faire reproche:

Je crois près de ces lieux que l'un et l'autre approche,
Et vous les pourrez voir dans cet appartement.

DORIMONT.

Fais venir le notaire; il suffit.

CRISPIN.

Promptement.

## SCÈNE VI.

### DORIMONT, ÉLIANTE.

DORIMONT, *à part.*

La peste! je crois voir avancer ma future.
Dans quel éclat, grands dieux! quelle riche parure!
Voyons ce que la dame entend faire de nous;
Et ne nous montrons pas.

FINETTE, *à part.*

Ah! voilà mon jaloux.
Sans paraître observer ni voir le personnage,
Voyons si nous pourrons lui donner de l'ombrage.

DORIMONT, *à part.*

Quel luxe!

ÉLIANTE, *à part.*

Quelle horreur! qu'un mari sans façon,
Est en robe de chambre un bien joli garçon!

DORIMONT, *à part.*

Où peut-elle avoir pris ces dons, cette richesse

Et qui la peut monter sur ce ton de princesse?
Méfions-nous un peu qu'un autre à nos dépens,
Ne fournisse au trousseau ces accompagnemens.
Je ne sais à présent quelle peur me travaille,
D'en avoir sur la tête et par dessus ma taille;
Et je vais m'expliquer.

FINETTE, *à part.*

Il n'ose faire un pas,
Et crois m'apercevant que je ne le vois pas.
Je remarque pourtant que ma toilette opère
Et craindrais de sa part quelque éclat de colère.
Cliton est bien long-temps à venir.

## SCÈNE VII.

DORIMONT, ÉLIANTE, CLITON.

CLITON.

Me voici;
Et mon sort, grâce au ciel, se décide aujourd'hui!
Ah! vous voudrez enfin me tenir la promesse
De me donner ici des marques de tendresse,
Abjurer de l'hymen une odieuse loi
Et par de vrais sermens vous engager à moi.

ÉLIANTE.

Attendez pour le moins que Dorimont paresse;
Il ne se montre pas.

CLITON.

Ah, voilà votre adresse

Pour différer l'effet des tendres mouvemens,
Dont il viendra trop tôt glacer les sentimens.
Répétons cependant ce que nous devons faire,
Lorsqu'il faudra paraître à ses désirs contraire.
Ne vous rendez-vous pas à l'offre de mes vœux?
Eh! que me dites-vous? Oh, silence fâcheux!
Est-il pour nous parler besoin de sa présence?
N'avons-nous pas d'aimer une entière licence?
Ah! tenez le voici. Reprenons cette fois
Ou plutôt reprenez l'usage de la voix.
Pour trouper un jaloux dont l'amour vous tourmente,
Dites; que ferez-vous adorable Eliante?
Contre un traître, un bourru dont l'odieuse loi
Prétend vous disputer le don de votre foi;
A l'amant généreux de qui la tendre estime
Fut de tous vos plaisirs la confidente intime,
N'abandonnez-vous pas le droit de vous ravir
Au fantasque, au brutal qui veut vous asservir,
Et n'est-ce pas à lui que votre cœur se donne?

DORIMONT, *à part.*

A l'éloge un peu bref que répond la friponne?

ÉLIANTE.

Puisqu'on me veut forcer à l'hymen d'un époux,
Dont l'odieux pouvoir me détache de vous;
Oui, Cliton, il n'est rien pour punir son offense
Où ne puisse emporter l'ardeur de ma vengeance,
Ce tyran...

CLITON, *bas à Éliante.*

Bien cela! pas un mot n'est perdu

Et ce que nous disons est fort bien entendu.
(*Haut*)
Continuez. Fort bien dans cette affaire faite,
Quelle est donc la vengeance où votre esprit s'arrête?

ÉLIANTE.

De me moquer de lui s'il devient mon époux.

DORIMONT, *à part.*

L'indigne!

ÉLIANTE.

Sans avoir nul égard au jaloux,
De n'en garder pas moins l'amant que je préfère,
Et de le rendre ainsi dupe de ce mystère.

DORIMONT, *à part.*

Je ne le serai pas, je te le promets bien.

ÉLIANTE.

Enfin dans cet espoir dont je fais tout mon bien,
De vous laisser Cliton le soin de ma vengeance!

DORIMONT, *à part.*

Nous sommes avertis.

CLITON.

Ne sauriez-vous d'avance
D'une preuve plus claire appuyer ce courroux.
(*Bas.*) (*Haut, baisant la main d'Éliante.*)
Donnez-moi votre main. Que ce présent m'est doux!

DORIMONT, *se montrant.*

Je ne vous retiens point pour être cajolée,
Ni donner à baiser votre main potelée.

Retenez cette fougue, et quant aux jolis tours
Dont m'ont instruit ici vos imprudens discours,
Vous voudrez s'il vous plaît ne point prendre de peine
Pour couvrir de ma flamme une autre que la mienne,
Et supprimer d'un mot l'inutile galant,
Que veut m'associer votre amour pétulant.

ÉLIANTE.

Je ne sais en effet ce que vous voulez dire
Par ces prétendus tours, dont j'ai pu vous instruire.
Mais quant à ce baiser, certes bien innocent,
Voulez-vous, s'il vous plaît, me traiter en tyran?
Et croyez-vous enfin si je suis votre femme,
A vos moindres désirs assujétir mon âme
Et me priver du droit d'en agir librement?
C'est l'effet des bontés que j'ai pour cet amant;
En faveur d'un penchant formé dès notre enfance,
Je dois à sa tendresse un peu de complaisance:
Je veux à mes bontés qu'il ait part comme vous,
Sans que vous ayez droit d'en paraître jaloux.
A ce discours trop clair pour ne pas vous confondre,
Je ne vois pas, monsieur, un seul mot à répondre.

DORIMONT.

Pas le mot.

CLITON.

Doucement, sans vous violenter,
Il faut voir la façon dont on me veut traiter,
Et souffrir ces faveurs des jeux du premier âge
Dont on veut bien encor me permettre ce gage.

*(Il baise encore la main d'Éliante.)*

DORIMONT.

Ah, mon petit monsieur ! retenez, s'il vous plaît,
Ces bouillantes vapeurs d'un transport indiscret,
Et ne vous piquez pas de prendre tant de peine.

ÉLIANTE.

Ah, vous-même calmez ces mouvemens de haine.
Il me baise la main, pour vous rendre content,
Il ne tiendra qu'à vous aussi d'en faire autant.

DORIMONT.

Non. Je n'y prétends rien. Qu'il vous ait sans partage,
S'il vous faut avec lui disputer d'avantage,
Car je vous laisse libre et cela vaudra mieux.

CLITON.

Favorable entreprise et transports trop heureux !
Ah ! laissez m'en de grâce épuiser les tendresses.
(*Il baise encore la main d'Éliante.*)

## SCÈNE VIII.

DORIMONT, ÉLIANTE, CLITON, D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD, *à Cliton.*

Bien ! bien ! j'aime à vous voir ces nobles hardiesses.
Vous vous êtes formé considérablement.
(*A Dorimont.*)
Et vous !... Et d'où bon dieu cet autre accoutrement ?
Est-ce que votre hymen vous a rendu malade ?

DORIMONT.

Allez, c'est assez bon.

D'HAUTEFARD.

Pour quelque mascarade.

(*A Cliton*).

Mais vous! ah! vous donnez à la chose un bon tour,
Et c'est vraiment ainsi qu'il faut traiter l'amour.
On pourrait cependant avec quelque avantage,
Vous disputer l'objet qui reçoit votre hommage.

CLITON.

Ah monsieur! s'il vous plaît, trève à tous ces propos.
Ici, vous le voyez, tous vos grands airs, vos mots,
Vos fades complimens n'ont pas l'art de surprendre,
Et n'auront pas l'effet qu'on en pouvait attendre.
Je sais de vos efforts le zèle infructueux,
Pour vous gagner un cœur rebelle à tous vos vœux;
Et ce qu'à de vos soins souffert mademoiselle.
Il vous faut, s'il vous plaît, ne plus compter sur elle,
Et, sans bruit, sans éclat, réformer votre plan;
Renoncer au métier de fade courtisan,
Ou vous faire vous-même une importante affaire.
Voyez des deux partis ce que vous voulez faire?

D'HAUTEFARD.

Ce n'est pas en agir galamment avec moi.

CLITON.

Galant ou non galant; votre parti?

D'HAUTEFARD.

Mais quoi !
Je ne sais.

CLITON.

Allons donc, monsieur, sortons sur l'heure,
Et l'épée à la main.

DORIMONT.

Comment donc ? Qu'il demeure.
(*A Éliante*)
Mais retenez-le donc ; c'est un fou dangereux.

ÉLIANTE.

Il ne se battra pas.

D'HAUTEFARD.

Monsieur le doucereux,
Vous faites donc le brave ?

CLITON.

Et même davantage.
(*Se préparant à sortir pour se battre.*)
Je le prouve.

## SCÈNE IX.

DORIMONT, ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE, CLITON, D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

Eh bien donc ! d'où vient tout ce tapage ?

D'HAUTEFARD.

Et mais, c'est...

DORIMONT.

Votre fils! qui fait le résolu,
S'oppose à mon hymen, déjà presque conclu;
Me jette dans un trouble, un embarras extrême,
Que sais-je? à ne pas bien me connaître moi-même;
S'attire par-dessus une affaire d'honneur,
Et va peut-être encor se battre avec monsieur.

MADAME DE RAINVILLE.

Ah! je voudrais bien voir qu'on me fît résistance.
(*A Éliante.*)
C'est vous qui m'attirez cette nouvelle offense.
Allons, qu'on se décide à lui donner la main.
(*Montrant Dorimont.*)
Monsieur est votre époux.

DORIMONT.

Ce n'est pas mon dessein
De disputer un cœur qui, malgré lui, se donne,
Ni d'avoir en commun rien d'elle avec personne.
(*Montrant Cliton.*)
Monsieur vous apprendra si c'est un sûr parti
De prétendre à sa main pour n'avoir rien à lui.

MADAME DE RAINVILLE, *à Éliante.*

Voilà ce qu'ont produit toutes vos gentillesses.
(*A d'Hautefard.*)
Que j'appréhende encor de plus grandes faiblesses!
Si dans son changement vous trouvez des appas,
Au moins, avec mon fils, vous ne vous battrez pas.

D'HAUTEFARD.

C'est selon. S'il m'y force, il faudra bien se rendre ;
Car l'honneur me commande....

CLITON.

Oui bien ! de vous défendre.
Attendez-vous d'abord à vous battre avec moi,
Bien certain que je suis du mal que je vous doi,
Si je suis aujourd'hui privé de ce que j'aime.

D'HAUTEFARD.

Vous entendez ? Que faire ?

MADAME DE RAINVILLE.

Eh ! que faire vous-même ?

D'HAUTEFARD.

A votre place, moi, je la lui donnerais.

MADAME DE RAINVILLE.

Aussi bien, c'est en vain que je refuserais.
Je vois de quel espoir il faut que je me prive
En bornant de mon fils la vaste perspective,
Mais de sa perte au moins vous me consolerez.
J'immole mes désirs à vos vœux épurés :
Allons, qu'ils soient unis, si cela peut vous plaire.

DORIMONT.

Nous voilà tous contens et voici le notaire.

## SCÈNE X.

DORIMONT, ÉLIANTE, CLITON, MADAME DE RAINVILLE, LE MARQUIS D'ORCÉ, D'HAUTEFARD, CRISPIN, FINETTE, UN NOTAIRE.

DORIMONT, *à Cliton.*

Tenez, c'est un contrat que je vous donne encor.
On peut vous l'ajuster ; c'est pour vous un trésor.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Eh bien ! tout semble prendre un aspect favorable.

CLITON.

Le sort m'a réussi.

DORIMONT.

Son changement m'accable !

(*Au Notaire.*)

Il ne faut pas pourtant voir votre temps perdu,
Monsieur, suivez pour eux l'ouvrage interrompu ;
Et devant les époux faites-en la lecture.

LE NOTAIRE.

Faut-il de l'acte en propre informer la future ?
Au moins, voyez, madame, où je vais en venir,
Et ne promettez pas plus qu'on ne peut tenir.

CLITON.

Voyons donc.

LE NOTAIRE, *lisant.*

« Pardevant... et ceux dont les noms suivent.
» Entre autres volontés et choses qui s'écrivent,
» La future promet, constante dans ses goûts,
» D'être, jusqu'à la mort, fidèle à son époux. »
Je n'ai jamais écrit contrat de cette sorte !

ÉLIANTE.

Ce qui s'entend, monsieur, ne s'écrit pas.

LE NOTAIRE.

N'importe.

( *Lisant.* )

« Pour se mieux assurer des vertus qu'elle aura,
» Convenu que jamais elle ne sortira
» Que de son dit époux dûment accompagnée,
» Et qu'au logis, des yeux elle sera soignée.
» De plus, qu'à son seigneur et maître... »

CLITON.

Ah ! c'est assez.

Les articles sont bons quoiqu'ici déplacés,
Et si je suis jaloux j'en pourrai faire usage.
Monsieur, hâtez-vous donc, bornez ce verbiage.

LE NOTAIRE, *s'asseyant pour écrire.*

Je connais mon devoir. Nommez donc les époux.
Quel nom, mademoiselle, et titre prenez-vous ?

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Celui de demoiselle et fille vraiment chère,
Eliante d'Orcé : c'est moi qui suis son père.

(*A Éliante.*) (*A madame de Rainville.*)
Retenez ces respects; et votre étonnement.
Vous savez qu'en vos bras je la mis presqu'enfant,
Et que forcé loin d'elle à servir ma patrie,
Je chargeai votre époux de veiller sur sa vie.
Ce dépôt fut par lui fidèlement gardé,
Et tout ce qui de soins lui pût être accordé,
Tendresse, empressement, maîtres de toute espèce,
A passé mon espoir, et la prévint sans cesse.
Avant votre union, admise en ce séjour,
Vous n'avez pu savoir qui lui donna le jour;
Et moi-même au retour, déguisant ma retraite,
Je tins de ses destins la fortune secrette,
Ne voulant point encor lui ravir le bienfait
Des utiles secours dont je voyais l'effet.
Mais enfin de ses nœuds la première nouvelle,
D'un silence forcé m'a fait sortir pour elle.
Je viens la reconnaître, heureux de la couvrir
D'un nom dont votre orgueil n'aura point à rougir;
Et malheureux pourtant, dans ma joie importune,
De n'offrir à ses yeux que mon humble fortune;
Mais sa dot peut suffire aux vertus de son cœur:
Ma fille héritera de mes titres d'honneur.

LE NOTAIRE.

De grâce, expliquez-vous. Dois-je, au nom de la belle,
De ces éloges-là joindre la kyrielle,
Et coucher par écrit ce long certificat ?

DORIMONT.

Ah, ne plaisantez pas ! et laissez au contrat

Soixante mille écus que je donne à madame,
Et dont je la dotais en la prenant pour femme.
(*Au marquis.*)
Puisqu'elle est votre fille, étant votre parent,
C'est un droit dont mon cœur s'acquitte en la dotant,
Marquis.

MADAME DE RAINVILLE.

C'est nous montrer votre magnificence!

D'HAUTEFARD.

Et pousser la vertu jusques à l'excellence!
Doter, pour un rival, la femme que l'on perd!

DORIMONT.

D'un malheur plus certain c'est se mettre à couvert;
Car enrichir pour moi la femme que j'adore,
En ne l'épousant pas, c'est y gagner encore.
Je le sens bien, l'hymen n'était pas trop mon lot!
Et du bien qu'il m'enlève il a fait votre dot.
(*A Cliton et à Éliante.*)
Unissez-vous. Pour moi, la liberté, l'aisance,
Compagnes de mes jours, en sont la jouissance.
J'y veux uniquement abandonner mon cœur,
Et de mon seul caprice attendre mon bonheur.

CRISPIN.

De ce bonheur qu'ici votre cœur se propose,
S'il faut vous l'avouer, je suis un peu la cause:
Lorsque chacun ici vous voit d'un œil content,
Moi seul, de vos bontés n'en puis-je dire autant?

DORIMONT.

Que te faut-il?

CRISPIN.

Auprès de l'aimable Finette,
Pour achever mes jours une honnête retraite.
Pour vous démarier, lorsque vous apprendrez
Ce que j'ai fait d'efforts, vous me la donnerez;
Et pour prix de mes soins nous mettrez dans la gêne.
(*A Finette.*)
Qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais, pas mal!

DORIMONT.

Formez donc votre chaîne.
(*A Crispin.*)
Mais à condition qu'ici tu resteras,
Et qu'au besoin encor tu me corrigeras.

CRISPIN.

Pour peu que mon talent plaise à la compagnie,
S'il lui plaît d'applaudir j'y veux passer ma vie.
(*A Finette.*)
Allons, nous, dans tes yeux où mes succès sont peints,
Voir à perpétuer la gloire des Crispins.

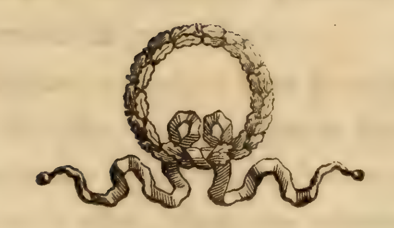
FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES

# PRÉVENTIONS,

## COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE.

PAR P.-J.-B. DALBAN.



PARIS.

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1832.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, N° 24.

# PRÉFACE.

On jouait encore, il n'y a pas long-temps, au Théâtre-Français, une petite pièce intitulée *les Préventions*, dont je rappellerai peut-être le souvenir, et qui me servira de préambule.

Je dois d'abord observer que le sujet des *Préventions* est un des plus heureux qui se puissent trouver; que, désignée aux poètes par les moralistes, cette manie de l'esprit offre, dans ses résultats, les points de vue les plus comiques. Les préventions de la plupart des hommes, si plaisantes dans leur manière de se produire, ont la plus grande importance pour ceux qui en sont victimes. Ce sont de terribles préventions que celles des amants, des époux, d'un protecteur dont on attend sa fortune, et même que celles d'un indifférent. Les préventions d'un auteur, qui croit avoir fait une bonne pièce et qui se trompe, sont encore très-comiques; et le plus piquant serait que, traitant le genre d'illusions qui nous occupe, il fût lui-même le sujet de sa pièce.

Sur ce propos, on nous offre au Théâtre-Français

une demoiselle un peu mûre, éprise, à son insu, d'un gros garçon, tout uni, et fort ingénu, tandis qu'elle se croit amoureuse d'un petit-maître qui la courtise et avec qui elle fait de la musique. La mère de la jeune personne, grosse réjouie, très-décidée, lorgne de son côté le père du jeune homme, autre façon de mari tout naturel, et qui donnerait bien dans le panneau, à condition que son fils épouserait la jeune personne, ce qui ferait une partie carrée admirable. La demoiselle finit enfin par se décider pour les qualités solides de son prétendu, à l'exclusion du petit-maître, qui est éconduit, et c'est ce qu'on appelle *les Préventions*.

Mettez à la place *la fille à tempérament*, *les grivois*, *les gens mal élevés*, et vous rencontrerez tout aussi juste. Avec un bon dictionnaire et un peu de réflexion, l'auteur se serait aperçu qu'il n'y a point là de *préventions ;* à moins qu'il ne l'entende comme en matière de droit, définition qui se trouve aussi dans le dictionnaire de l'Académie : « *La prévention* est l'action par laquelle on devance l'exercice du droit d'un autre. » En ce sens, il peut s'en faire l'application, et même à ses personnages, qui sont tous à l'égard les uns des autres en délit de *prévention.*

Ainsi s'en vont, avec les bonnes doctrines, la pureté du goût, l'exactitude du langage, et le public s'éloigne tous les jours davantage d'un genre de spectacles qui ne lui offrent plus des plaisirs assez nobles et dignes de lui. Au lieu des égards, de l'émulation, des efforts qu'il avait droit d'attendre des auteurs

empressés de lui plaire, on ne lui offre plus que des peintures superficielles, des tableaux vagues, sans réalité, et, non content de l'ennuyer de si tristes productions, on veut encore le rendre responsable d'une prétendue révolution dans le goût à laquelle il n'a pris aucune part. C'est vous, auteurs corrompus! dont le goût gâté ne peut plus rien concevoir de simple et de grand, qui vous êtes fait une littérature factice que vous voulez imposer au public, sans que rien s'accorde dans la société à des efforts que la nature désavoue. Il s'agit bien de *classique* et de *romantique*, du *moyen âge* et des *temps modernes!* Donnez-nous les ouvrages de nos maîtres représentés par des acteurs dignes d'eux, ou les chefs-d'œuvre de leurs disciples éclatants de naturel et de vérité; vous verrez si le public reste sourd à l'appel du génie et du goût. Demandez au vieillard ce qu'il y a dans vos représentations qui réponde à quelque chose d'humain. Dites-lui de renoncer à son expérience, à l'exigence de ses souvenirs, qui lui font un besoin de retrouver sur la scène ce qu'il a vu dans le monde. Désolé de ne rien entendre à vos spectacles étourdissants, il se renferme en lui-même, et repousse sur vous la toile de vos théâtres déserts, abandonnés du passé et de l'avenir. Demandez au jeune homme instruit, élevé par de sages maîtres, que vous avez déjà ridiculisés des traits impuissants de vos bouffonnes épithètes; demandez-lui ce qu'il entend à toute votre littérature, à vos livres *verts*, *noirs* ou *blancs*, au dévergondage de vos idées, aux

gambades de vos singes, aux traits emplumés de vos nouveaux Mascarilles..... Oh! que d'une aile rapide il s'enfuit vers des jours plus brillants qui ont fait la gloire de ses pères, et qui couvriront peut-être sa tombe de quelques fleurs!

Revenons : il y a quelques années que le sujet des *Préventions* se présenta à mon imagination. Dans l'amertume de mes souvenirs, j'en composai en quelques jours une comédie qui eut du succès dans les sociétés où je la montrai. Occupé d'études plus sérieuses, je négligeai d'en tirer parti; mais il y a un âge où l'on met plus de prix à ce que l'on a fait, quand on en voit d'autres se glorifier et parvenir avec ce que l'on a dédaigné; on se corrige de sa modestie, comme d'autres avec plus d'orgueil se corrigeraient de leur amour-propre.

# LES PRÉVENTIONS.

## PERSONNAGES.

FONVILLE, père d'Émilie.
ÉMILIE, fille de Fonville.
DESCHAMPS, ami de Fonville.
SAINT-ALBAIN, amant d'Émilie.
BASSET, prétendu d'Émilie.
PHOENIX, } amis de Fonville.
TÊTU, } amis de Fonville.
MADAME DES OISONS, } amis de Fonville.
LE HOC, avocat bègue.
COQUELIN, magistrat; il porte un cornet de sourd.
DUBOIS, domestique de Fonville.

La Scène est en province.

# LES PRÉVENTIONS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

ÉMILIE, FONVILLE, BASSET.

FONVILLE.

Émilie, pour la dernière fois je veux vous parler de l'établissement qui vous convient; et Monsieur.....

ÉMILIE.

Et Monsieur sera témoin des nouveaux reproches que vous m'allez faire! Le voilà qui me suit et m'obsède, et vous qui m'attendez ici pour me persécuter. Si ma faiblesse me soumet à votre autorité, je vous déclare, au moins, que je ne puis souffrir d'autre tyrannie que celle d'un père.

FONVILLE.

Monsieur est-il de trop?

ÉMILIE.

Comme vous m'allez parler de lui, il peut rester pour apprendre, une fois pour toutes, mon invariable résolution. Jamais Monsieur ne me sera rien, ni comme amant, je n'ai jamais autorisé sa persévérance; ni comme époux, je le refuse, ainsi que j'ai toujours fait.

FONVILLE.

Voilà la résolution où vous vous retranchez pour un original.

ÉMILIE.

Quel est cet original?

FONVILLE.

Saint-Albain. Or, je vous demanderai lequel vous convient le mieux, ou de Monsieur, dont le mérite n'est pas contesté, ou d'un homme d'une réputation abominable? Ce n'est pas moi seul qui en dis du mal, c'est tout le monde.

ÉMILIE.

On a ses raisons pour cela : moi, j'ai les miennes pour penser différemment. Les personnes qui le blâment le loueraient peut-être si elles étaient elles-mêmes dignes d'éloge; et si sa supériorité....

FONVILLE.

Ah! oui, sa supériorité!

ÉMILIE.

Mon Dieu! ce n'est pas en la niant qu'on m'empêchera d'y croire. Je pense l'avoir prouvé : je suis inaccessible à ces insinuations mal-

adroites, et je sais voir la prévention où elle est.

FONVILLE.

Il n'y a point de prévention, Mademoiselle.

ÉMILIE.

Oh! non; elle est trop contraire au désir que l'on a d'admirer.

FONVILLE.

Vous voulez qu'on refuse à quelqu'un le mérite qu'il a?

ÉMILIE.

Oh! non, on n'oserait. Cependant, puisqu'il n'y a jamais d'injustice dans l'opinion publique, d'où vient que Monsieur en est si bien vu? Ce n'est pas ma faute s'il se trouve compromis dans l'injustice que l'on fait à un homme de mérite. Mais qu'il nous dise, puisque l'opinion lui est si favorable, s'il a le moindre titre pour la mériter.

FONVILLE.

Vous osez lui dire cela en face!

ÉMILIE.

Oui : a-t-il quelque mérite?

FONVILLE, à Basset.

Que dites-vous de cela?

ÉMILIE.

N'est-il pas sans la moindre qualité?

BASSET.

Je n'aime pas à contredire : Mademoiselle a raison.

ÉMILIE.

Vous voyez, il en convient.

FONVILLE.

C'est pour cela qu'il en vaut mieux.

ÉMILIE.

Soit; mais qu'on ne m'en parle plus.

FONVILLE.

Émilie, écoutez!...

BASSET.

Ne vous emportez pas; Mademoiselle entend raison.

FONVILLE.

Rien ne réussit comme un père à élever une fille rebelle et raisonneuse. C'est dans une éducation trop libre qu'elle puise cet entêtement qu'elle tournera un jour contre son autorité.

ÉMILIE.

Je ne suis plus une enfant. Le temps que vous avez passé à combattre une inclination légitime a dû exciter mes réflexions; c'est le fruit de vos contrariétés.

BASSET, à Fonville.

Elle a raison : la contrariété aigrit les esprits.

FONVILLE.

Prenez jour pour votre mariage.

EMILIE.

Pouvez-vous me parler de mariage avec un homme qui m'est insupportable!

BASSET, à Fonville.

Elle a raison : nous l'y amènerons par la douceur.

FONVILLE.

Quand épousez-vous Monsieur?

ÉMILIE.

Il sait que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai jamais.

BASSET.

Oui, Mademoiselle; il ne se fera rien sans votre consentement.

FONVILLE.

C'est le seul homme que vous épouserez.

ÉMILIE.

Je ne serai qu'à Saint-Albain; mais, après lui, j'excepte Monsieur de mon indifférence générale, pour dire qu'il est le seul que je me promette de ne pas épouser.

FONVILLE.

Voilà une audace qui me transporte!... Venez, mon gendre; voici quelqu'un: je ne suis pas assez calme pour me montrer.

(Il sort avec Basset, et Émilie sort d'un autre côté.)

## SCÈNE II.

DESCHAMPS, DUBOIS.

DUBOIS.

Je vais prévenir monsieur Fonville. (Il sort.)

DESCHAMPS, seul.

Je reviens dans ma ville natale, après vingt ans d'absence, honoré de la place de préfet de ce département. Mon dessein est d'y paraître *inco-*

*gnito* pour jouir plus purement des félicitations, de la joie de mes anciens amis. Je me présente à Fonville sous ma propre recommandation, avec le titre d'un étranger qui s'arrête chez lui quelques jours. Heureuse situation, de revoir sa patrie avec des distinctions qui en attirent l'hommage! J'ai arrangé le plan qui doit me valoir de si douces, de si parfaites délices.... Avec les pures jouissances, les distinctions que me procurera mon déguisement, j'ai besoin d'un homme..., d'un homme habile, dont le choix.... Heureux moment! Je ne suis pas maître de mes idées!

## SCÈNE III.

DESCHAMPS, FONVILLE, PHOENIX, BASSET.

FONVILLE.

N'est-ce pas Monsieur qui m'est annoncé par mon ami Deschamps?

DESCHAMPS.

C'est lui qui a l'honneur de vous saluer.

FONVILLE.

Ah! Monsieur, vous ne pouviez venir avec une meilleure recommandation! Deschamps est mon intime ami. Donnez-moi de ses nouvelles : ne songe-t-il pas à revenir dans sa patrie?

DESCHAMPS.

Pardonnez-moi. Son dessein est d'y finir ses jours.

FONVILLE.

Il y a bien vingt bonnes années qu'il en est parti pour aller à Paris. Quand je le verrai, je ne le reconnaîtrai plus; je ne l'ai cependant pas oublié : c'était un homme de mérite.

PHOENIX.

Oh! du plus grand mérite.

DESCHAMPS.

Il est flatteur.....

FONVILLE.

Mais un de ces hommes distingués fait pour aller à tout.

DESCHAMPS, à part.

Allons, cela commence bien.

PHOENIX.

Il est devenu un sujet depuis qu'il a quitté le pays.

DESCHAMPS.

Il a donc l'honneur d'être connu de vous?

PHOENIX.

Comment, l'honneur! c'est moi qui l'ai cet honneur. Nous sommes intimement liés : lorsqu'il était ici j'étais son meilleur ami.

DESCHAMPS, à part.

Je ne me souviens pas de cette liaison.

PHOENIX.

Nous sommes en correspondance; il me donne souvent de ses nouvelles.

DESCHAMPS, à part.

Oh!... c'est un de ces hommes qui sont toujours liés avec tout le monde.

PHOENIX.

Lorsque je fus à Paris, j'allai le voir, il me reçut fort bien.

DESCHAMPS, à part.

Allons; tant mieux, il met de l'amour-propre à me connaître.

PHOENIX.

Il me promit bien de choisir ma maison pour demeure, lorsqu'il viendrait en province. Je suis mortifié qu'il ne m'ait pas amicalement chargé de l'honneur de vous recevoir.

FONVILLE, à Phoenix.

Vous ne m'aviez pas parlé de votre intimité! Ah çà! les talents de Deschamps l'ont dû faire connaître à Paris, il a sans doute fait son chemin?

DESCHAMPS, à Phoenix.

Monsieur n'est pas au fait de cela.

PHOENIX.

Depuis que nous ne nous sommes vus, il a dû arriver bien des choses.

DESCHAMPS.

A-t-il pu négliger de vous l'écrire? Oh bien! vous saurez qu'il a fait une fortune.

FONVILLE.

Ah! contez-nous donc cela.

DESCHAMPS, à part.

Jouissons auparavant des éloges que je ne

dois qu'à moi..." (Haut). Si vous voulez, nous en parlerons dans un autre temps.

FONVILLE.

Oui, vous arrivez, vous êtes pressé.

DESCHAMPS.

Pas absolument.

FONVILLE.

Puis-je vous demander quel est l'objet de votre voyage?

DESCHAMPS.

Le but en est encore éloigné! je me détourne pour rendre quelque service à Deschamps, et puisque le sujet nous y ramène, nous pouvons parler de lui.

FONVILLE.

Il a ici une terre.

DESCHAMPS.

Ah! une terre?

FONVILLE.

Oui, une terre où il est né; cette maison était même à lui.

DESCHAMPS.

Ah! cette maison?

FONVILLE.

Oui, cette maison où nous nous sommes vus bien des fois. Je l'achetai quand il partit; j'ai encore un vieux domestique qui l'a servi.

DESCHAMPS.

Ah! un vieux domestique qui l'a servi?

FONVILLE.

Qui l'a porté dans ses bras !

DESCHAMPS.

Ah ! qui l'a porté dans ses bras ?

PHOENIX, à Basset.

Mais il s'étonne de tout.

DESCHAMPS.

Comment se nomme-t-il ?

PHOENIX, à part.

Ah, oui ! c'est important à savoir.

FONVILLE.

Dubois.

DESCHAMPS.

Il s'en ressouvient donc toujours ?

PHOENIX, à Basset.

Qu'il est donc enfant !

FONVILLE.

Toujours. Mais ces détails doivent vous ennuyer.

DESCHAMPS.

Non, ils me font grand plaisir, continuons de grâce. Que dit-on ici de Deschamps ?

FONVILLE.

Tout le monde en pense beaucoup de bien.

DESCHAMPS.

Et puis....

FONVILLE.

Eh bien !

PHOENIX.

On se ressouvient fort bien de lui.

FONVILLE.

Quand il partit, ce fut le plus vif de mes chagrins, je l'embrassai. Je ne sais, lui dis-je, si je vous embrasserai encore. Effectivement, qui sait?

DESCHAMPS.

Et pourquoi ne l'embrasseriez-vous pas? Tenez, embrassons-nous... (Plus respectueusement.) Monsieur veut-il me faire l'honneur de me traiter comme Deschamps lui-même? (A Basset.) Et vous, Monsieur, ah! je vous le dois pour l'intimité qui vous lie à Deschamps, pour la reconnaissance que vous avez de sa réception, pour les lettres que vous lui écrivez.

FONVILLE.

Monsieur, je vous présente mon gendre.

DESCHAMPS.

Ah! vous avez une fille mariée?

FONVILLE.

Pas encore mariée, elle le sera bientôt si je puis lui faire accepter Monsieur.... Une inclination lui fait contrarier mes projets.

DESCHAMPS.

Et vous êtes décidé à forcer sa volonté.

FONVILLE.

Oh! très-décidé.

DESCHAMPS.

Je vois : celui qu'elle aime n'a pas de fortune.

FONVILLE.

Non, il a de la fortune.

DESCHAMPS.

Il manque donc de mérite.

FONVILLE.

Non, si vous voulez.

DESCHAMPS.

Il y a peut-être quelque chose à dire sur ses mœurs.

FONVILLE.

Non, ses mœurs sont irréprochables. C'est un homme de mœurs, de mérite et de fortune qui ne plaît pas.

DESCHAMPS.

Mais vous m'avez dit que votre fille l'aimait.

FONVILLE.

Il plaît à ma fille, mais il ne plaît pas à tout le monde : Dites-lui deux mots, efforcez-vous de la dégoûter d'une passion ridicule.

DESCHAMPS.

Mais je ne connais pas celui dont il s'agit.

FONVILLE.

Vous lui direz ce que je vous ai dit.

DESCHAMPS.

Oui.

FONVILLE.

Que cet homme de fortune....

DESCHAMPS.

Oui.

FONVILLE.

De mérite et de mœurs....

DESCHAMPS.

Fort bien.

FONVILLE.

Et qui lui plaît....

DESCHAMPS.

Fort bien.

FONVILLE.

Ne lui convient pas.

DESCHAMPS

C'est cela (à part). C'est bien toujours là mon ami Fonville, tel que je l'ai connu autrefois.

FONVILLE, à Phœnix.

Je vous laisserai avec lui pour la prévenir sur Saint-Albain. Je vous le recommande.

PHŒNIX.

Vous savez que je ne l'aime pas plus que vous.

DESCHAMPS, à part.

On ne peut cependant être mieux reçu!

## SCÈNE IV.

SAINT-ALBAIN, ÉMILIE, FONVILLE, DESCHAMPS, PHOENIX, MADAME DES OISONS, BASSET.

FONVILLE.

Voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

MADAME DES OISONS, à Fonville.

Comment, Monsieur, vous nous enviez le

plaisir de voir un charmant étranger? Ah! je m'empresse à lui rendre mes devoirs.

FONVILLE.

Vous voyez, on s'empresse à vous voir.

MADAME DES OISONS.

Les dames de l'endroit savent ce qu'elles doivent aux étrangers: il n'y a pas de mérite dans cette ville; nous n'avons rien de marquant. Il est bien fâcheux qu'il ne naisse point ici d'étranger.

PHOENIX.

Eh! Madame, que dites-vous donc?

MADAME DES OISONS.

Oui, Monsieur, on ne serait pas obligé d'aller chercher les modes et le bon goût si loin.

PHOENIX, *à Deschamps montrant Saint-Albain.*

Voilà l'homme dont il s'agit.

MADAME DES OISONS.

Monsieur, avez-vous entendu parler à Paris de M. Saint-Albain?

FONVILLE.

Comment donc, Madame, parler de M. Saint-Albain?

PHOENIX.

Oui, est-ce que vous plaisantez?

MADAME DES OISONS.

Non, Monsieur a de la réputation, on ne le juge pas très-favorablement dans cette ville: je voudrais savoir ce qu'on dit de lui à Paris.

ÉMILIE.

La folle!

FONVILLE.

Vous ne connaissez donc pas Paris, c'est tout au plus si j'y suis connu moi.

MADAME DES OISONS.

Ah! on ne se mêle donc pas à Paris de ce qu'on fait ici; tant pis pour vous, Monsieur, vous ne réussissez pas.

PHOENIX, à Fonville.

Pas mal.

FONVILLE.

Oh, ces femmes!...

MADAME DES OISONS.

Faites-vous toujours des vers? Vous mêlez-vous toujours de... de...

FONVILLE.

De politique, peut-être?

MADAME DES OISONS.

Oui, de politique. Ah! vous ne réussissez pas en politique. J'en ai vu de vous une pièce qui n'était pas bonne. On nous lut l'autre jour un so..... un so..... Comment est-ce que cela s'appelle?

FONVILLE.

Un sonnet, Madame.

MADAME DES OISONS.

Oui, un sonnet en prose, où il y avait je ne sais combien de fautes de versification, des rimes, des hémistiches...

DESCHAMPS, riant.

Ah! ah!

PHOENIX.

Mais, Madame, lorsqu'on critique, il faut savoir ce qu'on dit.

MADAME DES OISONS.

Ah! je ne sais pas ce que je dis; si je ne critique pas bien, j'en ai l'intention.

PHOENIX.

Encore! Est-ce qu'on doit avoir l'intention de critiquer?

MADAME DES OISONS.

Ah! on n'a pas l'intention de critiquer Monsieur? On n'a pas dit l'autre jour dans une maison, que c'était un projet formé qu'il fallait se liguer contre lui?

FONVILLE.

Non, Madame.

MADAME DES OISONS.

Ce n'est pas un parti qu'ils appellent une coterie, et il ne s'y est pas dit qu'on était ennuyé d'entendre louer Monsieur?

FONVILLE.

Non, Madame; non, non.

MADAME DES OISONS.

Qu'il avait de l'esprit, mais que...?

FONVILLE.

Vous tairez-vous?

SAINT-ALBAIN.

Laissez-la dire.

FONVILLE.

A l'autre qui veut être l'objet d'une injustice.

MADAME DES OISONS.

Qu'il pouvait avoir des talents, mais que...?

FONVILLE.

Vous tairez-vous?

SAINT-ALBAIN.

Laissez.

FONVILLE.

Non, vous êtes trop modeste.

MADAME DES OISONS.

On ne sait donc pas que Monsieur est haï, envié?

FONVILLE.

Non, Madame; et vous cesserez de me parler de cela, ou je vous quitte la place.

SAINT-ALBAIN.

C'est moi qui sors pour ne pas voir un apologiste si embarrassé de ma défense. Ah! ah!

FONVILLE.

Ah! ah! riez. En trouvez-vous beaucoup de gens qui soient envieux de vos talents? Pauvre niais!

## SCÈNE V.

ÉMILIE, FONVILLE, DESCHAMPS, PHOENIX, MADAME DES OISONS, BASSET.

FONVILLE.

Oh! c'est un sot.

PHOENIX.

Oh!

FONVILLE.

Et vous qui venez le flatter!

PHOENIX, à Deschamps.

Eh bien, comment le trouvez-vous?

FONVILLE.

Qu'en pensez-vous?

MADAME DES OISONS.

Sait-il la philosophie, l'histoire, la géographie?

FONVILLE.

Quoi qu'il sache, je suis bien étonné qu'une fille ait de l'amour pour un homme que tout le monde hait.

MADAME DES OISONS.

Ah! vous en convenez.

FONVILLE.

Non, Madame, je n'en conviens pas.

PHOENIX, à Fonville.

Faites-la donc taire.

ÉMILIE.

Qui est-ce qui le hait, Monsieur?

FONVILLE.

Tout le monde.

MADAME DES OISONS.

Vous l'avouez, il y a une ligue.

FONVILLE.

Non, Madame, il n'y a pas de ligue.

ÉMILIE.

Il a contre lui quelques imbéciles qui l'a-

vouent sans pudeur, et sans en voir la conséquence.

MADAME DES OISONS.

Vous le voyez, Mademoiselle en convient avec moi.

ÉMILIE.

Pour montrer le fondement d'une persécution si lâche, qu'un homme de mérite se présente, on verra leur nouvelle haine être l'apologie de Saint-Albain.

(Elle sort.)

FONVILLE.

Belle raison!

## SCÈNE VI.

FONVILLE, DESCHAMPS, PHOENIX, MADAME DES OISONS, BASSET.

PHOENIX, se préparant à sortir.

Je viendrai voir le cher ami de Deschamps.

FONVILLE.

Ah, oui, de Deschamps. C'est bien celui-là qui n'éprouverait pas cette injustice.

PHOENIX.

Ce cher Deschamps!

MADAME DES OISONS, haut.

Ce cher Deschamps! (Bas à Fonville.) Qu'est-ce que c'est que Deschamps?

FONVILLE.

Un de nos amis établi à Paris depuis vingt ans. (A Deschamps.) Souffrez que je reconduise. (A madame Des Oisons.) Ah çà! madame, ne venez plus me faire de ces algarades.

MADAME DES OISONS.

Mais, je ne vous entends pas.

FONVILLE, dans le fond.

Ce n'est pas ma faute; il y a assez long-temps que je devrais me faire entendre. Sachez donc que quand on veut dire du mal de quelqu'un, on ne dit pas qu'on le persécute devant une fille qui en est amoureuse. (Ils sortent.)

## SCÈNE VII.

DESCHAMPS, seul.

Ils sont enchantés de moi. J'ai eu le plaisir d'être loué sans être connu. C'est un singulier traitement que celui qu'on fait éprouver à ce jeune homme! Il peut le mériter!.... Allons, il faut leur découvrir mon secret, leur donner la satisfaction de savoir mon bonheur. Quelle joie que celle qu'on fait à ses amis!

## SCÈNE VIII.

DESCHAMPS, FONVILLE.

FONVILLE.

Venez-vous de voir quelqu'un? Vous avez

l'air aussi radieux que si vous veniez d'apprendre une bonne nouvelle.

DESCHAMPS.

Aussi, l'allez-vous savoir. Vous aimez Deschamps ; eh bien...

FONVILLE.

Eh bien?

DESCHAMPS.

Il est nommé préfet de ce département.

FONVILLE.

Eh? Qu'est-ce que vous me dites?

DESCHAMPS.

Vous m'avez entendu.

FONVILLE.

Oh! trop bien.

DESCHAMPS.

Ce que je vous ai dit, vous donne un air!...

FONVILLE.

C'est bien fait pour cela : mais je me remets ; je reviens, en songeant que vous voulez plaisanter. D'où tenez-vous cette nouvelle?

DESCHAMPS.

Oh! la nouvelle est sûre; mais j'en suis moi sur votre air.

FONVILLE.

Et j'en suis moi sur la nouvelle.

DESCHAMPS.

Vous oubliez donc qui je suis.... que je viens de Paris; mais, c'est vous qui avez l'air étonné...!

FONVILLE.

On l'aurait à moins ; il est de ces choses..... Deschamps, préfet de ce département ! est-il fait pour cela? Un génie étroit, un esprit..... N'êtes-vous pas surpris ?

DESCHAMPS.

Je le suis autant que vous. Comme vous dites, il est de ces choses auxquelles on ne s'attend pas. Vous m'en faisiez tout à l'heure un éloge si différent !

FONVILLE.

J'en faisais l'éloge! il y a vingt ans que je ne l'ai pas vu. Vous m'avouerez cependant que c'est un génie assez mince. On n'y regarde pas de près pour donner un éloge insignifiant ; mais quand il s'agit de confirmer une injustice ! une erreur ! Vous m'avez l'air aussi embarrassé que moi?

DESCHAMPS.

Presque autant.

FONVILLE.

Vous ne savez pas trop que dire. Cependant vous m'avouerez que c'est une usurpation?

DESCHAMPS.

Une usurpation !

FONVILLE.

Vous n'osez pas l'avouer. Votre amitié vous gêne un peu. Allez, il ne saura jamais ce que nous disons ici. C'est une usurpation !

DESCHAMPS, à part.

Allons, je suis bien loué.

FONVILLE.

Vous en convenez.

DESCHAMPS.

Mais.....

FONVILLE.

Mais..... Mais..... Je vois bien que vous êtes de mon avis. Deschamps n'est pas en état de remplir une telle place. N'est-ce pas qu'il n'est pas en état?

DESCHAMPS.

Mais.....

FONVILLE.

Non, il n'est pas en état, n'est-il pas vrai?

DESCHAMPS.

Vous me permettrez de garder mon opinion.

FONVILLE.

Vous avez donc une autre opinion?

DESCHAMPS.

Oui, sans doute... Deschamps... Deschamps...

FONVILLE.

Eh bien! Deschamps?

DESCHAMPS.

Il n'est pas... Allons, je suis obligé de faire mon éloge... Monsieur, tout ce que vous voudrez.

FONVILLE.

Il n'est pas en état, vous avez raison.

DESCHAMPS.

Je ne suis venu que pour appuyer sa critique.

FONVILLE.

Oui, vous ferez bien mieux de l'appuyer. Ah!

parbleu, c'est là une nouvelle qui va faire un beau bruit dans la ville! Vous entendrez les rumeurs qu'elle excitera quand je l'aurai annoncée. Venez, je veux vous donner le plaisir de voir si tout le monde n'est pas de mon avis. Vous avez l'air de ne vous pas soucier de voir les effets de ce scandale; vous avez raison, c'est plus décent, vous auriez trop à souffrir de ce qu'on va dire de ce pauvre Deschamps. Ne me retenez donc pas. Je ne suis qu'un instant. (Il part et revient.) Écoutez, vous avez beau ne pas venir, vous n'y perdrez rien; vous aurez des visites pour Deschamps. Oh! vous n'éviterez pas les effets du scandale. (Il sort.)

## SCÈNE IX.

DESCHAMPS, seul.

Je viens d'être mis à une rude épreuve! Si ce n'est pas la dernière, il valait presque autant passer sur les cérémonies et me faire connaître en arrivant.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

DESCHAMPS, *seul.*

Je ne dois songer à tirer parti de mon déguisement, que pour le choix que je veux faire d'un homme de mérite, qui puisse me seconder dans mes occupations; car je ne jouirai d'aucun applaudissement, cela est impossible. C'est étonnant comme je m'affecte d'une opinion!.... C'est que je me suis mis dans une position difficile. J'en faisais cas lorsque j'espérais l'obtenir. Est-elle cependant si infaillible? Est-ce la seule prévention injuste? N'y a-t-il pas ici un jeune homme?.... Son infortune m'intéresse. Il souffre ici les mêmes persécutions qu'on croit susciter de loin à Deschamps. Ah! voilà M. Basset son rival. Il faut que je fasse connaissance avec lui.

## SCÈNE II.

DESCHAMPS, BASSET.

DESCHAMPS.

C'est un rival dangereux que ce M. de Saint-Albain.

BASSET.

Moins que personne. Il a du mérite, on peut dire même beaucoup. Ils sont ici un vingtaine d'envieux qui s'entêtent à lui en refuser, et je ne sais pourquoi, car cela coûte si peu à convenir.

DESCHAMPS.

C'est qu'ils voient comme moi le danger d'un mérite incontestable.

BASSET.

Vous ne voyez donc pas, et ils ne voient pas eux-mêmes, dans la crainte qu'ils en ont, une preuve que ce mérite n'est pas dangereux? Il y a tant de gens intéressés à renverser une réputation établie. Que me fait le mérite d'un homme qui le met aux prises avec tout le monde? Travaillera-t-il lui seul à l'accréditer plus que tous à le détruire?

DESCHAMPS.

Vous avez beau dire, je crois votre aveu désintéressé, et c'est avoir du mérite que de le reconnaître dans les autres.

BASSET.

Moi, je n'ai point de mérite, je vous prie de le croire. Je serais très-fâché que vous vous prévinssiez à mon égard.... défavorablement. Je sais reconnaître le mérite des autres, je l'approuve. C'est le seul talent que j'ai cultivé et j'ai réussi.

DESCHAMPS.

Vous êtes modeste.

BASSET.

Oh que non! on veut que j'aie de l'esprit, des talents, cela n'aurait pas un contradicteur dans toute la ville; il est cependant vrai que je n'ai rien de tout cela, mais rien, absolument rien.

DESCHAMPS.

Oui!

BASSET.

Mais m'entendez-vous bien, quand vous dites oui? Savez-vous bien que je ne sais rien?

DESCHAMPS.

Oh!

BASSET.

Eh bien! je passe pour savant. J'ai de l'esprit seulement ce qu'il en faut pour se conduire : on me croit un phénix. Il y a toujours quelques petites fautes d'orthographe dans mes lettres : on dit que je les laisse pour me donner un air distingué.

DESCHAMPS, riant.

Ah! ah! ah!

BASSET.

Je vous fais rire. Vous me trouvez maladroit d'avouer mes défauts; c'est cependant le seul moyen que j'aie trouvé pour empêcher qu'on ne les remarquât, outre la réputation qu'ils m'ont value. Je les dis à tout le monde, personne ne veut y croire. Je sais bien que vous n'y croyez pas vous-même. Non, Monsieur, vous n'y croyez pas.

DESCHAMPS.

Écoutez donc, puisque vous me le dites, il faut bien que je le croie.

BASSET.

Ah! ne vous gênez pas. Croyez-moi tous les défauts que vous voudrez; plus vous m'en croirez, et moins... Allez, je sais bien ce que je gagne à les avouer.

DESCHAMPS.

Je veux croire vos défauts très-productifs, mais l'honneur s'oppose un peu au profit que vous en retirez. Lorsque les ridicules rendent plus que les qualités, on doit se faire un scrupule de les avouer; c'est un tort que la franchise, et ne vous faites-vous point de conscience de surprendre une estime qui n'est due qu'au mérite? Vous êtes honnête homme?

BASSET.

On n'ose se flatter de rien; mais pour une mauvaise action...

DESCHAMPS.

Vous balancez!

BASSET.

Je ne la ferais pas.

DESCHAMPS.

Eh bien! vous exposez cependant au danger de votre concurrence un homme de mérite, que vous savez avoir cent fois plus de droits que vous à ce que vous demandez.

BASSET.

Bien entendu!

DESCHAMPS.

Vous lui disputez la main de celle qu'il aime; un prix qui n'est dû qu'à lui! Cela n'est pas généreux.

BASSET.

Oui. Je veux même obtenir votre protection.

DESCHAMPS.

Songez donc à l'intérêt que j'ai à prendre parti contre un homme estimable!... Oh! je vous la promets.

BASSET.

Je la mérite.

DESCHAMPS, à part.

Le misérable!

## SCÈNE III.

### DESCHAMPS, FONVILLE, BASSET.

FONVILLE.

Ah! vous faites connaissance avec mon gendre. Eh bien!... ou plutôt je puis en porter moi-même un jugement que je ne crains pas que vous démentiez : n'est-ce pas là un véritable homme de mérite?

DESCHAMPS.

Oh! il n'y a qu'à l'entendre pour en juger! On peut s'en rapporter à lui.

FONVILLE.

A l'entendre, on lui en croirait encore moins qu'il n'en a. (A Basset.) Je ne vois qu'une chose à vous reprocher, moi; c'est que vous laissiez vivre ici Saint-Albain, et que vous ne l'écrasiez pas...

DESCHAMPS.

Comment donc?

FONVILLE.

Oui, il a un secret pour cela, la plaisanterie et le persiflage.

BASSET.

Que voulez-vous, c'est un homme imperturbable.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur, vous croyez que cela est facile. Je parie que Saint-Albain est homme à se moquer de tout, un homme dont on ne fait pas ce qu'on veut.

FONVILLE.

C'est dans le monde qu'il faut l'attaquer, c'est devant Émilie. Tenez, le voici, apostrophez-le.

## SCÈNE IV.

DESCHAMPS, SAINT-ALBAIN, FONVILLE, BASSET.

DESCHAMPS.

Oui, voyons.

FONVILLE, à Saint-Albain.

Monsieur !.. (A Basset.) Secondez-moi donc.

BASSET.

Vous savez que je n'aime pas à me montrer.

FONVILLE, à Basset.

Dites donc.

SAINT-ALBAIN.

Eh bien, messieurs, de quoi s'agit-il?

FONVILLE.

Il s'agit, Monsieur, de ce que vous êtes ici. Oh! parbleu, je n'ai pas peur. (A Basset.) Faites-moi passer votre persiflage; moi, je lui parlerai.

DESCHAMPS.

Eh bien, Messieurs, vous ne dites rien?.... Il s'agissait, quand vous êtes entré, d'un homme qu'on veut opprimer par un odieux traitement; et je réponds que cela est inutile, car ou l'homme persécuté a du mérite, et il faut le reconnaître; ou il n'en a pas, et il n'y a pas besoin de le combattre.

FONVILLE.

Il est toujours bon de s'opposer aux prétentions déplacées.

## SCÈNE V.

DESCHAMPS, SAINT-ALBAIN, FONVILLE, TÊTU, BASSET.

TÊTU.

Eh bien, je viens d'apprendre une belle nouvelle!

FONVILLE, à Deschamps.

Vous allez voir un homme furieux. Voici qui vous regarde.

TÊTU.

On nous donne pour préfet un homme de rien, qui a été élevé avec nous. Qu'est-ce que c'est que ce Deschamps?

FONVILLE.

Un petit garçon que vous avez vu autrefois, le fils d'un petit avocat qui traînait la robe au Palais; nous avons été ensemble au collége.

TÊTU.

Je l'ai donc vu aussi au collége; il a été au collége avec nous, et il vient nous faire la loi.

FONVILLE.

Que vous en semble?

TÊTU.

Comment, ce qu'il m'en semble?... Je suis furieux, hors de moi. Un petit homme que nous avons tous connu, que nous avons peut-être manqué d'étouffer vingt fois en jouant avec lui, viendra ici nous mettre le pied sur la gorge, nous marcher sur le ventre, exercer des ressentiments! et qu'est-ce que cet homme? un fat, un intrigant, un vagabond.

FONVILLE, à Deschamps.

Ne vous avais-je pas dit qu'il serait de mon avis? Le compliment est un peu dur à digérer, mais ce n'est pas à vous qu'il s'adresse. Que voulez-vous, monsieur Têtu, pour avoir droit de vous

plaindre, vous n'êtes pas allé intriguer comme lui à Paris.

TÊTU.

Non certainement, et plut à Dieu se fût-il cassé une jambe lorsqu'il y est allé! Mais il n'est pas encore de retour, qui sait ce qu'il lui arrivera d'heureux?

FONVILLE, à Deschamps.

Cela est désagréable pour vous, voulez-vous que je le fasse taire? (A Têtu.) Il pourrait bien payer ses maudites intrigues, et ne pas venir de Paris sans mésaventure, comme monsieur qui en arrive, monsieur Têtu.

TÊTU.

Ah! c'est donc vous qui nous annoncez le fameux Deschamps?

FONVILLE, à Deschamps.

Dites-lui que vous ne le connaissez pas.

DESCHAMPS.

Pourquoi?

FONVILLE, à Têtu.

Allons, monsieur est de ses amis, taisez-vous.

TÊTU.

Ah! vous êtes de ses amis! eh bien, apprenez-lui que je ne suis pas des siens, aussi sûrement que je n'ai jamais craint personne. On sait comment on obtient les places à Paris!

FONVILLE.

Oui, sans doute, on le sait. On les obtient par

l'intrigue, la bassesse, l'artifice; (imposant silence à Têtu) mais je ne souffrirai pas qu'on le dise.

DESCHAMPS.

A merveille!

TÊTU.

On sait ce que c'est que ce Deschamps.

DESCHAMPS.

Permettez.....

FONVILLE, imposant silence à Deschamps.

Oui, sans doute, on le sait, c'est un intrigant, un bas valet, n'y a-t-il pas plus de vingt ans qu'il est parti pour exercer ce métier? (imposant silence à Têtu) mais je ne souffrirai pas qu'on le dise.

TÊTU.

On sait comment il s'est assuré sa place.

DESCHAMPS.

Souffrez.....

FONVILLE, imposant silence à Deschamps.

Oui, sans doute, on le sait. Il a semé l'or et les flatteries; il a rampé ailleurs pour venir commander ici. (Imposant silence à Têtu.) Mais je ne souffrirai pas qu'on l'insulte. C'est un intrigant, ajoutez à cela un ignorant, un sot; et dites encore, qui sait? peut-être un malhonnète homme, un magistrat prévaricateur; mais je ne souffrirai pas qu'on le dise devant son ami.

DESCHAMPS.

Je vous remercie.

TÊTU, à Fonville.

Vous êtes indulgent; moi, je vais tout de suite

au fait. Cette nomination est un scandale qui me révolte.

SAINT-ALBAIN.

Vous êtes bien bon de vous entêter là-dessus, monsieur Têtu.

TÊTU.

Oh! vous, vous êtes encore un homme qui ne me plaisez pas.

## SCÈNE VI.

DESCHAMPS, SAINT-ALBAIN, FONVILLE, PHOENIX, MADAME DES OISONS, ÉMILIE, TÊTU, BASSET.

PHOENIX.

Messieurs, on vous salue..... Ah, monsieur de Saint-Albain! (Saint-Albain le salue, ainsi que madame Des Oisons. Phœnix fait un pas et détourne la tête.)

MADAME DES OISONS, détournant la tête.

On se passera bien de son salut.

TÊTU.

Oh! mon Dieu, oui.

PHOENIX, à Fonville.

Il est donc déjà lié avec l'étranger? Il est toujours partout! (A Deschamps.) Monsieur, je viens vous faire mes compliments sur la fortune de Deschamps.

FONVILLE.

Il en a déjà assez reçu. (A part.) Le bon apôtre

MADAME DES OISONS.

Je viens aussi vous apporter mes félicitations.

FONVILLE, à part.

Ah! la fourbe! Nous allons voir.

DESCHAMPS.

Vous me félicitez donc?

FONVILLE.

Un moment!

PHOENIX.

Oui. Voilà Deschamps qui revient avec ses concitoyens. C'est un bien pour le pays. Il nous protégera; il fera ses créatures de ses anciens amis; il nous fera sentir qu'il était né pour aller au grand.

DESCHAMPS.

Vous le croyez donc digne de son bonheur?

PHOENIX.

Oh! cela m'étonne bien un peu.

FONVILLE.

Et moi, cela m'étonne beaucoup. Ce n'était pas à un homme d'ici qu'il fallait donner cette place.

PHOENIX.

Elle ne convenait pas à un homme du pays.

TÊTU.

On nous a fait là une grande injustice.

FONVILLE.

On nous a fait un fameux passe-droit!... Un homme avec qui j'ai joué!

TÊTU.

Un homme avec qui j'ai été au collége, et à

qui j'ai dû donner bien des coups de poing ; car je n'étais pas tendre !

PHOENIX.

Ah çà, je viens d'apprendre de jolies choses de sa jeunesse : on dit que c'était un petit libertin.

DESCHAMPS.

Ah ! lorsqu'il était ici, jeune.

FONVILLE.

Voilà comme la fortune de l'homme qui s'élève fait rechercher ses torts !

PHOENIX.

Oui. Il s'enfuit d'ici pour éviter les suites d'une mauvaise affaire : il s'agissait de séduction.... C'était un séducteur.

DESCHAMPS.

Voyez-vous !.. (à part) la supposition !

FONVILLE.

Et moi qui le croyais un Caton !... Mais vous, qui l'avez vu de fraîche date à Paris, vous pouvez nous en donner des nouvelles. Quel homme est-ce ? S'est-il un peu dégourdi ?

DESCHAMPS.

Ah ! vous qui le connaissez, il faut le dépeindre à ces Messieurs.

PHOENIX.

Mais c'est un homme... là... (regardant Deschamps) assez ordinaire.

DESCHAMPS.

Oui.

PHOENIX.

Pas trop grand... Un peu moins grand que vous.

MADAME DES OISONS.

Ce n'est donc pas un bel homme, monsieur Phœnix?... Moi qui m'en faisais déjà un portrait enchanteur!

PHOENIX.

Ah! vous méditiez sa défaite, belle dame.

FONVILLE.

Un moment! Ne vous détournez donc pas; achevez de le peindre.

MADAME DES OISONS.

Aime-t-il le sexe?

FONVILLE.

Oui : quel parti en pourra-t-on tirer? Aime-t-il les bons morceaux? Est-il gourmand?

PHOENIX.

Oh! gourmand, je vous en réponds!

MADAME DES OISONS.

Et le sexe?

PHOENIX.

Oh! le sexe..... A en juger par ce qu'il m'a fait voir, il est vivement porté pour les dames. (A Deschamps.) N'est-ce pas, Monsieur?

DESCHAMPS.

Je n'ai pas été de vos bonnes fortunes.

FONVILLE.

Allons, il aime le sexe; il dînera chez moi, mais j'y serai.

MADAME DES OISONS.

Il dînera chez vous, et il viendra souper chez moi.

FONVILLE.

Vous ne savez donc pas qu'on ne soupe plus.

MADAME DES OISONS.

Dîner, souper c'est la même chose.

TÊTU.

Ah çà! vous vous occupez là de bagatelles. Mais cet homme que vous engraisserez, que vous carresserez, est-il en état d'administrer?

FONVILLE.

En état? que voulez-vous qu'il sache? c'est d'ici, de ce salon qu'il est parti il y a vingt ans. Ce doit être le plus grand ignorant!

PHOENIX.

Il faisait fort joliment sa cour aux dames de l'endroit; il a dû laisser ici des preuves de son savoir.

TÊTU.

Faire l'aimable, passer les jours dans les cercles et la nuit en plus mauvais lieu! Ah l'ignorant!

SAINT-ALBAIN.

Voilà un homme que vous n'avez pas vu depuis vingt ans; qui n'a peut-être jamais été ce que vous dites, ou qu'il est injuste de juger sur ce qu'il a été autrefois.

FONVILLE.

Allons, c'est un ignorant.

PHOENIX.

Cela est assez clair, c'est un ignorant.

DESCHAMPS.

Et pourquoi voulez-vous qu'il le soit? Vous croyez que je ne connais pas les lois, les coutumes, les raisons tant générales que particulières, sur lesquelles on se fonde. Vous croyez que j'ignore les exemples, les faits, les événements, et que la réflexion, le jugement ne serviront pas à me régler dans l'application qu'il en faut faire au bonheur de cette province.

TÊTU.

Oui, vous savez cela mieux que nous; mais il ne le sait pas, lui.

FONVILLE.

Il ne le sait pas et il a des mœurs équivoques; il aime les femmes et la table. Et vient-il pour nous rendre service? Il y a quelque temps qu'il me fit gagner une assez mauvaise cause; mais on n'est pas toujours disposé à rendre justice.

PHOENIX.

Il y a quelque temps que j'eus besoin de son crédit, il me fut gratuitement utile; mais cela prouve-t-il quelque chose pour ses mœurs?

SAINT-ALBAIN.

Ah! je croirai toujours que celui à qui je n'ai rien à reprocher est un honnête homme.

DESCHAMPS.

Oui, Deschamps est un honnête homme! j'ose l'assurer.

TÊTU.

Monsieur de Saint-Albain s'intéresse beaucoup à ce personnage.

PHOENIX.

Monsieur songe à lui.

DESCHAMPS, à Saint-Albain.

Vous abaisserez-vous à répondre... (Haut.) Messieurs, brisons là. Deschamps aurait besoin de vos conseils pour l'éclairer sur le choix d'un homme de mérite propre à le seconder. (A part.) Voyons donc, hommes si difficiles en mérite, les droits que vous avez à l'être! (Haut.) Choisissez cet homme : il pourra réparer l'injustice de l'élévation de Deschamps. (A part.) Qu'il vaille mieux que moi, et je lui donne ma place. (Il sort.)

## SCÈNE VII.

SAINT-ALBAIN, BASSET, FONVILLE, PHOENIX, TÊTU, MADAME DES OISONS, ÉMILIE.

PHOENIX.

Voilà un homme de mérite!

FONVILLE.

Ah! écoutez donc, il n'a pas été élevé ici; il vient de loin.

TÊTU.

Moi, je ne vois rien en lui de si étonnant.

FONVILLE.

Oui, croyez-vous que nous ayons rien ici qui le vaille, Deschamps même y compris!

TÊTU.

Deschamps! nous sommes d'accord sur celui-là.

PHOENIX.

Ah çà! voici une affaire qui va nous donner de l'importance; nous pourrons contrecarrer Deschamps.

TÊTU.

Le faire sauter.

BASSET, à Fonville.

J'ai quelque chose à vous dire, il faut être seul.

PHOENIX.

Il faut songer à notre pays; songer à nous.

FONVILLE.

Dans ce moment j'ai quelque affaire à arrêter; je vous laisse.

PHOENIX.

Nous nous retirons. Vous ne ferez rien sans nous?

TÊTU.

Nous nous reverrons.

PHOENIX, va pour donner la main à Madame Des Oisons, il voit Saint-Albain qui va prendre la main d'Émilie, il le devance et la lui enlève.

M. Têtu, donnez donc la main à Madame.

(Phœnix donnant la main à Émilie passe devant Saint-Albain, Têtu donne la main à Madame Des Oisons.)

FONVILLE.

Bien des remercîments, M. Phœnix, bien des remercîments. (A Basset). Avale-t-il assez d'affronts ?

## SCÈNE VIII.

### SAINT-ALBAIN, FONVILLE, BASSET.

BASSET.

Il faut que vous soyez nommé à cette place ; il y a une manière de s'y prendre. Saint-Albain reste; allons parler plus loin.

FONVILLE, à Saint-Albain.

Nous allons travailler à faire ressortir votre mérite. (A Basset.) Il n'y a pas moyen de dépiter cet homme ! (Ils sortent.)

## SCÈNE IX.

### SAINT-ALBAIN, ÉMILIE.

SAINT-ALBAIN.

Vous avez vu le triomphe de M. Phœnix, leur triomphe à tous. Que serait-ce donc si vous aviez vu la colère de votre père ? Il m'a gravement insulté. Voilà ce qu'il faut souffrir pour vous !

ÉMILIE.

Est-ce que vous ne pouvez plus souffrir patiemment ?

SAINT-ALBAIN.

Non! cela m'amuse à présent. Tant que la haine a été sourde et lente, je m'en indignais. Que répondre à des souris concertés, à des mots vagues, à un secret accord de perfidie? Mais à présent tout se prononce, tout marche rapidement sous mes yeux à un dénoûment qui ne saurait être malheureux. Ils me font partager la haine que leur inspire un homme de mérite; elle fera mieux ressortir leur injustice à mon égard. Ils s'imaginent que cet étranger voit avec indifférence leurs procédés envers son ami; et moi je m'aperçois que leur injustice l'intéresse plus à moi. Il me semble qu'il se joue ici une comédie qui doit rendre mes ennemis plus odieux. Je ne les quitte plus, je veux même me trouver à leur délibération.

FIN DU SECOND ACTE.

---

# ACTE TROISIÈME.

---

## SCÈNE I.

FONVILLE, BASSET.

FONVILLE.

Vous sentez-vous toujours arrêté par votre timidité?

BASSET.

Écoutez donc!

FONVILLE.

Scrupule exagéré, Monsieur Basset; où voyez-vous la prévention? Qui a jamais refusé de croire au mérite reconnu, et quelle cabale s'est élevée pour le détruire? Eh bien! cela ira-t-il?

BASSET.

J'ai ce qu'il vous faut. Comme il était nécessaire de vous composer une petite assemblée de gens tout disposés pour vous, j'ai ramassé tout ce qu'il y a ici de plus inepte. J'ai engagé M. Coquelin, ce juge hébété de surdité, qui ne dit pas un mot, et qui rend des arrêts. Il viendra

avec M. Le Hoc, cet avocat bègue, qui ne peut parler et qui ne laisse pas de perdre toutes ses causes.

FONVILLE.

Et vous les avez engagés à parler pour moi?

BASSET.

Cela eût été dangereux ; mais, comme l'un ne peut entendre et que l'autre ne peut parler, vous voyez bien qu'ils ne pourront parler contre vous : quand on ne peut éloigner les témoins, on les choisit.

FONVILLE.

Sans doute. A présent je vous dirai que Phœnix et Têtu, dont nous n'avons pu nous débarrasser tout-à-fait, sont dans de bonnes dispositions ; ils m'ont promis leur voix. Quand on sera à délibérer, je n'aurai qu'à sortir pour les laisser libres. Si ce moyen ne réussit pas, quel est l'autre dont vous m'avez parlé? vous en aviez deux.

BASSET.

Voici l'autre. Si vous voyez qu'il ne tourne pas de vous, tâchez de faire tomber le choix sur l'ami de Deschamps ; vous vous l'attacherez. Cet homme est puissant ; on peut avec lui intriguer, faire destituer Deschamps : la première place est vacante, et vous avez au moins une faible espérance de l'obtenir.

FONVILLE.

Oui, tant faible soit-elle, c'est toujours une chance qu'une place vacante.

## SCÈNE II.

FONVILLE, PHOENIX, BASSET.

PHOENIX.

Je ne vous fais pas attendre ; je ne vois pas qu'on se soit encore occupé de rien. Ah çà! savez-vous quel sera ici le personnage distingué ? Saint-Albain. Ne voyez-vous pas comme il prend le parti de Deschamps ? Vous sentez bien que ces gens s'appuient, ils s'appuieront.

FONVILLE.

Je n'y avais pas songé. Il n'y a qu'à l'exclure ; quand il viendra, on lui fermera la porte.

PHOENIX.

Parbleu! vous êtes bien le maître chez vous ; vous n'êtes pas obligé d'ouvrir votre maison à tout le monde.

FONVILLE.

Pour faire nommer Saint-Albain ?

PHOENIX, à part.

Il ne paraîtra pas, je ne craignais que lui.

## SCÈNE III.

FONVILLE, DESCHAMPS, PHOENIX, BASSET.

FONVILLE.

Nous nous occupons à mettre en lumière le mérite que vous recherchez.

DESCHAMPS.

Allons, messieurs, justice! et impartialité! Montrons, si nous le pouvons, que nous ne sommes si difficiles envers les autres que par zèle pour le bien public et amour de la vertu.

FONVILLE.

Tout à l'heure on s'assemblera; nous pourrons délibérer.

DESCHAMPS.

Délibérer! pourquoi mettre tant d'importance dans un simple avis que je vous demande et que vous pouvez me donner par forme de conversation?

FONVILLE.

Oh, il faut une assemblée! la question est importante et veut de l'éclat. Je vous ai composé un petit conseil d'hommes d'élite, les plus considérables de la ville. Voici d'abord M. Phœnix; personne n'est en état d'établir un meilleur jugement sur qui que ce soit. Mais voici les lumières et la sagesse même.

## SCÈNE IV.

PHŒNIX, TÊTU, DESCHAMPS, FONVILLE, LE HOC, COQUELIN, BASSET.

PHŒNIX.

Arrivez donc, monsieur Têtu.

TÊTU.

Parbleu! j'ai été arrêté là-bas par ces deux animaux pour qui il a fallu parler à la porte.

FONVILLE.

Comment! est-ce que monsieur Coquelin ne sait pas parler?

TÊTU.

Ils veulent entrer. Voyez ce que vous voulez faire de ces imbéciles.

FONVILLE.

Je le crois bien qu'ils veulent entrer; c'est tout ce qu'il y a de mieux. Vous insultez la magistrature, monsieur Têtu, je ne le souffrirai pas.

TÊTU, à Phœnix.

Que veut-il donc faire de ces bêtes?

PHOENIX.

Vous ne le voyez pas?

FONVILLE.

Je vous prie de croire que c'est le lustre de notre barreau. J'ai l'honneur de vous présenter monsieur Coquelin, juge en la cour, et monsieur Le Hoc, avocat probe.

DESCHAMPS.

Vous voilà-t-il tous réunis?

FONVILLE.

Tous. Messieurs, prenons place.

DESCHAMPS.

Allons, messieurs, je vous le répète, justice! et impartialité! et que le premier mot que vous prononcerez, soit un arrêt de votre équité.

## SCÈNE V.

DESCHAMPS, SAINT-ALBAIN, BASSET, FONVILLE, PHOENIX, TÊTU, LE HOC, COQUELIN. (Tous s'étaient assis. Lorsque Saint-Albain paraît, ils se lèvent en le voyant.)

BASSET.

Saint-Albain !

FONVILLE.

Qu'est-ce que monsieur vient faire ici ?

SAINT-ALBAIN.

Ce que vous y faites vous-même ; vous savez bien ce qu'on y fait ?

FONVILLE.

Je vous dirai donc que personne ne veut y être avec vous.

PHŒNIX.

Non, personne.

TÊTU.

Personne.

LE HOC.

Pé, pé, personne. (A part.) Pourquoi ?

SAINT-ALBAIN, à Fonville.

Je suis chez vous. Ce motif suffirait dans un autre temps ; mais l'intérêt qui nous rassemble étant général, je ne m'y rends pas aujourd'hui. Quant à ces messieurs, si quelqu'un d'eux trouve à propos de se formaliser de ma présence, il n'a

qu'à parler. (S'adressant à Basset.) Ce n'est pas vous, je pense, qui songez à m'exclure?

BASSET.

En aucune façon.

SAINT-ALBAIN.

Ni vous, monsieur Phœnix?

PHOENIX.

Ni moi.

SAINT-ALBAIN.

Ni vous, monsieur?

TÊTU.

Non, monsieur.

SAINT-ALBAIN.

En ce cas, je reste. (A Deschamps.) Monsieur, l'indignation que je crois démêler dans vos traits, n'est pas, je crois, contre moi?

DESCHAMPS, avec chaleur, prenant la main de Saint-Albain.

Oh!.... (A tous.) Poursuivons.

FONVILLE.

Il peut rester, il n'aura la voix de personne. (Tous s'asseyent dans l'ordre où ils sont inscrits, à la tête de la scène; Saint-Albain à la droite de Deschamps.)

DESCHAMPS.

Messieurs, quelle obligation vous aura Deschamps, si vous lui découvrez un homme de mérite qui puisse le seconder dans ses vues!

PHOENIX, à Fonville.

Voyez-vous, il a besoin d'un aide.

DESCHAMPS.

Quel est donc, messieurs, l'homme de mérite que vous choisiriez?

BASSET.

Cela est difficile à savoir.

FONVILLE.

Ce n'est pas un sot que vous demandez.

DESCHAMPS.

Allons, réfléchissez, qu'y a-t-il dans la province?

FONVILLE.

Dans la province? Comment donc! mais il n'y a personne; vous voyez ici tout ce qu'il y a de distingué.

DESCHAMPS.

Eh bien! ici, messieurs, qui nommez-vous?

FONVILLE.

Eh!

PHŒNIX.

Ma foi!

TÊTU.

Ah, ma foi!

DESCHAMPS.

Allons, parlez!

BASSET, à Fonville.

Allons, parlez!

FONVILLE.

Parlez, Monsieur Phœnix.

PHŒNIX.

Parlez, Monsieur Têtu.

TÊTU.

Parlez vous-même.

DESCHAMPS.

Eh bien! Messieurs, personne ne veut parler, voilà des éloges bien discrets.

PHOENIX, à Fonville.

Allons, parlez, Monsieur.

FONVILLE.

Je vous dirai donc, Messieurs, que nous faisons une recherche importante, difficile; qu'il ne nous faut pas ici un sot, ce qu'on appelle un homme dépourvu de sens. Je ne vois personne qui m'offre les rares qualités que j'exige; mais, puisqu'il faut nommer quelqu'un, vous êtes assurés, messieurs, de mon dévouement et de tout ce que je ferais pour vous, si vous vouliez agréer mes services. Je me retire pour ne pas gêner les opinions.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, hors Fonville.

DESCHAMPS.

Eh bien! la harangue n'est pas longue, elle se borne à ceci : Je m'accommoderais assez d'un emploi satisfaisant pour mon ambition; or, personne n'est plus digne que moi de le remplir. Il n'y a pas là de délibération, M. Fonville se dévoue par reconnaissance à la chose publique.

BASSET.

Oui, Messieurs, soyez assurés de sa reconnaissance ainsi que de la mienne, car je vais bientôt être son gendre. (Il sort.)

SAINT-ALBAIN.

Nouveau trait de désintéressement.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, hors Basset.

DESCHAMPS.

Eh bien! Messieurs, voilà M. Fonville qui paraît être un homme de mérite, aura-t-il votre approbation?

PHŒNIX.

Lui!

TÊTU.

Oh!

LE HOC.

Oh! oh!

PHŒNIX.

Dispensez-moi d'en faire l'éloge, ainsi que de M. Basset, son gendre futur.

DESCHAMPS.

Il n'y a donc personne sur qui votre choix puisse tomber?

PHŒNIX.

Il y a très-peu de monde. Que de lumières, que de qualités n'exigez-vous pas? Puisqu'il faut

nommer quelqu'un; je suis en état de me tirer des positions les plus difficiles, je sais surtout reconnaître un service.... Je ne m'explique pas, je vous laisse Monsieur Têtu. (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, hors Phœnix.

DESCHAMPS.

Allons, Monsieur Têtu, voilà Monsieur qui s'offre, nous le choisirons.

TÊTU.

Non certainement, je le vaux bien. Est-ce que je ne vends pas mes draps tout comme un autre? On dira que je n'ai pas étudié pour cela: qu'on demande plutôt si les toiles de Jouy et des Indes valent mieux que les miennes. Je ne me vante pas; mais vous voyez, il n'y a plus que moi... à moins que Monsieur Le Hoc... Adieu, Monsieur Le Hoc, vous serez mon avocat, vous plaiderez pour moi. (Il sort.)

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, hors Têtu.

DESCHAMPS, se levant.

Eh bien! Monsieur Le Hoc, quel est votre avis?

LE HOC.

On, on, on, moi?

DESCHAMPS.

Oui, vous.

LE HOC.

On, on, on, moi?

DESCHAMPS.

Votre avis, vous dis-je, ou celui de Monsieur?

LE HOC.

I, i, i, n'entend pas.

DESCHAMPS, à part.

Voilà donc les lumières de M. Fonville! (A Le Hoc.) Eh bien, votre avis à vous-même?

LE HOC.

Attendez, je vais le faire parler. (Il fait un signe à Coquelin, qui met son cornet.)

COQUELIN.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez me dire? Ces Messieurs ne sont-ils pas malhonnêtes de s'en aller sans m'adresser un mot?

LE HOC.

É, é, écoutez.

COQUELIN, écoutant avec son cornet.

Eh bien! qu'y a-t-il? N'y a-t-il pas beaucoup de plaisir à écouter la conversation, et n'étais-je pas venu pour y prendre part?

LE HOC.

É, é, é....

COQUELIN, écoutant.

Eh bien, je me tais. Il ne parle pas quand j'écoute.

LE HOC.

Il n'écoute pas quand je parle!

COQUELIN, écoutant.

Eh bien! nous sommes en visite de cérémonie. Je vois bien de quoi il s'agit; la séance est levée.

LE HOC, à Deschamps.

I, i, i, n'y a pas moyen. (Il sort.)

DESCHAMPS.

Cette scène est bien aussi risible que celle de M. Fonville, de M. Phœnix et de M. Têtu, qui me vante ses draps.

COQUELIN.

Insulter la magistrature! Il faut que je le suive pour savoir ce qui se passe ici. (Il sort.)

## SCÈNE X.

SAINT-ALBAIN, DESCHAMPS.

SAINT-ALBAIN.

Ah! voilà M. Coquelin qui s'en va aussi.

DESCHAMPS.

Vous ne les suivez pas, Monsieur? Voilà donc la raison des dégoûts de ces Messieurs, de leur délicatesse à l'égard de leur compatriote, de Deschamps? Il ne leur déplaît que parce que chacun d'eux voudrait sa place. Et telle est la

source de toutes les préventions, l'intérêt. Je ne vous demande pas ce que vous pensez de tous ces hommes ridicules.

SAINT-ALBAIN.

Il en est cependant un dont vous entendriez l'éloge. Vous cherchez un homme habile, un esprit fin, délié, capable de s'appliquer à tout avec succès. Cet homme est Phœnix. Je ne vous parle pas de son cœur.

DESCHAMPS.

Je ne veux pas en savoir davantage : mon choix est fait. Voulez-vous, Monsieur, employer vos talents au bonheur de votre pays? Je ne vous parle pas des indemnités de la fortune, cette considération est indigne de vous.

SAINT-ALBAIN.

Je ne vois que l'infériorité de mérite, qui m'interdit cette ambition.

DESCHAMPS.

La seconde place de ce département est à vous. Vous souteniez Deschamps opprimé. Tandis qu'on l'injuriait sans l'entendre, vous étiez ici la preuve qu'on peut déplaire aux gens médiocres, et n'être pas moins un homme estimable. Permettez-lui de vous venger à son tour. Que vos destins soient unis par la fortune comme ils le sont par l'envie.

SAINT-ALBAIN.

Mais comment, moi! si loin d'avoir leur approbation?....

DESCHAMPS.

Vous l'aurez; et celle de Fonville, et la main d'Émilie. N'avez-vous pas vu que leur intérêt détermine seul leur prévention? Qu'ils trouvent leur intérêt à changer d'opinion, et ils en changeront. Sortez un moment, et revenez avec Émilie. (Saint-Albain sort.)

## SCÈNE XI.

PHOENIX, DESCHAMPS, (dans le fond) FONVILLE, BASSET, TÊTU, LE HOC, COQUELIN.

DESCHAMPS, à Phœnix.

Eh bien! Monsieur, voilà un jeune homme qui m'a dit beaucoup de bien de vous. S'il ne tenait qu'à lui, c'est sur vous que tomberait le choix de Deschamps. Mais quel fond voulez-vous que je fasse sur les louanges d'un homme sans considération, dont vous avez vous-même contribué à affaiblir le mérite?

PHOENIX.

J'ai pu avoir sur lui des préventions défavorables; vous savez ce que c'est que l'opinion des hommes? On est naturellement porté à méconnaître un mérite étranger; quand on le connaît, on n'est pas fâché de l'obscurcir, d'épaissir les ténèbres qui le cachent, ou même d'y substituer des défauts.

DESCHAMPS.

Ce sont vos propres sentiments que vous exposez?

PHOENIX.

Hélas! oui.

DESCHAMPS.

C'est donc avec cette justice que vous m'avez parlé de Deschamps?

PHOENIX.

Avec la même justice que de Saint-Albain, qui est certainement un homme de mérite (*).

FONVILLE, qui a entendu l'éloge de Saint-Albain.

Qu'est-ce donc que vous dites?

PHOENIX.

Allez, je sais bien ce que je dis.

DESCHAMPS.

Je suis charmé que vous en pensiez autant de bien qu'il m'en a dit de vous.

FONVILLE, à Phœnix.

Il a donc fait votre éloge! c'est ce qui vous fait changer d'opinion.

DESCHAMPS, à Fonville.

Il faut en changer aussi, et lui accorder Émilie.

---

(*) Les personnages qui étaient au fond de la scène se rapprochent et se trouvent placés avec les autres, dans l'ordre suivant : COQUELIN, LE HOC, TÊTU, BASSET, FONVILLE, PHOENIX, DESCHAMPS.

BASSET, bas à Fonville.

Il n'est plus question de vous, faites ce que je vous ai dit.

FONVILLE.

Ma fille et lui n'ont rien à démêler ici, c'est d'autre chose qu'il est question. Je vois que vous flottez indécis sur le choix de l'aide qu'il faut à Deschamps; acceptez vous-même cette place, nous vous la donnons d'une commune voix.

BASSET, à Fonville.

Voyez-vous Phœnix changer de visage?

FONVILLE.

Nous vous la donnons; et vous nous aidez à faire destituer Deschamps. Ce n'est pas un homme comme lui qu'il nous faut. C'est un homme du pays, quelqu'un qui y demeure. Nous faisons passer à Paris un mémoire calomnieux que vous recommandez.

PHOENIX, à Deschamps.

Oh, l'horreur!

DESCHAMPS.

Qui le signera ce mémoire?

FONVILLE.

Toute la ville; moi, le premier.

DESCHAMPS.

Vous qui êtes l'ami de Deschamps!

FONVILLE.

Il n'en est pas digne. Eh bien! que dites-vous?

DESCHAMPS.

Que l'amitié que vous me montrez m'embarrasse toujours davantage.

## SCÈNE XII.

COQUELIN, LE HOC, TÊTU, BASSET, PHOENIX, FONVILLE, SAINT-ALBAIN, DESCHAMPS, ÉMILIE.

FONVILLE.

Ah! le voilà, cet homme de mérite, qui est obligé de louer les autres.

TÊTU.

Vous ne croirez plus à la partialité; on vous a assez rendu justice, puisqu'il n'a pas été question de vous.

LE HOC.

Oh!... oh!... oui.

FONVILLE.

Ah! le beau mérite!

TÊTU.

Ah! quel esprit! Comme il est bien reconnu! (Il fait un geste de dédain, et heurte Saint-Albain en passant du côté d'Émilie, tandis que Le Hoc le heurte d'un autre côté.)

DESCHAMPS.

Venez, Saint-Albain. Voilà Monsieur qui est content de vous; il est d'accord avec moi. Apprenez à ces Messieurs que vous avez la place qu'ils ont tant convoitée.

PHOENIX.

Lui!

FONVILLE, à Phœnix.

Vous vous êtes mis dedans. (A Deschamps.) Ah çà, qui vous l'a tant loué pour vous le faire choisir?

DESCHAMPS.

Vos mépris, votre haine. Il est temps qu'il en soit vengé. Venez, Saint-Albain; présentez Deschamps à ces Messieurs.

(Il lui prend la main, en reculant de quelques pas.)

FONVILLE.

Deschamps!

DESCHAMPS.

Oui; il est arrivé: c'est moi qui suis Deschamps.

FONVILLE.

Dieu!

BASSET à Phœnix.

Et vous qui disiez que vous l'aviez vu à Paris?

DESCHAMPS, à Phœnix.

Eh bien! me reconnaissez-vous? Vous avez fait beaucoup de fables sur mon compte; mais que tout soit oublié. J'ai eu mes torts aussi. J'avais la présomption de croire obtenir vos applaudissements: vous m'avez appris que cela était impossible. J'oublie la leçon en reconnaissant mon erreur. Je n'en serai pas moins votre concitoyen, votre ami, et peut-être un magistrat utile, malgré la prévention à laquelle je me suis

exposé. Fonville, voulez-vous unir votre fille à Saint-Albain?

FONVILLE.

Ah! je ne suis pas digne d'en disposer! Soyez son père : faites ce que vous voudrez. Je vais cacher ma honte. (A Basset.) Vous m'avez fait faire une grande sottise. (Il sort.)

TÊTU.

Vous mollissez tous; vous changez d'opinion; mais moi, je persiste : Deschamps n'est pas digne de sa place! (Il sort.)

DESCHAMPS.

Monsieur Basset, vous ne vous opposez pas à leur union?

BASSET.

Je n'aime pas à contrarier. (Il sort.)

PHOENIX.

Le désir de paraître lié avec vous m'a fait faire une petite supposition, que vous excuserez : le motif était louable.

LE HOC, à Phœnix.

É, é, est-ce bien lui?

(Phœnix le regarde avec mépris, et sort sans lui répondre. Le Hoc et Coquelin le suivent.)

DESCHAMPS, unissant Saint-Albain et Émilie.

Venez : jouissez de votre bonheur; mais n'en croyez ni ses illusions, ni les flatteries. Les gens heureux sont enviés, jamais aimés.

FIN.

# LE
# ROMANTIQUE,

## DRAME
EN CINQ ACTES, EN VERS,

**PAR P. J.-B. DALBAN.**

PRIX : 2 FR.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.
DELAUNAY, PALAIS-ROYAL, N° 182.
VIMONT, PASSAGE VÉRO-DODAT, N° 1.
ROUSSEAU, RUE RICHELIEU, N° 103.

M DCCC XXXIII.

de la représentation des chefs-d'œuvre, notre gloire nationale, il y a à Paris un théâtre anglais, jouant la tragédie et la comédie.

Ainsi ramenés à l'enfance de l'art et au désordre du théâtre français à sa naissance, les auteurs de la nouvelle école ont déclaré ne pouvoir satisfaire les besoins du public par les moyens avoués de l'art et ses combinaisons naturelles. C'est un aveu que nous n'avons pas fait; et nous protestons que les richesses de la comédie sont à peine à moitié épuisées, et que l'art tragique est encore aussi fécond que les événements historiques qui en sont le sujet sont variés et nombreux.

Il est donc bien entendu que c'est ici une critique du genre romantique; ce que nous disons dans la crainte que le public, qui a eu si souvent raison de se croire offensé par quelques productions modernes, ne s'imagine voir une nouvelle mystification dans un ouvrage entrepris dans la vue de son instruction et de son amusement.

Mediocribus esse poetis
Non homines, non dì, non concessere columnæ.

Hor., *de Arte poet.*

# LE ROMANTIQUE.

# PERSONNAGES.

OCTAVE.
M. D'OSMOND.
MADAME D'OSMOND.
ÉTHELVINA.
VALCOUR.
SULZER,
PALMER,
ROMUALD,
WESTMANN, } amis d'Octave.
DUPRÉ, domestique de M. d'Osmond.
DEUX HUSSARDS.
DEUX MOINES, personnages muets.
TROUPE DE JEUNES GENS, amis d'Octave.

La scène est à la campagne, dans un château de M. d'Osmond.

# LE ROMANTIQUE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

SULZER, VALCOUR.

SULZER.

Ah, cher Valcour!

VALCOUR.

Sulzer!

SULZER.

Se peut-il! en ces lieux,
Chez d'Osmond? Dès le jour qu'un vol ambitieux
T'emporta loin de nous pour chercher la fortune,
Fuyant de tes amis la concorde importune,
Nous ne te voyons plus.

VALCOUR.

Il est vrai.

SULZER.

Tu connais
De la loge pourtant les austères décrets;
Franc-juge ou franc-maçon, nous avons ta parole,
Et vivre et mourir libre est la loi qui console!

VALCOUR.

J'en conviens. Occupé de soins plus exigeants,
J'ai rompu tout commerce avec nos jeunes gens,
Et chez d'Osmond admis comme de la famille,
Je m'y marie.

SULZER.

Ah bon! toi l'époux de sa fille?

VALCOUR.

Oui. Cet hymen pourtant, sur l'intérêt fondé,
Pour quelques jours encor veut être retardé.
Épris éperdûment de l'objet qui m'enflamme,
J'adore Éthelvina; mais ce soin de mon ame,
A mon avancement subordonné pourtant,
Me soumet aux devoirs d'un examen prudent,
Et quelque temps encore il faut me priver d'elle.
C'est qu'on aime aujourd'hui d'une façon nouvelle.

SULZER.

Ah! oui.

VALCOUR.

Pour parvenir je suis industriel,
Enfin, puisqu'à présent c'est là l'essentiel.
Observe sur le pied de tout ce qui se passe,
De la société dominant chaque classe,
Comme l'ambition, la soif de parvenir,
Enflamment tous les cœurs pleins du même désir.
Dans un chemin glissant on se presse, on se foule,
Sur un flot disparu c'est un flot qui s'écoule,
Et le dernier venu, pour se précipiter,
Donne à peine au premier le temps de se hâter.
L'un postule en commis auprès des ministères,

En visites de cour l'autre fait des affaires;
L'un gagne aux fonds publics de fort gros intérêts,
Qu'un usurier moins vil vole en argent de prêts.
Dans ce nombre de gens qui de leur industrie
Ont par leur savoir-faire enrichi leur patrie,
Et qui sur l'univers en étendant les mains,
Ont dans leur bienfaisance embrassé les humains,
Je voudrais de mes soins pour récompense honnête
De quelque préfecture obtenir la retraite,
Ou, zélé candidat dans un département,
Au rang de député monter premièrement,
D'où bientôt parvenant à la guerre, aux finances,
Je puis modestement borner mes espérances,
Et même m'élever bien plus haut mille fois
Que le rang où d'Osmond ne fixerait mon choix.
Voilà ce qu'il me faut.

SULZER.

Bon! j'applaudis moi-même
A cette ambition où, monté par système,
Aux plus nobles emplois où tu vas être admis,
Tu pourras protéger tes frères, tes amis.

VALCOUR.

Vous protéger! non pas, non pas, mauvaises têtes!
Je fuis des liaisons avec vous indiscrètes.
Vous sentez trop, messieurs, la corde... et d'amitié
A des conspirateurs je me croirais lié.
Quiconque à s'élever aspire, s'il est sage,
De tout lien gênant doit rompre l'esclavage.
De son cœur sans pitié nourri de vanité
Un généreux dédain chasse l'humanité;

Trop faible pour l'ami, le sot qui l'importune
S'il ne l'immole pas d'abord à sa fortune,
Et tout ambitieux fait pour aller au grand
N'a dans le monde enfin d'amis ni de parent.

SULZER.

Et d'Osmond connaît-il ce langage héroïque?

VALCOUR.

Non; je lui cache encor mon dessein politique,
Lorsque sincèrement de sa fille amoureux,
J'attends de son crédit quelque hasard heureux,
Quelque coup de bonheur, place, faveur, puissance,
Qui promptement, vois-tu, déciderait la chance.
Ainsi par ce moyen je m'en fais un appui,
Je cherche à m'avancer, si je peux, avec lui;
Et pourtant ce secret ignoré dans le monde
Laisse encor nos desseins dans une nuit profonde.
Je le sers, il me sert... nous nous poussons tous deux,
Culbutant tout le monde au sort le plus heureux.
A point nommé pour lui vaque-t-il une place?
Un prétendant l'ignore, et c'est moi qui l'en chasse;
J'arrive, je parviens : il prépare sous main
Le succès qui pour moi sera mûri demain;
Et le public charmé d'un succès qui le passe
Admire et suit de loin notre vol dans l'espace.

SULZER.

Fort bien!

VALCOUR.

Ainsi tu vois, l'intérêt nous unit,
Et même aussi l'amour; c'est lui qui me conduit,
Et je viens à d'Osmond apprendre la nouvelle

Du succès de mes soins pour une bagatelle.
C'est sa fille, ma sœur... Dans son appartement
Entrons, tu le vas voir.

## SCÈNE II.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA.

ÉTHELVINA.

Quoi? même en ce moment
Vous y songez encore?

MADAME D'OSMOND.

Oui, cette affreuse idée
Sans cesse me poursuit de regrets obsédée,
Et l'aspect de ces bois où nous nous retrouvons
A réveillé pour moi ces tristes visions.
Nous venions en ces lieux de ce château gothique
Revoir comme aujourd'hui le site romantique;
L'hymen venait pour moi d'allumer son flambeau,
Comme il va de vos jours éclairer le plus beau;
Tout à coup de brigands une horde effrayante
Arrête nos chevaux, nous porte l'épouvante,
Et dans le triste état où même je vous voi,
Dans un repaire affreux déja mortes d'effroi,
Nous ne devons l'espoir du jour que l'on nous laisse
Qu'à l'un de ces brigands qui pour nous s'intéresse.
La vertu sur son front se peignant sans effort
Annonçait un mortel au-dessus de son sort,
Et son image encor présente à ma pensée
De long-temps, je le vois, n'en peut être effacée.

ÉTHELVINA.

Long-temps évanouie en ce désordre affreux
Je ne repris mes sens qu'en sortant de ces lieux,
Et ne puis concevoir ce retour de tendresse
Pour un brigand.

MADAME D'OSMOND.

Jugez combien il m'intéresse.
Ses lettres depuis lors, singuliers monuments,
Osèrent de son cœur m'apprendre les tourments,
Et partout où le sort a promené ma vie
A travers les dangers m'ont sans cesse suivie.

ÉTHELVINA.

Et vous lui répondiez?

MADAME D'OSMOND.

Sans doute: je l'ai dû,
J'espérais ramener son cœur à la vertu.
Soit faiblesse, penchant, ou bien reconnaissance,
Cet homme a de ma main des preuves d'imprudence.
Mais enfin ce n'est pas pour cet infortuné
Le bizarre intérêt de mon cœur étonné,
Ni cet amour farouche, impétueux et tendre
Qui même de sa part ne saurait se comprendre,
Non, ce n'est pas ce trait de mon orgueil blessé
Qui se fait mieux sentir à mon cœur offensé;
Connaissez un motif du plus grave délire
Et dont vous frémirez quand je vais vous le dire:
En arrivant ici j'ai cru voir ce brigand
Qui me jeta jadis dans un effroi si grand,
Et dont la singulière et bizarre constance
Me poursuit en tous lieux.

ÉTHELVINA.

Bon! quelle vraisemblance,
Ma chère?

MADAME D'OSMOND.

Comme vous, je voudrais en douter,
Aux indices que j'ai que pourrais-je ajouter?
Un plus triste motif, et que je dois vous taire.
Vous venez en ces lieux pour épouser mon frère,
J'y consens volontiers; mais vous saurez un jour
Que sur votre secret j'ai des droits à mon tour,
Et quand de votre part j'exige ce service,
C'est vous faire moi-même un plus grand sacrifice.
Monsieur d'Osmond!

## SCÈNE III.

MADAME D'OSMOND, D'OSMOND, ÉTHELVINA.

D'OSMOND.

Ma chère! et toi, ma pauvre enfant!
Bonjour! Graces au ciel, me voilà triomphant
Dans nos bois.

MADAME D'OSMOND.

Par malheur, un peu loin de la ville.

D'OSMOND.

Trop près!... De ce château jamais je ne m'exile
Sans regretter la paix de son heureux séjour.
C'est qu'aussi franchement, et depuis plus d'un jour,
La manière et le ton qu'ailleurs il me faut suivre
Ne sont pas de mon goût. Me convient-il de vivre
Avec le caractère et les goûts éprouvés

De l'homme respectable, ainsi que vous vivez?
Vos grands dîners à jeun, vos mortelles soirées,
De punch, de politique et d'ennui saturées,
Vos cabales, vos clubs, et ces vastes projets,
D'une existence à part ces frivoles objets,
Ces penchants forcenés, ces besoins qu'on appelle
Ceux des sociétés de l'époque nouvelle,
Me donnent pour ma part assez à regretter
Les plaisirs innocents qu'il m'a fallu quitter,
Le calme et le bonheur du foyer domestique
Vers lequel me ramène un charme sympathique.

MADAME D'OSMOND.

Et moi, non! le plaisir est mon unique loi,
Le monde m'enlève.

D'OSMOND.

Oui. Je sais que je vous doi
Tout ce que de plaisirs de tumulte et de joie
L'ivresse de votre âge en ma maison déploie.
Depuis que par l'attrait d'un charme, hélas! trop doux
Par un second hymen je devins votre époux,
L'excès de ma faiblesse, il faut que j'en convienne,
De vos légèretés m'a fait subir la chaîne.
Je vous dois les dangers des folles liaisons
Qui m'ont avec Valcour compromis sans raisons.
Votre frère, il est vrai, jamais son imprudence,
Son intrigue, ses airs, sa folle confiance,
Je ne le cache pas, sans vous ne m'auraient plu.
A regret j'ai cédé quand vous avez voulu
De nos liens d'époux resserrer l'origine;
A mon Éthelvina c'est lui que je destine.

J'y consentis d'abord par une ambition
Dont je blâme à présent la folle intention;
Mais enfin ce n'est rien s'il peut la rendre heureuse.
Te plaît-il?

ÉTHELVINA.

Oui, mon père.

D'OSMOND.

Elle en est amoureuse;
Non pas moi. Ce Valcour, je lis dans l'avenir,
Dans mon estime encor ne peut se maintenir.
Je l'aime presque autant que ces amis frivoles
Qu'il amène suivis d'une troupe de folles,
Ces courtiers, ces agents, ces hommes à ressort
Aussi sûrs que lui-même, ou je me trompe fort.
Il approche.

## SCÈNE IV.

ÉTHELVINA, MADAME D'OSMOND, D'OSMOND, VALCOUR.

VALCOUR.

Eh bien, donc! je vous cherche, beau-frère.
Êtes-vous enterré dans la gentilhommière?
Bonjour, ma sœur; à ma chère future aussi!
Eh bien, dans ma démarche enfin j'ai réussi.
Félicitez-moi donc, j'ai cette préfecture
Qui vaque exprès pour vous, mon cher, la chose est sûre.

D'OSMOND.

Je vous en félicite, oui, pour vous; non, pour moi.
Et je n'aspire plus à ce brillant emploi.

J'ai fait pour obtenir un succès qui me flatte
Des efforts assez grands dans une route ingrate.
Et je me lasse enfin pour échouer à tout
D'une vie incommode et si peu de mon goût.
De vos ardents plaisirs la douceur imparfaite
N'excite plus chez moi qu'une soif satisfaite.
Je n'en veux plus.

VALCOUR.

C'est fort! mon cher, vous m'étonnez.
Renoncer! quand vos soins vont être couronnés.
Savez-vous ce qu'on fait, par quel ressort utile,
On obtient un succès tardif et difficile.
On cherche à se lier dans des sociétés
D'industriels, d'amis par leurs travaux cités;
On est intéressé dans des manufactures,
Ou bien entrepreneur de vastes fournitures,
Entreprises, marchés ou spéculations
De banque; ou bien, tenez, dans les élections
Pour nouveau candidat, offrez-vous.

D'OSMOND.

J'en augure
Que vous ne comptez pas sur cette préfecture?

VALCOUR.

Et si j'en étais sûr, vous en profiteriez?
Agissez, c'est certain.

MADAME D'OSMOND.

Vous vous décideriez
En toute occasion; c'est ce qu'il vous faut faire
Pour devenir préfet.

ÉTHELVINA.

Oui, c'est ce que j'espère,
Et de vous voir préfet j'aurai donc le bonheur,
Mon père?

D'OSMOND.

Mon enfant, pour toi c'est un honneur!
Et ma fille, elle arrive aujourd'hui pour conclure,
Finit-on?

VALCOUR.

Remettez encor la signature,
Pour raison. Nous pouvons, au moyen du secret,
Nous entr'aider tous deux; et c'est ce qu'il faudrait.
Et d'abord, il me faut, par un besoin étrange,
Pour un ami partant, plusieurs lettres de change,
D'une assez forte somme, avec un passeport;
Puis-je compter sur vous?

D'OSMOND.

Certainement, très-fort.

VALCOUR.

Bon! toujours obligeant; et le cher fils, Octave,
Que devient-il?

D'OSMOND.

Objet du chagrin le plus grave,
Sauvage, singulier, il passe ici ses jours.
Quel fardeau pour nous!

VALCOUR.

Oui, j'en conviens, c'est un ours.

D'OSMOND.

Fait pour aller à tout....

VALCOUR.

Il faut que je le voie.

Il approche.

## SCÈNE V.

OCTAVE, ÉTHELVINA, MADAME D'OSMOND, D'OSMOND, VALCOUR.

MADAME D'OSMOND.

Grands dieux!

VALCOUR.

Est-ce tristesse, ou joie?

Quoi! l'on se trouve mal.

D'OSMOND.

Ma femme! Laissez-moi,

J'en vais prendre soin.

## SCÈNE VI.

OCTAVE, VALCOUR.

VALCOUR.

Bon! comment donc? c'est pour toi.

Et cher ami, ta vue opère des merveilles!

Qu'est-ce donc?

OCTAVE.

Te voici? Sur des crises pareilles,

Tu ne devines pas?

VALCOUR.

Non.

OCTAVE.

La forêt, le bois....
Cette femme, en voyage, enlevée autrefois.

VALCOUR.

Ah! scélérat.

OCTAVE.

Brigand!

VALCOUR.

Et l'autre?

OCTAVE.

Est ta maîtresse,
Ma sœur.

VALCOUR.

Ta sœur; et la mienne? Quelle détresse!
Et toi! Te voilà donc de nouveau confiné
Dans ces bois, solitaire et du *spleen* dominé?

OCTAVE.

C'est mon penchant.

VALCOUR.

Comment, loin d'un ennui futile
Ne saurais-tu remplir quelque emploi plus utile?

OCTAVE.

Utile!

VALCOUR.

Parcourir la route des honneurs?

OCTAVE.

Des honneurs!

VALCOUR.

Je le dis, par égard pour les mœurs,
Je voudrais te voir vivre et faire quelque chose.

OCTAVE.

Et tu fais quelque chose, aussi, toi?

VALCOUR.

Je suppose

Que je fais beaucoup.

OCTAVE.

Oui!

VALCOUR.

D'abord, je vise au grand,

A la première place; et....

OCTAVE.

Bon! cela te rend?

VALCOUR.

De l'estime. Et d'abord beaucoup plus qu'on ne pense,
L'honneur! de la vertu toujours la récompense.

OCTAVE.

Oui, le mérite, certe! il est récompensé?

VALCOUR.

Il attend quelquefois; mais tout est compensé.

OCTAVE.

Cela mène... et te rend de compte fait... la somme?

VALCOUR.

Tu te railles, je crois. Rien. Adieu.

OCTAVE, long-temps après que Valcour est sorti.

Le pauvre homme!

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

D'OSMOND, MADAME D'OSMOND.

MADAME D'OSMOND.

Oui, j'aurai cette place indubitablement :
Je me carre déja dans mon département.
Convenez que Valcour fait pour vous quelque chose,
Et qu'il se prête bien à ce qu'on se propose.
Oui, mon frère est charmant.

D'OSMOND.

Moi, je ne conviens pas
De ce qu'il est, autant que vous en faites cas.
Je vois sans m'aveugler ce que ceci me coûte,
Et les fruits d'un hymen trop imprudent sans doute,
Ma fille mariée à quelque aventurier;
Car votre frère enfin a-t-il d'autre métier
Que celui qu'à présent ici je lui suppose?
Et pour surcroît de maux, et pour la même cause,
Mon fils abandonné, perdu, sans autre tort
Que d'avoir au hasard abandonné son sort.
Oui, le premier effet d'une union frivole
Est de mes deux enfants le malheur qui m'isole.
L'hymen, quoi qu'il en soit, est trop cher à ce prix,

Valût-il tous les biens que vous m'avez appris,
Surtout quand ces faveurs, qu'on a peine à comprendre,
Sont de celles qu'on risque en voulant trop attendre.
Je me lasse à la fin d'attendre et d'aspirer
Sans parvenir à rien.

MADAME D'OSMOND.

C'est assez d'espérer.
Pressez par la faveur un succès difficile.

D'OSMOND.

Moi! que j'intrigue encor?

MADAME D'OSMOND.

C'est là le grand mobile.
Faites-vous des amis chez les grands. Aux journaux
Intriguez, pour avoir des articles bien faux,
Bien louangeurs. Chez vous, par un usage antique,
Ayez à vos dîners un auteur romantique.
Dans vos discours souvent insinuez de biais
Ce genre romantique innocent et niais,
Mais utile pourtant à délivrer la France
D'une littérature ennuyeuse et qui pense.
Nous étions autrefois les martyrs des auteurs,
Et ces petits messieurs, ennuyeux détracteurs,
Sur le moindre défaut nous raillaient d'importance;
Mais on ne raille plus, on rêve... ou bien l'on danse:
On amuse aujourd'hui par un autre moyen;
En effet, c'est charmant, car on n'y comprend rien.
Comme un autre vantez le vague et les nuages;
Perdez-vous dans des cieux de natures sauvages.
C'est en prenant des gens et le goût et l'esprit,
Et c'est en les flattant qu'enfin on réussit.

D'OSMOND.

Je ne saurais me faire à ce nouveau supplice
Et des auteurs manqués devenir le complice.

MADAME D'OSMOND.

Voici mon frère.

## SCÈNE II.

### D'OSMOND, MADAME D'OSMOND, VALCOUR.

VALCOUR.

Amis, je viens vous révéler
Un succès qui d'abord tarde à se déceler,
Mais il est sûr, très-sûr, ou ma lettre me passe;
C'est une préfecture et de première classe;
Et la preuve des soins que pour vous j'ai remplis,
C'est l'effet merveilleux dont je les vois suivis,
Le succès... le crédit étonnant qu'il vous donne,
La foule dont l'éclat déja vous environne.
C'est une aise! un plaisir!... Il ne vous reste plus
Qu'à voir comment par vous ces dons seront reçus.

MADAME D'OSMOND.

Je prépare le plus charmant genre de vie,
Et me suis arrangée un train à faire envie,
Un état de maison, un ton suave et doux,
Un peu triste il est vrai, mais le plus frais de tous.
Il me faut des amis dans des classes titrées,
Des soupers fins suivis de nombreuses soirées,
Une loge au spectacle où des plus doux accords
J'aille entendre les sons, ou bien voir les *décors*.

A la campagne, au gré d'un goût mélancolique
Je m'amuse à meubler un vieux château gothique.
Vous en respecterez les tours et les créneaux,
Et ferez en ogive arrondir les arceaux;
Quand nous aurons du monde, et le soir sur la brune
Nous prendrons au bel air de charmants clairs de lune.

D'OSMOND.

Oh! vous êtes folle.

VALCOUR.

Oui. Madame cède un peu
Dans son goût romantique à l'excès d'un beau feu.
Mais vous, dans l'embarras d'un succès difficile,
Dans ce parti voyez Préval, Melcour, Sainville;
Ces rêveurs tout-puissants disposent des emplois,
Et du vide au solide ils passent quelquefois.
Il vous les faut avoir; je vous les recommande.

D'OSMOND.

A flatter ces messieurs, qui? moi! que je descende?
Qui? moi! que je m'abaisse à flatter les erreurs
De gens déja flétris et suspects pour leurs mœurs?
Non, ce qu'il faut d'effort dans ce vil artifice
Serait de ma fierté le premier sacrifice.

VALCOUR.

Avez-vous obtenu pour moi, pour un ami,
Ces lettres de change et ces papiers?

D'OSMOND.

Les voici.

VALCOUR, à part.

(Haut.)

Éloignons-nous. Fort bien, et je vous en rends grace.

## SCÈNE III.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA, VALCOUR, D'OSMOND.

VALCOUR.

Ah! mon Éthelvina.

D'OSMOND.

Comment, elle vous chasse?

VALCOUR, haut.

(A part.)

Non pas, certes. Voyons ce qu'Octave m'a dit.
Un anneau doit marquer celle dont il s'agit.

(Il baise la main d'Éthelvina et trouve une bague à son doigt.)

(Haut.)

Sauvons-nous. Elle sait qu'elle m'est des plus chères,
Mais avant le plaisir je suis tout aux affaires.

## SCÈNE IV.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA, D'OSMOND.

ÉTHELVINA.

Quelle réception! il me perce le cœur.
Méritais-je d'aigrir sa cruelle froideur?

D'OSMOND.

Elle m'étonne un peu.

MADAME D'OSMOND.

Valcour est excusable.
Les affaires en font un homme indispensable.

ÉTHELVINA.

Hélas! à ses serments j'ai pu m'accoutumer;
Je n'ai plus qu'à mourir s'il cesse de m'aimer.

## SCÈNE V.

MADAME D'OSMOND, D'OSMOND.

D'OSMOND.

Pauvre enfant!... elle souffre et fait bien de se plaindre.
Voici l'autre... A vos yeux pourra-t-il se contraindre?
Écoutons.

## SCÈNE VI.

OCTAVE, D'OSMOND, MADAME D'OSMOND.

OCTAVE, *déclamant.*

Démentez ce titre tout puissant
Dans mes regards écrit, sur mon front renaissant.
De mon sein soulevé sa voix qui vous accable,
Mortels, lance sur vous l'anathème implacable:
« Je suis roi : mon empire est mon cœur : et le temps
« Fait mes droits; c'est du sang des rois que je descends!»

D'OSMOND.

Vous déclamez?

OCTAVE.

Monsieur! je déclame? peut-être
Un sentiment plus vrai de mon cœur est le maître.

D'OSMOND.

Vous êtes roi?

OCTAVE.

Roi ? non.

D'OSMOND.

C'est qu'au moins je serais
Fier d'être votre père !

OCTAVE.

Oh ! vous avez des traits.

D'OSMOND.

Bon ! vous avez toujours quelque chimère en tête.

OCTAVE.

Chimère ? vous voilà.

D'OSMOND.

Pour l'hymen qui s'apprête,
C'est votre belle-mère enfin qui vient vous voir.
Parlez-lui. Ne songez qu'à la bien recevoir.

## SCÈNE VII.

OCTAVE, MADAME D'OSMOND.

MADAME D'OSMOND.

Monsieur se plaît à vivre en ces lieux, solitaire ?

OCTAVE.

C'est moi de les aimer que rien n'a pu distraire.

MADAME D'OSMOND.

Rien. Le monde ?

OCTAVE.

Non plus ne saurait me charmer.

MADAME D'OSMOND.

Il ne vous offre rien que vous puissiez aimer ?
La raison ?

OCTAVE.

Je ne sais. Voyez plutôt vous-même.

MADAME D'OSMOND.

Hélas! c'est, je le vois, le désert quand on aime.
Octave?

OCTAVE.

Madame.

MADAME D'OSMOND.

Eh quoi! c'est vous?

OCTAVE.

Vous, ici,
Madame?

MADAME D'OSMOND.

De ma faute, eh quoi! coupable aussi?

OCTAVE.

C'est moi, de vos malheurs l'auteur involontaire,
Moi, conduit dans ces lieux par un destin contraire,
Pour voir aux mains d'un autre un objet adoré,
Malgré vous, malgré moi sans doute rencontré.
Plaignez-vous; mais enfin j'ai quelque droit peut-être
A réclamer un cœur dont vous m'avez fait maître.
Épouse de mon père, écoutez votre amant
Rappelant tous les droits de ce fatal moment.

MADAME D'OSMOND.

Ah! que me dites-vous? quelle lumière affreuse
Jette sur mes destins votre flamme envieuse?
Un seul moment, cruel! peut-il fonder vos droits?
Quel moment! dans quel trouble, ô ciel, je me revois!
Le désespoir, la force, un jour de violence,
Ce jour de votre part suivi d'un long silence,

Prévaut-il sur l'hymen fondé sur une erreur
Dont une nuit profonde a dérobé l'horreur?

OCTAVE.

Vous ne le saviez pas?

MADAME D'OSMOND.

Vous le saviez, barbare!
Et venez me chercher?

OCTAVE.

Non. Cet instant répare
Les tourments dévorés dont j'ai long-temps gémi;
De mon féroce amour c'est là le dernier cri.
Je reprends mon empire.

MADAME D'OSMOND.

Et moi! mon innocence.
Vous me rendrez, Octave, avec moins d'imprudence
Qu'on ne vous les remit, mes lettres.

OCTAVE.

Mes serments
On me les rend. Le calme est rentré dans mes sens.
J'essaierai dans le cours d'une vie orageuse,
A retrouver la paix d'une ame aventureuse;
Par l'orage excité je monterai plus haut,
Jeté sur quelque écueil où luira mon tombeau.

MADAME D'OSMOND.

Octave, il faut chercher dans un hymen durable
L'oubli d'un souvenir stérile, inexorable.

OCTAVE.

Moi! l'hymen après vous?

MADAME D'OSMOND.

Après moi le bonheur;

Un repos assuré sur l'ancre de l'honneur.

OCTAVE.

Non. De changer mon sort l'effort est inutile;
J'ai déja fait l'essai d'un bonheur difficile.
Ce n'est pas qu'en effet constamment malheureux
Et condamné d'avance au sort le plus affreux,
Du triste isolement de ma langueur souffrante
J'attende des humains la pitié consolante.
Eh! qu'attendre à la fin qu'amertume et douleur
D'un sort si mal compris, si différent du leur.
Le vulgaire intérêt qui suit mon existence
M'a de nombreux amis voué l'indépendance,
Non de ceux que l'on voit, sur la terre honorés,
La surcharger du poids de noms dégénérés,
Mais des amis ardents, jeunes, souffrants, sensibles,
Révoltés sous les lois de destins inflexibles;
Objet désespéré de leurs soins malheureux,
Ils pleurent comme moi, je souffrirai comme eux.

MADAME D'OSMOND.

Le roseau se relève, Octave, après l'orage;
Et tout change: espérez.

OCTAVE.

J'espère en mon courage.

## SCÈNE VIII.

PALMER, OCTAVE, ROMUALD, WESTMANN.

PALMER.

Ami, bonjour.

OCTAVE.

À tous.

ROMUALD.

Te voilà?

WESTMANN.

Solitaire,
Loin du monde, occupé toujours de quelque affaire?
Des noces de ta sœur le château retentit,
Et Valcour est l'époux auteur de tout ce bruit.
Prends garde, il fut à nous, et pourtant n'est qu'un traître;
En amitié perfide, en amour il peut l'être.
Je t'en préviens, vois-tu, car je regretterais
De te voir par sa faute attirer certains traits.
Toi, d'un vil intrigant détourner les outrages
Sur un nom désormais certain de nos suffrages;
Avec tant de vertus, d'audace, de talents
Qui t'ont de notre estime attiré les élans.
Tu t'étonnes, mon cher, l'encens dont tu t'irrites
Est cent fois au-dessous de ce que tu mérites.
Jamais sans ton courage aurions-nous entrepris
L'œuvre dont aujourd'hui nous recueillons les fruits?
Notre système, ami, croît et se développe,
Maître d'un coin du monde, et bientôt de l'Europe.
Ce réseau sur la terre en étendant ses fils
S'insinue et partout nous gagne des amis.
Il m'effraie et déja grandit plus formidable
Que ces vains monuments élevés sur le sable,
De la société ridicule tréteau
Où nous devons porter la hache et le marteau.
Piltz est à nous; Wolfen, malgré la sentinelle,

Capitule; Spielzberd m'en apprend la nouvelle.

OCTAVE.

Spielzberd un brave! allons, bien! Mais ne croyez pas,
Amis, me charger seul de mes lauriers ingrats.
Ce que j'ai fait pour vous, vous en avez la gloire,
Je n'ai que partagé l'honneur de la victoire;
Je vous dois mes talents, j'ai grandi sous vos yeux;
L'amitié rend peut-être un homme égal aux dieux.

PALMER.

Tu naquis un héros, servir est ton partage,
Ce n'est pas un forfait pour toi, c'est un outrage.
Tel d'un sceptre vulgaire hérite au rang des rois
Qui n'a pour l'usurper tes talents ni tes droits.
Ton ame eût commandé, né dans le rang suprême,
Et caché tes chagrins d'un triste diadême.
Tu le braves; c'est bien : mais qui forgea les fers
D'un secret fait lui seul à dompter l'univers,
Si tu n'es pas un dieu?

ROMUALD.

Dans ton ame héroïque
Oui, qui porta ce feu créateur prophétique?
J'ai souffert, murmuré, je n'ai su qu'obéir,
Et toi seul de nos fers as pu nous affranchir.
Ton génie est un dieu qui déploya ses ailes
Pour nous faire habiter des régions nouvelles.

WESTMANN.

Bannis, persécutés, déshérités de tous,
Comme à son premier-né l'univers est à nous.
Qui nous l'a fait?

OCTAVE.

Un rêve. Une nuit en silence
D'un auteur dans mes mains un livre prend séance.
« *Les brigands*. » A ce titre, aux pièces du procès
Je n'en crois pas pourtant les héros plus mauvais
Que tels qu'à nos respects le monde offre sans cesse
Sous le pompeux éclat qui cache leur bassesse.
On les donne; j'accours. Au théâtre je vois
Le crime et les remords, aux prises cette fois,
Épouvanter mes yeux d'une leçon profonde,
Et le contraire en tout du spectacle du monde;
D'honnêtes scélérats, de faux honnêtes gens,
Et la vertu s'armer pour punir des méchants.
Des châtiments du ciel les mains dépositaires
Sans relâche exerçaient ses vengeances sévères.
J'avais souffert long-temps dans mon orgueil blessé;
Vous savez tout : dès-lors mon destin fut fixé.

ROMUALD.

Et le nôtre! il est beau de combattre le vice.
Va donc pour les brigands vengeurs de la justice!

OCTAVE.

Tu te trompes, mon cher, réprime cette erreur.
Les brigands sont pour nous des gens tout pleins d'honneur.

ROMUALD.

Oui, mais avec ces noms fort éloquents sans doute,
Sous quel ciel étoilé prenons-nous notre route,
Afin de toucher terre; et que sont tous ces plans
Toujours bien concertés, et le jouet des vents?

OCTAVE.

Qu'a fait Spielzberd dans Piltz, et de ses émissaires

Qu'obtenons-nous d'amis dans ces lieux, et de frères?

WESTMANN.

Deux conseillers, un prêtre, une université;
L'âge se prête moins à notre autorité,
Quelques vieillards pourtant, même une demoiselle,
Qui prétend s'échapper de l'aile paternelle.

OCTAVE.

Unis! et, croyez-moi, la victoire est au bout.
La patience au sage arrive et mûrit tout.

WESTMANN.

A ta sincérité le ciel doit cette épreuve.
Il s'essaie à lutter dans une ame encor neuve,
Mais il amène enfin au jour prémédité
Le moment du courage et de la fermeté.

## SCÈNE IX.

PALMER, OCTAVE, SULZER, ROMUALD, WESTMANN.

SULZER.

Eh bien! Valcour au port vient de faire naufrage.
Il plante là ta sœur le jour du mariage,
Et vient de décamper.

OCTAVE.

Que me dis-tu? Ma sœur!...
Non, je ne puis le croire... Amis, quelle noirceur!

WESTMANN.

N'avait-il pas déja trompé notre espérance?
Il fallait lui montrer bien moins de déférence.

Le malheureux! ingrat, traître envers l'amitié,
Devait-il seulement mériter la pitié.
Avec combien de honte étalant son injure,
S'est-il fait avec nous gloire de sa rupture?
De tout homme de bien ennemi déclaré,
Et portant comme un poids un joug pour nous sacré;
Homme des plus légers à citer dans le monde,
Et promenant partout sa bassesse profonde.

OCTAVE.

Je sais de nos traités les principes secrets,
Et s'il faut l'en punir... Malheureux! je l'aimais.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

---

## SCÈNE I.

OCTAVE.

Rien ne nous est caché; j'en ai la confidence.
Parti pour Olfingen; sans faire résidence,
Je le crois... Voyons donc la distance et les lieux,
Sur la route.

(Il s'approche d'une table où se trouvent des livres et une carte de géographie ouverte.)

Vilfort, Bron, et devant mes yeux
Point d'autres. Olfingen ici, ville frontière;
Et la terre à mes yeux s'ouvre là tout entière.
Je puis prendre la Saxe ou le Palatinat,
Et des douze électeurs envahir quelque état.
Worms s'offre à mes regards, grande et superbe ville;
De Vienne jusque-là, combien? cinquante mille.
Superbe capitale! et de nombreux soldats
Il faudrait l'assiéger. Ce sont pompeux états,
Une terre excellente; et joint à la province,
Cela peut faire un trône en tout digne d'un prince.
C'est engageant; surtout quand on est caution
Qu'on peut avoir cela rien qu'avec du canon.
Mais, où donc est Valcour... Par ma foi, je m'égare
Dans les rêves nouveaux de mon état bizarre:

Je suis mal à ma place; il en faut convenir;
Et né pour commander cet état doit finir.
Je sens là comme un poids... un malaise invincible,
Né d'un état de gêne et d'un cœur trop sensible.
Et mon père me raille! et l'on veut me priver
Du sentiment profond qui tend à m'élever!
Attendez.., et jaloux du rang où je me place,
Mesurez mon essor sans en juger l'audace.

## SCÈNE II.

### OCTAVE ROMUALD.

OCTAVE.

Valcour quittant ma sœur pour la déshonorer
Nous flétrit de l'affront qu'elle daigne ignorer.
C'est à nous dont le pacte interdit toute offense,
A déployer sur lui sa sévère vengeance.
(Il lui remet une lettre.)
Pour Olfingen de suite... Il le faut ramener
Avant qu'il ait plus loin pris soin de s'éloigner;
Nos amis dans ces lieux te prêteront main-forte.
S'il n'était qu'en chemin, pour l'avoir de la sorte,
Nous avons dans Vilfort, Makc, Albéric, Edwins,
D'autres amis dans Bron et lieux circonvoisins.
Mais toi seul peux guérir ma blessure cruelle.

ROMUALD.

Laisse-donc; le temps vole, elle saigne... du zèle!

## SCÈNE III.

### OCTAVE, D'OSMOND.

D'OSMOND.

Enfin donc je vous trouve, et du château seigneur,
De vous y rencontrer votre père a l'honneur.
Saurai-je le motif de cette humeur sauvage
Qui nous prive en tous lieux de votre voisinage,
Ici comme à la ville, autre part comme aux champs,
Et borne votre course aux plus beaux de vos ans?
Votre sœur se marie et l'on vous voit à peine
Approcher des amis dont la maison est pleine.
J'ai pris dans ma détresse une épouse autrefois,
Jamais je ne vous vis l'applaudir de mon choix,
Depuis lors étranger, vagabond sur la terre,
Autant qu'au genre humain vous m'avez fait la guerre,
Mon fils!

OCTAVE.

Monsieur?

D'OSMOND.

Eh bien, n'expliquerez-vous pas
L'étrange égarement dont votre père est las?

OCTAVE.

Je l'avouerai, battu, froissé d'un long orage,
J'ai dû, fuyant le monde, éviter mon naufrage.
Des jeux de votre hymen étrange spectateur,
Je vois d'un œil chagrin les noces de ma sœur;
Vous savez dès long-temps quelle triste inconstance
Disposa de mes jours pour une autre existence.

D'OSMOND.

Je vous vois à regret le funeste penchant
D'approuver votre faute en vous la reprochant.
Fuir le monde! et pourquoi?

OCTAVE.

Monsieur, que vous dirai-je?
Si j'ai de le blâmer le triste privilége,
Est-ce ma faute à moi? Ce que je sais, hélas!
C'est en cherchant la paix que mon cœur ne l'a pas.

D'OSMOND.

Vous?

OCTAVE.

Moi. Je vous surprends. Vous condamnez de même
De mes profonds dégoûts le flétrissant système.
Eh bien, pour m'en blâmer, condamnez donc aussi
Les vices, dont l'accord s'est contre vous uni,
L'un, hardi corrupteur s'insinuant dans l'ombre,
Qui de ses lâchetés ne peut compter le nombre;
Cet infidèle ami, tortueux scélérat,
Qui, comblé de vos dons, n'est pour vous qu'un ingrat,
Et de son bienfaiteur déshonore la fille;
Le puissant marchandant l'honneur d'une famille,
Qui du même pouvoir qui doit vous protéger
Va prendre insolemment droit de vous outrager.
Plus coupable qu'eux tous est ce fils adultère,
Méditant près de lui la ruine d'un père.
Mais le premier vous-même, ah! vous l'avez trompé,
Ce charme souverain de mon cœur dissipé;
Et d'un second hymen concevant l'allégresse,
Vous vous êtes d'un fils interdit la tendresse.

D'OSMOND.

Il a raison! trop tard je m'en suis aperçu.
Mais enfin, quel rapport de mon hymen conçu
Dans la sage raison à cette plainte amère?

OCTAVE.

Ah! plus sensible au coup qui vous ravit ma mère,
Fidèle à ses regrets vous auriez évité
Plus d'une peine amère et d'une adversité.

D'OSMOND.

Encor!... vous vous plaisez à porter dans mon ame
Le remords... Je l'ai dit, vous n'aimez pas ma femme.

OCTAVE.

Ah! cet aveugle doute est mon plus grand tourment.
Mais laissons et mes maux et votre égarement;
Sans que des démêlés dont vous navrez mon ame
De mes profonds chagrins je ranime le blâme,
N'est-ce donc pas assez, pour révolter mon cœur,
Des désordres publics dont je ressens l'horreur?
Et dans ce sentiment d'irrévocable haine,
N'est-ce donc pas un droit de la nature humaine
Que les vices affreux dans son sein reproduits
Trouvent dans leurs excès leurs véritables fruits?
Voyez-les fièrement étaler dans le monde
De leur ambition la misère profonde;
Voyez-les de pitié pour soulever mon cœur
De leur mépris superbe affecter la hauteur,
Leur bassesse réelle et leur fausse importance.
Dans la perte du goût, des arts, de l'éloquence,
S'élevant un trophée à force de débris,
Sapant les monuments de nos nombreux écrits,

Sans talent pour créer, pleins d'ardeur pour détruire,
Admirez de leur voix le barbare délire,
Ce langage bizarre et par eux en crédit,
Au néant du savoir égalant leur esprit.
Dans le nouveau jargon dont ce siècle se pique,
C'est ce qu'ils ont nommé, je crois, un romantique.
Eh bien, je le serai, je veux l'être; à la fin
Voyons de tant d'erreurs le singulier destin.
Il est juste qu'aussi l'injustice et le crime
Portent de leurs excès l'excuse légitime,
Et dans l'homme, jouet de leur ressentiment,
Trouvent de tant d'erreurs le juste châtiment.
Désormais sans pitié, sans frein, sans bienfaisance,
D'exemples trop réels imitant la licence,
Je m'institue au sein de la société
De ses débordements le soutien redouté;
Déguisant en vertus mon sauvage égoïsme,
Meurtrier par devoir, brigand par héroïsme;
On m'y force : eh bien donc! la vengeance est ma loi,
Le talion, la dure équité, mon emploi.

D'OSMOND.

Quel fruit de tant de soins donnés à sa jeunesse!
Je l'avais bien prédit, quel poids pour ma vieillesse!
Mon fils, du déshonneur braver le sentiment!
Où l'avez-vous donc pris cet endurcissement?
Il n'est pas dans votre ame.

OCTAVE.

Eh bien! je vous l'atteste,
Constamment malheureux, c'est un dégoût funeste,
Le plus profond ennui des autres et de moi,

Et vous-même en secret m'approuverez, je croi.
Témoin du mal secret d'un triste et long outrage,
Où vient avec le temps échouer son courage,
Le pouvez-vous blâmer l'homme au-dessus du sort
Qui se fait de sa honte un généreux effort,
Fût-ce chargé du poids d'un terrible anathême
Le fils que votre amour eût condamné lui-même?

D'OSMOND.

Mon fils?

OCTAVE.

Ah! pardonnez, ce mot m'est échappé;
Dans le commun malheur de moi seul occupé,
C'est le cri de détresse... et mon remords l'expie.

D'OSMOND.

Eh bien! soit votre faute ou plus ou moins punie,
Apprenez-le, monsieur, pour être infortuné,
L'homme au crime, au remords n'est jamais condamné.
Témoin des maux cruels qui tourmentent la vie,
Et dont en ses revers son ame est poursuivie,
Des travers des mortels il ne s'excuse pas
Pour se soustraire au bien dont il sent les appas.
On a vu de tout temps des cœurs ingrats, parjures,
L'honnêteté souffrir de mortelles injures,
Et jamais ces revers si doux pour la vertu
N'ont embelli le vice en son cœur combattu.
Vous déplorez du goût les honteuses maximes,
Et des cœurs dégradés les ténébreux abîmes:
Des charlatans du jour vous faites trop de cas;
Leurs écrits sont mauvais; eh! ne les lisez pas.
Grace aux traits imprimés des mains de la nature,

Au fond des cœurs remplis d'une volupté pure,
La vertu, les talents sont des titres divins
Dont rien ne peut jamais dépouiller les humains:
C'est le soleil caché sous un épais nuage
Dont un jour plus brillant fait resplendir l'image.
Voilà sur quel sujet j'ai voulu vous parler,
Et dans vos contre-temps comme il vous faut régler.
Adieu; mais profitez surtout de ma morale.

OCTAVE.

Ah! sans chercher ailleurs des scènes de scandale,
J'aurai bientôt sujet d'en faire un autre emploi,
Et puis me contempler encore avec effroi.

## SCÈNE IV.

OCTAVE, ÉTHELVINA.

ÉTHELVINA.

Octave!

OCTAVE.

Chère sœur!

ÉTHELVINA.

De te voir je m'empresse.

OCTAVE.

Et toi de mes desirs tu remplis la tendresse.
Eh bien, de ton bonheur que m'apprends-tu? Valcour
Va voir de ton aveu couronner son amour.
T'est-il cher?

ÉTHELVINA.

Ah, mon frère!

OCTAVE.

Oui, parle; sois sans crainte.

ÉTHELVINA.

Eh bien...

OCTAVE.

Eh bien?

ÉTHELVINA.

Je l'aime. Oui, je me sens atteinte
Pour lui, je l'avouerai, d'un sentiment bien doux.
N'est-il pas naturel? que de nœuds entre nous?
Valcour auprès de moi semble passer sa vie.
Par lui de mille soins je me suis vu suivie,
Aux champs comme à la ville, entourée en tous lieux;
Et lui de les donner il paraissait heureux.
Bientôt après le coup qui nous ravit ma mère,
Par un nœud plus étroit ta sœur lui devint chère.
Mais toi, tu n'as pas vu tous ces moments si courts,
Emporté loin de nous au printemps de tes jours...

OCTAVE.

Hélas!

ÉTHELVINA.

Dans ces moments, pour calmer ma tendresse,
Il m'a juré souvent qu'il m'aimerait sans cesse,
Et ses traits, ses discours, sa voix pour m'engager
Semblaient de sa promesse écarter tout danger.

OCTAVE.

La pauvre enfant!

ÉTHELVINA.

Crois-moi, je lui fus asservie
Par les nœuds les plus forts, les plus doux de la vie.
Après ce changement Valcour devient pour nous

Plus qu'un frère, un ami; pour moi c'est un époux.
Dans le profond secret qui fait ma destinée
Il semble à mon insu que je lui fus donnée,
Et que mon cœur enfin, pour dégager sa foi,
Ne m'appartienne plus.

OCTAVE.

Qui le sait mieux que moi?

ÉTHELVINA.

Après l'aveu si doux que je te viens de faire
S'il fallait l'oublier...

OCTAVE.

Hélas!

ÉTHELVINA

Hélas, mon frère!
J'en mourrais. Je crains peu ce changement léger.

OCTAVE, à part.

Elle ne sait rien.

ÉTHELVINA.

Non, Valcour ne peut changer;
Cependant je ne sais quel sinistre nuage
D'un douteux avenir cache mon mariage.
Valcour me fuit, m'évite, et lui-même tout haut
Semble le différer.

OCTAVE.

Tu le verras bientôt.

(Octave sort. Un homme armé se présente et poursuit Éthelvina pour l'enlever. Elle fuit en poussant des cris. Octave rentre et du fond de la scène décharge un coup de pistolet sur le ravisseur, qu'il étend à terre de l'autre côté du théâtre. Il est enlevé par deux hommes de la suite de Valcour qui vient d'entrer et qui a tout vu.)

## SCÈNE V.

ÉTHELVINA, VALCOUR.

VALCOUR.

Qu'est-ce donc?

ÉTHELVINA.

Je ne sais, quelle peur est la vôtre?
J'étais morte sans vous.

VALCOUR.

Non pas; c'est bien un autre.

ÉTHELVINA.

Dans ce château lointain, de forêts entouré,
Quelque brigand caché s'est peut-être montré.
Mais enfin je vous vois: je n'ai plus rien à craindre;
De votre éloignement si je pouvais me plaindre,
Du plaisir de vous voir mon chagrin s'est enfui.

VALCOUR.

J'en trouve à vous revoir beaucoup moi-même aussi.

ÉTHELVINA.

Mais de votre retard vous me direz la cause.

VALCOUR.

Eh bien, je ne saurais. Lorsque l'on se propose
Un établissement peut-être anticipé,
Il n'est pas étonnant qu'on en soit occupé.
Quel que soit le motif que je doive vous taire,
Je puis vous dire au moins qu'il est involontaire;
Ou quelque objet d'emplette ou divertissement
A servi de prétexte à mon éloignement.

ÉTHELVINA.

Me quitter pour si peu!... Non, vous ne m'aimez guère.
Vous avez oublié combien je vous fus chère.
Indifférent, distrait, votre amour prétendu
N'a plus comme autrefois votre zèle assidu.
Presque avant le moment de notre connaissance,
Vous m'aimâtes, Valcour, au sortir de l'enfance.
Ne vous souvient-il plus de nos plaisirs passés,
Nos retours au château d'embarras traversés?

VALCOUR.

Si je m'en souviens? certe!... A peine je respire.
(A part.)
J'en suis encor glacé... Je ne sais que lui dire.
(Haut.)
Mais malgré les transports d'un tendre souvenir,
D'intérêts plus pressants je dois m'entretenir.
J'ai dans ce moment même en tête mille affaires,
Un hasard du destin qu'on ne retrouve guères.
Je me laisse entraîner... Vous seule, Éthelvina,
Vous êtes le bonheur que mon cœur devina.
D'un transport passager notre amour n'est pas dupe,
Et même en ce moment votre bonheur m'occupe.

ÉTHELVINA.

Vous m'aimez donc encor malgré nos démêlés,
Et nous nous reverrons?

VALCOUR.

Oui.

ÉTHELVINA.

Bientôt rassemblés,

Si vous vouliez pour vous il serait une fête,
Je ne vous en dis rien.

VALCOUR.

Vous êtes satisfaite,
Si mon œil vigilant a pu vous pénétrer.

ÉTHELVINA.

Pourquoi donc, mon ami, si long-temps différer?

VALCOUR.

Qui sait?

ÉTHELVINA.

Vous l'ignorez; moi, je l'attends et pleure.

VALCOUR.

Il faut vous consoler.

ÉTHELVINA.

Quand sera-ce?

VALCOUR.

A toute heure,
Demain.

ÉTHELVINA.

Eh bien, demain vous serez mon époux?
Je vous laisse.

VALCOUR.

On approche; adieu.

ÉTHELVINA.

Songez à nous.

## SCÈNE VI.

VALCOUR, SULZER.

VALCOUR, à part.

Quelques instants plus tôt, elle était enlevée,

L'affaire manque à point et veut être achevée.
Voici l'homme.

SULZER.

C'est toi? je te croyais parti
Pour long-temps.

VALCOUR.

Je l'étais : on t'a bien averti.
J'ai fait invasion autour du voisinage,
Et par un prompt retour terminé mon voyage.

SULZER.

Volontiers?

VALCOUR.

Non, forcé.

SULZER.

Forcé!

VALCOUR.

Quelques amis,
Qui dans leurs rangs nombreux m'avaient d'abord admis,
M'ont prié poliment de leur faire la grace
De prendre à mon retour auprès d'eux une place.
Moi, de mon naturel j'aime à faire plaisir
Aux gens qui puissamment expliquent leur desir.
J'en avais jusqu'à vingt sur les bras. Fort du nombre,
Je cède et me retrouve arrivé sans encombre,
Escorté, ballotté, passant de mains en mains :
Tu sais si quelquefois nos amis sont humains?

SULZER.

Quand on l'est. D'où viens-tu? dis: dans quelle embuscade
De tes lâches plaisirs t'a conduit l'ambassade?
Je vois ce qui t'arrive, et tu viens d'échouer

Aux mains de ces amis que je t'ai vu jouer;
Braves toujours armés pour venger l'innocence,
Au moindre cri venu d'alarme et de vengeance.
C'est bien fait. Faible ami ,tu nous avais quittés,
Tu recueilles le fruit de tes iniquités.
Ce désordre, ces mœurs tristement scandaleuses
Sont-elles donc du temps les charges onéreuses?
Ouvrier dommageable, est-ce là la moisson
Des germes de vertus, et des fruits de raison?
Oh! nous, dans nos rigueurs nous ne pardonnons guères
A qui trompa du temps les dettes usuraires.
Part-il? on le dénonce; il vient, nous sommes prêts;
Sans rien voir il est vu; libre il est dans nos rets;
Il veut passer; qui vive? il voit la sentinelle;
S'il avance, il est mort; il est mort s'il chancelle.
Il nous portait la guerre, et la guerre est pour lui;
C'est ainsi qu'on voyage en pays ennemi.

VALCOUR.

Oh! tu pousses toujours les choses à l'extrême.
Le monde, suivant toi, n'est donc plus qu'un système,
Marchant par points réglés vers un but arrêté
Dont, sans se compromettre, on n'est point écarté.
Pour moi, je suis plus franc, plus libre en mon allure;
Nous verrons quels retours suivront cette aventure,
Et de nos francs vauriens les scrupuleux arrêts;
En attendant j'arrive et brusque le succès.
Il est tel, que je veux te le faire connaître;
Et tu n'es pas si sot que de blâmer ton maître.
J'apprends que de ces bords le prince souverain
A d'un bonheur vulgaire un violent chagrin,

Et c'est Éthelvina devenant mon épouse,
Qui produit dans son cœur cette flamme jalouse.
Soit hasard, imprudence, ou tendre égarement,
Le prince est ici près avec un régiment.
Je pars, je me hasarde, et pousse ma fortune.
Je ne suis, tu le sais, Jupiter ni Neptune,
Et me trouverais bien du sort d'Amphitrion,
Ou bien, bornant à moins ma faible ambition,
Je puis me contenter du rôle de Mercure,
Et finir sans éclat ma petite aventure.
Je ne suis, j'en conviens, nullement amoureux;
C'est à l'ambition seule à me rendre heureux.
Il me faut des emplois, de l'or, de la richesse;
Des rois pour m'égaler, des sujets que j'abaisse.
Je vois déja d'ici pleuvoir les millions,
Les places, les congés, les croix, les pensions.
Enfin, pour abréger, toute affaire prévue,
Le prince et la petite auront une entrevue.
Mais une affaire manque et peut tout entraver,
C'est que pour l'obtenir il la faut enlever.

SULZER.

L'enlever! je m'en charge.

VALCOUR.

Eh bien! que te disais-je?
J'espérais doucement t'amener dans le piége,
Et par ton intérêt, t'induire à nous aider;
Il ne veut pas se vendre, il craint de marchander,
Et se rend seulement du plaisir de mal faire.
Nous verrons si l'on brave un puissant adversaire;
Va, dans ma charge un jour je te fais général,

Et des enlèvements directeur principal.

SULZER.

J'espère un jour aussi mériter ton estime
Et te prouver bientôt quel intérêt m'anime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

OCTAVE.

Quel prix d'un noble effort à combattre assidu!
Ramper servile esclave, ou tyran corrompu!
Sous le voile trompeur qui cache leur bassesse,
M'endormir avec eux, heureux de ma faiblesse;
Mais plonger avec eux, avec un cœur d'airain,
Au cœur qui s'ouvre à vous un poignard assassin!
Moi, leur victime aussi, devenir leur complice!
Athlète armé contre eux pour entrer dans la lice,
Lorsque d'un bras superbe et d'un pied dédaigneux
Je m'apprête à fouler ce fantôme odieux!
Voilà tout : balayer un nuisible adversaire
Comme le grain du chaume est séparé dans l'aire.
Quel est donc le malheur qui poursuit mon destin,
Qu'il me faille aux hasards d'un péril incertain,
Dans l'austère devoir d'une triste vengeance,
Immoler de mon cœur la noble indépendance?
Dans un plus digne essor quel péril m'eût coûté!
Dans ce champ glorieux rien ne m'eût arrêté.
Je serais roi peut-être un jour; le diadême
Fût pour l'aiglon naissant tombé du rang suprême.

Sur mon front révélés ses rayons immortels
De la terre à mes pieds effacent les mortels,
Et des dieux jusqu'à moi rapprochent l'intervalle.
Quel noir cyprès m'ombrage et quel roseau m'égale!
Mais dans son germe en fleur mon bonheur s'est caché,
Et pour moi d'un seul jour l'univers desséché.

## SCÈNE II.

### OCTAVE, SULZER.

SULZER.

Du courage!

OCTAVE.

La mort?

SULZER.

C'est plus; c'est l'infamie.

OCTAVE.

Je la brave.

SULZER.

On s'y prête, ou bien on la défie.
Valcour faisait bien plus que de quitter ta sœur,
Au prince souverain il vend son déshonneur.
Eh bien?

OCTAVE, après un long silence.

Dans ses états la ligue est protégée?

SULZER.

Partout. Tu ne dis rien! ta sœur?

OCTAVE.

Elle est vengée.

SULZER.

Tu n'es pas confondu?

OCTAVE.

Non; l'horreur qui t'aigrit
De leur perversité n'est que le digne fruit.
Dans l'étourdissement de leurs plaisirs frivoles,
Leur asservissement à de fausses idoles,
L'exemple dangereux, le langage, les mœurs,
Tout les livre aux excès de leurs goûts corrupteurs.
Eh! qui ne céderait à l'heureuse morale
Des plaisirs qu'établit la honte et le scandale?
Ils vendent tout, ami; le frère vend sa sœur,
L'époux de son épouse est le vil suborneur,
Et l'amitié flatteuse en trompeuses délices
N'est pas chez les humains moins pleine d'artifices.

SULZER.

Et tu les servirais! et tu pourrais encor
D'un sublime génie humilier l'essor,
Pour étayer l'amas de meurtres, de rapines,
Dont l'appui chancelant te cache les ruines.
O toi! sans la vertu, pour tout inaccessible,
Dont l'ame n'aima qu'elle en sa course paisible;
Hélas! par tes efforts nous espérions finir
Le joug dont il est dur de craindre et de rougir.
Tu pouvais à nos cœurs rendre la renaissance
De ces jours regrettés de paix et d'innocence.
Crois-moi, de l'univers les pouvoirs ébranlés,
Le doute des esprits incertains et troublés,
Annoncent les langueurs d'un corps dont la faiblesse
Ploie accablé du poids de sa longue vieillesse.

Ce corps inanimé veut un autre ressort
Et vers de nouveaux jours va prendre un autre essor.
Crois-moi, le monde est vieux, ose frapper, tout tombe;
Dans ses gouffres ouverts creusons-nous une tombe,
Ou, régénérateurs, rejetons-le au creuset.
Le malheur t'a changé.

OCTAVE.

Vois nos amis; sois prêt.

## SCÈNE III.

### VALCOUR, OCTAVE.

OCTAVE.

Arrête, parle; eh bien, qui t'a pu reconduire?
Je te croyais bien loin.

VALCOUR.

Laisse donc, tu veux rire.
Ce n'est qu'un court trajet que j'ai fait jusqu'au fort:
C'est une promenade.

OCTAVE.

Avec un passeport!
Où veux-tu donc aller?

VALCOUR.

Je vais faire ma ronde.

OCTAVE.

En charge?

VALCOUR.

D'inspecteur. J'ai l'humeur vagabonde;
D'ailleurs tu sais fort bien ce qui m'amène ici?

OCTAVE.

Tu connais donc toi-même un autre maître aussi,
Bien plus puissant que toi. Pourtant quelle conduite
Nous a fait voir l'effet de ce rare mérite?
Lâche ami! quels affronts accumulés sur moi
M'ont déja fait pleurer mon amitié pour toi.
Quoi! reçu, protégé, chéri dans la famille,
Ton amour pour épouse en obtenait la fille,
Et du don de sa main que tu viens d'implorer
Ton amitié s'apprête à la déshonorer.

VALCOUR.

Moi?

OCTAVE.

Tu veux la quitter.

VALCOUR.

Comment?

OCTAVE.

L'excuse est vaine.
J'ai de ta perfidie une preuve certaine.
Tu veux quitter ma sœur, ingrat! et dans tes bras
Son frère d'un affront ne la défendait pas!
Et quelle est cependant sa ressource dernière,
Ainsi déshonorée et sa famille entière,
Lorsqu'un nœud clandestin, gage de votre hymen,
Imprime à ton refus la tache du dédain?
Tu veux l'abandonner après l'avoir flétrie.
Mais c'est peu de l'honneur, de son sang, de sa vie,
Il lui restait un frère, et dans tes bras nourri
Ce frère fut vingt ans ton compagnon chéri.
Sans soupçon du forfait que sa faiblesse implore,

Ingrat! à ta tendresse il s'abandonne encore.
Tiens, percé-lui le cœur! tu finis mes regrets,
Et d'un sein désolé je te devrai la paix.
Mais j'emporte l'horreur d'une mort plus cruelle,
Ma sœur à toi livrée, ah! que deviendra-t-elle?
S'il te reste sur moi quelque chose à braver,
C'est sa honte d'abord que ma main doit laver;
Son hymen est promis, il faut qu'il s'accomplisse,
Et d'elle ou de la mort que ta crainte choisisse.

VALCOUR.

Penses-tu que je veuille encor l'abandonner?

OCTAVE.

Oh! d'un aveu plus grand je pourrais t'étonner.
Tout est épouvantable au fond de cet abîme,
Et je n'ai dévoilé que la moitié du crime.
Mais il ne tient qu'à moi de te faire rougir
De l'infaillible aveu que je dois obtenir.

VALCOUR.

J'attends de ce secret ce que je dois connaître.

OCTAVE.

Ma bouche se refuse à l'horreur qu'il fait naître.
Ou prends ma vie ou meurs. Mais j'ai pitié de toi:
Va, nous nous reverrons; et chassant tout effroi,
Ajoute: dans tel lieu qu'il te plaira d'admettre,
Crois-tu qu'il fût un homme assez bas, assez traître,
Pour qu'au vil intérêt dont il fut animé
Il pût trahir un cœur dont il serait aimé.

VALCOUR.

Dans telle occasion ou plus ou moins pressante,
Pour joindre à sa fortune un million de rente,

Et contre les hasards d'un péril présumé,
Pour garantir les jours de cet objet aimé;
Oui, cela se pourrait.

OCTAVE.

Et je te laisse juge,
Si dans l'occasion d'un pareil subterfuge,
Le prince ou tel auteur d'un semblable attentat
En moi de ses bienfaits trouverait un ingrat.
Mais de mon infortune, ici, tu n'as que faire;
Que je la venge ou non ce n'est pas ton affaire.
Quant au dernier devoir qu'il te reste à remplir,
Tu sais par quel lien j'ai dû t'appartenir?
Pour l'hymen de ma sœur c'est sur toi que je compte,
Ou, tu m'as vu tirer une vengeance prompte;

(Montrant le lieu de la scène où un agent de Valcour a été tué.)

Tu n'as pas deux instants à lui survivre: sors.

VALCOUR.

Quoi! ce n'est que cela? va, je suis sans remords.
Sois donc moins agité, tranquille, et point d'esclandre;

(A part.)

Elle est bien mon épouse. Adieu; je cours la vendre.

## SCÈNE IV.

OCTAVE, MADAME D'OSMOND.

OCTAVE.

Je vous ai fait prier de vouloir m'écouter.
J'ai desiré vous voir.

MADAME D'OSMOND.

Je dois vous redouter;
Seule.

OCTAVE.

Il n'en est plus temps. Il faut que je vous quitte.
Ma triste inquiétude à ce parti m'invite.

MADAME D'OSMOND.

La résolution m'étonne...

OCTAVE.

Calmez-vous;
Vous apprendrez mon sort. Dans des moments plus doux,
Vous saurez que, présente à ma mélancolie,
De votre souvenir mon ame fut remplie,
Et que l'idée enfin de vous appartenir
Dans chacun de mes pas aide à me soutenir.

MADAME D'OSMOND.

Octave, croira-t-on qu'une erreur volontaire
Rend votre éloignement aujourd'hui nécessaire;
Que d'un père irrité vous arrachant l'appui,
J'élève une barrière entre son fils et lui?
Vous ne partirez pas si vous m'aimez encore.

OCTAVE.

Quand vous ne m'aimez plus, qu'importe où l'on m'ignore!
Hélas! que des regrets évitant les retours,
N'ai-je pu près de vous passer ici mes jours;
Et près de vous heureux dans un état tranquille,
N'attendre mon bonheur que d'un destin facile?
Mais d'un malheur sans fin jouet infortuné,
Pour un destin étrange il faut que je sois né,
Ou le ressentiment d'une injure cruelle

Tout entier me réclame et loin de vous m'appelle.
On m'y force, il est vrai, mais je serai vengé,
Et châtiment jamais ne fut mieux ménagé.
Il pourra m'en coûter, il peut m'être funeste;
N'importe!

MADAME D'OSMOND.

Ah! vous voulez mourir, tout me l'atteste;
Votre père par moi va donc être averti.

OCTAVE.

Mon père! de ce nom vous n'avez pas frémi?

MADAME D'OSMOND.

L'arrêt est, je le vois, sans doute irrévocable.
J'ai mis à mon bonheur la borne insurmontable.
Nulle félicité ne mûrit sous le ciel.

OCTAVE.

Vous l'avez éprouvé?

MADAME D'OSMOND.

C'est un destin réel.
Tout ne naît ici-bas que pour mourir bien vite;
Nous n'aimons quelqu'objet que pour le perdre ensuite.

OCTAVE.

Quelqu'objet de vos pleurs vous serait rappelé?
En est-il digne au moins?

MADAME D'OSMOND.

Il vous eût ressemblé...
Si vous l'aviez connu tel qu'encore il respire!

OCTAVE.

Je l'aurais envié.

MADAME D'OSMOND.

Chéri, voulez-vous dire!

Vous l'auriez tant aimé! je le revois encor
De la vie à mes pieds épuiser le trésor,
Présent à mes soupirs me prodiguer son ame;
A ma bouche attaché son cœur était de flamme,
Et les fleurs pour se joindre à nos ravissements,
Heureuses renaissaient des pleurs de deux amants.

OCTAVE.

Il n'est plus?

MADAME D'OSMOND.

Embarqué sur la mér orageuse,
Il partit. De l'amour la flamme malheureuse
L'y suivit. Sur les monts, sur les rochers errant,
Pour garantir ses pas d'un ciel étincelant,
L'amour de frais gazons couvrait les monts arides,
Les vents battaient sa tête, et des marais humides
La soif pressait ses pas; sous l'orage et les vents,
L'amour dans la tempête endormait ses tourments.
Et les mers, et les monts, et les lointaines cimes
Aujourd'hui sous nos pas entr'ouvrent des abîmes;
Mais loin de sa prison l'ame habite un séjour
Où le ciel unira ceux qu'unissait l'amour.
Octave, d'un chagrin le songe vous oppresse.

OCTAVE.

L'amour a de l'amour ranimé la tendresse.

MADAME D'OSMOND.

(A part.)

Vous en aimez une autre?... O ciel! ah, qu'ai-je dit?

OCTAVE.

Elle m'avait cru mort; c'est pour moi qu'elle vit.
M'immolant le repos que j'ai cherché loin d'elle,

Elle me sait vivant et m'est resté fidelle.
Elle a su que j'errais au milieu des déserts,
Fugitif, vagabond; au rivage des mers,
Dans le désert profond, sa pitié m'encourage:
Elle vole après moi dans la honte et l'outrage;
Et cet ange de paix, ce dieu consolateur
De ma plus tendre amie a le nom protecteur;
Le vôtre.

MADAME D'OSMOND.

A son destin combien je porte envie.

OCTAVE.

Ah, ne l'enviez pas! oh! quoique mon amie,
Elle est bien malheureuse. Elle n'a d'autre amour
Que celui d'un mortel égaré sans retour,
Et jamais et durant des siècles de souffrance
Ne doit de son amour accomplir l'espérance.

MADAME D'OSMOND.

Non; dans le ciel peut-être il sera couronné.
N'est-il pas un séjour, un lieu plus fortuné
Où des cœurs affligés les chagrins disparaissent,
Où des amis en pleurs les traits se reconnaissent?

OCTAVE.

Oui, le monde caché dans la nuit du tombeau,
Où de la vérité s'écarte le rideau,
Où des cœurs qui s'aimaient la vue est plus affreuse.
Oh, combien mon amie, hélas! est malheureuse.

MADAME D'OSMOND.

Malheureuse, et pourtant digne de votre amour.

OCTAVE.

Malheureuse d'aimer sans espoir de retour.

Désormais revenu de tout rêve de gloire,
Si je n'osais sans honte en bannir la mémoire;
Si je pouvais vous peindre, au gré de mon desir,
Pour une larme un meurtre, une mort par soupir,
Oh, que près des remords qui déchirent mon ame
Mon amie est encor bien malheureuse femme!

MADAME D'OSMOND.

Oh! combien de mon sort le sien est différent:
Le jour n'a pas l'éclat du cœur de mon amant.
Son cœur est aussi loin de l'atteinte d'un crime
Que du sommet du jour de la nuit n'est l'abîme,
Que mon cœur d'un parjure... ou que tu l'es de moi.

OCTAVE.

Épouse de mon père, eh bien, je suis à toi!

MADAME D'OSMOND.

Malheureux!... je le vois, mon malheur est extrême.
Il faut nous séparer.

OCTAVE.

Madame, à l'heure même.

MADAME D'OSMOND.

Hélas! et ce matin vous m'étiez inconnu,
Et seulement encore un jour je vous ai vu!

OCTAVE.

Peut-être un jour plus tard je partirais coupable.

MADAME D'OSMOND.

Non, d'un pareil oubli vous n'êtes pas capable.

OCTAVE.

Ah! d'amour jusqu'au bout voulez-vous m'enivrer?
Dans l'abîme avec moi vous faut-il égarer?
Et d'écueils en écueils vous jouant dans l'orage,

Accompagner ma perte et suivre mon naufrage?

MADAME D'OSMOND.

Oui, s'il y faut périr, oui, je suivrai ton sort.
Parle; quelle pensée et quel danger de mort?

OCTAVE.

Aucun. De mes instants j'ai fait un noble usage.
Laissez-moi seulement déployer mon courage;
Ou me suivre, ou partir, madame : éloignez-vous.

MADAME D'OSMOND.

Quels adieux! dans ta bouche... étaient-ils faits pour nous!

OCTAVE.

Recevez-les, d'Osmond, d'une ame sans reproche,
Et laissez-moi parler à ma sœur qui s'approche.

## SCÈNE V.

### ÉTHELVINA, OCTAVE.

OCTAVE.

Dans cet embrassement console mes douleurs.

ÉTHELVINA.

Au baiser fraternel, quoi! tu mêles des pleurs?

OCTAVE.

J'ai mes peines aussi.

ÉTHELVINA.

Mon frère, j'ai les miennes.
Sans attrister mon cœur d'alarmes incertaines,
Imite ma gaîté; jouis de ce tableau
Plus doux pour ton bonheur.

OCTAVE.

Oui, ce jour est bien beau!

Je connais ton amour; tu jouis sans alarmes
D'un bien dont rien encor n'a dissipé les charmes;
Mais il faut aujourd'hui t'expliquer sans détour,
Juge-toi : ne peux-tu te passer de Valcour?
A soi-même à ce point si ton ame est ravie,
Jure-le par le ciel.

ÉTHELVINA.

Mon frère, c'est ma vie!
Je l'ai dit; tu le sais: pourquoi m'importuner
D'un aveu dont l'ardeur semble encor t'étonner?

OCTAVE.

Il sera ton époux; et ton époux fidèle.

ÉTHELVINA.

Devrai-je à ce présage une triste nouvelle?
Mon bonheur m'épouvante. Oui, me trahirait-il?
D'où naissent vos soupçons et ce détour subtil?

OCTAVE.

Ma sœur, il est souvent des ames bien parjures,
Dont les traits sur un cœur plaignent peu leurs blessures
Mais ton bonheur enfin, ton sort ne peut changer
Si ton frère y préside et veille à ton danger.
Adieu.

## SCÈNE VI.

ÉTHELVINA.

De cet adieu je ne suis pas contente.
Il a quelques soupçons. Oui, contre mon attente
On traverse un hymen trop long-temps différé,
Et le voile aujourd'hui doit être déchiré.

## SCÈNE VII.

VALCOUR, ÉTHELVINA, D'OSMOND.

VALCOUR.

Oui; sur les trois pour cent, dix mille écus de rente;
De dix à quinze ou vingt, la bourse ferme à trente.

D'OSMOND.

Mais c'est prodigieux!

VALCOUR.

Ah, vraiment!

ÉTHELVINA.

Vous voici?

VALCOUR.

Je ne sais plus quel tour va prendre tout ceci.

ÉTHELVINA.

Vous ne m'écoutez pas. Vous entendrez mes plaintes,
Monsieur, sur un sujet des plus pressantes craintes.

D'OSMOND.

Elle a raison.

VALCOUR.

Voyez; trente de quinze à dix!

ÉTHELVINA.

Vous vous expliquerez; vous direz votre avis
Sur le projet formé de rompre un mariage
Dont tout jusqu'à ce jour nous rendit témoignage.

D'OSMOND.

Sur le sujet qui fait la contestation
Vous lui devez, mon cher, une explication.

ÉTHELVINA.

Vous parlerez, monsieur, ou perdez l'espérance
Que jamais je pardonne à votre indifférence.

VALCOUR.

Eh, d'accord! je consens d'avance à confirmer
Les nœuds qu'à ce bon père il a plu de former.
Mais cet hymen pourtant admet quelque prudence
Dont je veux bien ici vous faire confidence.
Le prince est ici près. J'avais de sa ferveur
Pour vous de quelque grace obtenu la faveur.
Le soin de la régler me demande en personne,
Et m'exclut des plaisirs dont l'hymen s'environne.
A d'autres soins encor je devais me livrer
Pour les nouveaux emplois où je dois aspirer;
Il me faut intriguer pour votre préfecture,
Et m'assurer des voix pour ma candidature.

ÉTHELVINA.

Ah! Valcour, c'en est fait, vous me regretterez.

D'OSMOND.

Par vos froideurs, mon cher, vous la désespérez.
Vous nous payez toujours de nouvelles dispenses,
Et c'est trop escompter en avares dépenses;
Mais il vous faut enfin...

VALCOUR.

Non, je l'aime au transport.
Ah! contre vos assauts me voici du renfort;
De braves gens!

## SCÈNE VIII.

D'OSMOND, VALCOUR, SULZER, PALMER, ROMUALD, WESTMANN.

VALCOUR.

Venez, messieurs, qu'on vous présente
Au cher monsieur d'Osmond.

SULZER.

Faveur bien séduisante.
Pour un homme d'honneur monsieur nous est connu.
De respects enchanté!

ROMUALD.

Pénétré!

WESTMANN.

Confondu!

SULZER.

Ambitieux Valcour, eh bien, quelle nouvelle?
La place où tu prétends enfin t'appartient-elle?
Et dans plus d'une charge, habile concurrent,
Par faveur places-tu voisins, amis, parent?
Car il faut du crédit pour briller dans le monde,
Et tu te vois du reste en poste où tout abonde.

VALCOUR.

Oui, je suis très-heureux de plus d'une façon,
J'ai mis, graces au ciel, la fortune à rançon,
Et la force, mon cher, avant de lâcher prise,
A me payer, morbleu! les frais de l'entreprise.
Tout bien considéré, je puis me hasarder
A la ville, à la cour, à te recommander.

SULZER.

Moi! je n'ai pas, mon cher, l'ardeur qui te possède;
Et tu sais de mes vœux quel est le seul remède.

VALCOUR.

Ah, l'honneur! la vertu! sympathique danger
Pour vous autres héros.

SULZER.

L'espoir de t'obliger.
A propos, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Le prince souverain accourt ici se rendre.

D'OSMOND.

Le prince?

SULZER.

C'est du jour la nouvelle et le bruit.

D'OSMOND.

C'est un voyage aussi dont monsieur nous instruit.
Mais quel sujet l'amène et que viendrait-il faire?

SULZER.

Ce projet pour les uns est encore un mystère;
D'autres expliquent mieux quelle en est la raison.

VALCOUR, bas à Sulzer.

Bourreau, te tairas-tu?

SULZER, bas à Palmer.

Presse-moi.

PALMER.

Que dit-on?

SULZER.

Qu'épris dans une honnête et moins noble famille,
Il vient, époux modeste, en enlever la fille.

D'OSMOND.

Ah! de galanterie encore quelque trait?
Le fait est amusant.

VALCOUR.

Oui, fort drôle, en effet.

SULZER.

On dit plus : que l'amant, courtisan favorable,
Prête à son souverain un appui secourable.

VALCOUR, bas à Sulzer.

Malheureux! tu me perds.

D'OSMOND.

Ah! vraiment, c'est bien dit.
Quoi! l'amant?...

SULZER.

Il enrage.

D'OSMOND.

Et le père?

SULZER.

Il en rit.

VALCOUR.

Ah, fi donc! quelle horreur! mais c'est épouvantable.

SULZER.

D'un exemple pareil, non, tu n'es pas capable?

VALCOUR.

Moi!

SULZER.

Toi.

VALCOUR.

Certainement jamais je ne pourrais.

D'OSMOND, à Valcour.

Eh! mais, ceci s'accorde à ce que je saurais

5.

D'une séduction en son espèce unique.
Vous sentez bien, monsieur, qu'il faut que l'on s'explique :
Pouvez-vous vous défendre avec ces airs distraits?
On peut rire un moment à de pareils excès,
Et sentir à la fois son ame révoltée
D'une corruption à son comble portée.
Des princes sans vertus et des sujets pervers
Se donnant à l'envi l'exemple des travers!
Effet vraiment moral de constance héroïque,
Et digne seulement d'un siècle romantique!
Le rapt, la banqueroute; on tue; on vole en l'air...

VALCOUR.

Oui, faisons grace aux mœurs de ce siècle de fer.
Et passant sur ses torts un pinceau laconique,
Sur les élections que prétend la chronique,
Et sur les candidats dont on peut faire choix,
Lequel a la faveur et le nombre des voix?

SULZER.

Tombes-tu donc au point de t'oublier toi-même,
Ingrat?

VALCOUR.

Oh! c'est trop fort.

SULZER.

Non; *l'on te veut, l'on t'aime.*
Et pour mieux t'assurer le pas sur tes rivaux,
Romuald et Westmann, Palmer, vrais libéraux,
S'il en fût, au scrutin te prêteront main-forte.

VALCOUR.

Serait-il vrai, messieurs? vous votez. Je l'emporte.

ROMUALD, à part.

Oui; va, compte sur nous.

WESTMANN, à part.

Si j'obéis aux lois,
C'est pour t'en affranchir et te vendre mes droits.

VALCOUR.

Eh bien! allons, messieurs, votons d'intelligence.
Eh! rien est-il plus cher que notre indépendance?
Rien de plus précieux que cette liberté,
Maîtresse de tout faste et de toute fierté?
C'est au bonheur public, au peuple, à la patrie
Qu'il se faut immoler sans borne et sans envie.

D'OSMOND.

Oui, mon gendre a raison.

ROMUALD.

Liberté!

WESTMANN.

Liberté!

(A part.)

Nous verrons bien, je pense, après, de quel côté.
Le serment n'y fait rien; c'est aller un peu vite;
On s'engage d'abord et l'on s'explique ensuite.

## SCÈNE IX.

OCTAVE, D'OSMOND, VALCOUR, SULZER,
PALMER, ROMUALD, WESTMANN.

SULZER.

Octave!

PALMER.

Le voilà!

ROMUALD.

Qu'il est pâle!

WESTMANN.

Quels traits!

VALCOUR.

Arrive donc; allons, qu'on s'égaie.

D'OSMOND.

Oh! jamais.

VALCOUR.

Pauvre ami, tu le vois! comme ton temps s'écoule!
Indolent, inconnu, tu restes dans la foule;
Tandis qu'à tes talents, tes travaux assidus
Les plus nobles emplois, les honneurs seraient dus.
Mais notre activité seule nous fait connaître,
Tu rampes, je m'élève; et ne voulant rien être,
Tu n'es rien.

SULZER.

Rien! Octave?

PALMER.

O blasphème!

ROMUALD.

Un ami!

WESTMANN.

Le mortel anathème était-il fait pour lui?

ROMUALD.

Un astre de lumière.

PALMER.

Ange et démon.

SULZER.

Génie.

D'OSMOND.

De tant d'estime au moins la gloire est infinie,
Et doit l'encourager.

SULZER.

Et le fait! croyez-moi.

PALMER.

Gloire au brave!

ROMUALD.

Au héros!

WESTMANN.

A l'homme! tel qu'il soit.

VALCOUR.

Eh bien donc, j'y consens; engoûment fanatique
De cabale entiché. Serais-tu romantique,
Industriel, réel, et même universel,
De tous termes en *l* amateur éternel,
Formel, essentiel? car c'est là la méthode.
Tout succès a l'appui d'un système à la mode;
Ces vastes plans dans qui le monde enveloppé
A se régénérer est sans cesse occupé;
Par qui l'homme sortant d'une éternelle ornière
Des états différents voit tomber la barrière,
Et souvent étranger dans son propre pays
Aux bords les plus lointains se cherche des amis;
Tient de son importance ou de son industrie
Le droit de citoyen libre dans sa patrie;
Et devant des rapports directs, commerciaux,
On resserre, on détend tous les nœuds sociaux.
Allons, c'est entendu: dans le poste où j'intrigue,
Je vais des grands ressorts développer la brigue.

SULZER, à part.

Va, tu n'iras pas loin, nous sommes sur tes pas.

D'OSMOND, haut.

(à Valcour.)

Messieurs, vous nous suivez. Je ne vous quitte pas.

## SCÈNE X.

### OCTAVE, SULZER, PALMER, ROMUALD, WESTMANN.

OCTAVE.

Je vous ai demandés, je vous ai fait attendre.
Eh bien donc, chers amis, vous les venez d'entendre.
Les voilà! quels mépris! quels superbes dédains
Tombaient, pour vous blesser, de leurs discours hautains!
Vous, moi, ne sommes rien à leurs yeux : leur bassesse
Au-dessous d'eux encor de dépit nous abaisse.
A Valcour cependant il devrait souvenir
Combien facilement je l'ai fait revenir,
Et terminé d'un mot un assez long voyage.
Que ne pouvons-nous pas encor mettre en usage,
Avec notre union, nos forces, nos rapports,
Dans les villes pour nous soulevant des ressorts?
Du prince souverain vous connaissez l'audace?

PALMER.

Il les égale au moins.

ROMUALD.

Et même il les surpasse.

OCTAVE.

Allez, sonnez la charge... Et sa proie au lion.

SULZER.

Soulèvement !

PALMER.

Révolte !

ROMUALD.

Et révolution

Générale !

WESTMANN.

La guerre au lâche !

ROMUALD.

Gloire au brave !

SULZER.

La souveraineté, le pouvoir pour Octave !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

MADAME D'OSMOND.

Le malheureux! partout son image me suit;
Je nourris ma douleur du charme qui me fuit;
Coupable ou non, ma gloire est de porter ses chaînes.
Le voir était ma joie, et mes larmes sont siennes.
Ah! par des nœuds plus forts sur ce cœur abattu
J'aurais dû, je le sens, soutenir sa vertu.
C'est pour moi qu'il s'éloigne, et, par un vœu contraire,
C'est moi qu'il va chercher sur la rive étrangère.
Mais plus long-temps ici pouvais-je l'arrêter?
Ma fortune est affreuse; y faut-il résister?
Épouse, amante, unie aux volontés d'un père,
Ma honte est de brûler d'un amour adultère.
J'aime! et qui? de douleur j'en frémis... un brigand!
Oui, je le vis terrible, épouvantable, ardent,
Et dans un antre affreux, dans ses bras enchaînée,
L'amour sous le poignard forma notre hyménée!
Étrange changement! que va-t-il devenir
Plein du feu violent qu'il ne peut contenir?
De quels complots suit-il la funeste aventure?
Il part! et dans mon cœur jette un funeste augure.

## SCÈNE II.

### MADAME D'OSMOND, DEUX HUSSARDS.

UN HUSSARD.

Bon ! *enfoncé* le poste, et la place est à nous.
Madame, si du lieu l'ordonnance est à vous,
Où nous logera-t-on ?

MADAME D'OSMOND.

Vous loger ! pourquoi faire ?

LE HUSSARD.

Vous voyez : deux hussards de l'ordre militaire
*Des frères amis*. Là, l'ordre est ainsi conçu.

MADAME D'OSMOND.

Votre ordre et votre état, tout me semble inconnu.
Où votre corps est-il ?

LE HUSSARD.

En mille endroits ensemble ;
Nulle part, et partout : un moment nous rassemble,
Un moment nous disperse.

MADAME D'OSMOND.

Et quel est votre emploi ?

LE HUSSARD.

L'obéissance au chef dont nous suivons la loi.
Accourir au signal, et fondre sur la terre
Comme l'aigle à sa proie attacherait sa serre ;
Quand notre ouvrage est fait, disparaître sans bruit,
Et rentrer au signal du grand jour dans la nuit.

MADAME D'OSMOND.

Et quel dessein ici vous amène ?

LE HUSSARD.

La guerre.

MADAME D'OSMOND.

La guerre !

LE HUSSARD.

Oui, la tempête, et voici son tonnerre.
Nous venons au château prendre possession,
Et nous munir du fort contre une agression.
Ici tout est à nous, remparts, champ-clos, tourelle;
Tout est sous notre main ainsi que vous, la belle.

MADAME D'OSMOND.

Vous ! rester au château ?

LE HUSSARD.

S'il vous plaisait, l'amour.
Allons, sans déloger, qu'on nous mène à la tour.
Allez, nous irons bien sans besoin d'assistance;
Et la réserve est là si l'on fait résistance.

## SCÈNE III.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA, D'OSMOND.

ÉTHELVINA.

Au secours ! au secours !

D'OSMOND.

O malédiction !
Sang et mort ! ô lumière ! ô jour d'affliction !

MADAME D'OSMOND.

Quoi ! que m'annoncez-vous ?

ÉTHELVINA.

Ah! madame, ah! mon frère!

D'OSMOND.

Savez-vous?...

MADAME D'OSMOND.

Quel transport! quoi?

D'OSMOND.

Ce qu'il vient de faire?
Octave, promoteur d'une sédition,
En chef de bande, armé pour la rébellion,
S'avance à Darmestad, borne de la province,
Et vient, dans un combat, d'en enlever le prince.
De malédiction ô funeste fléau!
De moi, de ma famille irrévocable sceau!
Voilà de mes devoirs où la coupable fuite
A conduit de mes pas l'inutile poursuite;
Cette légèreté, ce funeste engoûment
Dont vos plaisirs vantaient le fol égarement.
Oh! que je dois haïr la funeste imprudence
Complice de vos torts, et cette indépendance
Qui, chez moi de l'enfer apportant le tison,
Par la flamme et le fer renverse ma maison.
Que n'ai-je de mon fils su prévoir le génie,
Et d'un monstre au berceau débarrassé ma vie?

MADAME D'OSMOND.

Quoi! m'accuserez-vous aussi d'avoir pris part
Au bizarre attentat pure œuvre du hasard?...

D'OSMOND.

Oui, vous, tous vos amis, cette engeance immorale
De brouillons, d'intrigants, qui vivent de scandale.

MADAME D'OSMOND.

En tout ceci du temps vous voyez les progrès,
On cède à la raison, à ses vrais intérêts.

D'OSMOND.

Dites à la folie.

MADAME D'OSMOND.

Au siècle.

D'OSMOND.

A la démence !
Et la vôtre bientôt aura sa récompense.

MADAME D'OSMOND.

Octave, ah ! l'entreprise est bien digne de lui !
Il méritait sans doute un roi pour ennemi !

D'OSMOND.

On vient pour m'apporter de plus tristes nouvelles.

## SCÈNE IV.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA, D'OSMOND, DUPRÉ.

D'OSMOND, à Dupré.

Nous en apprendras-tu ?

DUPRÉ.

Sans doute, et de cruelles !
Ah ! mon cher maître, hélas, quel complot odieux !
Vous m'avez ordonné de tout voir par mes yeux :
Octave à Darmestad vient d'arrêter le prince,
Suivi de ses amis. Avant que j'y parvinsse,
A près d'un quart de lieue il l'a fait prisonnier.

De son état-major le parc est le quartier.
Mais il l'y faut garder; c'est là le difficile:
Ses soldats se montaient encore à plus de mille.
Le courage a tout fait.

D'OSMOND.

Mon parc une prison,
Dans un champ de bataille! un roi dans ma maison!
Ah! je n'y puis tenir. C'est toi que je réclame,
Prends un flambeau toi-même et portes-y la flamme;
Que le feu la dévore, et de ce même toit
Que le faix m'engloutisse en s'écroulant sur moi!
Il faut que je me tue!

DUPRÉ.

Assis au rang suprême,
Votre fils vous mandait..... Voici le roi lui-même;
Du moins m'a-t-il bien dit de l'annoncer ainsi.

## SCÈNE V.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA, OCTAVE, D'OSMOND, AMIS DE LA SUITE D'OCTAVE, *se rangeant des deux côtés du théâtre.*

OCTAVE.

Guerriers, soldats d'Octave, entourez votre ami!

D'OSMOND.

Quel équipage!

ÉTHELVINA.

Il est fort bien en militaire.

MADAME D'OSMOND.

Octave!

OCTAVE.

Aiglons vainqueurs, vous revenez dans l'aire;
Aux foyers paternels épanouissez-vous.
Le vautour dans vos rangs ne porte plus ses coups;
Tout est prévu : ma garde entoure ce domaine.
Vous sortez de ces lieux, et je vous y ramène.
Mais honorez mon père en respectant le roi,
Il est mon souverain et commande avant moi.

D'OSMOND.

Insensé! je vois bien qu'il a perdu la tête.

ÉTHELVINA.

Embrasse-nous.

MADAME D'OSMOND.

Ta sœur entre tes bras se jette.
Ne la connais-tu pas?

D'OSMOND.

Il est bien en état!
Et sait-il ce qu'il est lui-même?

OCTAVE.

Potentat.
Madame, eh bien! d'un roi j'ai rempli l'espérance;
Ah! cet instant expie un siècle de souffrance.
Vous pleurez? Malgré vous je puis vous protéger;
De ces femmes, soldats, écartez tout danger.
Dans leurs rangs éprouvés il n'est point de rebelles,
Leurs pleurs sont au malheur, mais leurs cœurs sont fidelles
Point de traîtres pourtant ici, ni de suspects;
Qu'on porte dans ces lieux des regards circonspects.
Plus l'état est borné, plus la rigueur est grande;
Mon père voudra bien excuser ma demande.

D'OSMOND.

Qu'as-tu fait? ma douleur ne t'entend qu'à regret.

OCTAVE.

Un seul mot. Je devais me venger, je l'ai fait;
Et ce point éclairci, le plus profond silence
Sur tout ce qui pourrait rappeler ma puissance.
A quelle épreuve, ô ciel, le devoir m'enchaîna!
Le prince souverain, jaloux d'Éthelvina,
Par ses ambassadeurs cherchait à s'introduire,
Et venait l'enlever n'ayant pu la séduire.
De cet affreux complot Valcour est le soutien,
Et nous déshonorait, lui, votre ami, le mien.

D'OSMOND.

Ma fille!... qu'ai-je appris? ô complot effroyable!
La preuve?

OCTAVE.

La voici, sans doute irrécusable;
C'est plus d'un million de billets et d'écrits
Qu'aujourd'hui sur Valcour mes gardes ont surpris.

D'OSMOND.

(Examinant les billets.)

Ses gardes! quel langage?... Et je n'y puis rien dire.

OCTAVE.

Prenez-les; c'est sa dot.

D'OSMOND.

Sa dot! je la déchire.
Si ma fille est quittée, elle me restera.
Pauvre elle est née; honnête et pauvre elle mourra.

OCTAVE.

A ce trait vertueux, je reconnais mon père.

D'OSMOND.

Mais toi! que ta vertu me ranime et m'éclaire!
Que je dois applaudir à l'effort généreux
Qui d'un affront sanglant nous affranchit tous deux!
Loin de te condamner tu me verras moi-même
Écarter de ton front le royal anathême,
Et pour t'encourager, les armes à la main,
Jusqu'au prince avili me frayer un chemin.
Vengeance!

OCTAVE.

Oui, vous l'aurez: vengeance!

ÉTHELVINA.

O ciel, qu'entends-je?
De combats et d'amour quelle horrible mélange?
Mon frère, quel est donc l'inconcevable affront
Qui t'arme pour Valcour d'un châtiment si prompt?

OCTAVE.

Un plus étroit devoir désarme ma colère.
Avant de l'en punir il faut qu'il soit mon frère.
Un serment solennel l'a dans tes bras absous,
Et pour lui pardonner je l'ai fait ton époux.
Mais pour le souverain si peu digne de l'être,
L'esclave de ses sens qu'un hasard fit mon maître...
Mon père, eh bien, toujours voulez-vous retenir
Le glaive dont mon bras s'est armé pour punir?
Dans ce monde opprimé, que le crime ravage,
Condamnez-vous d'un fils le dévoûment sauvage?

D'OSMOND.

Je l'approuve.

OCTAVE.

Achevez. Dites : Je te bénis.

D'OSMOND.

Sois-le.

OCTAVE.

Fier de sa gloire, embrassez votre fils.
Je me relève armé du sanglant cimeterre
Envoyé par le ciel aux crimes de la terre,
A ce roi détrôné devenu mon égal.
Des changements du sort c'est un arrêt fatal ;
Il n'est plus rien, je règne et commande à sa place,
Devant un nouveau roi l'ombre d'un roi s'efface.
Dans les dangers pourtant ne nous endormons pas.
Alerte ! avisons tout : je revole aux combats.

(A Éthelvina.)

J'ai mis à ton hymen le sceau de ma colère,

(A madame d'Osmond.)

Va, tu le reverras. Madame... Adieu, ma mère.

ÉTHELVIVA.

Nous ne te quittons pas.

D'OSMOND.

Où va-t-il ? malheureux !

MADAME D'OSMOND.

Je le suis.

## SCÈNE VI.

D'OSMOND, VALCOUR.

D'OSMOND.

Arrêtez, homme trop dangereux !
Vous cherchez-vous ici de nouvelles victimes ?

Au fond du précipice, environné d'abîmes,
On ne peut plus tomber. Me rendrez-vous les jours
Dont votre ambition précipite le cours;
Le fils?... Retirez-vous.

VALCOUR.

Quel aveugle délire!
Quand je viens vous sauver, quand l'espoir qui m'inspire
Est d'arracher ce fils aux horreurs du trépas,
Sur le bord de l'abîme est d'arrêter ses pas.

D'OSMOND.

L'arrêter! et pourquoi? d'une cruelle offense,
Dont je ressens l'affront, lui ravir la vengeance;
D'un opprobre éternel moi-même me couvrir,
En repoussant le bras qui vient me secourir.
Non, je l'approuve enfin : rang, naissance, ni lustre
Ne me font point rougir d'une faiblesse illustre;
Frappe, frappe, mon fils! achève et venge-nous,
Ton père ici pour lui t'implore à deux genoux;
Tu n'entendras de moi ni plaintes ni murmure,
Satisfais ton devoir et venge mon injure.
Tout est épouvantable en ton adversité;
Mais, quel que soit le crime, il est trop mérité.
Malheureux cependant qui prendra ta défense?
Qu'avez-vous fait, monsieur? quelle est votre imprudence?

VALCOUR.

Oui, j'ai bravé pour vous, amour, vengeance, éclats,
Et tenté d'arracher votre fille à vos bras;
Mais j'atteste le ciel, témoin de ma constance,
Des efforts de mon zèle et de ma résistance,
Et que le seul desir de votre avancement

Dans un dessein si haut m'engagea trop avant.
Et comment sans les soins que cette audace allume
De vos destins ingrats corriger l'amertume?

D'OSMOND.

Funeste ambition! il est donc vrai, monsieur,
Vous nous avez perdus?

VALCOUR.

J'en atteste l'honneur,
Je puis de votre fils protéger l'innocence.
Aux pieds du souverain, que sa conduite offense,
Venez, je veux aller vous le rendre.

D'OSMOND.

A quel prix
Je vous devrais la grace et la honte d'un fils!
Laissez-moi, j'irai seul.

VALCOUR.

Affronter sa colère!
Vous coupable à ses yeux; je dois vous en distraire.
Vous trouveriez la mort dans ses yeux courroucés,
Et la fin d'un rebelle et ses pleurs repoussés
Seraient pour vous le fruit d'imprudentes alarmes
Où le pardon tardif peut naître de mes larmes.

D'OSMOND.

Je m'arrache aux douleurs pires que le trépas.
Il est temps que je meure!

## SCÈNE VII.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA.

MADAME D'OSMOND, *à Valcour qui sort.*

Ah! ne le quittez pas.
Tout est perdu.

ÉTHELVINA.

Comment! dans sa soudaine fuite
Vos pas plus loin que moi s'empressaient à sa suite,
Quelle alarme! quel bruit aurait donc transpiré?

MADAME D'OSMOND.

Des fers de sa prison le prince délivré
Vers les murs du château bat Octave en retraite.
Il se va voir contraint d'y dérober sa tête;
Il n'a plus d'autre asile. Infortuné vaincu!
Il cède et je me rends moi-même à sa vertu.
Un courage héroïque honore sa défaite:
Je sens bien que pour lui la victoire était faite.

## SCÈNE VIII.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA, D'OSMOND, VALCOUR.

D'OSMOND.

Oh, douleur!

VALCOUR.

Ah ! fuyez.

D'OSMOND.

Elle poursuit mes yeux;
Cette foule, ce peuple accourus vers ces lieux.
D'un supplice trop lent je vois la foule avide,
Et dans la mort éteint ce front déja livide.

## SCÈNE IX.

MADAME D'OSMOND, ÉTHELVINA, VALCOUR, DUPRÉ, DEUX MOINES, personnages muets.

DUPRÉ.

Un incident à vous me force à recourir.
Deux moines envoyés pour ceux qui vont mourir...

D'OSMOND.

Ah ! j'ai prévu la fin.

DUPRÉ, aux deux moines.

Puisqu'il faut qu'on me pende,
Mon ame à vos bontés, messieurs, se recommande.

(A d'Osmond.)

Cernés de tous côtés, plus d'espoir de secours;
Dans les mains des soldats, les maîtres de ses jours,
Octave condamné sous le rempart s'avance.

(On entend une marche de tambours.)

MADAME D'OSMOND.

Qu'ai-je entendu?

(On entend un roulement.)

ÉTHELVINA, s'approchant d'une fenêtre.

Quel bruit?

(On entend une décharge de mousqueterie.)

Ah!

(Éthelvina vient tomber dans les bras de Valcour, tandis que madame d'Osmond tombe dans les bras de son époux.)

VALCOUR.

La mort!

D'OSMOND.

Sa sentence!

FIN DU ROMANTIQUE.

# FALKLAND,

OU

# L'ÉCOLE DES JUGES,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR P. J-B. DALBAN.

PARIS.

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1835.

# AVANT-PROPOS.

Je n'ai pas tout-à-fait tiré le sujet de ce drame du passage qu'on va lire, mais il est bon qu'on le trouve à la tête de cet écrit. Je ne ferai point d'autre préface. Voilà les paroles dont il est question.

« Un coupable puni est un exemple pour la
» canaille : un innocent condamné est l'affaire
» de tous les honnêtes gens.

» Je dirai presque de moi : je ne serai pas
» voleur ou meurtrier ; je ne serai pas puni
» comme tel, c'est parler bien hardiment.

» Une condition lamentable est celle d'un
» homme innocent à qui la précipitation et la
» procédure ont trouvé un crime, celle même
» de son juge peut-elle l'être davantage ? »

Labruyère, *Chap.* xiv.

## PERSONNAGES.

FALKLAND.
EUGÉNIE, fille de Falkland.
CALEB, élève de Falkland, attaché à son service.
VILSON, juge du canton.
WILLIAMS, père de Caleb.
ANDREWS, chapelain du château.
EMMA, gouvernante d'Eugénie.
JOHN, domestique.
UN NOTAIRE.
UN GEOLIER.
UN TÉMOIN.
UN OFFICIER DE JUSTICE.
PERSONNAGES MUETS.

*La scène est en Angleterre, dans le comté de Middlesex.*

# FALKLAND.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

FALKLAND, *assis à la droite de la scène et lisant,* CALEB, EUGÉNIE, *assise à la gauche de la scène, occupée d'un ouvrage de broderie.*

FALKLAND, *lisant à haute voix.*

» Vous êtes libre aujourd'hui, votre fortune, vos » jours, vous paraissent en sûreté, mais demain, » peut-être, demain vous serez accusateurs ou ac- » cusés... » *Servan, discours sur l'administration de la justice criminelle.*

CALEB.

Eugénie, voulez-vous que nous reprenions la conversation d'hier sur cette question de morale qui nous occupait?

EUGÉNIE.

Volontiers, Caleb, tout ce que je vous ai entendu dire sur le bonheur public, me fait toujours mieux apprécier le bonheur de ma situation.

CALEB.

Assurément, miss, votre situation est heureuse.

FALKLAND, *à part, interrompant sa lecture.*

Le comte Falkland un!... acheverai-je?... (*Il se lève et quitte son livre*).

CALEB.

Mylord est présent, il pourra juger de la vérité de nos observations.

FALKLAND, *à part.*

Ah! écartons ces tristes idées!... (*Haut et s'approchant d'Eugénie et de Caleb*) Eugénie! ah, viens dans mes bras; ce n'est qu'auprès de toi que ton père retrouve cette paix, qu'on semble respirer au milieu de vous, mes enfans! eh bien, qu'est-ce qui vous occupait? Caleb, quel était le sujet de votre entretien?

CALEB.

Mylord, depuis plusieurs jours, miss et moi nous nous occupions à résoudre quelques questions de métaphysique, et, par exemple, j'allais lui demander quel est parmi tant de mobiles des actions des hommes, l'arbitre le plus immédiat de leurs destinées.

FALKLAND.

L'opinion pour le riche, la loi pour le pauvre, la loi terrible et inexorable!

CALEB.

Mylord, le riche n'est-il pas aussi soumis à la loi?

FALKLAND.

Quelquefois, Caleb, mais il se met souvent au-

dessus d'elle, et il est juste qu'il trouve l'opinion au-dessus de lui. Au reste, jeune homme, avec la modération dans nos vœux, nous n'avons d'arbitres de notre destinée que nous-mêmes. La modération, dont j'ai payé bien cher l'oubli d'un moment!

CALEB.

Bien cher?

FALKLAND.

Du repos de mes jours.

CALEB.

Quel fut donc ce moment d'oubli?

FALKLAND.

Un duel où mon adversaire succomba.

EUGÉNIE.

Mon père, vous ne nous aviez jamais parlé de vos chagrins.

FALKLAND.

Laissez-nous Eugénie, Caleb j'ai à vous parler.

EUGÉNIE.

Mon père, permettez-moi de revenir bientôt écarter ce souvenir qui vous attriste.

FALKLAND.

Vous reviendrez, allez.

## SCÈNE II.

FALKLAND, CALEB.

FALKLAND.

Caleb, mon fils! car vous l'êtes ce fils! Depuis si

longtemps l'objet de mes soins et de mon affection, je vous ai à peine distingué de ma fille. Admis dans ma maison, élevé dans mon sein, mon amitié pour vous n'a pas attendu pour s'expliquer la funeste dépendance où le hasard m'a mis depuis de votre discrétion, il est temps de vous expliquer ma conduite et d'écarter un voile dont ma prudence voudrait en vain s'environner, lorsque vous l'avez déjà soulevé à moitié. Vous me voyez triste, rêveur, vous me voyez souvent jeter sur vous des regards observateurs et défians. Il vous sera facile de fixer l'époque d'un pareil changement. Vous vous souvenez de la mort de Tyrrel, cet ennemi de votre malheureuse famille, qui fut trouvé, il y a un an, mort à un quart de mille de mon château? Je me rappelle que rentré chez moi, je vous envoyai vers lui, pour lui tendre des secours et voir s'il respirait encore. Toute l'Angleterre le crut assassiné; il est mort de ma main, dans un duel qui fut malheureusement sans témoin, j'en avais reçu une injure sanglante, je le rencontrai, nous nous battîmes.

CALEB.

Je ne l'ai pas ignoré jusqu'ici. Envoyé vers Tyrrel pour lui porter des secours, malheureusement trop tardifs...

FALKLAND.

Il n'était plus?

CALEB.

Je trouvai près de lui votre épée et une lettre

tombée de ses vêtemens, où vous l'invitiez à ce rendez-vous.

FALKLAND.

Caleb, vous me rendrez cette lettre. Vous ne devez même qu'à la certitude où j'étais qu'une partie de la vérité ne vous était pas échappée, l'explication que je viens de vous donner. Vous sentez combien il importe d'en cacher jusqu'au moindre détail. En vain j'appelle à mon secours le témoignage de ma conscience, Tyrrel passe pour avoir été assassiné; sa mort ne paraîtra jamais que l'effet d'une horrible préméditation. Quel moyen d'en repousser l'accusation, si je venais à être découvert? Quelle réputation ne serait ébranlée par un bruit généralement accrédité et confirmé par une année de silence de ma part? En vain j'alléguerais pour mon excuse un genre de faute toujours rare chez notre nation, on ne me croirait pas. Et telle est encore ici la juste horreur qu'inspire une vengeance particulière, que ma position n'en deviendrait pas meilleure, parvins-je même à me faire croire! Voilà, Caleb, à quelle alternative de crainte ou d'infamie j'ai sacrifié vingt ans de vertus, un nom, le fanatisme de la réputation. Oui, le fanatisme! Je ne consentirai jamais à passer pour l'assassin de Tyrrel. Je ne sais quels efforts je n'oserais tenter pour en repousser l'accusation; un nouveau crime ne me couterait rien pour effacer l'horreur du premier; et toi-même je te verrais chargé de la préven-

tion de ma faute que je te laisserais mourir à ma place.

CALEB.

Mylord, pourquoi m'avez-vous parlé si tard ? je me suis ouvert à Andrews...

FALKLAND.

Au chapelain du château ? je suis sûr de sa discrétion comme de vous-même.

CALEB, *à Falkland qui est tombé dans la rêverie.*

Mon cher maître ! écartez des réflexions qui corrompent le témoignage de vos vertus. Vous ne fûtes point coupable.

FALKLAND.

Mon crime fut peut-être moindre que mes remords, mes terreurs ne le sont pas.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, JOHN.

JOHN.

Monsieur Vilson, juge du canton, demande à parler à Mylord.

FALKLAND.

Vilson, ce sévère magistrat ! jamais il n'est venu dans ma maison, Faites entrer. ( *John se retire. A Caleb*) Tu vois mon trouble !

## SCÈNE IV.

### Les Mêmes, VILSON.

VILSON.

Mylord, un important devoir m'amène chez vous, mais il exige que je vous parle sans témoin.

FALKLAND, *à Caleb.*

Qu'on nous laisse. (*Caleb se retire.*)

## SCÈNE V.

### VILSON, FALKLAND.

VILSON.

Mylord, vous vous souvenez sans doute d'un meurtre qui fut commis il y a un an sur la personne d'un de vos voisins, lord Tyrrel.

FALKLAND, *à part.*

O ciel! (*Haut*) Oui.

VILSON.

Il fut trouvé mort à quelque distance de votre demeure. Les soupçons flottèrent longtemps incertains sur le coupable, mais enfin le hasard a mis dans les mains de la justice des indices irréfragables du crime. Votre rang, mylord, et les égards que je vous dois, exigent qu'avant de remplir les devoirs de ma charge, je vous prévienne d'un secret qui vous intéresse.

FALKLAND.

Achevez.

VILSON.

Les Williams, dont vous élevez près de vous un fils, ces malheureux vassaux de lord Tyrrel furent jadis chassés de ses possessions et tombèrent dans un état peu éloigné de la misère. Cet état de détresse et d'oppression devait naturellement, à la mort de leur ennemi, détourner sur eux les soupçons.

FALKLAND.

Sur les Williams !

VILSON.

Soupçons d'abord sans consistance, mais qui devaient conduire à la découverte de la vérité.

FALKLAND.

Ce n'est pas eux ?

VILSON.

Pardon, Milord ! je crains de tromper votre espoir L'assassin est chez vous.

FALKLAND.

Comment ?

VILSON.

En ma disposition. C'est Caleb.

FALKAND.

Lui !

VILSON.

Je vois, Mylord, combien j'affecte douloureusement votre sensibilité. Mais vous sentez qu'il ne peut y

avoir de tolérance pour le coupable. C'est pour moi un devoir de le découvrir et grâce à mes soins je vous réponds que dans une heure il ne restera pas la moindre obscurité dans cette affaire. Noble et sublime emploi que celui du magistrat! vous ne savez pas quelle satisfaction s'empare de notre âme, quand, à la douceur d'avoir rempli un devoir pénible, se joint la certitude de n'avoir porté que des jugemens irréprochables et justes! vous voudrez bien permettre que je donne des ordres pour m'assurer de la personne du prévenu. (*Il sort*).

## SCÈNE VI.

FALKLAND *seul.*

Infortuné! il va être arrêté pour une faute dont il a entendu l'aveu de ma bouche! funeste précipitation!

## SCÈNE VII.

VILSON, CALEB, FALKLAND, Gardes.

CALEB.

Mylord, des gens armés entourent la maison; j'accours pour vous défendre. (*A Vilson*) Qui voulez-vous arrêter?

VILSON.

C'est vous que j'arrête. L'assassin de Tyrrel peut-il le demander?

CALEB, *avec satisfaction, se précipitant dans les bras de Falkland.*

Ah! mon cher maître!

FALKLAND.

Caleb!

VILSON.

Il faut me suivre.

FALKLAND.

Vous voyez que je ne puis me séparer de cet enfant. Au nom de la tendresse que je lui porte, je vous demande, monsieur, de différer quelques instans de l'emmener. Etes-vous bien certain?... Donnez-moi du moins le temps de me reconnaître. J'en réponds sur ma tête.

VILSON.

Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez. (*Aux gardes*) Que le prisonnier reste libre dans la maison de Mylord. (*Il sort, les gardes le suivent.*)

FALKLAND, *sortant.*

Ah Dieu!

## SCÈNE VIII.

### ANDREWS, CALEB.

ANDREWS.

Comment? que se passe-t-il donc?

CALEB.

Monsieur Andrews, on vient m'arrêter.

ANDREWS.

Pour ces mêmes évènemens dont vous vous êtes ouvert à moi?

CALEB.

Monsieur Andrews que je regrette de vous avoir parlé.

ANDREWS.

Remerciez le ciel qui vous gardait un témoin de votre innocence.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

EMMA, JOHN, *dans le fond du théâtre*, EUGÉNIE.

EMMA.

Eh bien, que fais-tu sur nos pas, que cherches-tu à écouter?

JOHN.

Eh, tu vois! je fais comme tout le monde. Je voudrais savoir ce qui en est de tout ceci. Il est donc bien coupable?

EMMA.

Tu ferais mieux de nous laisser.

JOHN.

Je m'en vais. (*Il sort*).

## SCÈNE II.

EMMA, EUGENIE.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ah! ma chère Emma.

EMMA.

Chère miss! séchez vos pleurs. Pourquoi vous affecter d'un malheur qui n'a rien de réel?

EUGÉNIE.

Je ne saurais prendre sur moi de surmonter mon affliction. Que le bonheur touche de près à l'infortune! Ce matin, nous étions ici réunis dans une parfaite sécurité. Caleb était avec nous; il paraissait tranquille; il me disait... Ah! je n'avais encore connu que la prospérité!

EMMA.

Miss, j'ai ouï dire que le malheur entrait une fois tous les siècles dans une maison pour y porter quelque grande désolation. Heureusement ceci ne peut vous être appliqué, votre famille aussi heureuse qu'ancienne par sa noblesse..... Mais que je plains ces pauvres Williams!

EUGÉNIE.

Ils sont malheureux, mais ils ne sont pas coupables. Leur fils est honnête. Ses vertus repoussent même l'idée de la moindre faute contraire à l'honneur. Mais je t'arrête trop, retourne auprès de lui. Porte à sa douleur les consolations dont il a besoin, soutiens son courage peut-être près de s'abattre sous le poids de ses maux. Dis-lui que des cœurs généreux n'ont pas désespéré de ses vertus; qu'ils le suivent dans ses épreuves et qu'ils ne l'abandonneront jamais.

EMMA.

Voici votre père. (*Elle sort*).

## SCÈNE III.

### EUGENIE, FALKLAND.

FALKLAND, *à part.*

Je puis le voir ; je ne me déciderai jamais à le faire reconnaître innocent. (*Il aperçoit Eugénie qui le suit et le regarde, les yeux pleins de larmes.*) Miss, pourquoi pleurez-vous? quel sujet avez-vous de pleurer ?

EUGÉNIE, *avec des sanglots étouffés.*

De pleurer ?...

FALKLAND.

Vous parlez avec Caleb ; il vous aura dit quelque chose ?

EUGÉNIE.

Non, Caleb ne m'a rien dit.

FALKLAND.

Je vous le répète, quel sujet avez-vous de verser des larmes ?

EUGÉNIE.

Mon père, on accuse Caleb. Chargé de fers, on le menace de l'emmener à nos yeux, et vous ne voulez pas que je pleure ?

FALKLAND, *embrassant sa fille.*

Pleure-le mon enfant! .. trop heureuse de pou-

voir te livrer pour lui aux mouvemens d'une pitié trop juste ! Eugénie, tu aimais Caleb ?

EUGÉNIE.

Il est malheureux ! pourquoi n'avoûrai-je pas que ses vertus, les talens dont il est doué m'avaient paru mériter un autre sort que le sien. Combien je rougis d'une estime si mal justifiée, je sais qu'il en est indigne.

FALKLAND.

Indigne !

EUGÉNIE.

Sa naissance...

FALKLAND.

Sa vertu l'efface !

EUGÉNIE.

Sa faute...

FALKLAND.

Il n'en a point commise !

EUGÉNIE.

Que je suis heureuse ! il n'a rien à craindre. Vous allez faire reconnaître son innocence.

FALKLAND.

Ah ! tu as encore un père ! Eugénie, n'es-tu pas heureuse de le posséder ? N'est-ce pas un bonheur pour toi de te sentir prés de lui, de le voir jouir d'une réputation que rien ne peut ternir ?

EUGÉNIE.

Mon père, en pouvez-vous douter?

FALKLAND.

Il ne faut qu'un moment pour perdre tout cela, un mot, une imprudence... tu vois Caleb!

EUGÉNIE.

Venez, le repos de vos jours et le bonheur de Caleb sont inséparables.

FALKLAND.

Inséparables!.. je l'attends.

(*Eugénie sort*).

## SCÈNE IV.

### CALEB, FALKLAND.

FALKLAND.

Caleb! Ah malheureux! le temps des épreuves est arrivé: il n'y a pas un instant à perdre. Nous périssons l'un ou l'autre, il faut que tu t'éloignes.

CALEB.

Calmez-vous, Mylord, votre secret est en sûreté.

FALKLAND.

Non, je ne puis consentir à t'exposer pour moi, à une mort certaine, je puis faciliter ton évasion. Tu vas fuir loin de l'Angleterre, en quelque lieu que tu veuilles établir ton séjour, mes biens, ma fortune, tout ce que je possède va te suivre. Parle, ai-je encore quelque chose qui puisse mieux récompenser ton

généreux sacrifice? Tout ce que tu me demanderas va t'appartenir. Hélas! il est bien juste qu'après t'être transformé en moi, pour te charger de ma faute, tu trouves aussi les moins funestes de mes dons.

CALEB.

Laissez-moi l'honneur, Mylord; partout où je fuirais, je trouverais l'infamie; ici je garderai mon innocence.

FALKLAND.

A quoi te servira-t-elle? Pense-tu que je sacrifie jamais ma réputation pour te sauver?

CALEB.

Mylord, je suis innocent; je n'ai rien à redouter des épreuves auxquelles on peut soumettre mes actions.

FALKLAND.

Ah! connaissez-vous les hommes? Connais-tu les formes de la justice? Crois-tu que ce soit sans preuves qu'on s'est résolu à t'accuser? Et lors-même que ces preuves sont sans fondement, quel coup du ciel en fera jamais ressortir la fausseté?

CALEB.

Eh bien! Mylord, laissez-moi mourir pour vous; il y a si long-temps que je désirais vous prouver ma reconnaissance.

FALKLAND.

Ta funeste résolution m'accable. Vouloir mourir

pour moi c'est ordonner que je périsse. Voilà donc le fruit de mes bontés. Voilà l'usage que vous faites du funeste secret dont ma confiance vous a rendu dépositaire. Dans votre imperturbable tranquillité, vous vous jouez de ma destinée dont vous espérez triompher. Mais vous résistez envain. Monsieur, je ne livrerai pas aux caprices de l'inexpérience ma vie et ma réputation. L'honneur! l'honneur! le prix d'une vie entière.

CALEB.

On vient. Vous vous compromettez.

## SCÈNE V.

CALEB, WILLIAMS, FALKLAND.

WILLIAMS.

Mylord, je viens voir mon fils. J'apprends que nous devons à votre générosité le bonheur que j'ai de le voir encore dans votre maison. Vous ne me refuserez pas la consolation de l'embrasser. Je suis si malheureux!...

FALKLAND, *à part, avec des marques de confusion.*

Et c'est moi!... (*Il sort*).

## SCÈNE VI.

WILLIAMS, CALEB.

WILLIAMS.

Que viens-je d'apprendre? Non, je ne puis le

croire. Quelle que soit l'apparence qui dépose contre toi, je n'ai pas oublié qui t'a donné le jour. Caleb, rassure ton père ; mon fils est-il coupable ?...

CALEB.

Il est digne de vous.

WILLIAMS.

Je suis tranquille.

CALEB.

On veut qu'un indigne ressentiment m'ait porté à tirer vengeance des injustices de lord Tyrrel !

WILLIAMS.

Epargne-moi la honte d'un soupçon. Tyrrel ou tout autre, mon fils, ne peut-être ce que je rougis de nommer. Par quelle erreur te vois-je accusé d'un crime ?

CALEB.

Je suis innocent ; tout autre justification m'est impossible.

WILLIAMS.

Il me reste encore un espoir en la bonté de la providence. Il ne peut y avoir de preuves.

CALEB.

Mylord dit qu'il faut qu'il y en ait.

WILLIAMS.

Il te croit coupable ?

CALEB.

Non.

WILLIAMS.

En ce cas nous devons tout attendre de la généreuse protection de mylord Falkland.

## SCÈNE VII.

### WILLIAMS, FALKLAND, CALEB.

FALKLAND.

Lord Vilson demande son prisonnier. J'avais obtenu qu'il différât de l'emmener, dans l'espérance de lui donner une autre satisfaction. (*Il observe Caleb.*) Je vois bien qu'il n'y a plus de ressource.

WILLIAMS.

Mylord, vous souffrirez qu'il soit emmené?

FALKLAND.

Vous savez de quoi il est accusé?

WILLIAMS.

Trouvez-vous la moindre vraisemblance dans l'accusation dont il est victime? On veut que mon fils se soit porté à une barbare vengeance contre notre ancien bienfaiteur. Dans quel espoir, Mylord? dans celui d'aggraver notre malheureuse situation. Des haines si irréconciliables sont-elles donc le partage des infortunés? ils souffrent et ne savent pas se venger. Qu'on examine la famille des Williams; deux siècles d'une probité citée en exemple dans le canton? Vous connaissez mon fils, vous savez mieux qu'un autre qu'il n'est pas coupable.

FALKLAND, *troublé.*

C'est donc moi?.. puisque l'on a osé vous dire.

CALEB, *bas à Falkland.*

Il ne sait rien.

FALKLAND, *revenant de son trouble.*

Williams, je voulais tout faire pour votre fils ; je lui offrais.....

CALEB.

Mylord !

FALKLAND.

J'aurais voulu qu'il se mit à l'abri des poursuites de la justice. Est-ce bien le temps de refuser mes secours, quand sa réputation compromise?... Caleb, vous m'entendez.

CALEB.

Mylord, laissez-moi compter sur mon innocence.

WILLIAMS.

Que vos doutes, Mylord, redoublent mes alarmes.

## SCÈNE VIII.

### WILLIAMS, ANDREWS, VILSON, FALKLAND, CALEB.

VILSON.

Je vois, Mylord, combien l'affection que vous portez à cette malheureuse famille va vous coûter de douleur.

FALKLAND, *à part.*

Andrews! et il sait tout! (*Haut.*)Quel intérêt amène monsieur Andrews?

ANDREWS.

Ancun, Mylord, que celui qu'inspirent des infortunés. (*Durant toute cette scène, Andrews observe Falkland avec attention*).

VILSON.

Je ne puis.monsieur le comte,différer de vous dire que de nouvelles preuves recueillies contre Caleb viennent à l'appui de l'accusation.

WILLIAMS.

O ciel!

FALKLAND.

Des preuves!

CALEB.

Ah! Mylord, vous voyez l'affliction de mon père! (*à Vilson.*) Des preuves, monsieur?

VILSON.

Vous les trouverez dans des objets reconnus pour vous appartenir et qui furent recueillis près du corps de Tyrrel.

CALEB.

Ah Dieu! (*A part.*) Comment s'y sont-ils trouvés?

VILSON.

De plus un témoin atteste vous avoir vu près de la victime.

FALKLAND.

Il y était; et pour qui?

CALEB.

Monsieur, ces preuves vous paraissent-elles suffisantes pour accabler un malheureux sans défense.

VILSON.

Qui donc accuseraient-elles que celui contre qui elles déposent?

WILLIAMS.

Monsieur, vous perdez mon fils.

FALKLAND.

Combien de fois l'innocence n'a-t-elle pas été victime d'une trompeuse apparence!

VILSON.

Homme trop généreux! oui sans doute. Et quand cette erreur sera réparée, vous saurez de quels soupçons on osa noircir la vertu la moins équivoque. Mylord, diriez-vous que vous-même?... Mais non, je n'oserai jamais. Ah! que le malheureux que vous défendez n'a-t-il porté plus loin ses funestes services! Mylord, je vous demanderai la permission de me retirer avec mon prisonnier.

FALKLAND.

Eh bien, Caleb?

CALEB.

Eh bien, Mylord?

FALKLAND.

Persistez-vous dans votre obstination?

CALEB.

Oui, Mylord.

FALKLAND, *au moment où Caleb se retire, le ramenant sur le devant de la scène.*

Vous ne pouvez vous justifier qu'en m'accusant et vous voulez vous défendre?

CALEB.

Mylord, je ne me défendrai pas. Encore une grâce..... (*Il prend la main de Falkland et la baise en se retirant*).

WILLIAMS.

Quel résultat, ô mon généreux bienfaiteur, de toutes les bontés que vous avez eues pour nous! (*Il sort*).

ANDREWS, *à part.*

O fatalité!

## SCÈNE IX.

### ANDREWS, FALKLAND.

ANDREWS.

Voilà un vieillard et un malheureux jeune homme dont l'infortune me touche jusqu'aux larmes.

FALKLAND.

Vous pensez, monsieur Andrews, que ma douleur n'est pas moindre que la vôtre? Il faut sur le champ leur porter des secours dans leur prison.

ANDREWS.

C'est pour le meurtre de Tyrrel que Caleb est arrêté ?

FALKLAND.

Hélas ! oui.

ANDREWS.

Que je plains le coupable !

FALKLAND, *troublé*.

Le coupable !... Vous croyez que ce ne soit pas lui ?

ANDREWS.

Non, Mylord. Comment se figurer qu'un acte si condamnable soit l'ouvrage d'un jeune homme du plus beau naturel, si rempli de douceur, doué de tant de vertus que vous-même vous l'avez adopté pour fils.

FALKLAND.

Monsieur, vos éloges...

ANDREWS.

Mylord, il m'est bien permis de le louer : c'est moi, si vous vous le rappelez, qui l'apportai dans votre sein ; il est presque mon fils, hélas ! je suis son oncle. Quand vous témoignâtes le désir de l'avoir près de vous ; tiens, me dit ma sœur en le remettant dans mes bras, puisque Mylord veut bien se charger de son éducation, mon frère je te le confie. Quelle douleur pour sa malheureuse mère ! Elle ne s'attendait pas qu'il quitterait votre maison pour un séjour d'infamie.

FALKLAND.

Auriez-vous l'intention de me blesser par vos discours ?

ANDREWS.

Comment pourrais-je vous blesser en faisant l'éloge d'un jeune homme qui vous intéresse ?

FALKLAND.

C'est que tous vos efforts tendent à émouvoir ma sensibilité.

ANDREWS.

Hélas ! je n'ai pas besoin d'efforts pour cela. Je vois votre cœur presqu'aussi ému que le mien, et vos pleurs sont prêts à couler sur celui que je pleure.

FALKLAND, *fort attendri.*

Oui, je le regrette ; je le regrette plus que vous, mais perdez l'espoir de troubler ma tranquillité.

ANDREWS.

Que vous vous méprenez sur mes discours ! puisse notre bonheur ne rien coûter au vôtre. Mylord, que nous avez-vous fait pour que nous désirions de troubler votre repos ?

FALKLAND.

Ce que je vous ai fait ?... Cruel homme ! Où voulez-vous en venir ? Brisons-là. Je voulais que vous vissiez Caleb, vous n'irez pas, j'irai moi-même.

ANDREWS.

Mylord, je me soumettrai.

FALKLAND.

Vous vous soumettrez ! Qu'est-ce donc que mes ordres ont de tyrannique ? toujours de l'amertume dans vos propos !

ANDREWS.

Je ne puis plus rien dire qui ne vous déplaise.

FALKLAND.

C'est qu'en effet vous ne me dites rien que de déchirant. Monsieur Andrews, vous pleurez; je vous aî blessé par mon emportement ?

ANDREWS.

Mylord, je vous ai encore fait plus de mal.

FALKLAND, *à part.*

Cruel honneur ! m'ordonneras-tu toujours des crimes ?

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

Cet acte se passe en prison, dans une salle voisine du cachot de Caleb.

---

## SCÈNE I.

VILSON, UN GEOLIER.

VILSON.

J'arrive de bonne heure, une pénible sollicitude me poursuit. N'oublions pas, que « la lampe du magistrat qui travaille pour le public doit s'allumer longtemps avant celle de l'artisan qui ne travaille que pour lui-même. »

LE GEOLIER, *à Vilson, après avoir fermé le cachot de Caleb.*

Oui : depuis que j'ouvre la porte de cette prison, je n'y ai pas vu de plus mauvaise physionomie que celle de ce jeune homme. L'air abattu, le visage décomposé..... Ah! celui-là..... ou je suis bien trompé....

VILSON.

Abstenez-vous de toute réflexion sur les prisonniers commis à votre garde. Allez.

(*Le geôlier sort.*)

## SCÈNE II.

VILSON, *seul.*

Un doute inquiétant me poursuit dans cette affaire! Falkland fut autrefois soupçonné d'être le meurtrier de Tyrrel. Quelle qu'en fût la cause, qu'on négligea pour lors d'approfondir, l'opinion publique s'est d'abord dirigée sur lui. Si Caleb était innocent! jamais tant de fermeté ne s'offrit dans un coupable, et tous les faits qui déposent contre lui peuvent être l'ouvrage du hazard. D'un autre côté, il est impossible de porter un œil prévenu sur la conduite de mylord Falkland; un caractère de vertu si incontestable, sa naissance le mettent au-dessus du soupçon; mais en le supposant moins irréprochable, sa probité généralement reconnue laisserait encore un grand poids à sa déposition. Si Falkland est coupable du meurtre de Tyrrel il ne peut avoir été entraîné que par un sentiment immodéré de vengeance, il ne consentirait pas à faire retomber sur un innocent les suites d'une accusation. Sa résolution va donc jeter un grand jour sur la conduite de Caleb : ou elle éclaire le crime; ou elle fait sortir le coupable de l'obscurité. Si Falkland dépose contre Caleb, celui-ci est le coupable.

## SCÈNE III.

VILSON, LE GEOLIER, JOHN, *dans le fond du théâtre.*

LE GEOLIER.

Un mylord.... (*à John.*) Comment nommez-vous votre maître?

JOHN.

Mylord Falkland.

LE GEOLIER.

Fait demander la permission de voir le nouveau prisonnier.

VILSON.

Amenez-le dans cette salle. Quand mylord sera ici vous me le ferez savoir ; il faut que je lui parle.

(*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

LE GEOLIER, JOHN.

LE GEOLIER, *à John.*

Voulez-vous aussi le voir ?

JOHN.

Oh, non ! j'ai peur.

LE GEOLIER.

Diable ! il est donc bien méchant ? Allez, ne craignez pas qu'il s'échappe. Attendez.

(*Il entre dans le cachot de Caleb.*)

## SCÈNE V.

JOHN, *seul.*

Qui est-ce qui se serait douté de ce qui arrive aujourd'hui? Ma foi il ne faut jamais jurer de rien! Aussi il était toujours préféré aux autres dans la maison.

## SCÈNE VI.

CALEB *enchaîné*, LE GEOLIER, JOHN.

LE GEOLIER.

Venez, venez, vous avez compagnie, cela délasse en prison.

CALEB.

C'est toi John?

JOHN.

Oui, je viens vous voir. Adieu, Caleb, adieu.. (*A part.*) Comme il est changé!

(*Il sort, et le geôlier le suit.*)

## SCÈNE VII.

CALEB, *seul, il s'assied.*

Il s'est enfui loin de moi! je suis pour tout le monde un objet d'horreur et de mépris. Avec une conscience irréprochable, je souffre donc toutes les humiliations qui suivent la réprobation d'un cœur coupable! Ah! sans le sentiment d'exaltation qui

m'anime, comment pourrais-je supporter ma position!... Sans mon amour pour Falkland, pour Eugénie!... Eugénie, qu'elle a déjà droit de me mépriser!.. vous! qui avez élevé entre elle et moi, une barrière insurmontable, barbare arbitre de ma destinée! ah! craignez que je ne m'arme contre vous de tout le poids des maux que vous m'avez fait souffrir.

(*Il se lève.*)

## SCÈNE VIII.

### CALEB, FALKLAND.

FALKLAND, *dans l'égarement.*

Où est-il le témoin de ma faute, le juge redoutable, que ne cacheront à mes yeux ni la profondeur des cachots, ni l'épaisseur des ténèbres qui m'environnent?

CALEB, *sans reconnaître Falkland.*

Si c'est vous qui m'avez plongé dans l'abîme, éloignez-vous.

FALKLAND, *égaré.*

Caleb, une main de fer s'est emparée de ta destinée; tu ne peux m'échapper; viens, viens.

CALEB.

Qui que vous soyez, n'approchez pas!

FALKLAND, *égaré.*

Tu as déjà senti le poids de ma puissance; mes trésors vont s'appesantir sur toi; les murs de cette prison vont s'ouvrir devant l'or que je possède; viens, viens, sortons ensemble.

CALEB, *reconnaissant Falkland.*

Homme cruel! retirez-vous.

FALKLAND.

Tes fers! donne-moi tes fers!

CALEB, *furieux.*

Préparez-vous donc à porter le châtiment de votre odieuse persécution.

FALKLAND.

Ah! Caleb, Caleb.

CALEB.

Lutte terrible!... Ah! Falkland, qu'allez-vous faire?

FALKLAND.

Me découvrir.

CALEB.

Y pensez-vous?

FALKLAND.

Je vais dire à la terre entière: ce Falkland que vous honoriez, ce Falkland si jaloux des avantages d'une réputation vingt ans usurpée, c'est lui qui est souillé du sang de Tyrrel. Voilà ce monstre qui permit que l'innocence fut chargée de l'imputation de son crime; vengez-la; qu'un échafaud étale à tous les yeux son supplice et son infamie.

CALEB.

Vous n'êtes point coupable, et l'erreur dont je suis victime est-elle donc la vôtre? Vous! songer à vous accuser? Ah! comment cette idée ne vous

a-t-elle pas effrayé? qu'allez-vous faire? que dira-t-on de vous? Vous livrer à la réprobation générale! Renoncer en un moment à une gloire sans tâche; vous déshonorer!

FALKLAND.

Ah, mon ami! combats pour cette réputation dont le témoignage a cessé de me soutenir. Va, ce mouvement de pitié que j'éprouvais pour toi sera bientôt passé. Déjà je sens renaître en moi la tyrannique passion qui me maîtrise. Moi! m'avouer coupable? moi! me déshonorer! Le comte Falkland périr sur un échafaud! Ah, jamais. Mais je n'en mourrai pas moins. Je mourrai couvert du voile de ton innocence et toi chargé de mon infamie. Caleb, quelle puissance t'arrachera de mes mains? Je te laisserai périr.

CALEB.

Pourquoi m'exagérer les difficultés d'un sacrifice qui n'a rien de pénible? Si vous saviez qu'il m'est doux de vous l'offrir. Si vous saviez que c'est pour moi une dette dont il ne m'est plus permis de me dégager. Vous dirai-je que tout ce qui vous regarde m'intéresse? que le père d'Eugénie est pour moi un objet sacré? que dans le calme de votre maison j'avais osé élever mes vœux, jusqu'à l'aimer sans espoir? Je ne sais à quel point ma position peut excuser un pareil aveu; mais votre pitié seule me l'arrache. Je n'en espère d'autre fruit que de vous voir accepter le sacrifice de ma vie, et me permettre de verser pour Eugénie un sang indigne d'elle.

FALKLAND.

Tu l'aimes et tu veux la désespérer; elle est ici qui attend ce que tu veux ordonner de son sort.

CALEB.

Ah! mylord, je ne savais pas...

## SCÈNE IX.

### CALEB, EUGÉNIE, FALKLAND.

FALKLAND.

Venez, venez Eugénie; voyez dans Caleb le plus vertueux des hommes. Un jour vous saurez tout ce que lui doit votre père.

CALEB.

Eugénie, vous daignez visiter mes fers?

EUGÉNIE.

Que vois-je? Ah, Caleb, je n'en croyais pas la vue si horrible à supporter!

CALEB.

Vous n'osez me regarder. Mylord répétez-lui que ce n'est pas le châtiment du crime.

FALKLAND.

Elle le sait. Ma fille, la vertu couronnée aux regards des hommes ne brille pas d'un éclat plus pur.

CALEB.

Que ma position ne m'attire pas ses mépris, elle m'est encore plus précieuse! Eugénie séchez ces larmes dont la vue est mon plus grand supplice.

EUGÉNIE.

Que tout est changé autour de nous! Ce matin vous parliez de bonheur!

FALKLAND.

Caleb, c'est pour elle que ma fille vous parle; elle aurait partagé votre destinée.

CALEB.

Mylord, je crains de vous comprendre. Vos bontés vous font oublier à qui vous vous intéressez.

FALKLAND.

Quels traitemens vous leur préférez!

CALEB.

Moindres que les privations auxquelles le sort a condamné ma vie.

FALKLAND.

La mort!

EUGÉNIE.

Comment, la mort?

FALKLAND.

C'est pour mourir qu'il nous refuse.

EUGÉNIE.

Ah! mon père, pardonnez, mais je ne puis soutenir cette image. *(Elle se trouve mal.)*

FALKLAND.

Tu vois la douleur que tu lui causes.

*(Il soutient sa fille dans ses bras.)*

CALEB.

Que je suis malheureux! Eugénie! Eugénie!

## SCÈNE X.

Les mêmes, Le GEOLIER, WILLIAMS, *dans le fond de la scène.*

LE GEOLIER *à Caleb.*

Un vieillard, qui se dit votre père! *(à Falkland.)* Mylord, il faut attendre. Lord Vilson veut vous parler.

FALKLAND.

Je resterai. *(Le geôlier sort.)*

## SCÈNE XI.

CALEB, WILLIAMS, EUGÉNIE, FALKLAND.

CALEB.

Ah! mon père, venez me garantir des séductions qui me feraient préférer à l'honneur, la fuite et les agitations d'une conscience troublée.

FALKLAND.

Le seul moyen de vous sauver!

WILLIAMS.

Je reconnais l'effet des bontés de Mylord; mon fils, il faut demeurer. Mylord, en fuyant emmènera-t-il son père? effacera-t-il la tache qu'il va laisser sur ma tombe? Pardon, mylord; mais vous avez contristé mon âme! Vous m'avez ôté la consolation

qui reste à la vertu malheureuse dans le témoignage de sa propre estime. Vous croyez mon fils coupable! Laissez-nous la confiance que nous avons en notre innocence.

FALKLAND.

Famille insensée!... Emma, je vous confie Eugénie, emmenez-la.

(*Eugénie et Emma sortent*).

## SCÈNE XII.

CALEB, WILLIAMS, FALKLAND.

FALKLAND.

J'ai voulu tout faire pour vous. Forts du témoignage de votre conscience, vous croyez pouvoir repousser les traits qu'une malheureuse fatalité a rassemblés sur votre tête; vous vous trompez. Savez-vous qu'il ne tient qu'à moi de vous accabler; que je puis déposer contre vous; que je le ferai.

## SCÈNE XIII.

CALEB, WILLIAMS, ANDREVS, FALKLAND,

FALKLAND, *à part*.

Encore cet Andrews. (*Haut.*) Que voulez-vous, monsieur?

ANDREWS.

Mylord, j'apporte les consolations du ciel à ceux qui n'auront bientôt plus besoin des secours des hommes.

FALKLAND.

A-t-on réclamé votre ministère?

ANDREWS.

C'est souvent pour nous une obligation de l'offrir. Il est des cœurs si endurcis qu'ils ne se rendent pas même à leur devoir quand on prend soin de les en avertir.

FALKLAND, *à part.*

Cet homme a des mots!...

WILLIAMS.

Mon frère, c'est pour nous une consolation que votre présence.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VILSON.

VILSON.

Mylord, vous vous êtes donné la peine de m'attendre. Je voulais vous prévenir qu'il faut que vous paraissiez devant mon tribunal pour déposer dans l'affaire de Caleb-Williams.

FALKLAND, *troublé.*

Moi! monsieur.

VILSON.

Oui, monsieur le comte.

WILLIAMS, *bas à Falkland.*

Eh bien, mylord, est-il si facile d'accuser un innocent?

VILSON.

Il faut que vous attestiez si le jour, à l'heure même où Tyrrel fut trouvé mort, Caleb était chez vous.

ANDREWS, *à Caleb.*

Que fera-t-il ?

WILLIAMS.

Mylord, nous n'avons point à redouter votre témoignage.

CALEB.

Hélas !

FALKLAND, *bas à Williams.*

Imprudent! (*Haut.*) Assurément rien ne pourra me résoudre à déposer contre Caleb.

VILSON.

La loi vous y soumettra, mylord. Le seul moyen que j'avais de connaître la vérité vient de m'échapper. Un témoin qui devait déposer a disparu. On dit que se sentant pressé d'un secret remords et coupable d'un crime il a craint l'approche des tribunaux. En effet, comment accuser quand on se sent coupable? (*Ici Vilson observe Falkland avec attention, et Andrews s'approche aussi de lui pour l'observer*).

FALKLAND, *à part.*

Je suis découvert.

VILSON.

J'ai droit d'attendre de vous plus que d'un coupable.

ANDREWS, *à Falkland.*

Oui, plus que d'un coupable, qui a redouté d'accuser l'innocence.

FALKLAND.

Je paraîtrai.

ANDREWS, *à part.*

Grand Dieu!

VILSON, *à Falkland.*

Vous soulagerez ma conscience d'un grand fardeau. (*Haut.*) Il faut que le prisonnier reste seul. (*Il sort.*)

ANDREWS, *à part.*

O ciel inspire-moi!... (*A Caleb et à Williams.*) Adieu, la Providence ne vous abandonnera pas.

(*Il sort.*)

FALKLAND, *à Caleb et à Williams.*

Ah! vous voulez ma mort.

## SCÈNE XV.

### CALEB, WILLIAMS, LE GEOLIER.

WILLIAMS.

Sa mort!... son trouble... (*Il se jette au coup de son fils.*) Ah! Caleb, tu t'immoles au salut du comte. Ton crime est le sien.

CALEB.

Mon père... il n'y a point eu d'assassinat. Les suites d'une agression... un duel...

WILLIAMS.

Mon fils, c'est ici l'occasion de nous acquitter envers notre bienfaiteur. Il faut mourir pour lui.

CALEB.

Vos sentimens sont donc bien conformes aux miens. Je n'ai peut-être plus qu'un instant pour vous parler. Quand je ne serai plus, une lettre peut déposer contre Mylord Falkland, c'est un rendez-vous qu'il donnait à son adversaire.

WILLIAMS.

Une lettre!... où est-elle?

CALEB.

Avec les vôtres, chez Mylord.

WILLIAMS.

Je l'en retirerai.

CALEB.

Oui, donnez-la moi.

LE GEOLIER, *entrant.*

Il faut se séparer.

WILLIAMS.

Du courage!

CALEB.

Tenez-moi parole!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

Cet acte se passe devant le tribunal du juge du canton. Le théâtre représente la salle d'audience.

## SCÈNE I.

LE GEOLIER *seul.*

Geôlier et concierge dans un tribunal supérieur du comté de Middlessex, je parviendrai peut-être un jour à une charge plus élevée.

## SCÈNE II.

LE GEOLIER, UN TÉMOIN.

LE GEOLIER.

Eh bien, que voulez-vous?

TÉMOIN.

Ce que je veux? Je viens ici faire pendre un homme.

LE GEOLIER.

C'est fort bien. Quel homme est-ce?

LE TÉMOIN.

Ma foi, je ne m'en souviens pas. Je suis témoin assigné pour répondre. Voilà tout ce que je sais.

LE GEOLIER,

Vous êtes en état de répondre! Vous m'avez l'air d'avoir pris de bons renseignemens dans la taverne voisine. L'affaire pour laquelle vous êtes assigné n'est-ce pas celle d'un homme qui doit être jugé ce matin?

LE TÉMOIN.

Précisément; c'est cela.

LE GEOLIER.

Un jeune homme, accusé d'un meurtre.

LE TÉMOIN.

Oui; accusé d'un meurtre.

LE GEOLIER.

Qui demeurait chez un grand seigneur?

LE TÉMOIN.

Oui; qui demeurait chez un grand seigneur. Voilà mon affaire. Comment venez-vous d'arranger cela? Allez, je me souviendrai bien de ce qu'il faut dire.

LE GEOLIER, *apercevant Falkland.*

Tenez, voilà un homme qui paraîtra avec vous.

LE TÉMOIN.

Est-ce là le criminel? Oh bien, celui-là ne sera pas pendu : il a trop bonne mine pour cela.

(*Ils s'éloignent. Le geôlier sort avec le témoin.*)

## SCENE III.

FALKLAND *seul.*

Quelle démarche! Je n'aborde point ces lieux

sans un secret frémissement. Caleb, je viens donc ici déposer contre toi ? il me semble que je vais y être accusé moi-même.

## SCÈNE IV.

### ANDREWS, FALKLAND.

ANDREWS.

Monsieur le comte, vous persévérez dans votre système d'oppression contre un innocent, et vous venez déposer contre lui.

FALKLAND.

Monsieur Andrews, je dois la vérité à la justice qui la réclame.

ANDREWS.

Monsieur le comte, je viens me démettre de la charge de chapelain que vous m'avez donnée dans votre château.

FALKLAND.

Quel besoin si pressant de m'en parler dans ce moment ?

ANDREWS.

Le besoin de donner mes soins à un malheureux qui les réclame tout entiers.

FALKLAND.

Mais encore ?

ANDREWS.

Je ne puis chérir plus long-temps qui j'ai cessé

d'estimer. Mon séjour dans votre maison ne serait plus qu'un supplice pour l'un et pour l'autre.

FALKLAND.

Monsieur !

ANDREWS.

Mylord, fâchez-vous de la vérité de mes observations; mais vous allez déposer contre un innocent, et prêter votre témoignage à la supposition d'un fait que vous savez bien être faux. Je ne saurais plus garder de ménagemens, ni respecter des nœuds que vous avez commencé de rompre. Il faut que nous rentrions chacun dans la plénitude de nos droits, et lorsque vous accusez un de mes proches, il est juste que je le défende.

FALKLAND.

Et qui vous dit qu'il soit innocent? Que je ne sois pas obligé?...

ANDREWS.

Qui? Lui-même. Sa candeur, sa franchise, la sincérité de ses aveux dans un moment où il ne pouvait avoir besoin de se disculper. Si cet infortuné dans le besoin d'un appui m'avait fait la confidence de votre secret. Si depuis un an j'en étais le dépositaire, ainsi que le témoin de vos remords et de la peur qui vous fait encore pâlir à mes yeux.

FALKLAND.

Quelle calomnie!

ANDREWS.

La calomnie! qu'on est malheureux d'être obligé

d'y recourir pour la repousser. Et si vous-même, mylord, dans un de ces épanchemens que le ciel réclame tout entiers, vous aviez déposé ce secret dans mon sein; si vous m'aviez confié ces aveux qui ne devaient jamais paraître au tribunal des hommes?

FALKLAND.

Quoi! vous sauriez?... (*Il tire à demi son épée et menace Andrews de l'en frapper.*) J'aurais un témoin!...

ANDREWS.

Qu'allez-vous faire, Mylord? vous êtes sous le glaive de la justice. Que de crimes entraîne la nécessité d'en cacher un seul! Contenez-vous monsieur le comte, il est temps de mettre un terme aux abus de votre autorité, ici je ne puis vous craindre. Vous venez pour y déposer; nous y paraitrons tous les deux. Au nom du privilége que la loi donne à ceux de mon état de révéler les crimes venus à leur connaissance, je viens déclarer votre témoignage contraire à la vérité et vous accuser vous-même.

FALKLAND.

Vous ne le pouvez pas, votre degré d'alliance avec l'accusé vous en empêche.

ANDREWS.

Le caractère dont je suis revêtu m'élève au-dessus de toutes les distinctions de famille et d'amitié, et me donnera la force de braver celles du rang. Oui, monsieur le comte, vous allez me donner votre parole d'honneur de renoncer à vos vues sur un opprimé, ou je vous poursuis moi-même

dans tous les degrés de juridiction que la loi accorde à l'accusé.

FALKLAND.

Monsieur Andrews! monsieur Andrews!

ANDREWS.

Monsieur le comte, décidez-vous.

FALKLAND.

Ah, vous voulez ma mort! vous voulez me perdre de réputation.

ANDREWS.

Non, nous ne voulons point votre mort; je ne veux pas vous forcer à vous déclarer coupable. Hélas! S'il n'y avait que ce moyen, le danger qui menace un innocent serait peut-être sans remède. Tout ce que je désire, c'est que vous ne donniez pas de l'appui à une fausse accusation; c'est que, lorsque vous êtes le seul à la soutenir et que sans vous toutes les autres preuves tombent d'elles-mêmes, vous vous dispensiez de paraître. Grand Dieu! un criminel a craint d'attester ce qu'il croyait la vérité et vous ne craignez pas de prêter votre témoignage au mensonge! Et tout couvert du sang de l'innocence vous venez me parler de réputation! Ah! étranger à ces préjugés de l'orgueil qui vous endurcissent aux maux de vos semblables, le Dieu dont je vous annonce la justice ne connaît de distinctions que celles de la vertu. Le seul honneur pour vous, c'est de ne pas souffrir que l'innocent périsse.

FALKLAND.

Ah! monsieur Andrews, croyez-vous que je ne

le désire pas? Qu'amené ici par une nécessité inévitable je n'en sois pas repoussé par une répugnance invincible? Mais que voulez-vous que je fasse?

ANDREWS.

Et moi, monsieur le comte, que faut-il que je fasse? N'est-ce donc pas le sang de l'innocence qui va se répandre?

FALKLAND.

Monsieur Andrews!

ANDREWS.

Dois-je à votre réputation le sang de mes proches?

FALKLAND.

Monsieur Andrews!

ANDREWS.

N'ai-je donc pas aussi l'honneur de mes pères à défendre?

FALKLAND.

Monsieur Andrews! Monsieur Andrews! si l'on venait à vous entendre. On vient. (*A part.*) Ah! c'est fait de moi.

## SCÈNE V.

VILSON, *en robe*, UN ASSESSEUR, *portant des papiers. Ils prennent place devant leur tribunal. Des gradins inférieurs se garnissent de jurés.* CALEB *enchaîné, dans le fond de la scène se rapproche insensiblement.* WILLIAMS, ANDREWS, FALKLAND, LE GEOLIER, LE TÉMOIN.

LE GEOLIER, *à Falkland.*

Monsieur le comte, on amène l'accusé. (*Haut.*) Qu'il a l'air coupable!

WILLIAMS.

Non, mon fils n'est pas coupable.

FALKLAND.

Le moment fatal est arrivé où l'accusé va paraître aux yeux de ses juges ; je me hâte de le demander quel est l'accueil que vous lui destinez ?

LE GEOLIER.

Une place à Tyburn! et c'est le moins qu'on doive au fripon pour son coup d'essai.

WILLIAMS.

O mon Dieu, je t'offre les larmes de l'innocence!

FALKLAND.

Quel spectacle d'ignominie! ô divine Providence descends un moment dans ces lieux de ténèbres et fais y luire un rayon de ta justice!

CALEB, *à qui l'on a ôté ses fers et qui s'est approché sur le devant de la scène.*

Eh bien, mon père, ce que je vous ai demandé?

WILLIAMS.

Mon fils, voici la lettre qui pouvait compromettre Mylord Falkland.

CALEB, *prenant la lettre qu'il cache dans son sein.*

Ah, je vous remercie.

VILSON, *assis devant son tribunal.*

Caleb-Williams, vous êtes accusé du meurtre de lord Tyrrel; qu'avez-vous à répondre?

CALEB.

Que je suis innocent.

VILSON.

Vous avez reconnu les objets découverts près du lord?

CALEB.

Oui, monsieur le juge.

VILSON.

Que le témoin paraisse.

LE TÉMOIN.

Oui, voilà bien mon homme. Ce visage....

CALEB.

Je dois dire que je ne connais pas le témoin.

VILSON, *à Caleb.*

Vous en connaissez donc un autre? (*à l'assesseur.*) Prenez note de la réponse comme un aveu de l'accusé.

FALKLAND.

Oh, abominable torture! Est-ce donc là la pensée de l'infortuné troublé dans sa défense, et votre justice est-elle un piège?

CALEB.

Mon intention n'est pas de rien déguiser. Un homme m'a surpris lorsque je portais des secours au lord; cet homme n'est pas celui que j'ai vu.

LE TÉMOIN.

Je suis donc un faux témoin? Prenez-y garde, je demande réparation de l'offense faite à sa majesté, en la personne d'un respectable membre des trois royaumes. J'ai eu l'honneur de siéger deux fois aux assises du comté.

VILSON.

Comment vous nommez-vous?

LE TÉMOIN.

Samuel Wil.

VILSON.

Vous êtes inscrit pour une autre cause; retirez-vous.

LE TÉMOIN.

J'aurais également déposé dans celle-ci.

VILSON.

Mylord Falkland paraissez. Vous devez attester si dans le moment présumé du délit, Caleb était absent de votre maison. Mylord vous devez la vérité à la justice.

FALKLAND *dans le plus grand trouble.*

La vérité! Je la dirai.

VILSON.

Caleb, était-il chez vous!

FALKLAND.

Il était absent.

VILSON.

Ainsi la déposition du comte confirme la présence

de Caleb au lieu du délit et les preuves qui l'accusent. Caleb, tout se réunit pour vous convaincre de l'accusation; si l'opinion du jury est conforme aux preuves vous serez renvoyé pour être jugé aux prochaines assises, et comme la session est actuellement assemblée à Londres, vous partirez aujourd'hui...

LE GEOLIER.

Pour être écroué à Newgate.

VILSON.

Monsieur le comte, l'absence d'un juré, vous oblige à faire partie du jury d'accusation et à prendre place parmi les juges de Caleb.

FALKLAND.

Quelle accumulation d'incidens invraisemblables! Juge et témoin! La procédure est irrégulière.

VILSON.

J'ai prévu votre objection. La difficulté serait peut-être grave dans un siège supérieur, mais au premier degré de procédure l'affaire n'est pas d'importance, et s'il y a quelques irrégularités on saura bien la faire disparaître dans la révision du procès.

FALKLAND.

Ah, grand Dieu!

(*Les jurés se sont rapprochés, Vilson s'est levé pour recueillir les voix.*)

VILSON.

L'opinion du jury confirme les preuves de l'accusation.

FALKLAND.

Ce n'est pas la mienne ; j'y résisterai.

VILSON.

Permis à vous, monsieur le comte; si l'assemblée n'a pu vous faire partager son opinion, c'est à vous de tâcher de la réunir à la vôtre. Vous avez pour cela tout le loisir possible ; autant de temps que vous voudrez en perdre, et la loi....

FALKLAND.

Je connais la loi sauve-garde de nos libertés. Nul ne peut-être condamné qu'à l'unanimité des voix. Et tant qu'il me restera un soufle de vie rien ne pourra me rallier à l'arrêt homicide complice du meurtre d'un innocent.

VILSON.

Faites donc; l'arêne est ouverte. Mais je le déclare; vous connaissez l'usage : Nul ne sortira d'ici que tous les avis ne soient d'accord. Point de liberté, de commerce à l'extérieur. C'est ici que sans repos, sans alimens, sans secours aucuns l'homme est appelé à prononcer sur la vie de son semblable; il n'y a que du sommeil pour qui peut dormir sur les souffrances des malheureux. Le jury va passer dans une salle voisine pour attendre votre décision.

(*Le jury entre dans une autre salle.*)

FALKLAND.

Ah Caleb!... Monsieur il n'est pas coupable, vous répondrez du sang qu'on va verser.

VILSON.

Mylord, ce n'est pas ici le lieu d'écouter la dé-

fense de l'accusé. L'affaire est suffisamment instruite. (*Au geôlier.*) Faites évacuer la salle.

FALKLAND.

Ah, je me fais horreur!... jouis Falkland, jouis de la réputation que tu as tant achetée. L'infortuné, il trouve du moins des consolations dans les bras d'un père il n'en est plus pour moi nulle part.

VILSON.

Mylord, je vous rappellerai que vous êtes attendu dans la salle voisine. Entrez-vous?

FALKLAND, *reculant avec un mouvement d'effroi.*

Moi! Grand Dieu... Non, jamais.

CALEB, *sur le point d'être emmené, remettant une lettre à Falkland.*

Mylord, soyez tranquille; voici la lettre que vous écrivîtes à Tyrrel. Il n'y a plus rien qui puisse vous accuser.

WILLIAMS.

Vivez Mylord, vivez.

(*Les gardes emmènent Caleb, Williams le suit.*)

## SCÈNE VI.

ANDREWS, FALKLAND, VILSON, LE GEOLIER *revenant après avoir fermé le cachot de Caleb.*

FALKLAND, *reconnaissant la lettre.*

O générosité!... empêchez qu'on ne l'emmène; qu'on rappelle l'accusé. Vous qui voulez être ses

bourreaux, je vous prends à témoin de son innocence.

ANDREWS, *à part.*

Il est sauvé! (*Haut.*) Calmez-vous Mylord, ménagez cette précieuse sensibilité.

FALKLAND.

Moi! moi! me taire! quand l'infortuné gémissant dans les fers porte la peine d'une faute étrangère... vous voulez connaître le coupable, écoutez tous...

ANDREWS, *s'empressant vers Falkland.*

Mylord, taisez-vous...Songez aux forces qui vous sont nécessaires pour vous concilier tant de volontés opposées à la vôtre.

VILSON, *regardant sa montre.*

Mylord, êtes-vous prêt à porter votre déclaration au jury, voilà déjà trois heures qu'il est occupé à vous attendre.

FALKLAND.

Trois heures, vingt-quatre heures, des siècles!... je ne m'y réunirai jamais. Non, je reste ici. J'use de mes droits. C'est moi qui veut le contraindre à casser un jugement injuste. (*Il s'assied.*) L'amener ici pour le rétracter.

VILSON.

Allons, monsieur le comte; nous verrons.

LE GEOLIER, *à Vilson.*

Quel enragé! il y a un an tout juste que j'en vis un pareil ramener tout un tribunal à son opinion. Il les prit par famine; et par St-Georges! il fallut se rendre ou mourir.

VILSON.

Craignez-vous que cela n'arrive encore?

LE GEOLIER.

Non, celui-là n'ira pas loin. Il a jeté son feu.

FALKLAND.

Momens effroyables d'une inévitable rémunération que vous êtes longs!

VILSON.

Il y a un moyen bien facile de les abréger, monsieur le comte, passez dans la salle d'audience.

ANDREWS.

Attendez-la en paix, Mylord, cette éclatante réparation.

FALKLAND.

Ah! il ne m'est pas donné de l'accomplir! je suis trop faible... je me sens mourir. (*à Vilson.*) Monsieur n'est-il point d'indulgence pour un innocent?..

VILSON.

Ce n'est assurément pas moi qui veut sa perte! Remettez-nous le coupable, je suis prêt à vous croire.

FALKLAND.

Ni moi, je ne veux pas sa perte, monsieur ; c'est un malheureux que sa fortune accable et que ne perdent ni ses juges, ni ses ennemis.

VILSON, *regardant sa montre.*

Mylord, le temps s'écoule et rien ne se finit. Si...

FALKLAND, *à Vilson cachant sa lettre dans son sein avec un mouvement d'effroi.*

Que voulez-vous?... Voulez-vous aussi boire mon sang?

VILSON.

Mylord, la douleur vous égare.

FALKLAND, *se levant.*

Non, ce n'est pas la douleur!..hommes insensibles! quel droit avez-vous reçu de plonger vos mains dans le sang de vos semblables, de dresser des échafauds pour y égorger l'innocence? Vous voulez connaître le coupable? Je me nommerai; je le ferai connaître.

VILSON.

Quoi mylord, la sentence?...

FALKLAND.

Est un assassinat.

VILSON.

Mylord!

FALKLAND.

Un meurtre, pire que celui que vous voulez punir.

VILSON.

Quel est donc le coupable?

FALKLAND, *comme revenant à lui-même.*

Ne l'ai-je pas nommé?... Oui, je me reconnais; j'ai tout dit. O céleste justice, tu ne permets pas que l'innocent périsse!

*(Il tombe évanoui.)*

LE GEOLIER.

La victime est à nous! force à la loi!

VILSON, *à Andrews.*

On a souvent vu la douleur produire de semblables égaremens. Ayez soin, monsieur, qu'on le remporte chez lui. La défense étant abandonnée, il y a unanimité dans l'opinion du jury.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

Cet acte se passe dans la maison du comte, dans le salon où se sont passés les deux premiers actes.

## SCÈNE I.

EMMA, JOHN.

EMMA.

Eh bien, John ?

JOHN.

Ah, mon Dieu !

EMMA.

Qu'est-ce que tout ceci ?

JOHN.

Ne m'en parle pas. Il vient de se passer une scène effroyable. Mylord a été rapporté mourant du tribunal. On l'a monté dans sa chambre. Devant le juge il a d'abord déposé contre monsieur Caleb, ensuite il l'a déclaré innocent et s'est trouvé mal. On dit que cela sauvera la vie à monsieur Caleb. Ce n'est pas que j'ose former aucun soupçon défavorable sur la conduite du comte de Falkland.

EMMA.

Ni moi, John ; un maître jusqu'à présent si honnête homme.

JOHN.

Si bon, si affable envers tout le monde. Emma il faut avoir les yeux sur notre maître ; il paraît méditer quelque funeste dessein. Il vient de m'envoyer chercher un notaire.

EMMA.

Un notaire! Dans un autre temps ce serait pour le mariage de sa fille ; mais aujourd'hui...

JOHN.

J'ai aussi porté une lettre à Williams. Je voulais te prévenir de ce qui se passe pour prendre quelque précaution, car à qui s'adresser? ici nous sommes seuls. Je n'ai pas voulu m'en ouvrir à Miss, elle est si jeune! et va peut-être encore rester sans père.

EMMA.

Quelle idée! Elle est montée dans sa chambre pour voir comment il se trouvait. Le notaire est-il parti?

JOHN.

Il est enfermé avec Mylord. Les voici.

## SCÈNE II.

EMMA, EUGÉNIE, FALKLAND, *soutenu par Eugénie et Andrews*, ANDREWS, JOHN.

EMMA.

Eh bien, Mylord, comment vous trouvez-vous?

JOHN.

Cela va-t-il mieux?

FALKLAND.

Bien, bien, mes amis.

(*John et Emma sortent*).

## SCÈNE III.

FALKLAND *assis*, EUGÉNIE *pleurant*, ANDREWS *dans le fond du théâtre*.

FALKLAND.

Vous avez là, Eugénie, deux fidèles serviteurs. (*Après un long silence.*) Eugénie que vos soins me sont chers!

EUGÉNIE.

Mon père!

FALKLAND, *il tire une lettre de sa poche et la regarde longtemps*.

Voilà une lettre qu'il faut faire partir. (*Il lui remet la lettre.*) Rappelez Emma. Attends encore! (*Il la presse sur son sein. Il se lève ; elle sort.*)

## SCÈNE IV.

FALKLAND, ANDREWS *encore dans le fond du théâtre*.

FALKLAND.

Il faut me séparer d'elle et de tout ce qui m'est cher. Je viens d'écrire à Vilson. Mon sacrifice est consommé. Fatale opinion! Tu as causé ma première faute et tu applaudis peut-être au jugement qui vient de condamner un innocent ; T'immolerai-je encore ma vie?... Ah, Monsieur Andrews!

ANDREWS.

Monsieur le comte, après ce qui s'est passé, je ne dois plus songer qu'à fuir votre présence.

FALKLAND.

Ah! vous n'avez rien fait. La situation était trop forte pour qne je pusse l'éviter. Mais comment suis-je encore ici? n'ai-je pas tout révélé?

ANDREWS.

Ah! Monsieur le comte; il ne faut plus songer qu'à vous-même. Quand on saura.....

FALKLAND.

Allez, dans une heure, cette maison sera plus à vous qu'à moi. (*Andrews sort.*)

## SCÈNE V.

### FALKLAND, EUGÉNIE.

FALKLAND.

Voici le moment, Eugénie, d'écouter les conseils de votre père. Il faut songer à vous établir. J'avance en âge et vous pouvez rester seule sur la terre.

EUGÉNIE.

Ne vous attristez point pour songer à mon sort.

FALKLAND.

Ah! surtout Eugénie ne me contrariez pas. Aurais-je mal jugé de votre penchant? Auriez-vous disposé de votre cœur sans mon consentement?

EUGÉNIE.

Je n'ai connu que la pitié pour un infortuné; mais je ne veux jamais me séparer de vous.

FALKLAND.

Et si j'allais vous manquer! si la faute de Caleb était la mienne! Eugénie, écoutez-moi et ne vous alarmez pas. Vous m'avez entendu parler d'un duel? C'est pour cette même affaire, où Tyrrel est mort de ma main, que Caleb innocent est accusé. Vous voyez combien je dois à cette infortuné que j'expose à une mort certaine et qui veut périr pour moi, si je ne prends des précautions pour le sauver. Voyez cette lettre...

## SCÈNE VI.

FALKLAND, EUGÉNIE, WILLIAMS.

FALKLAND.

Voilà son père.

WILLIAMS.

Mylord, je me rends à vos ordres.

FALKLAND.

Venez mon ami. (*A Eugénie.*) Voyez, Eugénie, voyez cette lettre, témoignage trop sûr de ma faute et que ces malheureux remettaient dans mes mains au moment de s'immoler pour moi. Jusqu'où doit aller notre reconnaissance! Williams, je vous confie ma fille, elle vous aimera comme un père et je vous rendrai votre fils.

EUGÉNIE.

Et vous, mon père ; que voulez-vous donc devenir?

WILLIAMS.

Mylord, que veut-il dire?

## SCÈNE VII.

UN NOTAIRE, FALKLAND, EUGÉNIE, WILLIAMS.

FALKLAND, *à part, voyant entrer le notaire.*

Le fatal moment s'avance ! (*Au Notaire.*) Monsieur, vous voudrez bien remplir toutes les instructions que vous avez reçues et avoir soin qu'elles soient fidèlement observées. (*Il parcourt un écrit des yeux.*) L'acte est en bonne forme?

LE NOTAIRE.

Oui, Mylord.

EUGÉNIE.

Mon père, pourquoi ces préparatifs?

WILLIAMS, *bas à Falkland.*

Mylord, vous voulez attenter à vos jours?

FALKLAND.

Williams, si le moindre remords!.... dans votre état il ne resterait peut-être que ce parti.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VILSON, EMMA.

EMMA.

Lord Vilson.

FALKLAND, *à part.*

Comme les momens se précipitent! (*Haut.*) Emma, ne quittez pas votre maîtresse; elle va avoir besoin de vous.

VILSON.

Mylord, vous me promettez des renseignemens certains sur notre infortuné jeune homme. Vous m'intéressez à lui; j'ai déféré sur le champ à votre invitation.

FALKLAND.

Monsieur, joignez-y encore la grâce de le faire amener chez moi. C'est la dernière. J'espère qu'il n'en aura plus besoin.

VILSON.

Mylord, rien n'est plus facile. Il allait partir pour Londres; la foule se presse autour de sa prison.

WILLIAMS.

Hélas!

EUGÉNIE, *se trouvant mal.*

O ciel!

EMMA, *courant à sa maîtresse.*

Mademoiselle se trouve mal!

VILSON.

Mademoiselle paraît s'y intéresser beaucoup. Au moyen d'un billet que je vais écrire, il sera ici dans un moment. (*Il s'approche d'une table et écrit*).

FALKLAND.

Ah! surtout, monsieur, épargnez-moi les gardes, la vue des fers. Tout cela est inutile.

VILSON.

Oui, mylord. Un homme de confiance et un carosse de place. Quelqu'un m'a suivi qui portera ma lettre. (*à Emma.*) Faites approcher. (*Haut.*) La prison est à deux pas... (*Au domestique qu'introduit Emma.*) Sur le champ!

(*Le domestique à qui il a donné la lettre sort.*)

FALKLAND, *se rapprochant de sa fille.*

Eugénie!

VILSON.

Eh bien, mylord, êtes-vous parfaitement remis de votre indisposition? la crise a été violente! Vous êtes allé jusqu'à m'accuser moi-même; mais je n'en suis pas moins certain de l'équité de l'arrêt. Votre conduite seule me l'eût confirmée s'il m'était resté quelque doute.

FALKLAND.

Ah! monsieur; que dites-vous?

VILSON.

Mais, mylord, tant de preuves qui portent la conviction jusqu'à l'évidence! votre propre témoignage!

FALKLAND, *à part.*

Quelle désolation ici dans un moment!

## SCENE IX.

LES MÊMES, CALEB *enchaîné,* UN GARDE.

FALKLAND *se jetant dans les bras de Caleb.*

Caleb!

CALEB.

Mylord!

VILSON.

A présent, monsieur le comte, vous voudrez bien m'expliquer pourquoi vous avez désiré que je fisse ramener Caleb.

FALKLAND.

Oui, monsieur; permettez-moi auparavant de l'unir à ma famille; de le donner pour époux à ma fille. Vous en disposerez ensuite.

VILSON.

Comment?

CALEB ET WILLIAMS.

Mylord!

FALKLAND, *à Caleb, qu'il prend par la main.*

Ah! mon ami, vos maux sont finis! (*A Eugénie, mettant dans ses mains la chaîne de Caleb.*) Eugénie, voilà la chaîne que vous devez porter toute la vie. (*Il les presse dans ses bras.*) Mes enfans! (*à Vilson.*) Tenez, monsieur, voilà le coupable. (*Il lui remet sa lettre à Tyrrel et sort en jetant un regard prolongé sur Eugénie et sur Caleb.*)

## SCENE X.

LE NOTAIRE, EUGÉNIE, CALEB, WILLIAMS, VILSON, UN GARDE.

VILSON, *après avoir lu la lettre.*

Un rendez-vous que le comte donnait à Tyrrel!

(*Il reste comme atterré.*) O jugemens humains! Ah! Caleb, exemple de la vertu la plus rare! Laissez-moi réparer... (*Il détache ses fers.*) Hélas! il en est temps encore. Pourquoi me reste-t-il à remplir un devoir rigoureux? Vous direz à monsieur le comte que je suis obligé de revenir dans un moment.

(*Il sort suivi du garde.*)

WILLIAMS.

Je ne quitte pas, mylord. (*Williams sort.*)

## SCENE XI.

LE NOTAIRE, EUGÉNIE, CALEB.

LE NOTAIRE.

L'intention du comte de Falkland est que vous signiez tous deux cet écrit. (*Eugénie et Caleb signent.*) Miss, il vous donne en propriété, ainsi qu'à votre époux, toutes ses terres de Middlesex et du comté de Cumberland. A présent que le contrat est achevé, je vous dirai que si vous voulez sauver la vie à Mylord, vous n'avez pas un instant à perdre. Il est peut-être à l'heure qu'il est occupé à se tuer, si ce n'est pas déjà fait.

EUGÉNIE.

Ah, Dieu!

(*On entend un coup de pistolet.*)

## SCENE XII.

LES MÊMES, JOHN, DES DOMESTIQUES DE LA MAISON, UN OFFICIER DE JUSTICE, DES GARDES.

LES DOMESTIQUES.

Arrêter Mylord! Arrêter Mylord!

CALEB, *s'élançant vers la porte.*

Qui parle d'arrêter Mylord?

L'OFFICIER.

Moi! j'en ai l'ordre.

JOHN, *en bottes, un fouet à la main.*

Vous voulez donc arrêter tout le monde? Mylord n'a rien à craindre. Il vient de partir pour la France. Il a de bons relais sur sa route; il sera ce soir à Calais.

L'OFFICIER.

Demain l'ordre de l'arrêter sera envoyé dans tous les ports de l'Angleterre.

JOHN, *à Caleb.*

Votre père est avec lui. (*à Eugénie.*) Miss, soyez tranquille.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# OLINDE

ET

# SOPHRONIE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR P. J.-B. DALBAN.

---

PARIS.

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, 182.

M. DCCC XXXVIII.

## PERSONNAGES.

---

ALADIN, Roi de Jérusalem.

CLORINDE, Guerrière du camp d'Aladin.

SOPHRONIE, } jeunes Chrétiens.
OLINDE, }

TANCRÈDE, Héros chrétien.

NARSÈS, Pontife des Chrétiens.

ISMEN, Grand-Prêtre de la Mosquée.

CHRÉTIENS.

MUSULMANS.

*La Scène est à Jérusalem.*

# OLINDE ET SOPHRONIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ALADIN, ISMEN.

ALADIN.

Oui, du mont Emaüs aux plaines de Séïr,
Des ondes du Jourdain aux richesses d'Ophir,
Les chrétiens ont repris Bethel et Samarie
Et du fils de leur Dieu reconquis la patrie.
Jérusalem, déjà pliant de toutes parts,
Voit du haut de ses tours l'enceinte de leurs dards,
Et d'un siége trop long accusant la durée
Gémit d'une vengeance à regret différée.
Pourtant, dans le sommeil d'un indigne repos,
Clorinde, jusqu'ici l'exemple des héros,
Des tentes des chrétiens aujourd'hui prisonnière,
Nous prive de l'appui d'une illustre guerrière;
Tandis que nous pleurons le secours de son bras,
Tancrède, ce héros passé dans nos états,
Tancrède, des Toscans nous annonçant le règne,
Présente à ses attraits des feux qu'elle dédaigne,

Irrité d'un amour qu'elle vient d'outrager,
Ce héros contre nous brûle de se venger,
Et le plus menaçant d'un camp qui le protége,
Chaque jour de nos murs précipite le siége.
Au palais introduit, il vient me demander
Le nouvel entretien qu'il lui faut accorder :
Quel sera toutefois le terme de nos larmes ?
Qu'attendre de la trêve et du destin des armes ?

ISMEN.

Voyez-le, puisqu'enfin c'est le devoir d'un roi,
Et qu'il remporte au camp la surprise et l'effroi :
Mais frappé des terreurs de la nouvelle audace
Dont il faut à toute heure étouffer la menace ;
Sachez par quels secrets de mon art suggéré,
Le danger qui vous suit peut être conjuré.
Renfermé dans la nuit de mon saint ministère,
C'est à l'art des devins d'en percer le mystère :
L'oracle, à mon oreille, entendu cette nuit
Dans la ville en répand le favorable bruit.
Vous connaissez l'image et la sainte statue,
Qu'au culte des chrétiens ce peuple prostitue,
Qui, d'une vierge aux yeux consacrant les attraits,
De la mère du Christ a conservé les traits.
Sous la voûte d'un temple ouvert à son hommage,
Tout ce peuple dans l'ombre en révère l'image.
A cet emblême vain, le ciel tient attaché
D'un brillant avenir le sort encor caché ;
Il faut qu'à ses autels elle soit enlevée
Pour être à Mahomet dans son temple élevée.

Ainsi de ces chrétiens, confondant la hauteur,
Vous punirez l'orgueil de leur culte imposteur.
Déjà trop répandus dans cette cité sainte,
Leur secte méprisable en désole l'enceinte.
Empressez-vous contre eux d'employer la rigueur
Que suspend de vos lois l'imprudente langueur.

ALADIN.

Eh bien donc, j'y consens, promenez ma colère
Sur ce peuple frappé de cet arrêt sévère.
Que les chrétiens entre eux redoutent l'attentat
D'un accord criminel funeste à cet état:
Dès long-temps ma justice en a proscrit la race.
Faut-il de ma douleur vous rappeler la trace?
Depuis que les cruels, en ces lieux triomphans,
Ravirent à mes mains mes malheureux enfans.
Dans ces lieux altérés de meurtres et de crimes
Je me vis arracher ces deux tendres victimes!
Quand ces peuples vainqueurs conduits par Godefroi
Au tombeau de leur Dieu vinrent porter l'effroi,
Et du fond de l'Europe, à leur voix amassée,
A travers les débris d'Ephèse et de Nicée,
Massacraient ses enfans au nom d'un Dieu de paix.
Hélas! et les cruels annonçaient ses bienfaits,
Et versaient en son nom le sang de l'innocence,
Aux autels de ce Dieu de paix et de clémence!
Depuis, par la victoire en ce palais rentré,
Et chassant le vainqueur de carnage altéré,
Je vins pour y pleurer les fils que je regrette;
Mais de mes ennemis méditant la défaite,

Ainsi que ma douleur présente à mes esprits,
Et qu'appellent vingt ans de larmes et de cris.
Sur ce peuple coupable, étendant ma vengeance,
Excluons dans ces murs des lois de l'indulgence
Ceux que des nœuds de paix y tiennent arrêtés,
Et portons la victoire au camp des révoltés.
Mais, un des chefs puissans de leur injuste cause,
Tancrède vient à nous, sachons ce qu'il propose.

## SCÈNE II.

### ALADIN, TANCRÈDE.

TANCRÈDE.

Souverain du prophète et des sacrés divans,
Je viens rendre Clorinde au camp des Musulmans.
Reprends sans différer cette beauté si fière
Dont j'achèterais trop l'obéissance altière ;
Tout le camp comme moi lui fait grâce en ton nom,
Et veut même en tes mains la rendre sans rançon.

ALADIN.

Tu n'as donc qu'à demi triomphé de ses charmes ?
On dit que tu fais bien de lui rendre les armes,
Et que de ses attraits autrefois plus épris
Ton amour jusqu'ici n'obtint que ses mépris.

TANCRÈDE.

Soudan, de ses refus soutiens-tu la querelle,
Pour braver sous son nom tout un peuple rebelle ?

Crois que de cet affront je dois être vengé,
Et déjà son renvoi m'a trop dédommagé!
Du moins de tes guerriers les trompeuses souplesses
Ne viendront plus du camp surprendre les faiblesses,
Et d'un cœur qui nous hait nous cachant la moitié
Nous prodiguer l'outrage en portant l'amitié.
Je ne viens point ici me plaindre d'une injure.
Que Clorinde, à son gré, soit si tu veux parjure;
Je ne veux désormais employer ses attraits
Qu'à différer la guerre et nous donner la paix.
Soudan, de nos deux camps la fatigue ordinaire
Nous a fait du repos un besoin nécessaire.
De la trève aux chrétiens l'espoir est-il permis?
Je viens la demander.

ALADIN.

La trève, aux ennemis?
Jusqu'au dernier d'entre eux je leur promets la guerre.

TANCRÈDE.

De combien d'ennemis couvres-tu donc la terre
Avant que de leur sang tu puisses te lasser?
Une demande encor que je dois t'adresser!
De nos chrétiens ici les foules délaissées,
Avec vos musulmans sans réserve entassées,
Surchargeraient les soins de vos peuples jaloux,
Et sans nous soulager sont un fardeau pour vous.
Que de ces malheureux le bizarre mélange
Du retour de Clorinde en effet soit l'échange;
Du chemin de l'erreur je viens les retirer,
Et sous la main de Dieu leur troupeau doit rentrer.

ALADIN.

De tes desseins ici leur présence est un gage.
Ne crois pas que jamais j'accorde à ton hommage
Des jours si criminels, si précieux pour moi,
Et peut-être un dépôt plus grand que tu ne croi !
Adieu ; quitte envers moi du soin de ta conquête,
Loin de Jérusalem va presser ta retraite.

## SCÈNE III.

NARSÈS, TANCRÈDE.

TANCRÈDE.

Cher Narsès, est-ce vous ?

NARSÈS.

Vous, Tancrède! Grands Dieux !
Quel heureux coup du ciel vous ramène en ces lieux?

TANCRÈDE.

L'espoir de vous sauver, et de revoir nos frères,
Dont j'ai cru dans ce jour terminer les misères.
Espoir qui pour jamais trompe mes vœux confus.
Le Soudan vient encor d'expliquer ses refus,
Et quand je crois des fers sauver vos destinées,
Veut qu'ici dans l'exil elles soient terminées.
Je viens rendre Clorinde à ses premiers liens,
Clorinde autrefois chère à vos yeux comme aux miens,
Clorinde au nom de qui mon âme se resserre,
Et le plus triste don que nous ait fait la guerre.

Vous peindrai-je l'horreur de ce cœur malheureux
Au mépris dont pour elle, elle a payé mes feux?
Le trouble, à son nom seul, naissant dans notre armée?
Nos héros divisés pour cette belle aimée,
Et leurs vœux dédaignés, tout ce mépris ingrat
N'aboutissant enfin qu'au plus terrible éclat;
L'amour dont pour Olinde elle a conçu la flamme?

NARSÈS.

De ce coupable amour il eût nourri son âme,
Olinde, lui! mon fils? pardonnez à mes maux,
Ces larmes que je donne aux regrets d'un héros.
Mais vous, Tancrède, ô ciel! avez-vous pu vous-même
D'un misérable amour mériter l'anathême?
Dans votre aveuglement offrir à la beauté
Un encens de Dieu seul digne d'être écouté?
De votre aveugle erreur que je plains la faiblesse!

TANCRÈDE.

Je la plains d'autant moins que plus elle m'abaisse,
Ma honte en l'évitant ne fait que l'irriter;
Mais libre enfin d'un feu que je ne puis dompter,
Vous, des chrétiens ici l'apôtre et le modèle,
Au fond du saint des saints leur ministre fidèle,
Qui veillez jour et nuit sur ce dépôt sacré
Que de tant de combats nos bras ont honoré,
Et que viennent du ciel conquérir les phalanges
En célébrant de Dieu la gloire et les louanges;
Apprenez-moi le sort de nos frères captifs
Ici dans le saint lieu gémissans et plaintifs.

Aladin poursuit-il sur leur troupe tremblante
De ses fils enlevés l'injure encor sanglante?
Vous savez que c'est moi qui remis dans vos mains
De ces fils au berceau les malheureux destins,
Quand de Jérusalem renversant la défense
Au palais du Soudan j'enlevai leur enfance.
Jamais depuis ce temps ses yeux n'ont dû revoir
Ces objets trop présens d'un triste désespoir.
Après le triste jour qui perdit sa famille,
Dans Clorinde long-temps j'ai cru revoir sa fille.
Ce bras qui parmi nous jette encor la terreur;
L'amazone en nos camps promenant sa fureur,
Dans le sang ottoman a-t-elle pris naissance?
Est-ce elle à qui mes mains ont ravi sa puissance?

NARSÈS.

Dans un sang non moins grand, non moins digne en effet,
Non, Clorinde du jour a puisé le bienfait;
De sa garde chargé depuis que je respire
De ce secret sur moi j'ai su garder l'empire;
Mais je reçus de vous, je vous en fais l'aveu,
Les princes détrônés dans cette ville en feu.
Aux regards du Soudan je cachai leur enfance,
A leurs yeux avec soin dérobant leur naissance,
De peur que ce secret en éclatant au jour
N'exposât leur salut pour les rendre à la cour.
Depuis de nos chrétiens partageant les misères,
A nos voix dans le temple unissant leurs prières,
Ils baissent avec nous un front chargé d'ennui
Aux autels de ce Dieu qui les appelle à lui;

De leur père ignorés aussi bien qu'ils l'ignorent,
Ils n'entendent jamais ses honneurs qu'ils abhorrent,
Sans maudire avec lui tout l'enfer couronné
Et louer le Dieu juste avec nous détrôné.
Ainsi des saints décrets l'implacable colère
Des fils dès leur naissance a séparé le père,
Et s'oppose à jamais à la réunion
De ceux qu'a poursuivis sa malédiction.

TANCRÈDE.

J'approuve, ainsi que vous, ces rigueurs légitimes
Qui du fond de l'abîme ont sauvé deux victimes :
Qu'un secret éternel les cache à tous les yeux
Et par ce saint exemple osez servir les cieux.
Mais, parmi ces élus qu'au Seigneur on destine,
Vous ne me parlez pas d'une chaste héroïne,
Celle dont sous les yeux de la divinité
J'ai vu les sages dons croître avec la beauté,
Sophronie, en un mot.

NARSÈS.

O Ciel! le puis-je croire?
Des enfans du Seigneur vous gardez la mémoire,
Et vos exploits guerriers prompts à l'entretenir
N'ont pu du culte saint chasser le souvenir.
Sophronie, au milieu du culte de ses frères
Ranime leur espoir, console leurs misères,
Dans le saint tabernacle, entre son peuple et Dieu,
Soulève le rideau qui couvre le saint lieu.

Des bienfaits du Seigneur est aux uns le message,
Des vertus de son peuple est à l'autre le gage ;
Réveille dans les cœurs qu'elle voit chanceler
La foi de vos exploits trop prompte à s'ébranler,
Et de votre retour y portant l'espérance
De ses vœux les plus chers hâte leur délivrance.

TANCRÈDE.

De ses naissans attraits je fus jadis frappé.
Tant de vertu m'étonne et ne m'a pas trompé.
Mais parlez moi d'Olinde : instruit à vous complaire,
De ses exploits guerriers informe-t-il son père ?
De ses égaremens vous connaissez l'excès.

NARSÈS.

Je les vois effacés, Seigneur, par ses succès :
Dans le camp des chrétiens conduit par sa vaillance
Il y porta l'espoir de notre délivrance.
Vous voyez Sophronie.

## SCÈNE IV.

NARSÈS, SOPHRONIE, TANCRÈDE.

SOPHRONIE.

O mon auguste appui !
Vous ! qu'après nos malheurs je retrouve avec lui,
Qu'il m'est doux de revoir dans la ville assiégée,
Confident des revers dont elle est affligée,
Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Au pied des saints autels
Où Dieu s'est révélé sous des traits immortels,

Au fond du temple saint où portant ma prière
Des célestes esprits j'invoquais la lumière,
Arrachés à nos yeux par de profanes mains,
De la mère du Christ j'ai vu les traits divins
Descendre des autels où la Vierge honorée
Reçoit un encens pur sous la voûte sacrée,
Et parmi les affronts, l'outrage, les mépris,
A travers mille bras échappant à nos cris,
Emportés loin de nous dans l'immonde mosquée
Où l'on voit de Satan la puissance invoquée :
Que faire? A quels autels, à quel Dieu transporter
L'appui que dans le ciel on prétend nous ôter?
De cet indigne affront, c'est vous que j'en atteste,
Interprête sacré de notre appui céleste;
Je suis prête pour lui d'affronter le trépas,
Et déjà, vers le Dieu j'aurais porté mes pas,
Sans votre auguste aspect.

NARSÈS.

O malheureuse fille!
Reste, hélas! languissant d'une triste famille;
Vous voyez par quels coups Dieu veut nous détromper.
Gémissons sous la main qui vient de nous frapper.
Après ce que d'horreurs vos yeux viennent d'apprendre,
A ce dernier affront vous deviez vous attendre;
Et lorsque les tyrans ont étouffé nos cris
Dans la cité divine où nous sommes proscrits,
Comment de nos autels rétablir la puissance,
Et même du vrai Dieu garder l'obéissance?
Attendez toutefois qu'un moment plus heureux
Ne vous offre l'espoir de contenter vos vœux.

Vous voyez ce héros, venu pour nous défendre,
Lui-même intimidé du parti qu'il doit prendre,
De l'osbcur avenir attendre nos destins
Et n'oser hasarder des succès incertains.

SOPHRONIE.

Du culte des autels quand je vois qu'on nous prive,
De notre père au ciel quand la mère est captive,
Attendre à l'avenir d'oser rompre nos fers
Et la voir avec soi l'esclave des enfers;
Braver ainsi la mort qui menace l'impie,
Et jusqu'à la souiller mépriser notre vie?
Ah! de ce crime horrible avant de me couvrir
Il est d'autres devoirs qu'il me reste à remplir.
Du tyran de ces lieux perçant l'obscur asile
Lui faut-il annoncer la mort d'un front tranquille?
Pour la mère du Christ prête à me présenter,
Pour elle désormais je puis tout attenter;
Braver des ennemis la rage frémissante
Et rendre à nos autels la Vierge triomphante.

TANCRÈDE.

C'est vous qui nous parlez? Le ciel pour nous servir
A mis dans votre sein le zèle du martyr:
Quand nous-même à sa voix excitant nos courages,
Nous ne marchons qu'à peine à de si saints outrages,
Le zèle d'une fille excite notre bras,
Et c'est vous dont l'ardeur nous précède aux combats!

SOPHRONIE.

Vous, Seigneur, vous nourri dans les mêmes alarmes,
Victime comme moi du malheur de nos armes,

Vous étonner des soins que j'ose ici tenter,
Et douter qu'avec vous je puisse résister !
Ah ! je dois ma défense au culte de nos pères,
Et pour les secourir je cours revoir nos frères.

NARSÈS.

Allez, et dans le temple enfermant vos douleurs
Que son peuple soit seul le témoin de vos pleurs.
Sous l'œil des Chérubins et de la Providence
De vos soupirs discrets cachez la confidence.
De l'ange de la mort et du Dieu des combats
Vous attendrez le jour qui doit armer le bras.
Bouillon, Guelfe, Adamar, accourent à notre aide,
Et déjà parmi nous vous avez vu Tancrède,
Vous peindre les transports et le zèle pieux
Dont tous ces chevaliers marchent vers les saints lieux,
Et comme des torrens de leur source sacrée
La foi qui les conduit languit désespérée.
Qu'un si certain appui calme enfin vos soupirs.

SOPHRONIE.

Allons ; mais que ce jour est lent pour mes désirs ;
Et que déjà la foi, la pitié, l'espérance
Au milieu de leurs rangs m'ont fait voler d'avance.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

ALADIN, ISMEN.

ISMEN.

Apprenez des chrétiens les nouveaux attentats!
Dans ces murs disputés à ce peuple d'ingrats,
Ils osent de leur Dieu relever la bannière,
Et s'arment contre nous le front dans la poussière.
De ces profanateurs, les insolentes mains,
Sur la sainte mosquée étendant leurs desseins,
Y viennent d'enlever l'image révérée
Que leurs autels obscurs ont trop déshonorée.
Voilà ce que cent voix prêtes à prononcer
Contre ces inhumains viennent de m'annoncer.
Qu'ordonnez-vous contre eux?

ALADIN.

Allez, qu'on les punisse!
De mes sévérités que l'ordre s'accomplisse :
Exécutez surtout en redoublant d'effort
L'arrêt dont la rigueur les condamne à la mort.

ISMEN.

J'ai déjà prévenu votre ordre en diligence ;
Les coupables sont prêts à servir ma vengeance.
Remis en mon pouvoir qu'ils soient tous condamnés,
Et de Jérusalem ensemble exterminés.
Mais quel nouveau témoin accourt pour nous surprendre,
Et que veut-on ?

## SCÈNE II.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Seigneur, je viens pour vous l'apprendre !
Aux cris de ces chrétiens que vous chargez de fers,
Qu'à vos ordres humains leurs cachots soient rouverts.
Vous recherchez l'auteur du vol de la statue,
Qu'à ses premiers autels il faut qu'on restitue.
Le coupable est connu : je viens le découvrir.
Je le nomme, et c'est moi que vous devez punir.

ALADIN.

Vous ! l'attrait d'un tel crime aurait pu vous surprendre?
Mais, d'un piége odieux, non, je dois me défendre.
Votre âge, vos beautés, calment un vain débat :
Vous n'avez point commis cet horrible attentat.

SOPHRONIE.

Doutes-tu de ma force à braver tes supplices ?

ALADIN.

Pour montrer tant d'audace, où sont donc tes complices?

SOPHRONIE.

Je n'en ai point.

ALADIN.

L'emblême à tes mains arraché,
Où le dérobes-tu?

SOPHRONIE.

Je ne l'ai point caché.
Afin de le soustraire à votre indigne outrage,
Aux feux qui l'ont détruit j'en ai livré l'image.
Elle a péri.

ALADIN.

Tu mens! Voudrais-tu m'abuser?
Et du sort de l'idole oses-tu m'imposer?
Parle.

SOPHRONIE.

De mes discours ma foi doit vous répondre,
Et mon courage ici suffit pour vous confondre.
Mais quel besoin enfin d'excuser mes discours?
Et pourquoi recourir à d'indignes détours?
Tu veux avoir l'image à ta rage enlevée;
Ou connaître la main par qui je l'ai sauvée?
La main, tu la connais; je te la viens livrer.
Frappe, et de mes desseins cesse de murmurer.
L'image, elle n'est plus; je ne puis te la rendre,
Si même justement tu pouvais y prétendre;
Et de tes attentats, tyran, j'ai dû sauver
Ce que ton injustice a pu nous enlever.

ALADIN.

Sous des dehors si doux, quoi ! ta fausse innocence
Ose de la révolte excuser l'insolence ?
Tu sais si mûrement je dois examiner
L'aveu dont l'imprudence aide à te condamner ?

SOPHRONIE.

Tu tardes bien !

ALADIN.

Soldats, qu'on la charge de chaînes ;
Dans les fers qu'on la joigne avec d'autres chrétiennes.
Qu'elle ait pour compagnons, puisqu'elle veut périr,
Ces nouveaux prisonniers destinés à mourir.
Vous, Ismen, suivez-moi ? Venez avec prudence
De ses nouveaux aveux éclaircir l'importance.

## SCÈNE III.

SOPHRONIE *enchaînée*, GARDES.

SOPHRONIE.

A ta gloire, ô mon Dieu ! je m'immole en ce jour,
Et tes feux dans mon cœur éteindront mon amour !
Etouffes-en l'ardeur dans le fond de mon âme,
Dont Olinde jamais ne connaîtra la flamme.
Allons, marchons sans crainte au devant de mon sort ;
Une nouvelle vie est le fruit de ma mort.
(*Aux Gardes.*)
Je vous suis.

## SCÈNE IV.

### SOPHRONIE, OLINDE, GARDES.

OLINDE.

Sophronie! Ah, que vois-je?... C'est elle!
De l'innocence ici quelle escorte nouvelle!
Où la conduisez-vous? Où donc es-tu?

SOPHRONIE.

Mais toi!
Quel heureux coup du ciel t'amène ici vers moi?
Des tentes du Seigneur votre invincible armée
Se rend-elle au secours de la ville alarmée?
Je m'immole aux besoins de ces tristes chrétiens
Retenus comme moi dans d'infâmes liens,
Des fureurs d'Aladin malheureuses victimes
Et dont j'ai sur ma tête assemblé tous les crimes.

OLINDE.

Des crimes! toi?

SOPHRONIE.

L'horreur du saint enlèvement
Qui, de la Vierge auguste, à leur emportement,
Vient de ravir ces traits, la source de la vie,
Et dérobe sa gloire à leur fureur impie.
Voilà le crime enfin dont je viens m'accuser.

OLINDE.

Tu n'en as point commis. Voudrais-tu m'abuser?

Ou te tromperais-tu? Non, tu n'es pas coupable.
J'ai seul commis le crime; et seul j'en suis capable.
De la statue offerte à l'encens des mortels
J'ai dérobé l'image à ses nouveaux autels.
Quand tu fus arrêtée, aux Dieux encor présente
Au fond de la mosquée où n'est plus mon amante,
Elle était invisible aux yeux des Musulmans,
Par le ciel aveuglés d'éclairs éblouissans,
Je la vois, je m'élance, et l'enlève à leur vue
Pour exposer au jour ta vertu méconnue:
Quand du peuple excité partout environné
A la cour du Soudan je me vois amené.
Je viens prendre ta place et confesser mon crime.

SOPHRONIE.

De la foi des chrétiens tu serais donc victime?
Peux-tu bien à ce point trahir la vérité,
Et ferais-tu douter de ma sincérité?
Olinde, ah! que dis-tu? quand je meurs malheureuse,
Ne m'ôte pas l'espoir d'une mort généreuse.
Veux-tu donc à la mort quand je me viens livrer
M'en envier le prix pour me déshonorer?
Ah! c'est en me sauvant deux fois perdre la vie.
Ne m'ôte pas l'honneur d'une mort que j'envie;
Ou si mon sort, ami, te cause tant d'effroi,
Partage la douceur de mourir avec moi.

OLINDE.

Que dis-tu, Sophronie! ah, quelle erreur t'égare?
Crois-tu donc à l'horreur de cet arrêt barbare?

Ne vois-tu pas l'ami qui pour briser tes fers
Vient du camp des chrétiens partager tes revers?
Je t'annonce en leur nom l'effet de ces oracles
Dont Dieu daigne pour eux prodiguer les miracles.
Daigne vivre et souffrir. De notre sainte armée
Attends l'heureux retour dans la ville alarmée;
Et quand je vais pour toi prendre ma place aux cieux,
Reçois de moi le jour que je vais rendre aux Dieux.

SOPHRONIE.

Non, je ne reçois point ton funeste service.

OLINDE.

Accepte de mes jours le dernier sacrifice.
Tu vivras, Sophronie.

SOPHRONIE.

Et tu mourras pour moi?
Olinde, ce moment ne te fait point d'effroi?
As-tu donc, comme moi, perdant tes espérances,
Le seul droit de mourir, né de tant de souffrances?
Des hommes et du sort le funeste abandon
Te rend-il cher du ciel le généreux pardon?
Vis pour briser nos fers, et venger notre outrage.
Relevant des chrétiens le glorieux courage,
Attends que de leur camp repoussant l'ennemi
Ils viennent louer Dieu dans le temple affermi.
Ne me suis pas, adieu!

OLINDE.

Quelle est donc ton envie?
Je t'arrache à la mort ou suivrai Sophronie

## SCÈNE V.

### CLORINDE, NARSÈS.

CLORINDE.

Qu'a-t-on fait? qu'ai-je vu? quels sont ces prisonniers ?
A sa noble assurance, à ses apprêts guerriers,
J'ai cru voir ce héros fameux par son courage
Dont ma naissante gloire est peut-être l'ouvrage.
Aladin retenu loin des champs de l'honneur
Perd donc à s'assurer un stérile bonheur,
Dans les coups impuissans d'une lâche vengeance,
Des jours qu'eût illustrés un reste d'indulgence.
Je retourne au Soudan dans la honte endormi,
Et lui viens dans les camps montrer son ennemi.
Ou plutôt le cœur plein d'une indigne faiblesse
Pour un jeune guerrier trop cher à ma tendresse,
Méconnaissant moi-même un ennemi juré,
Traînant partout le trait de mon cœur déchiré,
Je viens saignante encor d'une mortelle injure
Des flêches des chrétiens dévorer la blessure.
Non, que mon cœur long-temps prétende pardonner
Au farouche ennemi qui vient de m'enchaîner.
Aux tentes des chrétiens c'est lui qui me rappelle ;
Et rendue au Soudan, sa compagne fidèle,
Je viens de ses guerriers ranimer la valeur,
Et tourner tous ses traits contre mon oppresseur.
Aidez-moi, cher Narsès, dans la nouvelle guerre
Qui doit à l'Ottoman assujettir la terre.
Conseillez-moi.

NARSÈS.

S'il faut ne rien dissimuler,
Que je vous plains du feu dont je vous vois brûler,
Et déjà le cœur plein de la honteuse flamme
Où peut imprudemment s'abandonner votre âme,
Que je vous plains bien plus de périr sans retour
Dans le culte coupable où languit votre amour;
Et combien vous plaindrez la cause infortunée
De la chaîne odieuse où vous n'étiez pas née,
Quand vous saurez de moi quel est votre destin.

CLORINDE.

De vous?

NARSÈS.

De moi. Souffrez que je vous parle enfin :
A vous suivre attaché depuis votre naissance
Et chargé du devoir d'élever votre enfance,
Je puis vous éclaircir de tout ce que j'ai su,
Et vous peindre un destin à vous-même inconnu.
D'une mère chrétienne en Egypte conçue,
Et d'aïeux musulmans par l'alliance issue,
A la cour de Sénape avec les premiers pleurs
Vous reçûtes la vie au milieu des erreurs;
Votre mère occupée à répandre des larmes,
Et se troublant pour vous des plus justes alarmes,
S'épuisait à prier et les jours et les nuits
Un tableau lamentable offert à ses ennuis.
L'image sur la toile à ses yeux retracée
Est une vierge pure et des regards blessée,

Qu'est prêt à dévorer un dragon furieux,
Lorsque d'un dard rapide et plus prompt que les yeux
Un vaillant chevalier de la mort la délivre,
Et d'un œil inquiet semblait encor la suivre.
Cet unique entretien de ses tristes loisirs,
De la reine attendrie excitait les soupirs,
Et ce plaisir si doux que son charme prolonge
Est l'échange des pleurs où chaque jour la plonge.
Enfin dans ces ennuis vous recevez le jour,
Mais par un de ces traits qui n'est dû qu'à l'amour,
Au puissant chevalier en beauté si semblable
Qu'il rend suspect en vous le père véritable,
Et fait prévoir déjà sur vos naissans appas
Le casque et le pavois qui charge votre bras.
Alors à son époux pour dérober vos charmes,
Soit crainte contre vous de lui donner des armes,
Soit crainte de ce culte où vous allez périr,
Qui vous livre à l'erreur ainsi qu'au repentir,
Votre mère en ses bras élevant votre enfance :
« O ! dit-elle, mon Dieu, tu sais mon innocence,
» Mais je suis trop coupable encor qu'innocemment
» Pour éviter jamais ton juste châtiment.
» Que ma fille du moins, digne de ta clémence,
» Obtienne de mes soins une autre récompense;
» Je n'ai pu lui léguer l'exemple du bonheur,
» Qu'elle tienne de moi les leçons de l'honneur;
» Elle apprendra d'une autre à savoir être heureuse;
» Aplanis, ô mon Dieu! sa route dangereuse. »
A ces mots dans mes bras avant que d'expirer,
Et de quitter le jour qui va vous éclairer,

Elle charge mes soins de la garde fidèle
Du précieux berceau que j'emporte loin d'elle ;
Et sitôt que sur vous la main d'un Dieu sauveur
Des trésors de sa grâce ouvrira la faveur,
Me presse au nom du Ciel, que j'atteste moi-même,
D'en épurer la source aux ondes du baptême.
Nous partons ; je vous suis loin du palais des rois.
Les monstres des forêts fléchissent à ma voix ;
Enfin nous arrivons dans la cité divine.
Vous croissez à l'abri de la sainte colline ;
Et trop tôt confondue avec des Musulmans
Où vous perdez bientôt l'éclat de vos beaux ans,
Vous quittez votre Dieu, votre rang, votre gloire,
Et de votre naissance oubliez la mémoire.
Moi-même, trop séduit par vos premiers exploits,
Je n'ai pu du vrai Dieu vous annoncer les lois.
Je n'ai pu vous laver dans la source sacrée
Où d'un levain mortel l'âme sort épurée.
Des chrétiens de l'Égypte ainsi l'usage est fait
Qui d'un âge trop tendre écarte ce bienfait,
Et veut que de ses dons l'âme favorisée
Soit de son aveu même au pardon disposée.
Mais enfin sur vos jours pressé d'un juste effroi,
En danger de la vie en risquant votre foi,
Je ne saurais braver la menace cruelle
D'une damnation qui doit être éternelle.
Du secret de vos jours je dois vous avertir ;
Méritez le pardon par votre repentir.
Songez à vous sauver.

CLORINDE.

Je serais donc chrétienne ?
Et de mes ennemis j'aurais servi la haine !
Ah ! peut-être en effet le malheur qui me suit
De mes égaremens est la voix qui m'instruit.
Mais jamais jusqu'ici vous n'avez fait vous-même
Pénétrer jusqu'à moi la voix d'un Dieu suprême;
Et de mon innocence instruite par mes torts,
Mon cœur sur ses erreurs doit être sans remords.

NARSÈS.

Du secret de vos jours pressé de vous instruire
Jamais, je l'avoûrai, je n'ai pu vous le dire.
Jamais d'un sort cruel et si peu mérité
Je n'ai fait jusqu'à vous percer la vérité;
Mais enfin, j'en conviens, il faut que je m'explique
Des noirs pressentimens d'un songe prophétique.
Cette nuit même encor j'ai revu ce vainqueur
Des destins d'une vierge heureux libérateur,
Et qu'enfin, je le vois, il faut que je confonde
Avec le bras puissant du Dieu qui vous seconde,
Tant mes regards en vous ont cru voir de rapports
Avec la vierge auguste offerte à ses transports,
Et tant dans ses accens la voix d'un Dieu suprême
Défend à votre cœur de vous tromper vous-même.
« Enfin donc, m'a-t-il dit, enfin voici le jour
» Où l'enfer à mes lois doit céder sans retour.
» Qu'attends-tu pour livrer aux ondes du baptême
» Celle que de son sceau le ciel marqua lui-même ?

» Le jour vient pour Clorinde où va changer son sort.
» La livres-tu sans crainte à l'éternelle mort?
» Hâte-toi d'obéir. » Enfin, vous le dirai-je?
Du plus noir avenir la menace m'assiége.
Tout m'annonce pour vous le plus grand des malheurs.
Tandis qu'il en est temps changez-le par vos pleurs.
Sans doute que le ciel vous voit avec envie
Aux piéges du démon engager votre vie,
Sans doute le Dieu juste et par vous négligé
Par un exemple unique a droit d'être vengé;
Prévenez, croyez-moi, de trop justes alarmes;
Quittez, il en est temps, de parricides armes
De qui l'emploi fatal avait pu vous toucher.
D'une cause coupable osez vous détacher;
Et fuyant dans le sein d'un Dieu qui vous pardonne
Écoutez mes conseils.

CLORINDE.

Qui! moi? que j'abandonne
Et l'état, et le Dieu qui m'a pu secourir?
Où vous-même long-temps vous m'avez fait nourrir?
Oui, mon âme souvent, il faut que j'en convienne,
A penché pour le culte où je naquis chrétienne.
Du prodige qu'ici vous m'avez attesté
Aujourd'hui même encor je vois la vérité,
Au trouble qui souvent me présentait en songe
La même vision où le sommeil vous plonge;
Depuis long-temps, la nuit, j'ai vu ce chevalier,
Tel que vous me l'offrez sous les traits d'un guerrier,
Me sauver dans ses bras d'un lion en furie
Et refermer l'abîme où je perdais la vie.

Mais jamais à ces traits mon esprit arrêté
N'essaya d'en percer la triste obscurité.
Il fallait que l'éclat du jour qui vous éclaire
Jusqu'à moi dans mon cœur fît passer la lumière.
Et lorsque de mes yeux le voile est dissipé,
Lorsque je vois le jour qui m'était échappé,
En doute du parti que j'hésite de prendre,
Mon cœur sur vos raisons n'est pas près de se rendre.
Dans le trouble inquiet qui partage mes vœux
Trop pleine de l'amour dont je ressens les feux,
Dans les retours cruels de ma coupable flamme
Tremblante pour le Dieu qui déchire mon âme,
Je doute à quel guerrier, dans ses profonds desseins
Le ciel commet le soin de changer mes destins.
Mais qui vient nous troubler?

## SCÈNE VI.

### CLORINDE, NARSÈS, TANCRÈDE.

TANCRÈDE.

O crime! ô barbarie!
Cher Narsès, avec moi pleurez sur la patrie.
Aladin contre nous redoublant ses fureurs
D'un règne détesté consomme les horreurs.
La triste Sophronie est déjà dans les chaînes;
Et surpris cette nuit loin des tentes chrétiennes,
Votre fils, notre frère, Olinde est dans les fers!

NARSÈS.

Olinde! Il se pourrait? ô fortune! ô revers!

TANCRÈDE.

Sous un nom différent connu dans notre armée,
Il n'a pu de vos jours souiller la renommée.
Mais quel que soit ici l'objet de son retour,
Soit exil, trahison, soit la haine ou l'amour,
Olinde dans les fers est joint à Sophronie.
Aux tourmens d'un héros votre fille est unie.
Il faut à leurs besoins prodiguer vos secours.
Et vous, dans ce palais témoin de mes discours,
Madame, si sur eux vous rejetez l'excuse
Qu'à mes plaintes toujours votre haine refuse,
C'est à vous de fléchir les fureurs d'Aladin
Sur un de nos captifs, heureux dans son destin,
A qui je puis du moins pardonner votre estime
Dans l'intérêt sacré dont la foi nous anime.
C'est cette même loi qui me force au respect
Sur un motif plus cher, qui vous serait suspect,
Et dont j'ai moins pour moi respecté le mystère,
Quel que soit l'intérêt qui m'oblige à me taire :
Mais, Narsès, c'est à vous qu'il se faut adresser
Pour fléchir Aladin et pour l'intéresser.
Plus aisément touché du sort qui nous menace,
De nos chrétiens captifs vous obtiendrez la grâce.

NARSÈS.

Il me suffit d'un mot pour pouvoir l'arrêter.
Du sort de ses enfans je puis l'épouvanter,
Sans doute, quand chargé de ce secret mystère
Moi seul de leurs destins je suis dépositaire.

Mais ce secret connu du Soudan pénétré
Peut trahir des chrétiens l'espoir aventuré,
Remettra dans des mains d'erreurs empoisonnées
Des princes méconnus les tristes destinées.
Faisons mieux : de Clorinde employons le secours
A forcer Aladin de veiller sur nos jours ;
Si toutefois encor l'espoir de la vengeance
Peut laisser dans son cœur de place à l'indulgence.
Mais, Madame, s'il faut s'intéresser à nous,
Et fléchir Aladin, qui le peut mieux que vous ?

TANCRÈDE.

C'est à vous de nous rendre et de sauver nos frères,
Vous dont mes mains, Madame, ont fini les misères.
Olinde vous est cher ; faut-il parler pour lui ?
Qu'attend votre pitié ?

CLORINDE.

Je serai son appui.
Oui, de Narsès ici l'intérêt et la gloire
Me font sur mes dégoûts tenter cette victoire.
J'obtiendrai son pardon de la grâce du roi.
Mais toi, de tes efforts n'espère rien de moi !
Ma haine entre nos camps va rallumer la guerre,
Viens te rendre à Clorinde ou t'asservir la terre.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

SOPHRONIE *seule.*

Toi, pour qui je m'immole aux tourmens rigoureux
Qui frappent des chrétiens le peuple malheureux ;
O Vierge ! à tes genoux j'ose de ta clémence
Implorer le soutien qu'attend mon innocence :
Ecarte de mon cœur le dangereux poison
De l'amour dont Olinde a troublé ma raison.
Que dis-je? aveu terrible! est-il donc vrai que j'aime?
O Vierge ! à tes côtés puis-je le voir lui-même?
Écarte de mes yeux le mortel dangereux
Qui vient à tes autels te disputer mes vœux.
Ciel! que vois-je? il approche, et je le vois paraître.

## SCÈNE II.

SOPHRONIE, OLINDE.

OLINDE.

Sophronie, oui le Ciel, qui s'apaise peut-être,
Enfin dans ces momens nous permet de nous voir,

Et de ta délivrance a ranimé l'espoir.
Dans ces lieux ramené, rappelé par tes charmes,
J'y revenais tarir la source de tes larmes;
Je te retrouve enfin, et grâce à tes malheurs,
Plus digne de la main qui vient sécher tes pleurs.
Sophronie, il est temps que ton cœur se rassure,
Je viens punir l'erreur, et venger ton injure.
Ecoute, et connais moi.

SOPHRONIE.

Qu'oses-tu m'annoncer?
Olinde, en quels momens?... il y faut renoncer.
Quand je viens à mon Dieu m'offrir en sacrifice,
Est-ce à toi d'arrêter, d'empêcher mon supplice?
Quels droits auprès des siens ne sont pas superflus?
Quels titres sont les tiens?... je ne te connais plus.

OLINDE.

Cruelle, ah! faut-il donc te rappeler encore
Ce premier sentiment dont l'ardeur me dévore,
Dont l'instinct dans mon cœur brûle d'un feu nouveau,
Et de nos premiers ans éclaira le berceau?
Dans le sein de Narsès croissant avec l'enfance
Cet amour de nos cœurs partagea l'innocence.
De quels transports nouveaux remplissant nos désirs
Du plaisir de te voir il a fait nos plaisirs,
Et de nos toits déserts charmant la solitude
Il me fit de t'aimer une douce habitude.
C'est cet ardent amour que rien n'a remplacé,
Que l'exil, les revers, le temps n'a pas lassé,

Et qui n'a rien trouvé de digne de toi-même
Que l'ardeur qui m'enflamme et la beauté que j'aime,
Des tentes des chrétiens dans ces murs entraîné,
C'est lui dont les regrets vers toi m'ont ramené.
De tous tes ennemis j'y viens punir l'audace ;
Je viens prendre ta chaîne et mourir à ta place !
Nos chevaliers bientôt viendront te délivrer,
Et du sang ottoman brûlent de s'enivrer.

SOPHRONIE.

Olinde, à quels transports ta dangereuse flamme
Croit ici me soumettre et surprendre mon âme ?
Toi m'aimer ? toi, cruel ! me promettre la paix !
Et mettre ici ma vie au prix de tes forfaits ?
Songes-tu bien, hélas ! quel prix tu viens prétendre
De mes jours rachetés et que tu veux défendre.
Mon âme ! le salut de mes jours immortels !
Et pour t'avoir aimé des tourmens éternels !
Non, je n'accepte pas l'offre de ton courage,
Et du prix de mes jours le funeste partage !
L'amour que tu me jure et tout le sang chrétien
De mes jours conservés sont un faible soutien :
Laisse en paix l'Ottoman vivre de ses offenses,
Et du ciel sur l'impie appeler les vengeances,
Et vois moi de ma gloire étonnant tous les yeux
Du supplice où je cours m'élever jusqu'aux cieux.
Ce Dieu dont tu voudrais disputer l'avantage
Entre ce monde et lui ne veut point de partage.
Ce Dieu que tu combats se nomme un dieu jaloux,
Il ne veut point d'un cœur indécis entre nous ;

Et tes feux élevés pour braver sa puissance
Ne sont pas assez forts contre mon innocence.
Mais on vient à mon aide et je puis respirer.
Va, je ne te crains plus.

## SCÈNE III.

### SOPHRONIE, OLINDE, ALADIN.

ALADIN.

C'est assez murmurer
Des obstacles tout prêts à punir votre offense,
Et trop long-temps sur vous différer ma vengeance.
Eh bien ! démentez-vous l'effroyable attentat
D'un culte criminel funeste à cet état ?

SOPHRONIE.

Quand je m'en fais honneur, moi ! que je le démente ?
A m'avilir pour toi, tyran! que je consente ?
Non, ce crime est le mien !

ALADIN.

Etrange aveuglement !
Tu braves donc la mort, ton dernier châtiment ?
Un jeune homme, dit-on, a confessé le crime
Dont tu viens t'accuser et te rendre victime.

OLINDE.

N'appelle point un crime un généreux effort ;
Et supplice l'honneur d'une si belle mort.
Je viens à tes autels d'enlever la statue ;
Oui, moi-même : en mes mains le ciel la restitue.

N'en crois pas à l'excès de son aveuglement
Qui du crime d'un autre attend le châtiment.

SOPHRONIE.

En doute de ma foi ne l'en crois pas lui-même!
Non; l'image enlevée aux autels qu'on blasphême,
Ce crime d'un chrétien et non pas d'un soldat,
Est-il donc d'un guerrier l'incroyable attentat?
Tyran, crains une erreur.

OLINDE.

Tyran, ce trait d'audace,
L'attentat inoui qu'à tes yeux on retrace
Et qu'au courage seul on craint d'associer,
Est-il donc d'une vierge et non pas d'un guerrier?
On te trompe, Aladin.

ALADIN.

Eh quoi! tous deux coupables,
Vous disputer les torts dont vous êtes capables?
Vos supplices sont prêts! et par le crime unis
De la mort tous les deux vous recevrez le prix:
Gardes, éloignez-les.

## SCÈNE IV.

SOPHRONIE, OLINDE, ALADIN, CLORIND
GARDES.

CLORINDE.

Soldats, qu'allez-vous fair
Arrêtez, Aladin, et souffrez qu'on diffère?

Je vous ai défendu dans les derniers combats;
A vos secours encor je consacre mon bras.
De mes efforts pour vous tout ce que j'ose attendre
C'est de voir ce héros, lui parler et l'entendre.
Si mes soins te sont chers, permets cet entretien.
Du salut de ses jours peut dépendre le tien.
Choisis, il en est temps.

ALADIN.

Agis, dispose, ordonne.
Ses destins te sont chers et je te l'abandonne.
Il le faut avouer: un mouvement secret
Me trouble en sa faveur du plus tendre intérêt;
Et je ne sais quel soin dont mon cœur s'embarrasse
Même aujourd'hui contre eux me demandait leur grâce.

(*A Sophronie.*)

En sa présence ici vous ne pouvez rester;
Madame, suivez-moi.

OLINDE.

Qu'osez-vous attenter?
Je ne la quitte pas.

## SCÈNE V.

### OLINDE, CLORINDE.

CLORINDE.

Non, demeurez, Olinde.
Ciel! que vois-je? C'est lui!.. Reconnais-tu Clorinde?

Oui, c'est lui! que le ciel me permet de revoir
Pour m'acquitter ici du plus juste devoir.
Ne te souvient-il pas que je t'ai dû la vie
Qu'un barbare sans toi m'aurait bientôt ravie,
Et qu'au camp des chrétiens déjà prête à périr,
Ta main de l'un des tiens daigna me secourir?

OLINDE.

Que t'importent mes soins quand je meurs ta victime?
J'ai trop à regretter ma pitié qui m'opprime,
Aujourd'hui que le ciel m'a remis dans tes mains
Pour exercer sur moi tes ordres inhumains.

CLORINDE.

A cet excès, ô ciel! as-tu pu te méprendre?
Tu m'as sauvé le jour et je viens te le rendre.

OLINDE.

Le ciel par trop de nœuds nous a faits ennemis.

CLORINDE.

Il voulait ton trépas, et ne l'a pas permis.
Depuis que tes bienfaits honorèrent tes armes,
Combien à ton absence ai-je donné de larmes?
Je te retrouve enfin; c'est assez de t'aimer
Pour conserver des jours qui m'avaient su charmer,
Qu'importe des honneurs et de la vaine image
Dont Aladin séduit veut relever l'hommage?
Je ferai plus pour toi qu'excuser l'attentat
Qui d'un culte frivole a tiré tant d'éclat.

Je veux te faire encor pardonner tous les crimes
Qu'au camp des musulmans rappellent tes victimes.
Est-ce tout ? D'Aladin privé de ses enfans
Pèsent sur les Chrétiens les fiers ressentimens ;
Je sais jusqu'où contre eux peut aller sa vengeance.
Avec moi de ses traits tu peux braver l'offense.
Va, n'en redoute rien.

OLINDE.

Qu'aurais-je à redouter ?
La mort que je prétends doit peu m'épouvanter,
Et de l'oser braver l'inutile mémoire
N'est rien sans le bonheur d'en assurer la gloire.
Des rigueurs de mon sort je n'ai qu'à me louer.
Au salut des Chrétiens je viens me dévouer,
Et je m'immole aux jours d'une jeune Chrétienne
Que poursuit d'Aladin la fureur inhumaine.
L'amour, dès le berceau nous unissant tous deux,
M'attache à son destin par le plus saint des nœuds;
Et tu vois.....

CLORINDE.

Quoi ! l'amour a joint vos destinées,
Ainsi dès le berceau l'une à l'autre enchaînées ?

OLINDE.

Oh! des nœuds des mortels connais le plus puissant.

CLORINDE.

Faut-il que des devoirs il soit le plus pesant.

Que l'amour dans ton cœur soit un don de la haine,
Et le prix de tes soins une mort inhumaine ?
J'aurais cru d'un tel sort ton orgueil moins jaloux.

OLINDE.

Moins cruel, à mes yeux, il en serait moins doux.

CLORINDE.

A quel point t'a séduit l'objet qui t'intéresse;
Je ne te croyais pas si plein de sa tendresse.
Eh bien donc, je veux voir cette jeune beauté
A qui, dans son malheur, tant d'amour est resté:
Je veux la voir, l'entendre ; et, je te le déclare,
Etre encor son appui contre un maître barbare.
Peut-être qu'en effet ce soin de mon amour
Pourra mieux à mes pieds te ramener un jour;
Peut-être mes égards pour la beauté qui t'aime
Pourront mieux te porter à me chérir moi-même.
Je le souhaite au moins; en attendant, de moi
Reçois ta grâce entière et le pardon du roi.

OLINDE.

Qu'entends-je? Quoi!

CLORINDE.

Sois libre.

OLINDE.

Oui; ta pitié m'étonne.
Mais sans borne à ta foi ma fierté s'abandonne.

A Sophronie encore il faut rendre la paix,
Ou je viens à tes pieds abjurer tes bienfaits.
Avant de les donner, consulte, délibère,
Je ne veux pas de toi quelqu'indigne salaire,
Un vil prix de mes soins peu fait pour des ingrats.

CLORINDE.

Quand tu sauvas mes jours tu ne marchandais pas;
Et ne mis pas, Olinde, au prix de ma tendresse
Le pardon qu'on te donne et le jour qu'on te laisse.

## SCÈNE VI.

### CLORINDE, TANCRÈDE.

TANCRÈDE.

Eh bien, sur nos malheurs puis-je vous attendrir?
Insensible aux tourmens dont je ne puis guérir,
Vous voyez mes adieux; du camp des infidèles
Porterai-je à Bouillon de moins tristes nouvelles?
Porterai-je la paix? Et mes vœux satisfaits,
La grâce des chrétiens vaincus par vos bienfaits?
Au moins me deviez-vous cette reconnaissance
De nos chrétiens soumis à votre obéissance,
De vos liens rompus, et de mes sentimens
Prêts à passer pour vous la foi des Musulmans.
Mais enfin, c'est assez vanter vos injustices....

CLORINDE.

N'alléguez point ici mes injustes caprices.

Je les romps ; et veux bien n'en reparler jamais,
Au nom de ce chrétien, l'objet de mes bienfaits,
Olinde, dont ma main vient de briser la chaîne,
Et rend la liberté l'échange de la mienne.

TANCRÈDE.

Eh quoi ! votre pitié vient de le délivrer ?

CLORINDE.

Pouvais-je à son bonheur tarder de conspirer !
J'ai cru par ce service apaiser vos murmures ;
Ou plutôt, dût ce mot réveiller vos injures,
J'ai cru par ce bienfait contenter mon amour,
Et l'ardeur que ses yeux m'ont rendue en ce jour.
Après un si long temps qu'une trop longue absence
Me semblait pour jamais priver de sa présence,
Au plaisir de le voir pouvais-je résister ?

TANCRÈDE.

Ainsi, de votre amour vous osez vous vanter ?
Et c'est moi, plein d'un feu que votre haine offense,
Que votre cœur choisit pour cette confidence ?
Ainsi s'est confirmé ce transport dangereux
D'un bruit qui vous peignit l'un de l'autre amoureux.
Dès lors jusques au bout instruite à me déplaire
Vous prépariez le coup dont rougit ma colère.

CLORINDE.

Que me reproche, ô ciel ! votre injuste rigueur ?
L'amour que pour Olinde a nourri ma douleur ;

Et n'est-ce pas portée à trop de complaisance
Que j'ai pour lui du roi conjuré la clémence ?
N'est-ce donc pas livrée à vos justes regrets
Que j'ai pu rendre un fils aux larmes de Narsès ?
De ses jours conservés méritez l'avantage.

TANCRÈDE.

Et quel prix de ses soins prétend votre courage ?
Déjà dans le sommeil des Gastons, des Renauds,
Dans les chaînes d'Armide infidèles héros,
La sainte cause en lui perdra-t-elle un apôtre
Qui loin de notre armée en va servir une autre ?
Est-ce un appui qu'encore on nous veuille enlever ?

CLORINDE.

Jugez si pour le perdre il l'a fallu sauver !
Je ne le cache pas, oui, l'espoir téméraire,
De l'attacher à moi par un lien sincère,
Serait pour mon amour un triomphe assez grand
Pour me faire envier l'hymen qu'on me défend !
Satisfait des efforts que j'ai faits pour sa vie,
Vous, au camp des chrétiens emmenez Sophronie.

TANCRÈDE.

Sophronie! Ah! grand Dieu !.. Voilà par quels bienfaits
Vous croyez des chrétiens apaiser les regrets ?
Olinde, si du moins j'en crois ce que l'on pense
Au pur sang de Narsès ne doit pas la naissance;
Mais avec Sophronie un plus heureux destin
Le fait compter parmi les enfans d'Aladin

Que les chrétiens, suivant leur fureur vengeresse,
Ont pour s'en délivrer nourris dans la bassesse,
Et que de leur naissance ils n'ont jamais instruits
Pour qu'au Dieu véritable ils ne soient pas ravis.

CLORINDE.

Et vous auriez, cruels, poussé la barbarie
Jusqu'à leur enlever la naissance et la vie?
Olinde par vos soins du trône descendu
S'est vu privé d'un rang justement prétendu.
Et vous me l'avouez? vous venez me le dire
Sans redouter les nœuds où ma tendresse aspire?
Sans craindre que pour lui brûlant de plus de feux
Je n'aille révéler ce secret malheureux?

TANCRÈDE.

Et que vous servirait d'en révéler l'offense,
Que d'augmenter encore un intervalle immense,
Qu'à forcer Aladin, jaloux de cet honneur,
A refuser l'hymen qui fait votre bonheur?

CLORINDE.

Vous, qui me l'attestez, connaissez-vous Clorinde?
Et ce que sa vaillance eût tenté pour Olinde?
Si mes exploits du moins ne m'égalent à lui,
Doutez-vous qu'Aladin n'acceptât pour appui
Une main fière assez pour dédaigner Tancrède,
Et qui n'a pas voulu ce héros à son aide.

TANCRÈDE.

Non, je n'en doute pas; et je vois qu'en effet
Votre orgueil envers moi serait trop satisfait:

Je vois, si jusqu'ici j'en dévorai la peine,
Que rien jamais pour moi n'égala votre haine.
Non, cruelle, jamais vous ne m'avez aimé ;
Et ce cœur dès long-temps à ma perte animé,
Par de feintes douceurs irritant ma blessure,
N'a pas pour me trahir déguisé son injure.
Tentez donc, s'il le faut, un lien si charmant,
Et par tant de vertus méritez votre amant.
Mais ne vous flattez pas d'un triomphe tranquille !
Je ramène la guerre aux portes de la ville,
Et d'un trop faible amant sûr de vous séparer
De vos indignes fers je viens le délivrer,
Rendre au camp des chrétiens ses secours et sa gloire
Et tourner contre vous votre lâche victoire.

FIN DU TROISIEME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

TANCRÈDE, SOPHRONIE.

TANCRÈDE.

Avant de retourner aux tentes des chrétiens
Et de porter au camp vos soupirs et les miens,
Pourrai-je vous revoir, et puis-je à Sophronie
M'expliquer de l'arrêt porté contre sa vie?
Le ciel n'a pas voulu qu'à la religion
Vous immoliez des jours prodigués en son nom!
Vous ne périrez pas, et, libre et glorieuse,
Jouirez d'une paix peut-être moins heureuse;
C'est ce qu'ici du moins je viens vous annoncer.

SOPHRONIE.

Au rang de nos héros vous que je dois placer,
Compagnon des chrétiens qui prêtez à mes larmes
L'appui de votre nom, le secours de vos armes,
Qu'il m'est doux de revoir et que je dois compter
Pour témoin de la foi que je viens attester,
Qui peut changer l'arrêt porté contre ma vie?
Qui m'arrache aux fureurs dont je suis poursuivie?

TANCRÈDE.

Olinde, dont ici vous plaignez les revers!
Clorinde à son nom seul vient de briser ses fers;
Elle l'aime, et pour prix d'une amitié commune;
De ce héros près d'elle arrête la fortune.
L'arrêt en est porté; vous viendrez avec moi
Vous joindre aux rangs sacrés des martyrs de la foi.

SOPHRONIE.

A cet exil, ô ciel! je serais condamnée!
Vous auriez approuvé ma triste destinée?
Je vous vois engagé dans ce jour malheureux
Au barbare soutien de ce complot affreux.
Dans son ambition vous soutenez Clorinde,
En d'indignes liens vous laisserez Olinde,
Et vous prêtez enfin aux piéges du démon;
L'exemple dangereux de la soumission?

TANCRÈDE.

Qui! moi, les soutenir?... Que ma vertu, madame,
Est loin de la surprise où vous jetez mon âme!
Par combien de combats n'ai-je pas résisté
Aux efforts malheureux de l'infidélité.
Un désir trop puissant m'excitait à les rendre!
Mais enfin, jusqu'au bout je n'ai pu vous défendre;
Vous n'accuserez pas mon zèle infortuné
D'avoir fait contre vous ce que j'ai condamné.
Je viens à vos regrets exprimer mes alarmes
Et joindre en les plaignant ma douleur à vos larmes;

Mais prêt à réveiller le zèle de la foi
En courant la défendre au camp de Godefroi.
Si du sang des martyrs Sion désespérée
N'a pu d'un joug si triste être enfin délivrée,
Par la flamme et le fer en ces lieux je reviens
Du sang de nos guerriers racheter les chrétiens.

SOPHRONIE.

Allez, et des chrétiens venez venger la cendre,
Les pleurs qu'ils ont versés, le sang qu'on va répandre.
Ramenez dans ces murs ce puissant Godefroi,
Les bataillons du Christ, les drapeaux de mon roi.
Je ne puis être ici témoin de sa conquête,
Ni bénir les lauriers qui vont ceindre sa tête.
Mais je mourrai pour vous, vous aurez combattu
Pour l'enfant que du ciel la gloire a revêtu.
Allez, lorsqu'en ces lieux témoins de mes prières,
J'emplorerai pour vous la fin de nos misères.

## SCÈNE II.

SOPHRONIE *seule.*

Ainsi donc d'Aladin la barbare rigueur
Se calmerait au gré d'une femme en fureur?
Olinde à son amour pourrait devoir la vie?
Et de m'abandonner aurait formé l'envie;
Car à leurs feux pour moi je ne veux rien devoir,
Et la mort qu'il m'offrait était tout mon espoir;
Non, le charme trompeur d'une indigne faiblesse
Dans la religion qu'il faut que je confesse.

Barbare Olinde, ô ciel ! ô déplaisir mortel !
Que de nous séparer l'effort sera cruel !
Ai-je bien pu nourrir après ton inconstance
Un amour malgré soi si plein de ta présence?

## SCÈNE III.

### SOPHRONIE, OLINDE.

OLINDE.

Sois libre, Sophronie, et ne redoute plus
Ni les fers, ni la mort à tes pieds abattus:
Je te viens annoncer, ainsi qu'à nos chrétiennes,
La grâce d'Aladin prêt à briser tes chaînes.
Clorinde, dont ma main vient de sauver les jours,
Acquitte ainsi vers toi mes généreux secours.
Du camp des Musulmans cette illustre guerrière
Te rend à mon amour et m'en devient plus chère.
Que je dois pardonner sa gloire, ses forfaits,
Son culte, sa victoire à ses nouveaux bienfaits !

SOPHRONIE.

Tu lui pardonnerais?... tu m'aurais donc trahie ?
Et pour comble à ce point je me verrais haïe !
Qui t'a dit qu'à ce prix j'accepte tes bienfaits,
Ou même que la vie ait pour moi tant d'attraits ?
Mais vois que de mon sort refusant le partage,
Tu cherches à me fuir lorsque tu t'en dégage.

OLINDE.

Vous me soupçonneriez d'un si lâche intérêt?
Moi, qui pour vous sauver l'obligeais à regret.

SOPHRONIE.

Oui, pour elle; je vois quelle est ta complaisance;
Et j'ai su le secret de votre intelligence.
C'est ainsi que fidèle à ses engagemens,
Olinde sait tenir, respecter ses sermens.
Il préfère à l'honneur d'une mort que j'envie,
La honte d'un pardon dont l'affront l'humilie :
Et voilà quel appui trouve ici pour son Dieu,
Celle qui de mourir obtint de toi l'aveu.

OLINDE.

Moi! ce n'est que pour toi que j'ai demandé grâce;
Pour conjurer les coups du sort qui te menace.
Non, pour voir prolonger des jours infortunés,
Qu'aux chaînes du démon le ciel eût condamnés;
Non, pour m'assujettir au joug d'une maîtresse,
Et devoir lâchement la vie à sa tendresse.

SOPHRONIE.

Je te croirais, Olinde, et je pourrais te voir
Sacrifier ainsi ta vie à ton devoir?
Hélas! qui, comme moi, trompé par l'apparence
N'eût pas dans les tourmens craint ton indifférence?
Qui peut dans nos périls me répondre de toi?
Mais ce n'est plus ton cœur à me garder ta foi;
Et j'en fais, et le ciel et Dieu dépositaire.
C'est lui seul à tes yeux qui peut me rendre chère;
C'est lui qu'il faut aimer, à lui qu'il faut s'offrir,
Quand je viens te donner l'exemple de mourir;
Et que ton trouble ici doit attester lui-même.

OLINDE.

Oui, j'en fais le serment, à mon heure suprême!

## SCÈNE IV.

### SOPHRONIE, OLINDE, CLORINDE.

CLORINDE.

Eh bien, verrai-je enfin cet innocent objet,
Qui d'un tumulte étrange est ici le sujet?
Oui, Sophronie est libre, et des soins de Clorinde
Ne doit le prompt éclat qu'à l'amitié d'Olinde.
Madame, profitez de cet heureux moment
Qui brise avec vos fers les fers de votre amant.
Avec la liberté recevez votre grâce
Du larcin criminel que ce jour vous retrace.
Vivez.

SOPHRONIE.

Au nom de qui, dans mon triste abandon,
Vous vois-je ici du ciel m'annoncer le pardon?
Madame, avez-vous pu prendre sur vous l'offense
D'un crime que poursuit la céleste vengeance?
Au moins s'il vous permet d'apaiser son courroux,
Ce n'est pas quant à moi ce que j'attends de vous.
C'est à moi de mourir lorsque je suis coupable,
Et je suis fière assez du crime qui m'accable.

CLORINDE.

Et vous succomberiez à ces soupçons cruels
De l'idole enlevée au culte des autels?
Et vous n'attendez pas que ma voix vous pardonne
Un crime supposé qu'il faut qu'on abandonne;
Vous, Madame? Ah! grand Dieu, quel affreux désespoir
D'un supplice cruel vous peut faire un devoir?

Vous! courir au devant de cette mort cruelle?
Abandonner la vie où ma voix vous rappelle!
Mais Olinde du moins recevra mes secours;
D'Olinde menacé je sauverai les jours;
Et je l'ai délivré.

OLINDE.

Non, coupable avec elle,
A sa punition je dois rester fidèle;
Et j'abjure en ses mains le pardon malheureux
Qui séparant notre âme aurait brisé nos nœuds.

CLORINDE.

Ah, cruel! ah! tous deux vous m'auriez donc trompée?
Ainsi de mon amour l'erreur est dissipée !
Et tu ne recevais les dons que je te fais
Que pour braver ici l'offre de mes bienfaits;
Que pour t'en applaudir auprès de ma rivale
Et de mes vœux aux tiens mieux marquer l'intervalle!
Mais que vous serviront vos perfides projets,
Qu'à mieux approfondir l'horreur de vos regrets?
Que vous sert de mes dons le refus téméraire?

OLINDE.

A me rendre ses maux et ma pitié plus chère!

SOPHRONIE.

A nous ouvrir la grâce et le pardon des cieux.
Imite notre exemple en ce jour glorieux;
Viens, et fuis du tyran l'impitoyable cause,
Ou punis le refus qu'en ce jour on t'oppose!

CLORINDE.

Je devrais vous punir, sans doute, et ma bonté
A trop de vos refus bravé l'impunité.
Olinde, Sophronie, ô couple détestable !
Indigne des bienfaits dont ma bonté t'accable,
Vas, implore Aladin sous le couteau mortel.
Olinde, sa pitié me vengera, cruel !
Et même des efforts tentés contre ma vie
Sa tardive rigueur punira Sophronie !
Je ne sais même encor quelle peur me retient
Que je n'aille à ses yeux peindre cet entretien !
Je vous laisse à l'espoir de mériter sa grâce.
Il vient... que ce soit lui du moins qui vous la fasse.

## SCÈNE V.

SOPHRONIE, OLINDE, ALADIN, CLORINDE, SOLDATS D'ALADIN.

CLORINDE.

Eh bien, j'ai cru sauver ces deux infortunés
A l'horreur des cachots par vous abandonnés.
Je me trompais : tous deux indignes d'indulgence
Du plus prompt châtiment appellent la vengeance.
Mais d'un nouveau complot ils savent les secrets :
Pour vous le découvrir qu'on appelle Narsès.

ALADIN, *au chef des gardes.*

Allez, et qu'on l'amène ! (*à Clorinde.*)
Achevez de m'instruire.

Narsès les encourage et contre moi conspire.
Quel complot est formé ?

CLORINDE.

Vous cherchez vos enfans ?
Narsès de leur destin tient les secrets puissans.
Olinde et Sophronie, engagés à se taire,
D'accord à vous tromper vous cachent ce mystère.

ALADIN.

Quoi! Narsès, dites-vous, ce prêtre ambitieux
Du destin de mes fils trafiquait à mes yeux ?
Je le vois s'avancer.

## SCÈNE VI.

SOPHRONIE, OLINDE, NARSÈS, ALADIN, CLORINDE, SOLDATS D'ALADIN.

ALADIN.

Te voilà, misérable !
Qu'un horrible attentat rend pour moi si coupable.
Tu me découvriras quel crime, ou quel séjour
Renferme mes enfans, les a privés du jour.
Viens voir dans les tourmens expirer tes complices,
Ou par la vérité prévenir leurs supplices.
Vous m'apprendrez, Clorinde, à lire dans son cœur:
Pénétrez ses secrets ; découvrez en l'horreur.
Qu'il parle : explique enfin ses torts, son innocence.
Je reviens ou suspendre ou hâter ma vengeance.

## SCÈNE VII.

### NARSÈS, CLORINDE.

CLORINDE.

Ah ! je vous ai trahi !... c'est moi dont la douleur
Vous ramène en ces lieux témoins de sa fureur.
Il faut le pardonner à l'amour qui m'enflamme ;
Au zèle dont l'ardeur avait rempli mon âme
Pour ces fils d'Aladin, tristes jouets du sort,
Qu'un barbare destin condamnait à la mort.
Tancrède a révélé le secret de leur vie.
Il est donc vrai, mon père, Olinde et Sophronie
Sont ces tristes enfans, proscrits par le malheur,
Qu'Aladin sur le trône appelle en sa douleur?
Du secret de leurs jours vous avez connaissance ;
Et vous allez au Roi révéler leur naissance.

NARSÈS.

Ah ! que me dites-vous? J'ai fait serment à Dieu
De cacher ce secret dont vous voulez l'aveu.
Olinde, ce héros, ne me doit pas la vie,
Dont l'origine ici lui vient d'être ravie,
Et de son nouveau rang lui montrer les liens
Ce serait l'enlever à la foi des chrétiens,
A ce joug, à ce Dieu qui l'avait su soumettre,
Et sans vous l'attacher le ravir à son maître.
Quel est d'ailleurs sur lui l'espoir que vous formez ?
Croyez-vous l'obtenir ainsi que vous l'aimez ?

CLORINDE.

Et d'où naîtrait pour moi sa faible résistance ?

NARSÈS.

Du besoin d'éviter, de fuir votre présence ;
D'un secret ignoré qui changeant vos destins
Va remettre les siens peut-être en d'autres mains.
Vous connaissez son sort, mais apprenez le vôtre,
Et quel lien étroit vous a joints l'un à l'autre.
Ce que je vous ai dit du prince et de la cour,
Où dans l'Ethiopie on vous donna le jour,
N'est qu'un déguisement, un récit lamentable
Où j'ai peint de vos maux l'histoire véritable.
Dans ces lieux en effet, aux rives du Jourdain,
Vous reçûtes le jour de l'hymen d'Aladin.
Bientôt à votre mère il en coûta la vie.
Un ordre dont soudain cette mort fut suivie,
Et qui fut précédé de votre enlèvement,
Aux caresses du Roi remit un autre enfant.
Sophronie, accordée aux vœux de ma famille,
Abusa sa tendresse et passa pour sa fille.
Du moins dans ce palais ramenés par l'honneur,
Et nouveaux conquérans du temple du Seigneur,
Les chrétiens l'ont pour telle à ses murs arrachée,
Et depuis dans la foule elle resta cachée,
Quand le Sultan vainqueur, rentré dans ses états,
Voulut mais vainement éclaircir son trépas.
Mais aujourd'hui qu'enfin par d'imprudens mystères
Je puis l'asseoir pour vous au trône de vos pères,
Ou que vous révélant vos droits à cet honneur
De vos jours éternels je risque le bouhenr.
Tremblant de la livrer au sort qui la menace,
Ou risquant le danger de vous mettre à sa place,

Je ne puis éclaircir, ni je ne puis cacher
L'abîme inévitable où je vous vois marcher.
Et pourtant dans l'effroi dont la crainte me guide,
De deux périls certains le moins grand me décide.
Oui, vous êtes le fruit des amours d'Aladin,
A ses vœux accordée aux rives du Jourdain;
La sœur d'Olinde.

CLORINDE.

O ciel! que venez-vous me dire?
De ce grand changement avez-vous pu m'instruire?
Croyez-vous me fléchir? par ce nouveau détour
Espérez-vous, cruel, éteindre mon amour?
Et ne craignez-vous pas qu'apprenant ma naissance
Je ne coure du Roi surprendre la puissance,
Et me couvrir moi-même, au mépris de ma foi,
De l'opprobre éternel que vous craignez pour moi?

NARSÈS.

Non, je ne saurais craindre une telle imprudence.

CLORINDE.

Venez à l'heure même en voir la confidence;
Vous, qui dans mon amant croyez me diffamer,
Et m'osez même encor défendre de l'aimer.

NARSÈS.

Venez donc, j'y consens, découvrant qui vous ête,
Ainsi de votre amant vous ravir la conquête.
Mais loin à ces terreurs de vous abandonner
Un motif plus puissant saura vous ramener.
Vouée imprudemment aux soins d'une âme ingrate,
Quel fruit attendez-vous de l'amour qui vous flatte?

Ah! ne voyez-vous pas dans son égarement
Les soins impérieux d'un autre attachement.
L'amour dont son ardeur brûle pour Sophronie,
Vous laisse-t-il encor quelque droit sur sa vie?
Profitez du moment où Dieu l'appelle à lui,
Et laissez-le périr pour finir votre ennui.
La palme du martyre épure ses souffrances;
Laissez à Dieu le soin de prendre ses vengeances;
Et vous, vous éclairant de son flambeau divin,
A la gloire du Christ ouvrez-vous un chemin.
Marchez par les sentiers d'une autre destinée
Au bonheur éternel pour qui vous êtes née.

CLORINDE.

Que dites-vous? ô ciel! moi! trahir mes sermens?
Abandonner l'amant qui meurt si j'y consens,
L'ami, le frère enfin que votre voix m'annonce?
Mais trop tard pour vouloir qu'à mes nœuds je renonce.
Non, je ne puis quitter, au prix même du jour,
L'amant à qui mon cœur s'est donné sans retour,
Ni je ne puis vouloir, dans son zèle barbare,
Une religion qui de lui me sépare;
Qui va même à mon cœur l'enlever pour jamais;
Et du rang des vivans l'a proscrit sans regrets.
Qu'a-t-il donc fait enfin pour une telle injure?
Et du sang dont il sort quelle preuve m'assure?
Avez-vous pu, cruel, porter le désespoir
Dans mon cœur enivré du plaisir de le voir?
Votre religion demande qu'il périsse!
Et le devoir lui seul défend qu'on nous unisse!

Ah ! mon cœur, je l'avoue, a souvent disputé
Pour ce culte nouveau que vous m'avez vanté.
Mais jamais sur mes sens la raison triomphante
De la séduction n'a pris la voix puissante ;
Et l'éclat de ce rang dont vous m'osez flatter
J'ai pour m'en effrayer tròp de droit d'en douter.
Mais sans admettre enfin vos secrètes lumières ,
Je puis au Roi pour vous adresser mes prières ,
J'espère encor fléchir sa sévère rigueur,
Et ne lui dirai pas ce secret plein d'horreur.
Allez, mon père, allez, comptez sur votre grâce,
A ma voix en ces lieux tout va changer de face.

## SCÈNE VIII.

### CLORINDE, TANCRÈDE.

CLORINDE.

Tancrède encor ! vient-il rire de ma douleur ?
Vient-il pour m'éprouver et braver mon malheur,
Aujourd'hui que des siens je me suis vu la fable ?
Et le jouet encor d'un sort plus misérable,
Méprisée à tel point par l'un de ces chrétiens
Qu'il a vu sans pitié mes pleurs humilians,
Lui ! dans qui j'avais mis toute mon espérance !
Mais tu viens, je l'ai dit, jouir de ma souffrance.

TANCRÈDE.

Non ; mais vous-même ici vous ne m'épargnez pas
Les traits injurieux dont je lis l'embarras ,

Et ce n'est, je le vois, que l'injure à la bouche
Que vous me témoignez la douleur qui vous touche.
Mais il n'importe enfin, prêt à quitter ces lieux
Tancrède à vos genoux apporte ses adieux ;
Ou plutôt, dans l'horreur qui de mes sens s'empare,
Je vous viens annoncer l'assaut qui se prépare;
Contre moi-même enfin prêt à vous protéger
Je vous viens prémunir contre un nouveau danger.

CLORINDE.

Cesse, cesse, il est temps de prendre ma défense,
Ou par tes soins toi-même avance sa présence.
Il me tarde déjà que pour m'en délivrer
Je ne sois avec toi prête à me mesurer;
Aussi bien c'est par là, ce n'est que par ta fuite,
Que je m'assurerai de ta vaine poursuite;
Ce n'est qu'en t'éprouvant les armes dans les mains
Que je mettrai, cruel, un terme à tes desseins;
Et ma mort, jusque-là, si long-temps attendue
Au moins si je te perds ne sera pas perdue!

TANCRÈDE.

Eh quoi! pour Aladin, honteuse de trembler
Vous ne redoutez pas de lui tout immoler?
Lui! qui de votre amour contraignant la tendresse
Se plaît à tourmenter l'objet de votre ivresse.
Ne vaudrait-il pas mieux, cherchant d'autres soutiens,
Accompagner mes pas aux tentes des chrétiens ?
De vos vrais ennemis trompant la surveillance
Revenir à leurs yeux montrer votre vaillance,

Et d'un amant aux fers trompant l'affreuse mort,
D'Olinde délivré vous assurer le sort?

CLORINDE.

Olinde! qui t'a dit qu'en cet instant suprême
J'attende rien, cruel! de lui, ni de toi-même?
Ah! loin de moi l'idée affreuse à concevoir,
De lui rien disputer, ni de te rien devoir.
Désormais insensible aux traits de l'infidèle,
Qu'ainsi que je l'ai fui rien ne me le rapelle.
Pour Aladin, l'objet de ta vaine fureur,
Eh, comment aurait-il mérité ma rigueur?
Qu'a fait de ses enfans le supplice rigide,
Que venger des chrétiens l'attentat parricide?
Un jour à le punir je puis bien aspirer,
Mais d'abord de Tancrède il se faut assurer.
Tancrède plus que lui l'ennemi de Clorinde!
La cause des malheurs, du supplice d'Olinde!
Toi! qui dans les horreurs d'un siége trop fameux,
As dans Jérusalem, soumis à ses aïeux,
Remis à des chrétiens sa déplorable enfance,
Et brisé dans tes mains leur superbe espérance.
Viens donc, viens, qu'avec toi j'aille me mesurer,
Dans ton perfide sang brûlant de m'enivrer;
Et qu'aux chrétiens bientôt rapportant la vengeance,
Je vienne d'Aladin renverser la puissance.
L'ingrat, non plus que toi, ne saurait m'échapper!
Mais avec toi, non plus, je ne le puis frapper,
Tant l'horreur de me voir avec toi réunie,
De ton camp, de ton Dieu m'a rendu l'ennemie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

CLORINDE, ALADIN.

ALADIN.

Quelle fureur, ô ciel! semble vous agiter!
Quand d'un calme naissant tout semble nous flatter.
Du culte musulman, oui, l'insulte est vengée,
Et de l'outrage saint Rome n'est plus chargée.
Olinde et Sophronie ont leur arrêt de mort,
Et je n'ai qu'éloigné, non pas changé leur sort.
Mais autour du bûcher, instrument d'infamie,
Je vois des factions s'allumer l'incendie.
L'ennemi dans son camp frémit de tant d'affronts,
D'Horeb et de Séïr je vois fumer les monts;
Et la plainte de mort, le cri de la victime,
Semble être le signal dont l'effroi les ranime.
N'arrêterez-vous point leur insolent effort?

CLORINDE.

Je vais en me montrant réprimer leur transport,
Et malgré tout le poids d'un terrible anathême,
Dans leur cours triomphant les arrêter moi-même.

Puisse d'abord Tancrède, offert à mes regards,
Affronter le premier la pointe de nos dards!
Lui! jaloux du Croissant qu'il se flatte d'abattre,
Et qu'en soldat du Christ, je brûle de combattre.
Mais vainqueur des chrétiens des rives du Jourdain,
Des tribus de Sion ministre moins hautain,
Bornant à mes efforts votre offense impunie,
Il vous faut épargner Olinde et Sophronie.

ALADIN.

Qui, moi! leur pardonner?

CLORINDE.

Seigneur, si ces enfans,
Si ces amans livrés à vos ressentimens...
S'ils étaient... Si vos fils... Ciel! que lui vais-je dire?
Oui, du pardon sur eux les bienfaits doivent luire.

ALADIN.

Quoi! lorsque dans ces murs de ces séditieux
L'exemple a ranimé le zèle furieux;
Quand leur supplice encor, loin d'étonner l'audace,
Rappelle l'ennemi qu'effrayait la menace,
Je leur pardonnerais leur aveugle projet!
Vous-même d'où vous vient un si tendre intérêt?
Me direz-vous, pourquoi cette pitié soudaine
En face du supplice et de leur mort prochaine?
Pourquoi retardez-vous l'ordre de leur trépas?

CLORINDE.

Aucun motif, Seigneur, n'arrête votre bras.

Frappez, si vous l'osez... Ma confiance extrême
Ne peut sur sa pitié s'interroger soi-même ;
Mais, si de vos rigueurs vous condamniez l'excès,
Suivez dans vos regrets les conseils de Narsès.
Que ce vieillard surtout, que ma clémence embrasse,
Parmi les révoltés ait part à votre grâce.

ALADIN.

Quoi ! de Narsès encor vous implorez l'appui?
Dans nos divisions vous me parlez pour lui?
Quand la rébellion, à sa voix rallumée,
De la ville et du camp a gagné notre armée.
Trop lent à le punir, plus prompt à le juger,
Pour la dernière fois je vais l'interroger.

## SCÈNE II.

### CLORINDE, ISMEN, ALADIN.

ISMEN.

Dans nos murs où l'audace a ramené le trouble,
Seigneur, des ennemis la colère redouble.
Leur haine est rallumée à ce nouveau trépas,
Qui va de ces chrétiens délivrer vos états.
Un message nouveau, surpris à leur adresse,
Vient de m'en informer.

ALADIN.

Que Narsès reparaisse.
Allez, je vais pourvoir à ce nouvel affront.

## SCÈNE III.

### CLORINDE, ALADIN.

ALADIN, *à Clorinde.*

Eh bien, vous l'entendez ? quel exemple plus prompt
Demandez-vous encor de leur intelligence ?
Osez-vous sur leur crime appeler l'indulgence ?

CLORINDE.

Moi, Seigneur ! que vous dire? et par quelle fureur
Qui ne vous soit suspecte arrêter votre erreur.
Je vois bien en effet que sans me compromettre,
A vous parler pour eux je ne me puis soumettre.
Si cependant encor vous vouliez m'écouter,
Daignez en ma faveur ne rien précipiter.
Surtout que de vos fils respectant la naissance
Votre tendresse en eux épargne sa puissance.
Mais ce n'est point ici que je puis les servir ;
L'ennemi seul menace et vient pour les trahir.
Aux tentes des chrétiens il est temps qu'on nous craigne,
Et que Tancrède, en moi, respecte votre règne.

ALADIN.

Allons, je vais contre eux mieux assurer mes coups.
Vous ! retenez Narsès.

## SCÈNE IV.

### NARSÈS, CLORINDE.

CLORINDE.

Ah ! mon père, est-ce vous?

Eh bien, vous l'avez-vu?.. Leur perte est assurée !
En vain quelques instans l'ai-je ici différée.
Farouche, inexorable, impétueux il sort;
Et de son fils lui-même il va hâter la mort.

NARSÈS.

Eh quoi! de vos aveux étonnant sa tendresse,
Vous n'avez pu glacer sa fureur vengeresse?
Qu'attendait votre espoir de lui nommer son fils,
Et d'arrêter sur vous ses soupirs attendris?

CLORINDE.

Vous le dirai-je; hélas!.. Près de m'en faire entendre,
Près de rompre un secret dont mon sort va dépendre,
J'ai craint de m'expliquer : j'ai frémi des aveux
Dont l'indiscrétion allait trancher nos nœuds.
Condamnez, s'il le faut, mon indigne faiblesse;
Malgré les nœuds du sang, maître de ma tendresse,
Olinde, hélas! mon frère! est plus cher à mon cœur;
Et m'ordonne un secret dont dépend mon bonheur.
Mais pour tarir enfin la source de mes larmes,
Je retourne aux chrétiens rapporter les alarmes,
Leur envoyer la mort, et retarder des coups
Dont se venge Aladin sur Olinde et sur vous.
Vous, durant ces momens, retenez sa furie,
Du nom de ses enfans touchez sa barbarie,
Et fléchissez le bras déjà levé sur eux.

NARSÈS.

Eh! le puis-je? grand Dieu! quand ce courage affreux
Aux piéges de l'erreur les livre sans défense,
Et va de nos chrétiens repousser l'alliance?

Au moins dans ces momens ne vous éloignez pas;
Par le ciel, par la peur d'un indigne trépas,
Gardez-vous d'enchaîner, dans vos tristes alarmes,
De nos chrétiens vainqueurs les secourables armes.
Vous connaissez l'arrêt porté contre vos jours,
Qui borne votre vie à des destins si courts;
Vous pourriez de nos rangs arrêter la victoire,
Sans borner dans nos murs leur éternelle gloire.
Du temple et des remparts les peuples soulevés
Surprennent des Soudans les postes enlevés :
Attendez le moment de notre délivrance.

CLORINDE.

Et de l'hymen d'Olinde ai-je encor l'espérance?

NARSÈS.

Vous? ô Ciel!

CLORINDE.

Eh bien donc, quel étrange embarras
Auprès de ces amans veut retenir mes pas?
Voyez-les, et d'Olinde assurez-vous la vie.
Mais, moi! le disputer aux droits de Sophronie?
Attendre en l'immolant qu'on m'arrache le jour,
Ou moi-même au devoir m'immoler sans retour?
Non; la mort que je brave est un plus sûr remède.
Adieu, mon père, adieu; je vais chercher Tancrède.

## SCÈNE V.

NARSÈS *seul.*

Seconde, Dieu puissant, mon généreux espoir!
Et soumets ces martyrs au joug de leur devoir.

Oui, je vais leur parler; mais éteins dans leur âme
Tout espoir d'un pardon qui trahirait ta flamme.

## SCÈNE VI.

### OLINDE, SOPHRONIE, NARSÈS.

NARSÈS.

Olinde, Sophronie, où portez-vous vos pas?
Malheureux! je vous suis aux horreurs du trépas;
Mais près de succomber aux douleurs du supplice,
Des rigueurs du destin je ne suis pas complice!
Je n'étoufferai pas la voix qui dans mon cœur
Sur un devoir plus saint parle en votre faveur.
Vous pouvez d'Aladin obtenir votre grâce,
Aidés de la faveur où votre rang vous place:
Apprenez un secret caché jusqu'à ce jour,
Et reculé des yeux d'une profane cour;
Vous êtes ses enfans.

OLINDE.

Nous, ses fils!

SOPHRONIE.

Nous! mon père?

OLINDE.

Ah! que m'apprenez-vous?

NARSÈS.

Ce que je ne puis taire.
Le soin de vous garder à la religion
Qui vous tirait du sein de la corruption,

Me fit cacher vingt ans ce secret téméraire
Dont avec des chrétiens je fus dépositaire.
Des mains de la victoire avec soin élevé,
Olinde, à ce palais vous fûtes enlevé.
Dans la même défaite on comprit Sophronie
Qui dans les mêmes lieux n'a pas reçu la vie ;
Et vous saurez bientôt l'excuse de l'erreur...

SOPHRONIE.

Non, n'éclaircissez point ce secret plein d'horreur ;
Et cachez-moi surtout la naissance cruelle
Dont je repousserais l'excuse criminelle.

OLINDE.

Non, je n'accepte point le déshonneur d'un rang
Dont il faudrait rougir pour épargner mon sang !

SOPHRONIE.

Olinde, de ce rang dont nous sommes victimes
Nous faudra-t-il souffrir les mépris légitimes,
Quand désormais les noms et de frère et de sœur
Nous défendent des nœuds trop remplis de douceur ?
Non ; que de nos transports la flamme s'ennoblisse
Dans les tourmens divins, la gloire du supplice.
Donnons à notre amour le bûcher pour tombeau ;
Et que de notre hymen ses feux soient le flambeau.

OLINDE.

Oui, Narsès, lorsqu'en vous, je ne vois plus mon père,
Ne me conseillez plus l'inceste ou l'adultère.
Au devant des tourmens nous marchons avec vous,
Aux mêmes feux cruels, venez, conduisez-nous.

SOPHRONIE.

C'est la gloire où j'aspire !

NARSÈS.

Et je vais vous y suivre !
A de si saints transports je ne saurais survivre.

*(Il sort.)*

## SCÈNE VII.

### OLINDE, SOPHRONIE, ALADIN.

ALADIN.

Oui, du bord de l'abîme on peut vous rappeler :
Pour la dernière fois je veux bien vous parler.
Mais quand autour de moi la trahison conspire,
Vos aveux m'apprendront si c'est vous qu'elle inspire.
Dans l'ombre du secret jusqu'ici triomphans,
Vous allez en mes mains remettre ces enfans,
Ces fils au pied du trône élevés pour la gloire,
Et dont Jérusalem garde encor la mémoire.
Madame, de plus près liée à mes malheurs,
Et des chagrins d'un père instruite par vos pleurs,
De vos parens aussi cruellement privée,
Vous sentez de quels pleurs mon âme est abreuvée.
Vous me rendrez mes fils rappelés du trépas.
Qu'ils vivent !

SOPHRONIE.

Moi, Seigneur ! je ne les connais pas ;

Et je dois à vos vœux encor ce témoignage,
Que vos prétentions me seraient un outrage;
Et que sur vos enfans ce que je viens d'ouïr
N'a rien qui m'encourage à vous les découvrir;
Que si même ma voix vous parlait pour leur compte
Leur rang, que vous m'offrez, me serait une honte.

ALADIN.

Mon fils! me gardes-tu la même inimitié,
Et comme elle pour moi seras-tu sans pitié?

OLINDE.

Moi! que prétend ici, Seigneur, votre vengeance?
Que je vienne livrer vos fils en sa puissance?
Mais pour qu'à vos désirs je puisse me prêter
Il faudrait quelque droit à les manifester.
Et quels droits avez-vous à ces nœuds légitimes,
Vous qui faites ici nos malheurs par vos crimes?
Quelle tâche, Seigneur, pour ces fils malheureux
Que le sang des chrétiens que vous versez pour eux!
Non, jamais leur vertu n'acceptera pour père
L'ennemi de ce Dieu leur appui tutélaire.
Mais s'agit-il ici de notre adoption,
Et venons-nous traiter de grâce ou de pardon?
Nous avons enlevé la statue à vos crimes;
Elle ou moi, choisissez: nos vœux sont unanimes.
Tous deux aux châtimens avons des droits égaux:
Qu'on nous fasse tous deux conduire à vos bourreaux.

ALADIN.

Eh bien, j'adoucirai la dureté barbare
De l'inhumaine loi qui de moi vous sépare.

C'est peu que des tourmens je vous veuille excepter,
Pour mes enfans encor je vous viens adopter.
Que ma clémence en vous se fasse enfin connaître,
Si vous n'êtes mes fils vous méritez de l'être.

OLINDE.

Qu'on nous mène à la mort.

ALADIN.

(*A part.*)

Sortez. Vous allez voir
Sur vos cœurs endurcis ce que peut mon pouvoir.

## SCÈNE VIII.

ALADIN, NARSÈS.

NARSÈS.

Par votre ordre on conduit ces amans au supplice,
Et rien n'a pu pour eux fléchir votre injustice?

ALADIN.

Ils ont ainsi payé leur endurcissement,
Et sans doute tous deux meurent en ce moment.

NARSÈS.

Aveuglement funeste et perte irréparable!
O malheureux monarque! ô père déplorable!
Savez-vous qui vos lois viennent de condamner?
Et qui sur votre exemple on vient d'assassiner?
Vos enfans! Eux qu'ici cherchait votre constance,
Et que me demandaient vos cris avec instance!

ALADIN.

Mes fils !

NARSÈS.

Eux-mêmes, eux ! que vous faites périr,
Malheureux ! qui sur vous venez de les punir,
Et qui de nos chrétiens surpassez la vengeance
En détruisant en eux toute votre puissance.

## SCÈNE IX.

ALADIN, NARSÈS, ISMEN.

ISMEN.

Ah ! Seigneur, des chrétiens l'échafaud dispersé
Des mains des révoltés vient d'être renversé.
Le peuple, qui partage et leur rend l'espérance,
De Sion hautement prêche la délivrance.
Hors des murs la révolte à ce signal répond ,
Des deux camps rapprochés le peuple se confond ,
Et déjà des remparts se disputant les portes,
L'ennemi dans la ville assiége nos cohortes.
Mais ce qui dans mon cœur a chassé tout espoir,
Et ce que sans horreur mes regards n'ont pu voir :
A ce tumulte horrible un calme affreux succède;
J'ai vu se mesurer Clorinde avec Tancrède,
Et Clorinde long-temps résiste à ce héros.
Mais d'un trait qui la frappe, avec de longs sanglots,
Son casque détaché, laisse voir la guerrière
Vomissant à longs flots son sang sur la poussière.

Désormais dans nos murs il n'est rien de sacré!
De ses affreux exploits Tancrède est égaré;
Il regrette le prix que lui coûte sa gloire,
Et plus que nous cent fois déteste sa victoire.
Il paraît à vos yeux.

ALADIN.

Le temple est envahi.
Ismen, de nos soldats amenez-nous l'appui.

## SCÈNE X.

ALADIN, NARSÈS, TANCRÈDE, CLORINDE,
*portée par des soldats, en habit de guerrière.*
SUITE DE TANCRÈDE, SOLDATS D'ALADIN.

TANCRÈDE.

Où la conduisez-vous? quel désespoir vous guide?
L'arrachez-vous, cruels! aux larmes d'un perfide?
Vengez-vous, punissez, frappez cet inhumain!
Clorinde est expirante: elle meurt de ma main.
Ne me pardonne pas, cher objet que j'adore!
Va, j'ai trop mérité cette mort que j'implore!
Quand je t'ôte le jour juge de ma douleur;
Ma vie était affreuse, elle me fait horreur.

CLORINDE.

Tu ne t'es pas trompé; non, malheureux Tancrède!
C'est moi qu'assassinait l'amour qui te possède.
A travers cette armure, ami, reconnais moi.
J'envisage mon sort sans me plaindre de toi:

TANCRÈDE.

Vous me pardonneriez? Mais vous, mais vous! barbares,
Qui lui donnez la mort... serez-vous plus avares
De ce sang malheureux, pour elle répandu!
Non, non, tranchez mes jours; je m'y suis attendu.
Quand j'hésite à hâter cette mort que j'appelle,
Ma main à me frapper n'en est que plus cruelle.
Au remords qui me suit pourrais-je résister?
Je la prive du jour et ne puis me l'ôter!
La nuit même à mes pleurs ouvrira ma paupière;
Toujours avec horreur je verrai la lumière.
Frappez, punissez-moi: c'est m'épargner assez.

ALADIN.

Oui, noyons dans son sang ses transports insensés.
Avançons, suivez-moi.

CLORINDE.

Non, malheureux monarque.
Retenez du pouvoir cette impuissante marque,
Et cédons au destin qui courbe sous ses lois
Le bras de l'héroïne et le sceptre des rois.
C'est son ordre éternel que ma voix vous annonce:
Rebelles, redoutez l'arrêt qu'on vous prononce!
Le Seigneur parle en maître, et vainqueur du Croissant
L'étendard de Sion s'avance triomphant.
Mais parmi les horreurs que ce désordre entraîne,
Et les exploits sanglans d'une rage inhumaine,
Parmi ces fils mourans dans l'horreur des cachots,
Et traînés en martyrs au pied des échafauds,

Savez-vous de quels traits frappe ici votre vue,
Celle qui vous surprend d'une horreur imprévue?
Le ciel pour vous toucher semble emprunter ma voix,
Et vous parle aujourd'hui pour la dernière fois.
Expirante à vos pieds vous voyez votre fille,
Et le ciel en mourant vous rend votre famille.

TANCRÈDE.

Vous, Madame, à ce point vous l'auriez donc chéri?
*(à Aladin)*
Barbare! et sa douleur ne t'a pas attendri?
Je me pardonnerais une mort qui me passe,
Si sa pitié pour toi ne me demandait grâce.

ALADIN.

D'un mensonge si noir me laissant éblouir,
Moi! qu'à lui pardonner je puisse m'avilir?
*(Aux gardes amenés par Ismen).*
Soldats, secourez-moi.

TANCRÈDE, *à sa suite.*

Soldats, qu'on les enchaîne.
*(Une lutte s'engage entre les troupes d'Aladin et de Tancrède, où Aladin est repoussé avec les siens).*
Lui-même est emporté dans sa fuite soudaine!
Et me laisse à vos pieds les baigner de mes pleurs.
Narsès à mon amour déroba vos malheurs;
Vous au trône nourrie et des rois descendue,
Madame? ah! ma pitié vous aurait défendue!
Je cours...

NARSÈS.

Il n'est plus temps : Dieu vient de prononcer.
Il tombe; il est vaincu. Mais qui vois-je avancer?
Olinde, et Sophronie! O juste Providence!

## SCÈNE XI.

SOPHRONIE, OLINDE (*Peuple, Suite d'Olinde et de Sophronie*), NARSÈS, TANCRÈDE, CLORINDE (*Suite de Clorinde et de Tancrède*).

SOPHRONIE, *à Narsès.*

O mon père!

OLINDE.

O Narsès! de notre délivrance,
Admirez le bienfait.

NARSÈS.

O sort inespéré!

OLINDE.

A peine du bûcher me vois-je délivré,
Le peuple de ses mains nous flatte, nous couronne;
Et nous pousse au palais que la foule environne.
Nous avons vu le Roi porté par des soldats
De tendresse et d'effroi tendre vers nous les bras;
Et pleins d'un souvenir, maître de ma tendresse,
Une égale pitié pour lui nous intéresse.
Mais il n'était plus temps, et le Roi massacré,
Satisfait aux fureurs de ce peuple égaré,

Qui de la voix du ciel appuyait sa sentence,
Et croit servir ainsi la céleste vengeance.
Il voit dans notre règne un nouveau rédempteur,
Et le Roi qu'il détrône est un usurpateur.
Mais quel farouche aspect d'une douleur amère
Attriste mes regards? Vous pleurez, ô mon père!
Je vois Clorinde en sang, le teint inanimé;
Et dans le désespoir Tancrède est abîmé.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai privé du jour l'amante qui t'adore.
Oui, sois juste envers moi : c'est ta main que j'implore.
Olinde, venge-toi.

CLORINDE.

Respecte ses douleurs,
Olinde, et sans courroux laisse couler ses pleurs.
Unis ta destinée aux jours de Sophronie,
Elle, que la naissance à toi n'a pas unie.
Le sais-tu? Dans ton sang j'avais puisé le jour.
Le ciel dès le berceau condamnait mon amour;
La seule Sophronie eut des droits sur Olinde,
Et reçut pour t'aimer la place de Clorinde.
Aimez-vous, et hâtez, pressez de justes nœuds,
Dont le ciel eût blâmé mes détestables feux.
(*à Tancrède*).
Témoin en ce moment d'un plus grand sacrifice,
Ami, que de mes vœux ton âme se remplisse.
Du casque sur mon front abattu par tes mains,
Verse l'eau salutaire au repos des humains.

Vous, Narsès, bénissez cet auguste mystère,
Où de tous vos discours la vérité m'éclaire ;
Tancrède en me perdant a dessillé mes yeux,
C'est sa main qui me sauve et qui m'ouvre les cieux.

TANCRÈDE.

O Narsès ! elle expire. O victoire cruelle !
Olinde, à la clarté que ta voix la rappelle !
Et reprends pour l'aimer ton pouvoir sur ses sens.

OLINDE.

O Clorinde !

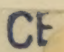
NARSÈS.

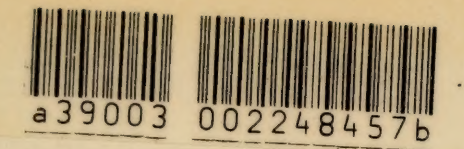
O tardifs et vains gémissemens !
Dans leur bonheur, Tancrède, et dans votre détresse,
Du ciel qui nous confond admirons la sagesse ;
Et louons-le, à son choix, d'avoir vu ses desseins
Triompher de l'impie et couronner ses saints.

FIN D'OLINDE ET SOPHRONIE.

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,
Rue du faubourg Poissonnière, 1.

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,
[illegible]


CE


a39003 002248457b

